



ex-libris
Robert E Rockwoo



LES OEVVRES DE MONSIEVR SARASIN.



A PARIS,
Chez THOMAS IOLLY, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Palme, & aux armes d'Hollande.

M. DC. LXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A

MADEMOISELLE DE SCVDERY.

*ADEMOISELLE*,

Il n'y a perſonne au monde qui ait pour vous des ſentimens plus auantageux que moy. Ie n'eſtime pas ſeulement, i'admire encore la beauté de voſtre genie, la viuacité de voſtre imagination, la ſolidité de voſtre iugement, les charmes de voſtre entretien, & ce nombre infini de rares connoiſſances que vous poſſedez ſi eminemment. Mais ſi j'ay de l'eſtime & de l'ad-

miration pour les qualitez de vôtre Eſprit, j'ay du reſpect & de la veneration pour celles de voſtre Ame, pour voſtre bonté, pour voſtre douceur, pour voſtre tendreſſe, pour voſtre generoſité, pour voſtre candeur, & ſur tout pour cette incomparable modeſtie, qui au lieu de cacher voſtre merite, le fait eſclater dauantage. Depuis que ie reconnus en vous toutes ces excellentes qualitez, & ie les reconnus dés la premiere fois que i'eus l'honneur de vous entretenir, ie vous ay touſiours conſiderée comme vn des principaux ornemens de noſtre Siecle, & comme la plus grande gloire de voſtre Sexe. Cependant, MADEMOISELLE, il eſt ètrange que depuis ce temps-là ie n'aye point encore fait ſçauoir au

Public l'eſtime particuliere que ie fais d'vne perſonne ſi extraordinaire, & qu'eſtant vn des hommes du monde qui vous honore le plus dans ſon cœur, ie ſois vn des hommes du monde qui vous ay le moins celebrée dans ſes Eſcrits. Quoy que ma conſcience ne me reproche rien de ce coſté-là, & que mon ſilence ne ſoit qu'vn effet de mon admiration, ie ne laiſſe pas d'auoir quelque honte d'eſtre ſi long-temps à vous rendre l'hommage que vous doiuent tous ceux qui font profeſſion d'honorer publiquement le Merite & la Vertu. En attendant que ie puiſſe vous rendre cet hommage par quelques-vns de mes Eſcrits, qui ne ſoient pas tout à fait indignes de vous, l'amitié qui eſtoit entre feu Mon-

ſieur Saraſin & moy, m'ayant obligé de prendre ſoin & du Recueil & de l'Edition de ſes Ouurages, ie prens la liberté de vous en faire vne offrande. Ie ſuis aſſuré que ie ne fais rien en cela contre l'intention de l'Autheur, & que comme vous eſtiez l'obiet eternel de ſes louanges & de ſes reſpects, s'il euſt publié luy-meſme ſes Oeuures, & pluſt à Dieu que ſa mort precipitée n'euſt pas priué le monde de cet auantage, il les euſt publiées ſous cette meſme protection que ie vous demande. Ie veux croire auſſi, MADEMOISELLE, que ie ne fais rien en cela qui vous ſoit deſagreable, & que vous ne reietterez pas mon offrande: non ſeulement à cauſe de cette amitié tendre & officieuſe que vous auez

toujiours euë pour Monsieur Sarasin ; mais aussi acause de l'estime extraordinaire que vous auez toûjours faite des productions de son esprit. I'ose bien vous dire qu'elles sont en effet tres-dignes de vostre approbation. L'ordre y paroist parmy l'abondance. Elles brillent de tous costez d'esprit & d'inuention : on y voit vne varieté agreable : on y voit de la Prose & des Vers en tout genre, & en toutes Langues. On y voit par tout vne facilité merueilleuse ; & si on y remarque en quelques endroits des negligences, ces negligences ne sont pas méme sans quelque agrément. Mais ie dois me souuenir que i'écris vne Lettre, & non pas vn Panegyrique ou vne Apologie ; & que de loüer ou de defendre dauantage les

Oeuures de Monsieur Sarasin, ce seroit entreprendre sur Monsieur Pellisson, qui les a si excellemment & loüées & deffenduës dans son admirable Préface. Ie n'ay donc plus qu'à vous supplier de receuoir auec vôtre bonté ordinaire ces precieux restes de nôtre cher & illustre Amy, & de regarder le soin que i'ay pris de les recueillir, non seulement comme vn effet du zéle que i'ay pour la gloire d'vn homme qui m'a donné tant de marques éclatantes de son affection, mais aussi comme vn témoignage de la passion ardente & respectueuse auec laquelle ie suis,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur,
MENAGE.

DISCOVRS SVR LES OEVVRES DE M. SARASIN.


Evx de mes amis qui m'ont quelquesfois entendu parler contre les Prefaces, s'estonneront peut-estre que j'entreprenne pour les Ouurages de feu M. Sarasin, ce que ie ne conseillerois presque à personne de faire pour les siens propres. Mais qu'ils me permettent d'appliquer à ces sortes de choses, ce qu'vn Grand homme a dit autresfois des Pompes Funebres, & des deuoirs de la sepulture, qu'il est honneste d'en prendre beaucoup de soin pour autruy, & de ne s'en mettre nullement en peine pour soy-mesme. Et certes, s'il n'y a rien de moins glorieux que de rechercher la Gloire lors mesme qu'on la merite; qui ne void que de ce grand nombre de Prefaces dont nos Autheurs ont grossy leurs propres Liures, si vous en exceptez quelques-vnes où la discretion & le iugement

éclattent par tout, & qui sont, ou tres-necessaires, ou tres-vtiles, toutes les autres, quelques fleuries & quelques pompeuses qu'elles soient, sont plutost dignes de blasme que de loüange. Car apres tout, entretenir d'abord son Lecteur de l'excellence de ce qu'on luy donne, des difficultez qu'on a trouuées dans ce trauail, des qualitez qu'il falloit pour les surmonter; le prier & le flatter en quelques endroits, le brauer & le défier en d'autres; luy parler tantost auec soûmission, & tantost auec empire, n'est-ce pas ou luy vouloir arracher son approbation par force, ou comme a dit assez plaisamment vn Espagnol, la luy demander les larmes aux yeux, & découurir au Public vne foiblesse d'autant plus grande, que bien loin de s'en defaire on n'a pû mesme la dissimuler? Si nos Ouvrages sont bons, assurons-nous sur la foy de tous les Siecles, & de tout ce qu'on a iamais fait de raisonnable, que tost ou tard le Monde leur rendra iustice, sans que nous ayons la honte de l'en solliciter. S'ils sont mauuais ou fort imparfaits, pensons plutost à les supprimer qu'à les defendre, à corriger nos fautes qu'à les excuser, & n'attendons point de nostre Eloquence, ce qu'on n'a dit qu'en riant de celle du

fameux Pericles, que quand il auoit esté porté par terre à la lutte il persuadoit aux Assistans qu'il n'estoit point tombé, & les contraignoit de croire moins à leurs yeux qu'à ses paroles. Que s'il est d'ailleurs si difficile de se connoistre soy-mesme, combien le sera-t-il dauantage de parler de soy-mesme comme il faut, en quoy lors qu'on a pensé ce qu'on doit, on ne doit pas tousiours dire ce que l'on pense, où la vanité ouuerte & declarée est insupportable, l'excessiue humilité tousiours suspecte d'vne vanité cachée, & la route qu'on peut prendre entre les deux, si estroitte & si mal-aisée à tenir, que ie ne sçay par quelle raison, ou pour mieux dire, par quelle erreur tant de personnes s'embarquent sans nulle necessité sur vne Mer si pleine d'escueils, & fameuse par tant de naufrages?

Mais nous ne craignons rien de semblable, quand nous trauaillons pour vn Amy qui n'est plus. Il nous sied bien d'exiger auec chaleur vne gloire & des loüanges qui ne nous regardent pas, d'excuser des fautes que nous n'auons pas faites, de parler pour celuy qui ne peut plus se defendre. La passion & l'emportement sont icy de bonne grace, & quand nous irions vn peu au delà de la verité, & que

d'vn grand homme nous en ferions vn tres-grand, ceux-là mesme qui condamneront nostre iugement estimeront nostre affection, & souhaitteront d'auoir des Amis qui nous ressemblent.

I'espere donc qu'on ne me blasmera pas si ayant eu quelque part à l'Edition de ce Liure, & me trouuant obligé d'en rendre compte au Public, ie me donne à moy-mesme vn Champ plus libre & plus ample, si ie tasche de reconnoistre en cette rencontre tant de tesmoignages que M. Sarasin m'a donnez de son amitié, de le faire voir aux autres tel que ie le voy moy-mesme.

M. de Gombauld. *D'adjouster vne voix au bruit de ses loüanges*, & de commencer parmy le Peuple, & dans la foule de ses Admirateurs, ces premiers applaudissemens qui seront vraysemblablement suiuis de ceux de toute la France.

Qu'on ne me demande point si ie fay icy vne Preface ou vne Dissertation, ou vn Liure sur vn autre Liure; Ie rends à la memoire de mon Amy, ce que i'ay crû luy deuoir: & si la diuersité des sujets que i'ay à traitter, & dont ie feray autant d'Articles, ne diuertit assez d'elle-mesme ceux qui verront ce Discours, elle leur donnera du moins le moyen de

ſe repoſer auſſi ſouuent qu'ils s'ennuïeront dans cette lecture.

I.

LES Oeuures de Monſieur Saraſin, n'ont pas eſté ramaſſées ſans beaucoup de peine, & paroiſtroient infailliblement en meilleur eſtat, s'il euſt eu l'auantage de les publier luy-meſme. A la verité, ny cette genereuſe Amie qu'on ne ſçauroit aſſez loüer, ny Monſieur Ménage, dont le ſeul nom eſt vn grand Eloge, n'ont rien oublié de ce qui dependoit de leurs ſoins & de leur affection pour rendre ce Volume plus accomply : & pour moy qui ne pouuois les ſeconder que foiblement, i'ay ſuiuy non ſeulement leur exemple, mais auſſi leurs auis, en ce qui m'eſt écheu en partage. Mais outre que la pluſpart de ces pieces n'ont eſté imprimées que ſur des copies tres-imparfaites; les Originaux de l'Autheur ayant eſté, ou dérobez, ou égarez apres ſa mort; il le faut auoüer, il y a ie ne ſçay quel dernier tour qui ne peut eſtre donné aux Ouurages de l'Eſprit, que par ceux-là meſme qui les ont faits. Nous n'oſons toucher aux écrits d'vn Amy mort, comme nous toucherions aux noſtres; on a quelque reſpect pour le Genie d'autruy, quelque defiance du ſien, on craint de con-

Excuſe generale des fautes qui ſont demeurées dans les Ouurages de M. Saraſin.

fondre deux differentes manieres, & d'en faire vne mauuaiſe ; & plus on a de iugement, moins on teſmoigne de hardieſſe.

Ie m'aſſure cependant que ces Enfans orphelins, tous infortunez qu'ils ſont, d'auoir ſi toſt perdu leur pere, auront le bon-heur de plaire à leur Patrie, qu'vn petit nombre de defauts ſe cacheront ſous l'eſclat & ſous la lumiere d'vn grand nombre de beautez : que ſi quelqu'vn les attaque il ne trauaillera que pour leur gloire, & que s'ils ont à combattre ce ne ſera que pour triompher.

II.
De l'Hiſtoire du ſiege de Dunkerque.

DES diverſes pieces dont nous auons composé ce Volume, l'Hiſtoire du ſiege de Dunkerque ſe preſente la premiere, qui ayant deſia veu le iour, & merité l'approbation publique, ſemble preſque refuſer mes Eloges, & les renuoyer à quelques-vnes de ſes Compagnes à qui ils ſont plus neceſſaires.

Qu'il me ſoit permis pourtant de dire en vn mot, à ceux qui ne connoiſſent M. Saraſin qu'à demy, & par ſes ſeules Poëſies ; que c'eſt l'ouurage d'vne main Maîtreſſe qui n'abandonne iamais le iugement pour courir apres le bel eſprit, & ne cherche point de fleurs quand c'eſt la ſaiſon des

fruits. Iusques-là qu'écriuant l'Histoire d'vne action particuliere qui tient beaucoup de la simple Relation, il a retenu son stile dans vne iuste mediocrité, sans luy permettre de s'esleuer trop ambitieusement au dessus de son suiet, & a merité d'extremes loüanges par cela mesme qu'il semble ne les auoir pas recherchées.

III. De la Conspiration de Valstein.

MAIS la Cōnspiration de Valstein qui vient en suite, comme elle surpassoit cette Histoire par la richesse de sa matiere, la deuoit infiniment surpasser par la beauté du trauail, si la destinée des choses du Monde, qui semble ne vouloir pas qu'il y ait rien de parfait, eust permis à M. Sarasin d'acheuer vn si excellent ouurage. Toutesfois, si l'Antiquité n'a pas laissé de mettre au rang des Chefs-d'œuures quelques Tableaux qui estoient demeurez imparfaits, & quelques lignes tirées sur vne toile vuide; qui nous empesche de rendre la mesme iustice à ce Fragment, & à son Autheur? Il n'en a pas assez fait pour nous, mais il en a fait assez pour luy-mesme, & pour nous montrer que s'il eust vescu vn peu dauantage, il se fust acquis toute la gloire d'vn excellent Historien.

En ces deux mots, ie pretends auoir renfermé mille loüanges, & representé mille grandes & rares qualitez. Ie ne parle point de ce qui depend en quelque sorte, ou de la volonté, ou de la Fortune, d'estre bien instruit, & d'estre fidelle pour ne pas employer son trauail & son industrie, soit innocemment, soit à dessein, à abuser la posterité. Mais outre ces auantages, l'excellent Historien doit auoir auec vne connoissance generale du Monde & des affaires, vn esprit subtil & penetrant, capable de demesler les vrayes causes des actions humaines, d'auec leurs pretextes & leurs couleurs; Vne imagination viue, & iudicieuse tout ensemble, qui conçoiue les choses telles qu'elles sont, & les iette apres au dehors telles qu'elle les a conceuës. Il ne les raconte pas, il les peint. Qu'il parle d'vne bataille, d'vne negociation, des passions d'vn Prince, ou d'vn Ministre, les Lecteurs pensent combattre, ou negocier, estre agitez des mesmes desirs & de la mesme inquietude. Il a d'ailleurs vn goust tres-exquis de ce qui peut plaire ou déplaire, ennuyer ou diuertir; & bien qu'il n'obmette rien de necessaire, il sçait estendre ou resserrer les diuers sujets, suiuant qu'il le faut pour la beauté de son ouurage. Il ne fait pas montre de

ſon Eſprit, mais il le laiſſe entre-voir par tout. Il n'eſt pas en embuſcade ſur tous les chemins pour dire de belles choſes, & pour appliquer des ſentences de Seneque : mais il exprime quelquesfois vn grand ſentiment en vn ſeul mot, ou le fait entendre ſans le dire ; Comme ces perſonnes diſcretes & iudicieuſes, qui d'vn ſeul mouuement des yeux ſans ouurir la bouche, approuuent ou condamnent tacitement, ce qui ſe fait ou qui ſe dit en leur preſence. Son ſtile eſt clair, ſimple, familier, mais ſans baſſeſſe, & accompagné par tout de dignité ; car il ſe ſouuient toûjours qu'il entretient toutes les Nations & tous les Siecles, que toute la Terre l'écoute, qu'il parle, pour ainſi dire, deuant l'Aſſemblée publique du Genre humain, où rien ne luy doit échapper qui ne ſoit meſlé d'vn caractere de pudeur, de reſpect & de bien-ſeance. Que perſonne ne m'accuſe de m'eſtendre trop ſur ce ſujet. Toutes ces grandes choſes dont i'ay parlé, ſe trouuent en ce petit Fragment. I'ay depeint le veritable genie d'vn Hiſtorien, mais ie n'ay fait que le copier ſur celuy qui paroiſt en cét ouurage.

IV.

APRES ces deux Hiſtoires, nous auons mis le Dialogue ſur la queſtion s'il

Du Dialogue ſur la queſtion s'il faut

qu'vn ieune homme soit amoureux.
faut qu'vn ieune homme ſoit amoureux. Ceux qui ne ſeront pas fauorables à nôtre Autheur, trouueront icy, ie le confeſſe, plus de ſujet de l'attaquer, & m'obligeront auſſi d'employer vn peu plus de temps & plus de ſoin à le deffendre. Ce genre d'écrire a eſté iuſques icy peu employé par les François, ſoit qu'on ait crû difficile d'en atteindre la perfection, ſoit qu'vne nation prompte & impatiente comme la noſtre, n'ait pû entierement gouſter des ouurages où l'on perd toûjours beaucoup de temps auant que d'arriuer au ſujet, & de trouuer ce qu'on cherche; d'où vient, peut-eſtre, que les Dialogues n'ont iamais eſté en ſi grand honneur qu'entre les Grecs & entre les Italiens, gens tout enſemble de grand eſprit & de grand loiſir. Pour moy, s'il m'eſt permis d'en dire mon ſentiment; moins les Dialogues ſont en vſage parmy nous, plus ie tiens qu'il y aura de gloire à y reüſſir, & à les faire approuuer au public, preſque contre ſon inclination, comme on en viendra à bout infailliblement, ſi on y apporte tout l'art & tout le genie qu'ils demandent. Or, pour le remarquer en peu de mots, il me ſemble qu'il y en a de trois eſpeces, dont chacune a ſon caractere & ſon vſage different. Les premiers ſont les

Dialogues qu'on peut appeller proprement *Didactiques*, qui n'ont pour but que d'instruire, & se contentent de ioindre à la solidité de la doctrine, la clarté & l'elegance des expressions. Ils sont principalement vtiles en cecy, que representant au naturel les doutes d'vn Disciple ingenieux, & les decisions d'vn Maistre plein de sçauoir; ils montrent par l'ordre des demandes & des responses, l'ordre des Connoissances, & le progrés de la Raison plus nettement, & d'vne maniere plus viue & plus animée que ne feroit vn simple discours. La seconde espece de Dialogues est comme opposée à cette premiere, car on peut mettre en ce rang-là, les Dialogues de raillerie qui ne prennent que la fleur des choses, qui n'instruisent iamais qu'en riant, & ne vont à l'vtilité que par le plaisir. Ils y vont pourtant, & leurs traits ingenieux, vifs, subtils, fins & delicats, descendent quelquesfois plus auant dans l'ame que les preceptes les plus serieux & les plus graues. Mais entre ces deux especes, il y en a vne troisiéme qu'on doit estimer la plus parfaite, & qui n'ayant ny toute l'austerité de la premiere, ny tout l'enjouëment de la seconde, tient pourtant quelque chose de l'vne & de l'autre, car elle traitte de choses solides, & en

traitte ſolidement ; mais elle y apporte mille ſortes d'ornemens pour les rendre plus agreables. Le Dialogue de M. Saraſin eſt de cette derniere eſpece , en laquelle trois choſes ſont neceſſaires , ce me ſemble, pour vne entiere perfection. Le choix de la matiere , la connoiſſance , & la meditation profonde de cette meſme matiere , & l'art de la reduire en Dialogue. La matiere doit eſtre de quelque Science , ou de quelque Art ; mais de ces Sciences & de ces Arts qui tombent ſouuent en conuerſation , & qui ne rebutent point l'eſprit par leurs eſpines. La Iuriſprudence, par exemple , n'y ſeroit pas propre ; La Geometrie & l'Algebre encore moins ; les grandes ſources où il faut puiſer , ſont , la Morale, la Politique , la Rhetorique , & la Poëſie. En ſuitte , il faut comme ie l'ay dit , auoir profondément medité ſur ſon ſujet , y auoir découuert , ou quelques endroits particuliers qui n'ont point encore eſté touchez par d'autres , ou des choſes rares ſur ces endroits qu'on appelle *Lieux communs*, qui eſt à mon gré le plus grand & le plus noble effort de l'eſprit humain , Car , qui a-t-il de plus beau que de perſuader aux hommes par de nouueaux moyens, ces maximes generales d'où naiſt leur felicité; d'adjouſter , pour ainſi dire , de nouueaux

rayons, vn nouuel éclat, à ces grandes & eternelles lumieres qui éclairent tout le cours de noſtre vie ? En dernier lieu, il faut poſſeder l'art du Dialogue, pour faire que cette conuerſation qu'on repreſente, quoy que plus ſçauante & plus ſouſtenuë que les conuerſations ordinaires, ſoit pourtant vne conuerſation; c'eſt à dire vn entretien libre, familier, & naturel, ſemé par tout des jeux, de la gayeté, & de la ciuilité des honneſtes gens, qu'on y diſtingue le caractere particulier de chacun de ceux qui parlent, qu'on les y connoiſſe, qu'on les y ayme. Ainſi les Dialogues de Platon & de Xenophon, ne nous inſtruiſent pas ſeulement par les diſcours de leur Socrate; mais ils nous font ſouhaitter d'auoir veſcu auec luy, & d'auoir veu de nos propres yeux, ie ne dis pas ce Philoſophe, ie dis cette Philoſophie viuante & animée, ſi ſublime & ſi rabaiſſée, ſi diuine & ſi humaine tout enſemble. Ainſi l'inimitable Dialogue que Ciceron nous a laiſſé *de l'Orateur*, ne nous enſeigne pas ſeulement la Rhetorique du Monde & des affaires, toute differente de celle du College; mais nous montre en meſme temps, toutes les graces de la conuerſation des Romains, & de cette *Vrbanité*, que les mots de *Ciuilité*, de *Galanterie* & de *Politeſſe*, n'expli-

quent qu'imparfaitement, & à qui noſtre langue n'a point encore trouué de nom aſſez propre.

Pour venir maintenant à noſtre Autheur, de ces trois Parties qui compoſent l'entiere perfection du Dialogue, il y en a deux ſur leſquelles, ſi ie ne me trompe, on ne luy reproche rien. Sa matiere eſt vne queſtion de Morale, on ne la traitte pas ſeulement, mais on ne peut meſme s'empeſcher de la traitter dans les conuerſations ordinaires, & pour cét art de dire les choſes auec la familiarité & la liberté d'vne veritable conuerſation, il paroiſt en toutes les Parties de ſon Ouurage: on void qu'en cela il a marché ſur les belles traces des Anciens, & heureuſement profité de leurs grands exemples. Il ne reſte donc qu'à examiner les choſesqu'il a employées auec cét art, ſur vne matiere ſi iudicieuſement choiſie. Il y en a quantité de ſçauantes, d'ingenieuſes, de galantes, & de delicates, perſonne n'en peut douter, & cela preſque nous doit ſuffire. Tout ce qu'on nous oppoſe, c'eſt qu'il y en a trop peu qui ſoient tout à fait à luy; qu'on y en void moins d'eſprit que de lecture, plus de memoire que d'inuention. Et certes, il reconnoiſſoit bien luy-meſme qu'ayant eu beaucoup d'autres occaſions de faire pa-
roiſtre

roiſtre ſon genie, celle-cy, où il faiſoit parler des perſonnes de grand ſçauoir, luy auoit ſemblé fauorable pour étaler & pour répandre ces riches moiſſons qu'il auoit faites dans tous les beaux Liures de pluſieurs langues, qu'il s'eſtoit laiſſé emporter à ce deſir auec quelque excés, & n'en auoit pas eſté le maiſtre. Mais ſon Dialogue, ſuiuant le projet qu'il en auoit fait, deuoit auoir deux Parties; & comme en cette premiere il auoit beaucoup moins donné au raiſonnement qu'aux authoritez, & aux exemples; il ſe propoſoit de faire tout le contraire dans l'autre. De là vient que dans ſon Manuſcrit on trouue au titre de ce Dialogue, CONVERSATION PREMIERE. De là vient encore, que ſur la fin il marque que cette conuerſation fut continuée dans le jardin de Renard, comme pour ſe conſeruer le droit & la liberté de la reprendre en vne ſeconde Partie. Dailleurs, ſi nous le conſiderons bien, quand vn homme eſt reconnu pour auoir l'eſprit grand, noble, fertile comme M. Saraſin, ce reproche d'auoir emprunté d'autruy ce qu'il pouuoit trouuer en ſoy-méme, & preferé des richeſſes étrangeres aux ſiennes propres, ce reproche, dis-je, ne tient guere plus du blâme que de la loüange. Ie veux qu'il y ait pû mieux faire, mais ne luy conterons-nous pour rien

d'auoir bien fait, & en vn genre d'écrire, où presque pas vn de nos François n'a rien fait encore ? Ie veux qu'il n'ait point merité tous nos eloges, luy refuserons-nous donc ceux là mesme qu'il merite ? N'imiterons nous iamais le Heros de Virgile, qui dans les Ieux qu'il celebre en l'honneur de son pere, apres auoir donné le premier prix au Vainqeur, en donne deux autres, & quelquesfois trois à ceux qui ont approché le plus prés de la victoire ?

V. De la Dissertation du Ieu des Eschets, & du Discours de la Tragedie.

MAINTENANT, pour abreger, ie passe pardessus sa Dissertation du Ieu des Eschets, quoy qu'asseurément elle ne manquera pas de plaire, soit par la curiosité du suiet, soit par la maniere galante dont il est traité, qui montre que le sçauoir & l'enioüement ne sont pas incompatibles en vn mesme Ouurage.

Ie ne parle point aussi d'vn de ses premiers Trauaux qu'il publia sous le nom supposé de *Sillac d'Arbois*, & qui par cette raison peut estre, ayant été presque oublié dãs l'Edition de ses Oeuures, n'y a pû estre rangé en sa veritable place. C'est le sçauant & agreable Discours *de la Tragedie*, qu'il mit au deuant de L'AMOVR TYRANNIQVE, & où en loüant tres-dignement ce fameux Poëme de M. de Scudery, il me-

rita luy-mesme mille loüanges, Iusques-là que feu Mʳ de Balzac qui estoit desia au plus haut point de sa gloire, sur cette simple lecture, l'estima assez pour luy offrir le premier son amitié, de quoy il reste encore des marques publiques.

V. les Lettres de M. de Balzac, à M. Chapelain. liu. 5. lettre 1. p. 413.

V.

De la Pompe Funebre de Voiture.

MAIS quant à la Pompe Funebre de Voiture, ce Chef-d'œuure d'esprit, de galanterie, de delicatesse & d'inuention, ie ne sçay si ie dois, ou en parler, ou m'en taire; car si ie n'en dis rien, il me semble que ie luy fais trop d'iniustice; & si ie m'arreste à la loüer, qui est-ce, me dira-t'on, qui la blasme? Les honnestes gens ne sont-ils pas d'accord sur ce suiet auec le Vulgaire? Les Ennemis mesme de Mʳ Sarasin ne l'ont-ils pas admirée aussi-bien que ses Amis? Ie prendray vn milieu entre ces deux extremitez, & sans donner à cet admirable Ouurage autant d'Eloges qu'il en merite, ie me contenteray de remarquer en passant trois choses qui luy ont, si ie ne me trompe, principalement donné ces charmes, qu'il est plus aisé de ressentir que d'exprimer.

La premiere est la nouueauté du dessein; car comme rien ne fait rire que ce qui surprend, rien ne diuertit agreablement que ce qu'on n'attendoit pas. Que si Se.

neque a fait quelque chose d'approchant ſur la mort de l'Empereur Claudius. M. Saraſin peut bien l'auoir regardé, mais il ne l'a pas ſuiuy, & ie ne crains pas de dire qu'il l'a ſurpaſſé de beaucoup, à la gloire de noſtre Nation & de noſtre Siecle.

La ſeconde eſt la varieté, qui eſt vtile & loüable en toute ſorte d'ouurages, mais abſolument neceſſaire en ceux qui ne ſe propoſent pour but que le plaiſir. Celuy-cy eſt plaiſant par tout, mais de pluſieurs ſortes differentes. Combien voyons-nous de gens au contraire, qui croyent faire vne bonne piece d'vne ſeule penſée, ou du moins de pluſieurs penſées de meſme eſpece, qui n'ont toutes qu'vn meſme fondement; comme cet Ancien qui fit vn feſtin de pluſieurs ſeruices d'vne ſeule viande aſſez mediocre, deguiſée en vne infinité de façons. Ceux qui s'y trouuerent, loüerent ſans doute l'adreſſe des Officiers; mais ie doute fort qu'ils approuuaſſent le iugement du Maiſtre, & qu'ils ſouhaittaſſent pour le lendemain vn repas ſemblable.

Enfin, ce qui donne beaucoup d'ornement à cet Ouurage, c'eſt que les Vers n'y ſont pas ſeulement mélez auecque la Proſe, mais compoſent auec elle le corps d'vne méme narration, choſe pratiquée par quelques Anciens, inconnuë à nos François, ſi

vous en exceptez Theophile. Mais, à mon auis, il l'auoit appliquée hors de ſon veritable vſage, au traitté *de l'Immortalité de l'Ame*, en vne des plus ſerieuſes matieres du monde, au lieu que cette liberté de changer de ſtile, & d'eſtre Poëte & Orateur en meſme temps, doit eſtre reſeruée ce ſemble, aux ieux de l'eſprit, & à ces ouurages d'inuention qui tiennent comme vn milieu entre la Proſe & la Poëſie.

VII.
Des Poëſies de M. Saraſin.

MAIS ie puis commencer en cet endroit à parler des Poëſies de noſtre Autheur, entre leſquelles on peut mettre encore l'Ode de Calliope, & la Lettre à Madame la Marquiſe de Montauſier, qui ſont mélées de Proſe & de Vers. C'eſt de ſes Vers que Monſieur Saraſin a tiré ſa plus grande reputation dans le monde, & ce n'eſt pas ſans raiſon, car ſoit qu'on parle de la Poëſie galante & enjoüée, à laquelle il s'eſt principalement occupé, ou de la plus ſerieuſe qu'il ne laiſſoit pas d'aimer paſſionnément; on ne peut ſans iniuſtice, luy refuſer vn des premiers rangs entre les Poëtes de noſtre Siecle. Ie ſerois ennuyeux ſi i'entreprenois de parcourir tous ſes Ouurages; mais qui ne ſe laiſſera toucher aux charmes de ſa Souris, de ſa gloſe, de ſes Stances à Monſieur le Duc d'Anguien, de ſon

agreable Prosopopée de la Riuiere de Seine, de son Epistre à Monsieur le Comte de Fiesque, de son ingenieuse Défaite des Bouts-Rimez, dont ie ne pourrois m'empescher de parler plus au long si ie n'en auois expliqué le suiet, & découuert en quelque sorte l'artifice dans vn argument separé? Vne seule de ses Poësies nous pourroit faire connoistre la delicatesse & la beauté extraordinaire de son genie; qui est-ce qui ne les estimera pas toutes ensemble, auec tant d'autres que ie ne nomme point, de peur que ie ne semble faire en ce lieu la table de ce volume? Que s'il s'est peut-estre moins appliqué à la Poësie serieuse, ses Odes sur la prise de Dunkerque & sur la bataille de Lens, l'Eglogue des Amours d'Orphée, & quelques autres pieces que nous auons de luy, montrent assez qu'il en connoissoit fort bien le caractere, & qu'il estoit tres-capable de le remplir. Ie mettrois en ce nombre, si la Fortune l'eust voulu, vne belle & longue Eglogue, qui s'est malheureusement perduë, & que Monsieur de Charleual dit auoir autrefois admirée, luy dont nous admirons, & le Iugement, & les Ouurages. Mais ie ne crains pas d'y mettre la Défaite des Bouts-Rimez, quoy que ce ne soit qu'vn ieu d'esprit, car comme on y voit

vne imitation presque Burlesque du Poëme Epique, il y a diuers endroits qu'on pourroit heureusement transporter à ce genre si sublime, qui est le Chef-dœuure de la Poësie. Et apres tout, cet Artisan si industrieux, qui fit vn Nauire exactement accomply de toutes ses parties, si petit pourtant qu'il estoit caché sous les aisles d'vne abeille, Cet Artisan, dis-ie, si vous luy eussiez donné des materiaux & du temps, eust construit sans doute auec beaucoup d'art & de iugement, des Nauires propres à voguer sur l'Ocean & à défier la tempeste. Qui conçoit les choses nettement en petit, possede desia ce qui est de plus difficile pour les executer admirablement en grand. Enfin, ie suis obligé de rendre ce tesmoignage à Monsieur Sarasin, qu'entre les diuerses Poesies qu'il a laissées, & qui nous sont tombées entre les mains apres sa mort; il y en a quelques-vnes que nous n'auons pas mises dans ce Recueil, soit parce qu'il les auoit faites en sa premiere ieunesse, soit parce qu'il n'auoit eu que le temps de les ébaucher grossierement, qui cependant font voir par tout vne veine noble, aisée & fertile, capable de tout entreprendre, & de

reüßir à tout; de ſorte qu'vn autre ſeroit aſſez riche, de ce que nous n'auons pas voulu conter entre ſes biens. Et qui eſt-ce, par exemple, qui ne tiendroit à honneur d'eſtre l'Autheur de ces Fragmens que ie prends d'vn grand nombre d'autres, & à peu pres auſſi beaux & auſſi heureux, qu'on pourra publier quelque iour ?

Comme vn Roc ſourcilleux tombe dans la Campagne,
Arraché par les vents du haut d'vne Montagne,
Ou du long cours des ans inceßāment miné,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Son enorme grandeur par ſon poids emportée,
Auec vn bruit horrible en bas precipitée,
Roule à bonds redoublez en ſon cours furieux,
Et rompt comme roſeaux les cheſnes les plus vieux,
Tel, &c.

Semblable au Dieu de Thrace il alloit fierement,
Ses armes tout autour reſonnoient hautement,
Faiſant le meſme bruit qu'excitent dans les nuës
Les Pins batus des vents ſur les Alpes chenuës,
&c.

Comme on void quelquefois ſur les bords du Strymon,
Cherchant leur nourriture au milieu du limon,
Crier confuſément vne troupe de Gruës,
Mais l'Aigle ou le Faucon paroiſſant dans les nuës,
Cette troupe ſe cache au milieu des roſeaux,
Et ſon bruit ne rompt plus le ſilẽce des eaux.

Ie ne crains pas de trop interrompre mon diſcours par des choſes ſi agreables, & i'adjouſte encore ces autres Fragmens.

Comme on void quelquefois dans l'Ardenne fameuſe,
Et dans les prez herbus où le Rhin ioint la Meuſe;
Deux furieux Taureaux par l'amour courroucez
Se heurter fierement de leurs fronts abbaiſſez.
Le troupeau plein d'effroy regarde auec ſilence.
Le nõbre des Paſteurs cede à leur violence.
Les deux vaillans Riuaux ſe preſſant rudement
Des cornes l'vn ſur l'autre apuyez fortemẽt,
Redoublent ſans ceſſer leurs cruelles atteintes;
De longs ruiſſeaux de ſang leurs eſpaules ſont teintes;

Ils mugissent des coups d'vn cry retentissant,
Et toute la forest respond en mugissant. &c.
Par ces commencemens Rome a veu ces costaux,
Où le fameux Euādre arréta ses troupeaux;
Faire baisser la teste aux Alpes estonnées,
Surmonter l'Apennin, dompter les Pyrenées,
Et soûmettre l'orgueil d'Osse & de Pelion,
Sieges infortunez de la rebellion.
Rome a veu l'Eridan, le Rhin, l'Hebre & le Tage,
Le Danube & le Nil au Tybre faire hommage,
Et les Dieux immortels de sa gloire amoureux
Ont donné tout à ceux qui donnoient tout pour eux, &c.
Comme auecque grand bruit le Rhosne plein de rage,
Sousleué par les vents, ou grossy par l'orage,
Vient & traisne auec soy mille flots courroucez;
L'onde flotte apres l'onde, & de l'onde est suiuie,
Ainsi passe la vie.
Ainsi coulent nos ans l'vn sur l'autre entassez.

Ie ne puis finir sans adiouster cette heureuse imitation d'vn passage celebre du Tasse.

Cruel qui sans pitié de ma douleur extreme
Emportes auec toy la moitié de moy-mesme,
Ou pren celle qui reste, ou d'vn dernier effort
Donne à toutes les deux vne soudaine mort.

Et cét autre d'vn passage de Virgile.

Puisque vous souhaittez d'entendre par ma bouche,
ô grand Roy, qui ie suis, & quel malheur me touche,
Ie ne mentiray point, car le sort rigoureux
Ne m'a point fait méchant s'il m'a fait malheureux.

Cet endroit semblera peut estre moins considerable, mais ie le rapporte d'autant plus volontiers, qu'on pourra adiouster cette Traduction à quelques autres que nous auons du mesme passage, & les comparer ensemble. Et d'ailleurs, pour le dire icy en passant, si quelqu'vn s'imagine que la grande Poësie ne consiste qu'à dire de grandes choses, il se trompe. Elle doit souuent, ie le confesse, se precipiter comme vn torrent, mais elle doit plus souuent encore couler comme vne paisible riuiere, & plus de personnes, peut-estre, sont capables de faire vne description pompeuse, ou vne comparaison éleuée, que d'auoir ce stile esgal & naturel, qui

ſçait dire les petites choſes ou les mediocres, ſans baſſeſſe, ſans contrainte & ſans dureté.

VIII. *Reflexion ſur la Poëſie en general, & ſur celle de M. Saraſin en particulier.*

MAIS pour mieux comprendre quelle gloire noſtre Autheur a meritée par ſes Poëſies, faiſons icy vne reflexion generale, qui peut-eſtre ne ſera, ny deſagreable, ny inutile.

Entre les raiſons qui ont fait attribuer à la Poëſie ie ne ſçay quelle diuinité, i'en voy deux, ce me ſemble, qui ne ſont pas les moins importantes.

La premiere, que c'eſt en effet quelque choſe de grand & de merueilleux, qu'en vn langage auſſi contraint que celuy-là, on puiſſe exprimer les penſées les plus ſubtiles & les plus delicates, les plus hautes & les plus ſublimes auec tant de liberté. Quel prodige eſt celuy-cy? Quand nous ne parlons qu'en Proſe, & que l'on nous abandonne tous les termes & toutes les expreſſions d'vne Langue, s'il nous vient quelque penſée qui ne ſoit pas tout à fait commune, encore auons-nous de la peine à la faire entendre, & le plus ſouuent nos paroles demeurent beaucoup au deſſous de nos ſentimens. Cependant ces admirables Poëtes, ces hommes qui ſemblent veritablement inſpirez, apres s'eſtre impoſé la neceſſité de n'employer que

certaines façons de parler, & de mépriser toutes les autres comme trop vulgaires, d'enfermer toutes leurs paroles dans vne certaine mesure toûjours semblable à soy-mesme; adjoustez-y, si vous voulez, de finir tousiours par des rimes: Apres, dis-je, s'estre soûmis à tant de loix si dures & si difficiles à obseruer; malgré tous ces obstacles nous font entendre tout ce qu'il leur plaist d'vne maniere plus noble & plus aisée, qu'on ne le sçauroit faire dans les discours communs. On croiroit qu'ils ne pouuoient pas dire autrement ce qu'ils ont dit, quand mesme ils l'auroient voulu, tant les expressions en sont faciles. Ces paroles leur sont tombées de la plume sans dessein; elles ont pris naturellement chacune leur place. La Lyre d'Amphion ne faisoit pas, ce semble, de plus grands miracles, quand les pierres attirées par son harmonie se venoient ranger d'elles-mesmes l'vne sur l'autre pour bastir les fameuses murailles de Thebes.

Mais en second lieu, la Poësie, si ie ne me trompe, est estimée Diuine, à l'égard de son sujet qu'elle produit d'elle-mesme; au lieu que la Prose l'emprunte d'autruy, & ne fait que l'embellir, & que le polir. Quand nous considerons vne Maison de plaisir entre les mains d'vn

maistre puissant & curieux, & que nous voyons, les Montagnes s'applanir pour luy plaire, les precipices se combler, les Riuieres se destourner de leur chemin, les sources n'aguere cachées sous la terre iallir en l'air, ou se precipiter en cascades; nous admirons certes l'industrie des hommes, & ne pouuons nous trop estonner, qu'vne creature si foible en apprence, soit capable de si grands desseins. Mais s'il arriuoit par hazard, que dans cette vaste estenduë de l'air, où auparauant rien n'arrestoit nos regards, quelqu'vn nous fist voir en vn instant vn superbe & magnifique Palais, de grandes & spatieuses Campagnes, des Monts, des Forests, des Riuieres & des Mers, nous nous escrierions aussi-tost que ce n'est pas l'effet d'vn pouuoir humain, & qu'il y a là quelque chose au delà de nostre Nature. Or il en est à peu prés de mesme de la Poësie & de la Prose. L'vne, comme ie l'ay desia dit, prend son suiet d'ailleurs, le changeant, & l'embellissant, à la verité, au delà de tout ce qu'on en pouuoit attendre. Mais l'autre ne demandant rien à personne, & contente de soy-mesme, tire toute sa matiere de son propre sein, faisant de rien quelque chose, comme par vne espece de creation qui semble

ſurpaſſer la puiſſance humaine. Ainſi on peut dire, que deux choſes rendent ſur tout la Poëſie admirable ; l'inuention d'où elle a auſſi pris ſon nom, & la facilité qui luy eſt tres-neceſſaire. Ie n'entens pas la facilité de compoſer, elle peut quelquesfois eſtre heureuſe, mais elle doit eſtre touſiours ſuſpecte : i'entens la facilité que les Lecteurs trouuent dans les compoſitions deſia faites, qui a eſté ſouuent pour l'Autheur vne des plus difficiles choſes du Monde ; de ſorte qu'on la pourroit comparer à ces Iardins en Terraſſe, dont la deſpenſe eſt cachée, & qui apres auoir couſté des millions, ſemblent n'eſtre que le pur ouurage du hazard & de la Nature. Qui ne ſent en ſoy, ny les richeſſes de l'inuention, ny cette heureuſe facilité, qu'il ne frappe point à la porte des Muſes, car il n'eſt pas neceſſaire de faire des Vers. Qui n'aura que l'vne ou l'autre de ces deux choſes, peut deuenir vn Poëte mediocre, ie dis meſme de cette mediocrité qui ne laiſſe pas de meriter de grandes loüanges. Qui les ioindra toutes deux enſemble, il peut eſperer ſans doute, d'eſtre conté en cét Art parmy les premiers. Or il faut eſtre tout à fait iniuſte pour ne pas reconnoiſtre qu'elles ſe ſont rencontrées également en M. Saraſin. Car

pour l'inuention ses Poësies n'ont-elles pas tousiours quelque chose d'ingenieux, de nouueau, de particulier, qu'il n'a point pris d'ailleurs, & qu'il ne doit qu'à luy-mesme? Et pour la facilité des Vers, où la trouuera-t-on si on ne la trouue dans ses Ouurages? il n'y a rien de plus net, de plus libre, de plus aisé, de plus coulant, non seulement la Nature y paroist par tout, mais comme a dit vn de nos illustres Amis, elle y paroist par tout à son aise.

IX. *Du genie de M. Sarasin pour tous les diuers genres d'escrire.*

IE m'apperçois bien que ie suis long, mais quel moyen de ne rien dire de tant de sortes de choses, de differente nature, où ce merueilleux Esprit a pris plaisir de s'exercer. Encore n'ay-ie rien dit de la guerre des Parasites qu'il a escrite en Latin, quoy qu'on y voye beaucoup de sçauoir, beaucoup d'inuention, vn genie fort souple & fort heureux pour tout ce qu'il vouloit entreprendre. Que seroit-ce si i'auois eu à loüer tant d'autres rares Ouurages, qu'il monstroit souuent à ses amis, mais dont on n'a rien trouué apres sa mort; & s'il m'eust fallu parler en particulier, d'vne Apologie pour la Morale d'Epicure, d'vne Histoire de Clouis assez auancée, d'vne Traduction entiere & acheuée de la vie d'Atticus, escrite par Cornelius Nepos? Ie consens, pour-

Cette Traduction a esté retrouuée, & on

tant, que l'on me blaſme de m'eſtre vn peu trop eſtendu, mais qu'on admire du moins ce qui m'en a donné le ſujet. Exceller en vn ſeul genre d'eſcrire, c'eſt beaucoup; exceller en pluſieurs, & preſque oppoſez comme M. Saraſin, c'eſt la plus certaine marque de la grandeur & de la beauté d'vn genie. I'en parleray encore plus hardiment. On a dit qu'vn homme eloquent auoit le meſme auantage ſur les autres hommes, que les autres hommes ont ſur les beſtes. Nous pouuons faire ſans iniuſtice, preſque la meſme comparaiſon entre ceux qui ne reüſſiſſent qu'en vne ſorte d'Ouurages, & celuy qui eſt excellent en pluſieurs. Car certes de quelque nom qu'il faille appeller cette lumiere qui conduit les animaux, elle produit de ſi admirables effets, que noſtre raiſon toute orgueüilleuſe qu'elle eſt, eſt forcée de s'en eſtonner, & de reconnoiſtre qu'elle n'y ſçauroit atteindre. Cependant parce que cette lumiere qui les éclaire ſi diuinement en certaines choſes, les abandonne tout à fait en d'autres ſans qu'il leur en reſte vn rayon, ny vne eſtincelle; nous admirons ce qu'ils font de merueilleux, mais nous les eſtimons beaucoup moins eux-meſmes, iugeant que ce principe qui les fait ſouuent ſi bien agir eſt quelque choſe

la peut voir en cette ſeconde edition, page 111.

d'eſtranger, plus grand veritablement que noſtre raiſon, mais qui n'eſt pas à eux comme noſtre raiſon eſt à nous, qui leur eſt plûtoſt preſté que donné, qui les fait aller à leur fin ſans qu'ils la connoiſſent, comme la fleſche qui va au but qu'elle ne voit point, guidée par l'œil, & pouſſée par la main de l'Ar her. Au lieu que l'homme, comme il a pour les choſes du corps vn inſtrument niuerſel qui eſt la main, auec lequel il ſe ſert de tous les autres, a auſſi pour les choſes de l'eſprit vn inſtrument vniuerſel, qui eſt la raiſon qu'il employe ſans ceſſe en toute ſorte d'occaſions, à toute ſorte d'vſages, & dont l'eſtenduë plutoſt que la force, le diſtingue de cette autre Eſpece inferieure à la ſienne. Par vne conſequence ſemblable, quand nous voyons quelqu'vn exceller en vne ſorte d'Ouurages, & ne reüſſir nullement en d'autres, ſi nous voulons dire la verité, aux choſes meſme qu'il fait ſi bien, nous admirons plutoſt la Nature en luy, que nous ne l'admirons luy meſme; car nous concluons que s'il n'agit point par hazard, il agit du moins par vne faculté aueugle, & par la ſeule imagination qui eſt la partie que nous auons commune auecque les beſtes. Mais ce qui nous arrache malgré nous toute noſtre

estime & toute nostre admiration, c'est vn Esprit qui agissant par ce principe general & vniuersel dont ie viens de parler, & possedant les idées de tous les diuers genres d'escrire, passe de l'vn à l'autre auec vne extreme facilité; Comme vn habile Imprimeur, qui ayant deuant luy tous ses caracteres distinguez en leurs differentes cellules, choisit sans hesiter & sans se méprendre, les grands, les petits, ou les moyens, suiuant que la beauté de son trauail le demande. Quelque chose qu'entreprenne vn Genie de cette sorte, il semblera s'y estre appliqué de tout temps, & tout entier. Le Prothée des Fables, & le Cameleon des Naturalistes, qui peut-estre, n'est guere moins fabuleux, ne changeront pas plus facilement que luy. Il sera tel que la Philosophie est representée dans Boëce, tantost de la taille ordinaire des hommes, tantost esleuant sa teste iusques dans le Ciel. Il imitera la souplesse d'Alcibiade, qui estoit à Sparte plus laborieux & plus austere qu'vn Lacedemonien; en Ionie plus voluptueux que les Ioniens en Perse plus Pompeux & plus Magnifique que les Persans, changeant de mœurs comme de climats & de demeure. Sa lumiere sera comme celle du Soleil, de laquelle les Philosophes disent qu'elle n'est

d'aucune couleur, & n'eſt pas elle meſme vne couleur, mais qu'elle deuient toutes les couleurs ſuiuant les obiets où elle eſt receuë. Il accordera les choſes ſerieuſes & les galantes, pour eſtre capable de la Poëſie la plus ſublime, il ne ſera pas incapable de la plus baſſe, les Vers ne l'empeſcheront pas d'eſcrire raiſonnablement en Proſe, s'il ſçait eſcrire vne Hiſtoire, il ne laiſſera pas de ſçauoir faire vn Dialogue ou vne Diſſertation, pour eſtre admirable en vne Langue, il ne luy ſera pas impoſſible de ſe faire admirer en vne autre. Tels ſont les genies du premiere ordre, & tel paroiſtra, ſi ie ne me trompe, le genie de M. Saraſin.

X

Reſponſe aux obiections qu'ō peut faire contre les Ouurages de M. Saraſin.

Philemon. Ἥδιον οὐδὲν οὐδὲ μουσικώτερον, Ἔστ' ἢ δύνασθαι λοιδορούμενον φέρειν. Ὁ λοιδορῶν γὰρ ἂν ὁ λοιδορούμενος.

MAIS apres luy auoir donné ces loüanges, ne répondrons-nous point à ce qu'on peut dire en general contre ſes Ouurages? Ce n'eſt pas mon deſſein de preuenir en ce lieu tout ce que l'Enuie ou l'Ignorance luy pourront oppoſer. Aujourd'huy qu'on deſchire impunément les plus celebres Autheurs viuans; qui s'étonnera ſi l'on traite les morts de la meſme ſorte? *Il n'y a point de plus agreable concert*, a dit vn Poëte Grec, *que celuy de deux perſonnes, dont l'vne dit des iniures, & l'autre les eſcoute ſans y répondre*. Que noſtre Siecle ait le plaiſir tout entier d'vne ſi douce Muſique, & que rien ne l'interrompe, ni

pour les viuans, ny pour les morts. Ie ne parleray donc icy qu'à trois sortes de gens qui agissent de meilleure foy, & dont les obiections sont plus importantes.

Μὴ προσποιῆται, λοιδορεῖθ' ὁ λοιδορῶν.

Concentus ille est auribus gratissimus. Conuitiante cum tacetur cupiã. Qui dissimulat enim conuitium, facit. Conuitians conuitietur vt sibi. Henricus Stephanus.

LES premiers sont ceux qui voulant nous faire passer leur chagrin pour solidité, & pour vertu, & sçachant que nostre Autheur a esté principalement celebre pour les Ouurages purement diuertissans, rebuteront ses Escrits, mesme sans les lire, & l'accuseront de s'estre amusé à des choses inutiles.

XI.
Premiere obiection.

Ces Iuges seueres, plus sages que Dieu & que la Nature qui ont fait vne infinité de choses pour le seul plaisir des hommes, voudroient que l'on trauaillast sans cesse sur la iurisprudence, sur la Medecine, & sur la Theologie, & nous diront que rien ne merite d'estre estimé s'il ne tend à l'vtilité publique. En ce dernier point ie suis à peu pres de leur auis, mais ie ne puis croire qu'on trauaille inutilement quand on trauaille agreablement pour la plus grande partie du Monde, & que sans corrompre les Esprits on vient à bout de les diuertir & de leur plaire. Appellons-nous inutiles des Ouurages où le pere de famille se delassera des soucis domestiques, le Prince & le Ministre, des soins de l'Estat, le Magistrat, du tumulte & de l'embarras du

Palais, le Soldat, de ses fatigues, l'Artisan mesme de son trauail; qui feront oublier pour vn temps, à l'vn sa pauureté, à l'autre ses maladies, à vn troisiéme ses cruelles passions, à tous generalement leurs infortunes? Ceux qui en iugent ainsi se trompent grossierement, comme il est aisé de le montrer, & prennent les moyens pour la fin, faute d'aller assez auant, & de penetrer iusqu'aux fondemens des choses. Ouurons les yeux, & ne nous imaginons pas que ny cette Place destinée au commerce, ny ces Escoles où l'on enseigne, & où l'on dispute sans cesse, ny ce Barreau où l'on plaide les causes des particuliers, ny ces Conseils où l'on delibere des affaires publiques, ny ces Armées, ces Machines & ces Canons, ny en vn mot, ce grand nombre de ressorts qui font mouuoir le vaste corps de l'Estat, soient des choses faites pour elles-mesmes, ou n'ayent chacune qu'vn but particulier. Elles ont toutes vn but general, qui est que les Citoyens puissent viure ensemble *Vertueusement, Paisiblement, Agreablement.* Ces trois choses ont esté, ou ont deu estre en mesme temps dans l'intention des Legislateurs, & de ceux qui ont fondé les Republiques. Tout ce qui contribuë à la derniere sans nuire aux deux autres, bien loin de s'écar-

ter, comme il le ſemble, de l'vtilité publique, y va quelquesfois par vn chemin plus droit & plus court. Par exemple, les Eſcrits d'vn celebre Iuriſconſulte ſont vtiles, qui le peut nier ? ils inſtruiſent l'Aduocat pour bien deffendre ſa cauſe, l'Aduocat bien inſtruit fait que le Iuge prononce iuſtement, le Iuge en rendant iuſtice met les Citoyens en repos Mais on void ſouuent que les differentes mains de tant de diuers Artiſans deſtournent l'Art de ſon intention naturelle; & il en arriue comme de ces Machines, belles & bien inuentées en aparence, de trop de pieces dont quelqu'vne vient touſiours à manquer, s'arreſtent à toute heure, & renuerſent quelquesfois ce qu'elles deuoient porter. Au contraire, ces autres Eſcrits qu'on traitte communément de bagatelles, quand ils ne ſeruiroient pas à regler les mœurs, ou à éclairer l'Eſprit, comme ils le peuuent, comme ils le doiuent, comme ils le font d'ordinaire directement ou indirectement; pour le moins ſans auoir beſoin que d'eux-meſmes, ils plaiſent, ils diuertiſſent, ils ſement, & ils répandent par tout la ioye, qui eſt apres la Vertu le plus grand de tous les biens. Qui ne ſçait d'ailleurs, que des raiſons tres-ſolides nous attachent quelquesfois à

des Ouurages qui ſemblent ne l'eſtre pas, & qu'vn deuoir caché & obſcur, l'emporte ſouuent ſans iniuſtice ſur cét autre deuoir public & éclatant ? Cét homme que vous blaſmez, a trouué peut-eſtre que pour reſtablir ſa ſanté qui eſt ruinée, pour ſe deffendre de la mauuaiſe fortune, pour le bien d'vne famille dont il eſt l'appuy, il luy eſt plus vtile de trauailler à des Chanſons qu'à des traittez de Morale & de Politique. Si cela eſt, ie le diray hardiment, la Morale & la Politique, elles-meſmes luy ordonneront de faire des Chanſons, & c'eſt vne iniuſtice ſans exemple, de condamner les occupations d'autruy, dont on ne ſçait ny les motifs, ny les circonſtances.

Mais ie vay trop loin, & M. Saraſin n'a pas beſoin de cette défenſe, car ſans parler de quelques-vns de ſes Ouurages ſolides qui ſe ſont perdus, ny des autres beaux deſſeins que ſa mort precipitée l'empeſcha d'executer, on void aſſez par les differentes pieces de ce Volume, qu'il aſpiroit à la gloire par diuers moyens, & qu'il penſoit aux grandes choſes comme aux petites, ſi toutesfois il y a rien d'excellent dans les belles Lettres qu'on puiſſe nommer petit.

IL vaut donc mieux que ie m'adresse maintenant à ceux qui approuuent à la verité, qu'on s'applique à cette sorte d'Ouurages, mais qui n'y pardonnent point de petit defaut, croyant peut-estre par leur seuere critique s'acquerir la gloire d'estre plus clair-voyans que les autres. Ils se trompent : mais s'ils n'ont point de malignité, ils meritent qu'on les desabuse en riant, comme ie tascheray de le faire. I'ay veu autrefois vn vieux Gentilhomme de beaucoup d'esprit, & qui auoit esté fort galant. La vieillesse mesme sembloit auoir respecté en luy ces deux belles qualitez, & n'auoir touché qu'à son corps, mais sa veuë commençoit à s'obscurcir à tel point qu'il ne voyoit plus qu'auecque peine. Cependant il employoit vn soin extreme, non pas à guerir ce mal qu'il sçauoit estre incurable, mais à le cacher mesme à ses plus familiers amis. S'il arriuoit donc qu'il fut en liberté auec eux, il faisoit vn effort extraordinaire pour descouurir sur leurs habits, ou vne tache peu considerable, ou vn ruban qui ne fut pas en son lieu, ou quelque autre chose de cette nature : & quand il leur auoit donné cette preuue qu'il voyoit, il retournoit auecque moins XII. Seconde obiection.

de regret à sa premiere obscurité, & se contentoit en cette lumiere trouble & confuse que son âge luy auoit laissée. N'est-ce point par vn semblable artifice, que tant de personnes peu ou mediocrement intelligentes, n'excusent rien dans les trauaux de l'esprit, & feignent de n'y pouuoir supporter les moindres negligences? Car, en vn mot, ceux qui pardonnent ces petits defauts dans vn excellent Ouurage, les voyent peut-estre mieux que ceux qui ne les pardonnent pas. S'il y a quelque difference, c'est qu'ils en voyent beaucoup mieux les beautez, & qu'ils y sont plus sensibles. Vn beau genie les embrase, pour ainsi dire, de son amour. Tout leur plaist en luy, parce qu'ils y trouuent vne infinité de choses dignes de plaire. Qu'on nous die que c'est vne maladie de l'Esprit; c'est du moins vne de ces maladies qui sont des marques de santé, dont Hippocrate parle en quelque endroit de ses Oeuures, & entre lesquelles il met la faim & la soif, quoy que ce soient deux choses purement naturelles.

XIII. Troisiéme obiection.

Il se peut faire que ie sois preoccupé d'vne passion semblable pour les Ouurages de mon Amy; mais enfin, ie ne puis demeurer d'accord d'vne opinion que

quelques autres en ont, & que ie dissimulerois si leurs discours ne l'auoient renduë comme publique. I'aduouë pourtant que ie n'approche de cet endroit qu'en tremblant; car ie voy, ou ie crains de voir parmy ceux que ie dois combattre, quelqu'vne de ces personnes que ie reuere, & de qui les sentimens me seroient par tout ailleurs autant de loix. Hazardons-nous pourtant, & ne craignons point, ou de deffendre la verité, si nous sommes assez heureux pour la connoistre, ou de faire voir publiquement que nous nous sommes trompez, comme il arriue si souuent à tous les hommes, depuis les plus petits iusques aux plus grands. En vn mot, ie veux deffendre icy nostre Autheur, non pas des Admirateurs de feu M. de Voiture, car ie le suis moy-mesme autant qu'aucun autre, mais de ceux qui ne veulent rien admirer que luy, qui le tiennent pour l'vnique Original des choses galantes, & ne craignent pas de dire, ou de faire entendre, que tous les autres, & en particulier Monsieur Sarasin, ne sont, ou que de mauuais Imitateurs, ou que de mediocres Copistes.

Ie le repete, personne n'admire M. de Voiture plus que moy, sans en excepter cet

excellent homme, qui s'estant trop iniustement condamné luy-mesme à vn silence eternel, quand il a veu qu'on attaquoit la memoire de son amy, a rompu, comme le fils du Roy Crœsus, tous les liens de sa langue, & s'est escrié, (mais, bon Dieu, auec quelle grace & quelle force!) *C'est le Roy*. S'il ne tient qu'à estre l'Echo de cette voix, ie repeteray tres-volontiers, *C'est le Roy*, & ne disputeray point à M. de Voiture la premiere place en plusieurs choses, sans examiner mesme si elle ne luy est point deuë en toutes. Mais certes le champ de la gloire est assez vaste pour tout le monde; il y a plus d'vn Laurier & plus d'vne Couronne sur le Parnasse; ne sçaurions-nous assez estimer M. de Voiture, sans mespriser ceux qu'il a luy-mesme estimez? Qu'il ait eternellement l'auantage d'auoir esté de la plus belle & de la plus galante Societé qui fut iamais, de qui il à beaucoup receu, à qui il a beaucoup rendu; qu'il charme eternellement tout ce qu'il y aura de plus delicat dans le Monde; qu'il soit eternellement inimitable, mais qu'on ne nous accuse pas eternellement de l'imiter, & d'estre de ces gens, ou pour parler comme Horace de ces animaux a donnez à la seruitude, qui ont, ou

bien peu de courage, s'ils n'osent iamais rien entreprendre d'eux-mesmes, ou beaucoup de temerité, s'ils pretendent toûiours de mieux faire ce que d'autres ont fait auant eux. Quant à moy, c'est mon auis qu'vn homme qui a le genie aussi grand & aussi noble que M. Sarasin, tasche sans doute d'esgaler tous les Escriuains de son Siecle, mais qu'il n'en imite pas vn. Voyons toutesfois si ie me trompe, & en quelle partie de ses Ouurages il pourroit n'estre qu'vn imitateur de ceux d'autruy. Seroit-ce en l'Histoire du siege de Dunkerque, ou dans la Conspiration de Valstein? ce n'est pas à mon auis ce qu'on veut dire. Dans le Dialogue, dans la Pompe Funebre, dans la Dissertation du Ieu des Eschets, dans la guerre des Parasites, dans le Discours sur la Tragedie? ie n'y voy pas plus d'apparence. Courage donc, nous auons sauué la moitié de ce volume, où personne ne peut rien pretendre. Monsieur de Voiture a escrit vn tres-grand nombre de Lettres admirables; & s'il en faut iuger par le plaisir qu'elles nous donnent, c'estoient de tous ses Ouurages ceux qu'il aimoit & qu'il estimoit le plus. Monsieur Sarasin au contraire n'a presque rien écrit en ce genre auecque soin: & quand il y estoit

obligé par quelque raiſon de neceſſité, ou de bien-ſeance, il ne s'y appliquoit qu'à regret, & auec chagrin, ne pouuant ſouffrir qu'auſſi-toſt qu'on auoit quelque reputation de bien eſcrire, on n'euſt plus la liberté d'eſcrire comme vn autre homme. I'ay veu vne de ſes Lettres où il s'en plaignoit aſſez plaiſamment, & ces paroles m'en ſont demeurées dans la memoire. *I'enuie la felicité de mon Procureur, qui commence toutes ſes Lettres par*, I'AY RECEV LA VOSTRE, *ſãs qu'on y trouue rien à dire.* Ce n'eſt pas que meſme ſans y penſer, il ne luy ſoit quelquefois eſchappé des Lettres d'vn caractere tres-agreable, & qui luy eſtoit particulier, mais comme il n'en gardoit point de copie, la pluſpart ſe ſont perduës par la negligence de ſes Amis, & à peine en auons-nous trouué quatre ou cinq, que nous n'auons pas voulu publier, de peur qu'il ne ſemblât que ce fuſt l'élite d'vn plus grand nombre, & qu'en choiſiſſant celles-là, nous euſſions condamné toutes les autres.

XIV.

Continuation de la meſme matiere.

IE puis dire donc, qu'en tous leurs Ouurages de Proſe ces deux grands hommes ont ſi peu de reſſemblanee, que l'vn ne donne pas meſme l'occaſion de penſer à l'autre. Venons aux Poëſies, où i'auouë

que nous aurons bien plus à combattre. Ie demanderay pourtant encore, ſi c'eſt qu'il y ait quelque Poëſie de noſtre Autheur, qui reſſemble à quelqu'autre Poëſie de Monſieur de Voiture. A-t-il imité, par exemple, les Stances ſur l'Amour d'vn Soulier, la Réponſe de Iupiter à la Plainte des Conſones, l'Epiſtre à Monſieur de Colligny, les Vers Irreguliers à M. le Prince? Monſieur de Voiture a-t-il fait quelque Ouurage qu'on puiſſe nommer l'Original de la Défaite des Bouts-Rimez, ou de l'Epiſtre au Comte de Fieſque, ou du Teſtament de Goulu, ou de la Proſopopée de la Riuiere de Seine, ou du Directeur, ou du mauuais Poëte, ou de quelqu'autre des Poëſies de Monſieur Saraſin? point du tout: & quand l'vn a voulu parler de la Taupe, & l'autre de la Souris, deux animaux aſſez ſemblables, ils ont pris des routes ſi differentes, qu'ils n'auoient garde de ſe rencontrer. C'eſt donc encore vn grand aduantage, qu'on ne nous peut reprocher du moins aucune imitation particuliere. Mais, dira-t-on, vous en auez imité le principal, le Stile & le Caractere, & cette ſorte de Poëſie que Monſieur de Voiture auoit introduite, qui renonçant à la grauité ſans s'abbaiſſer iuſqu'à la bouffonnerie, eſt plus

propre que pas vne autre à diuertir les honneſtes gens. Pour répondre à cette obiection, il m'eſt neceſſaire de reprendre la choſe d'vn peu plus haut.

On a dit que les Sciences voyageoient tour à tour par toutes les parties du Monde, & que comme ſi elles deuoient leur lumiere à toute la Terre, apres auoir eſclairé long-temps vn Climat, elles le laiſſoient dans ſes premieres tenebres pour aller diſſiper celles d'vn autre. A cela on peut adjouſter, qu'en tous les Climats, & parmy toutes les Nations, chaque Science, ou chaque Art, a comme ſes diuerſes manieres qui viennent chacune tour à tour, pour ainſi dire, ioüer leur roolle ſur ce grand Theatre, & ſe retirent apres pour ſe faire place l'vne à l'autre, ſoit que cette varieté vienne du ſeul deſtin des choſes humaines toutes ſuiettes au changement, ſoit qu'elle naiſſe de la diuerſité des temps, ou de la diuerſité des eſprits de ceux qui gouuernent, dont les inclinations ſeruent de loix. Or ces reuolutions, non plus que celles des Republiques, ne ſe font iamais que par le moyen de quelque Eſprit plus puiſſant & plus éleué que les autres, qui ne ſe contentant pas de l'eſtat preſent des choſes, entreprend de ſe

faire vn nouueau chemin à la grandeur & à la gloire. Mais auſſi-toſt qu'vn de ces Genies extraordinaires a paru, on en void de deux autres ſortes qui ſe mettent ſur les rangs. Les vns qui n'ont preſque rien de bon que la volonté de bien faire, le ſuiuent à la trace, mais de bien loin, ne ſont que ſes ombres, & que ſes vaines images, l'imitent enfin touſiours mal à propos, ſans ſe ſouuenir qu'il n'y a point de Vertu qui n'ait deux Vices à ſes côtez, ni d'éleuation qui ne ſoit enuironnée des precipices. Les autres au contraire, ne prennent pas veritablement vne matiere oppoſée à la ſienne, car ils s'oppoſeroient au gouſt du Siecle, qui vient d'embraſſer auidement cette nouueauté, ils s'oppoſeroient peut-eſtre à leur propre inclination, qui les y euſt portez d'elle-meſme s'il n'euſſent pas eſté preuenus. Mais en allant du meſme coſté ils s'ouurent des routes toutes differentes, ils font cent nouuelles découuertes, quelquesfois il atteignent, quelquesfois ils paſſent celuy qui les a deuancez, & lors meſme qu'ils ne font ny l'vn ni l'autre, ils ſe font vn caractere particulier qui a ſon prix & ſa propre gloire. Il me ſeroit aisé de iuſtifier ce que i'ay dit par les Exemples de pluſieurs Nations, ſi

ma longueur qui ennuye, sans doute, mon Lecteur, ne m'ennuyoit aussi moy-mesme. Pour venir donc à nostre suiet particulier; La Poësie Françoise auoit esté gaye & folastre du temps de Marot, & de Melin de S. Gelais; & quoy que depuis elle eust encore paru quelquefois auec le mesme visage, neantmoins les grands genies de Ronsard, de du Bellay, de Belleau, du Cardinal du Perron, de Desportes, de Bertaud & de Malherbe plus graues & plus serieux, l'auoient emporté pardessus les autres, & nos Muses commençoient à estre aussi seueres que ce Philosophe de l'Antiquité, qu'on ne voyoit iamais rire. Monsieur de Voiture, qui pourroit luy refuser cette loüange? vint alors auec vn Esprit tres-galant & tres-delicat, & vne melancolie douce & ingenieuse, de celles qui cherchent sans cesse à s'égayer. Il se souuenoit de la liberté de nostre ancienne Poësie, il auoit deuant les yeux celle de quelques Italiens, & les finesses des plus polis Autheurs de Rome & de Grece. De tout cela ensemble ne suiuant personne, mais éclairé seulement par ceux qui l'auoient precedé, il se fit luy-mesme vn genre d'escrire, qui ne charma pas moins par ses graces que par sa nouueauté. Il de-

gouſta meſme en quelque ſorte la Cour & les Dames, des choſes plus fortes & plus ſerieuſes. Qu'euſt fait Monſieur Saraſin, qui vint dans le Monde vn peu apres luy? Quand ſon inclination l'auroit éloigné de ce meſme genre d'eſcrire, ie m'aſſeure qu'il l'auroit forcée pour s'accommoder au temps. Mais ie m'imagine au conrraire, qu'il rendit graces à la Fortune, de l'auoir fait naître en vn Siecle dont le gouſt eſtoit ſi conforme au ſien, & qu'il luy eſtoit ſi aiſé de ſatisfaire. Il ſe mit donc à eſcrire en ce ſtile libre, & ſe trouuant riche de ſes propres inuentions, en quoy pour ne rien dire de plus hardy, il ne cedoit à perſonne, il n'imita pas dauantage Monſieur de Voiture, que Monſieur de Voiture auoit imité Marot, & tous ces anciens Autheurs dont i'ay parlé. Si maintenant des Eſprits, & tres-ſages & tres éclairez, mais certainement peu fauorables à Monſieur Saraſin, veulent confondre ces deux manieres ſi differentes, ie leur diray qu'ils ſe font tort à eux-meſmes, & qu'ils deuroient laiſſer à des veuës foibles & obſcures, à ne faire nulle diſtinction entre des choſes qui ont ſeulement quelque reſſemblance. Prenez vn homme tout à fait ignorant, il mettra

tous les Poëtes du monde en mesme rang, depuis Virgile iusqu'aux faiseurs d'Acrostiches. Donnez-luy vn peu plus de lumiere, il distinguera entre le Poëme Heroïque, la Comedie, la Satyre, l'Epigramme, & l'Elegie, mais il ne fera nulle difference entre Stace & Virgile, Plaute & Terence, Iuuenal & Horace, Martial & Catulle: & pour Ouide, Tibulle & Properce, il ne se doutera pas seulement qu'on puisse distinguer leur genie & leur caractere. Au contraire celuy qui aura vn goust exquis, & vne connoissance exacte des bons Auteurs, non seulement il distinguera les caracteres de tous ces diuers Escriuains, mais mesme comme toutes choses ont leur abus & leur excés, il pechera d'vn autre costé, il se défiera bien souuent du tesmoignage des Liures & des Manuscrits, & trouuant dans les Ouurages d'vn mesme Autheur quelque legere diuersité de stile, il les attribuera à diuers Autheurs, sans considerer qu'vn homme est quelques-fois aussi different de luy-mesme que d'vn autre.

Que si nostre Nation & nostre Siecle ne sont capables de porter en chaque genre qu'vn seul homme que nous puissions admirer; si Monsieur de Voiture n'a rien laiſ-

sé à faire aux autres, malheur à tous ceux qui sont venus apres luy! Qu'on renonce à la Poësie galante: Pourquoy s'engager au trauail s'il n'y a plus de gloire à pretendre? Ne rebutons point, de grace, si cruellement tant de beaux Esprits qui courent dans la mesme carriere: I'en connois quelques-vns, (& combien y en a-t-il d'autres que ie ne connois point) dont les Escrits, quoy qu'en un genre semblable passeront vn iour, à mon auis, pour des originaux, & non pas pour des copies. Celuy-cy auec le bel air du Monde & de la Cour, aura ie ne sçay quoy de fin, de subtil, de trauaillé, de tourné, d'vny, de coupé entre le caractere de l'Ode & celuy de l'Epigramme: Cet autre inspirera à ses Ouurages, ie ne sçay quel Esprit d'Amour, & quelle passion tendre & delicate qui ne sera point ailleurs: Vn troisiesme, quoy qu'en riant, aura l'Art de semer dans les Escrits plus de belle Morale que tous les autres: Et qui pourroit dire tous les diuers caracteresqui sont desia, ou qui peuuent estre à l'auenir en cette sorte de choses? puis que mesme du diuers meslange de ces qualitez, comme d'autant d'Elemens, il peut naistre vne infinité de formes & d'especes differentes.

XV. ESSAYONS si nous ne pourrions point éclaircir cette verité par vne comparaison. Il est arriué quelque chose de semblable en tous les beaux Arts : il n'y en a point qui n'ait esté cultiué par vn certain nombre d'excellens hommes ; les vns ont precedé , & les autres ont suiuy , chacun a contribué quelque chose du sien à la perfection de l'Art , de sorte qu'elle ne se trouue entiere en pas vn , quoy qu'elle le soit en tous pris ensemble. Considerons les progrés de la Peinture, qui a vn si grand rapport auecque la Poësie. Entre les illustres Peintres de la Grece, Apollodore fut le plus ancien , mais on a dit de luy , qu'il ne fit qu'ouurir les portes de l'Art , où Zeuxis entra le premier par vne plus exacte imitation de la Nature. En suite vint cette foule de grands Peintres , Parasius , Protogene , Timante, Pamphilus , Aristide , Nicomachus , & plusieurs autres , chacun heureux en certaines choses que Pline a si exactement , & si agreablement rapportées. En l'vn on estima la symmetrie , en l'autre l'inuention & le dessein : tel fut loüé de bien representer les cheueux & les extremitez des corps ; tel , de mieux representer que

Comparaison sur le mesme sujet.

perſonne, les paſſions & les inclinations des hommes ; tel autre, de finir admirablement ſes Ouurages, & tel meſme de les acheuer en fort peu de temps. Apelle les paſſa tous de bien loin, ſur tout en vne certaine grace inimitable qu'il donnoit à tout ce qui partoit de ſes mains. Cependant cet Apelle, ce grand Apelle auſſi loüable pour ſon ingenuité, que pour l'excellence de ſon Art, cedoit franchement à Amphion pour l'ordonnance, & à Aſclepiodore pour les éloignemens, & pour la iuſte obſeruation des diſtances. Allons encore plus auant dans ce chemin, car il eſt couuert de fleurs, & s'il nous deſtourne il ne nous égarera pas. Et pourquoy ne parlerions nous auſſi que de ces Peintres, dont toute la gloire eſt maintenant renfermée dans les Liures, & de qui les noms ſeroient effacez comme leurs couleurs, ſi les Ouurages des ſçauantes plumes n'eſtoient plus durables que ceux des meilleures pinceaux ? Entre ces grands hommes dont nous pouuons admirer encore les Tableaux, Raphaël eſtant diſciple de Pietro Perugino, imita d'abord ſa maniere exacte & peinée, comme l'on parle, mais ſeiche, & l'imita ſi exactement, qu'on ne pouuoit faire nulle diſtinction

entre le trauail de l'vn & de l'autre. Mais ſon genie ſans comparaiſon plus grand que celuy de ſon Maiſtre, ne ſe put long-temps contenir dans les meſmes bornes: Il ſe fortifia par l'imitation de Leonard & de Michel-Ange, & y adjouſtant des graces que ces deux excellens hommes, tous ſçauans, & tous conſommez qu'ils eſtoient en l'Art, n'auoient iamais euës, il ſe fit vne nouuelle maniere tres-charmante, & infiniment au deſſus de la premiere qu'il auoit ſuiuie. Iules Romain diſciple de Raphaël eût vn grand eſprit, & fut capable des plus grands deſſeins, & des plus nobles caprices de l'Art, mais la douceur & les graces de ſon Maiſtre luy manquerent, quoy qu'il eût trauaillé toute ſa vie à profiter de ſes exemples & de ſes preceptes. Toutes ſes figures eſtoient fieres & hardies, & il fit bien voir qu'en vain noſtre reſolution nous porte d'vn coſté quand la Nature nous attire & nous entraiſne d'vn autre. Le Titien au contraire, n'eût pour Maiſtre qu'vn Peintre mediocre, & cependant il ſurpaſſa tous ceux de ſa profeſſion en l'agreable meſlange des couleurs, & en l'amour qui regne en tous ſes Ouurages. Le Correge fut encore moins redeuable à l'inſtruction d'au-

truy ; la Nature le fit toute ſeule, il naſquit & fut nourry dans la ſolitude, iamais il n'imita aucun autre Peintre, toutesfois par vn admirable effet de ſon grand genie, ſes Ouurages ont vne maniere vniuerſelle où l'on trouue quelque choſe de toutes les autres. Admirons cette diuerſité, l'vn ſurpaſſe de beaucoup ceux qu'il imite, l'autre quoy que grand en pluſieurs choſes, fait tous ſes efforts pour leur reſſembler, & n'en ſçauroit venir à bout ; Celuy-cy connoiſt admirablement ce que toutes les differentes manieres ont de bon, & n'en peut former vne meilleure; Celuy-là n'en connoiſt, ni n'en imite pas vne, & l'on diroit qu'il les a priſes toutes enſemble ; Ils ſe ſuiuent, & s'inſtruiſent les vns les autres, & ſont tous de grands Maiſtres, & non pas de petits Copiſtes.

MAIS pourquoy nous arreſter à des comparaiſons trop eſloignées, peut-eſtre, de noſtre ſujet, lors que nous en auons de plus proches. Chacun ſçait combien noſtre langue doit au merueilleux genie de feu M. de Balzac : Ne le diſſimulons point auec trop d'ingratitude, elle ne fut plus la meſme depuis qu'il commença d'eſcrire, il luy fit changer de face, & luy donna vn

XVI. Autre comparaiſon.

nouueau tour. Tous ceux qui ont eſcrit depuis (ie n'en excepte pas vn) luy doiuent vne partie de leur ſtile. Ces bonnes gens meſme qui ſont encore abuſez, & qui diſent *parler Balzac* quand ils veulent dire, *mal parler*, s'ils parlent quelquesfois raiſonnablement , ils en ont l'obligation ſans le ſçauoir , à celuy qu'ils outragent & qu'ils déchirent. La gloire de cet excellent homme ſera grande & immortelle , ſans doute , mais elle n'obſcurcira point celle de beaucoup d'illuſtres Autheurs qui ont paru apres luy , ni en particulier celle de M. de Voiture, qui luy eſt pourtant , ſi ie ne me trompe, plus redeuable pour l'expreſſion , que M. Saraſin ne l'eſt à M. de Voiture luy-meſme pour le caractere de ſes Vers. Enfin M. de Voiture , ſi nous en croyons ſes particuliers Amis,eſtoit tres-agreable en conuerſation; Monſieur Saraſin l'eſtoit auſſi, mais c'eſtoit, comme on en demeure d'accord , d'vne maniere tres-differente. Si l'entretien & les eſcrits ſont également l'image de l'eſprit, pourquoy ne voudra-t-on pas que la meſme diuerſité de graces & d'agrêment qui eſtoit dans leur conuerſation , ſe trouue encore dans leurs Ouurages ?

I'AVOIS resolu de finir en cet endroit: mais ce que ie viens de dire m'auertit, qu'apres auoir employé tant de temps à loüer les Oeuures de Monsieur Sarasin, ie puis bien donner encore vn moment à loüer Monsieur Sarasin luy-mesme. XVII. Du genie de Monsieur Sarasin pour le Monde.

Ie ne sçay par quel mal-heur le genie pour les Lettres, & le genie du Monde, compatissent rarement ensemble. Parmy ceux qui se consacrent à l'estude, peu sont capables d'autre chose que d'estudier : La pluspart semblent n'estre viuans que dans leurs Ouurages ; pour estre Autheurs ils cessent presque d'estre hommes. Ils ont l'ame pleine de grandes connoissances, mais quand il s'agit d'en tirer quelque vtilité presente, ils font voir combien il y a loin de la beauté des contemplations, à la vigueur de l'action & de la pratique ; Semblables à cette fameuse Galere de l'vn des Ptolomées, qui auoit quarante rangs de rames, & pouuoit porter trois mille combattans sur le tillac, sans conter quatre cens Matelots, & quatre mille Forçats qui luy estoient necessaires, mais dont la masse se trouua si lourde, qu'il fut impossible de la mettre en Mer, & qu'elle ne seruit iamais que de montre. N'en accu-

ſons point les Sciences & les Arts, ce n'eſt pas leur faute, c'eſt celle des Eſprits qui ne ſont pas aſſez forts pour les porter, ou aſſez habiles pour les manier, & qui comme des Soldats, ou infirmes, ou mal adroits, ſe trouuent accablez ou empéchez de leurs propres armes. L'Eſprit de nôtre excellent Amy n'eſtoit pas de cette ſorte, & s'il en faut vn illuſtre teſmoignage, ie n'en chercheray point d'autre que celuy d'vn Prince grand par ſa naiſſance, grand par ſon Eſprit & par ſon courage; d'vn Prince qui ne iuge pas par les yeux & par le raiſonnement d'autruy, mais par les ſiens propres, & qui mille fois, quoy qu'enuironné d'vne foule de perſonnes de qualité & de merite, trouua comme vne Cour toute entiere en M. Saraſin, ſoit qu'il falut deliberer, executer, ou negotier en des affaires importantes & publiques, ſoit qu'il euſt à ſe repoſer ſur quelqu'vn de la conduite de ſa maiſon & de ſes affaires particulieres, ſoit qu'il cherchât vn entretien ſolide & ſçauant, ſoit qu'il euſt beſoin de ſe delaſſer dans vn entretien agreable.

XVIII. *De ſa conuerſation.* QVE ne puis-je repreſenter par quelque grand & hardy coup de Pinceau, les

charmes de ſa conuerſation tels qu'ils me ſont demeurez dans la memoire ! Mais il en eſt de cecy comme de toutes les autres choſes excellentes, il eſt tres-aisé de dire ce qu'elles ne ſont pas, & tres-malaisé de depeindre ce qu'elles ſont. Ne me demandez point ce qu'auoit Monſieur Saraſin pour plaire ſi vniuerſellement, il n'auoit rien de ce qui deſplaiſt en la pluſpart des gens d'eſprit, & de ceux qui font profeſſion des Lettres. Les vns, ou par vne vertu trop auſtere, ou par vn meſpris qui les rend eux-meſmes mépriſables, n'ont de commerce qu'auec les Sçauans, & renoncent volontairement à l'entretien de la plus grande partie du Monde Ils font tort à la Philoſophie, car les Dames, à qui l'on dit qu'ils en font profeſſion, au lieu de conceuoir ſous ce nom, le bons ſens & l'amour de la raiſon, qui ont naturellement mille charmes, ſe figurent quelque choſe d'étrange & de barbare, qui rend les gens de mauuaiſe humeur, & les empéche d'eſtre ſociables. Ils oublient que Socrate leur Fondateur & leur Pere (ſi toutesfois ils ſont ſa legitime poſterité) rioit & dançoit comme vn autre homme, & n'eſtimoit rien indigne de luy que le Vice. On en void d'autres qui n'ont, ni ce chagrin, ni cette fierté, mais

qui par vne trop forte application à leurs desseins, sont tousiours distraits, & ne portent en aucun lieu que la moitié de leur esprit, tournant sans cesse la veuë d'vn autre costé, comme vn Amant éloigné de ce qu'il aime. Quelques-vns ayant peu de connoissance du Monde, & assez de iugement, ne marchant qu'auecque crainte, comme en vn païs inconnu ; ils ne disent rien pour trop choisir ce qu'ils ont à dire, on deuine plûtost leur Esprit que l'on ne le void. Au contraire quelques autres abusent du leur, & de la reputation qu'ils ont acquise. Ils parlent bien, mais il parlent trop : Ils disent sans cesse de bonnes choses, mais ils n'en laissent point dire aux autres : Qu'ils fassent dans la conuersation ce que faisoit cet Ancien dans la Republique, quand il se retiroit de temps en temps pour laisser paroistre des Vertus moins éclatantes que la sienne. Que diray-je de ceux auec qui on ne sçauroit parler de rien que de leurs Ouurages ; De ceux qui plaisent d'abord, mais qui n'ont tousiours que les mesmes choses à dire, aussi ennuyeux la seconde fois, qu'ils estoient diuertissans la premiere ; De ceux qui pour monstrer leur Esprit, ne prennent plaisir qu'à contredire ; Des opiniastres, soit que par vn sot

orgueil ils diſputent contre la Verité qu'ils connoiſſent, de crainte de ſe dédire, vice indigne d'vn honneſte homme, ſoit qu'ils ne puiſſent iamais la reconnoiſtre quand ils ſont vne fois preoccupez (ce qui eſt touſiours vn tres-grand defaut) ſoit qu'ils la ſouſtiennent à contre-temps & auecque trop de chaleur, iuſques dans les bagatelles, ſans complaiſance & ſans diſcretion, en quoy il y a pourtant beaucoup de foibleſſe? Mais ie n'aurois iamais fait, & c'eſt vne matiere ſans bornes, que celle où ie me ſuis preſque engagé par mégarde. Ie m'arreſte, & il me ſuffit de dire, qu'on ne remarquoit en noſtre Amy pas vn de ces defauts ; & que ſoit par là, ſoit par mille autres belles qualitez, il plaiſoit à toutes les differentes ſortes d'eſprits, comme s'il n'euſt iamais penſé qu'à plaire à chacune; aux Dames, aux gens de Letttres, aux gens de la Cour, aux plus eſclairez, aux plus mediocres, dans les affaires, dans les diuertiſſemens, ſoit qu'il falluſt tenir ſa place dans vne conuerſation reglée & ſerieuſe, ſoit qu'il fallût parmy des perſonnes tout à fait amies & familieres, s'emporter à ces innocentes débauches d'eſprit, à ces ſages folies où les diſcours concertez cedent quelquesfois la place aux caprices & aux

boutades de la Poësie, & où presque tout est de la saison, horsmis la raison froide & seuere. Peut-estre publiera-t-on vn iour des choses qui feront voir combien il excelloit en ce dernier genre, où ie suis tesmoin qu'il eût esté inimitable, si ce mesme Esprit de gayeté qui le faisoit aller si loin, inspirant vn emportement de ioye à tous les autres, ne leur eût fait trouuer en eux-mesmes plus de forces qu'ils ne pensoient en auoir.

XIX. *Conclusion de ce Discours.* MAIS il est temps de mettre fin à ce long Discours, où ie crains bien d'auoir trauaillé à ma honte, plûtost qu'à l'honneur de Monsieur Sarasin. I'ay fait pourtant ce que i'auois principalement souhaitté, car i'ay donné des marques publiques de l'estime que i'auois pour luy; Pleût à Dieu qu'elles fussent aussi immortelles que ses Ouurages. On m'accusera peut-estre d'en auoir trop dit: mais quand ie consulte la passion que i'ay pour sa gloire, ie me reproche de n'en auoir pas dit assez, & ie sçay bien que si ie n'eusse rien reietté de ce qui m'est venu dans l'esprit sur vn sujet si riche & si abondant, i'en pouuois dire beaucoup dauantage.

LES OEVVRES DE MONSIEVR SARASIN.



HISTOIRE DV SIEGE DE DVNKERQVE.

IE veux pour l'honneur de noſtre Nation, & pour la gloire de noſtre temps, laiſſer à la poſterité l'Hiſtoire du Siege de Dunkerque, digne d'vne eternelle memoire, & comparable aux plus fameux exploits des ſiecles paſſez. Iamais il ne s'eſt fait d'entrepriſe où la Fortune ait moins dominé, où la prudence & la valeur ayent eu plus de part, où ſoit qu'on regarde les conſeils, ſoit qu'on regarde l'execution, on ait pû apporter dauantage de ſageſſe & d'ordre. C'eſt pourquoy au commencement de cét Ouurage, ie ne proteſteray point, comme les autres Hiſtoriēns, que j'écry ſans haine & ſans flatterie, ſans crainte & ſans eſperance; puis qu'outre la profeſſion publique que ie fais de la verité, le ſujet que ie traitte eſt de telle nature, que pour le raconter à noſtre auantage, il ne faut que le raconter fidellement; les loüanges des victorieux venant de la vertu des vaincus, & eſtant comme impoſſible de donner du blaſme aux vns, ſans diminuer la reputation des autres. Si i'auois

quelque chose à apprehender, ce seroit sans doute que la mediocrité de mon esprit n'égalant pas la dignité de ma matiere, ie ne pusse representer assez noblement l'experience d'vn vieux Capitaine opposée à celle d'vn illustre Conquerant ; Vne Place celebre, contestée par des combats continuels entre les deux plus puissantes Nations de l'Europe; les actions de peu de iours capables de fournir de matière à d'amples Annales, la force des Hommes, les obstacles des Elemens, & enfin toutes les incommoditez de la guerre surmontées par le courage, par l'industrie, & par la patience. Mais cela mesme qui sembloit me deuoir détourner d'écrire, m'y oblige le plus. Car à bien considerer les choses, celles qui composeront ma narration sont si excellentes & si magnifiques, que se soustenant d'elles-mesmes, elles n'ont aucun besoin du secours de l'eloquence; & que l'on ne sçauroit iamais manquer de plaire & d'instruire, de quelque sorte qu'on les raconte. Apres tout, mon opinion est qu'il y a beaucoup de gloire à trauailler pour celle de sa Patrie, & que rien n'approche tant des actions heroïques, que le desir d'employer son soin & son estude à les faire durer dans le souuenir des hommes. Quoy qu'il en soit, le Public m'aura obligation de luy donner des memoires exacts & fidelles de ce qui s'est passé de plus remarquable en ce Siege si renommé; & mesme, si ie l'ose dire, ie sens que la dignité de cette Histoire me peut éleuer l'esprit iusqu'au point d'oser esperer, sans blesser ma modestie, que le recit que ie vay en faire, meritera d'estre souffert des honnestes gens, s'il ne merite pas d'en estre loüé.

IL sembloit que la Campagne de Flandres de l'année M. DC. XLVI. se deust terminer par la

priſe de Mardiik. La ſaiſon eſtoit auancée, nos fatigues auoient eſté grandes, & nos conqueſtes glorieuſes. Gaſton Duc d'Orleans, apres auoir commandé nos Armées, venoit d'eſtre rappellé à la Cour, & toutes ces choſes enſemble faiſoient iuger qu'on mettroit bien-toſt les troupes dans les Quartiers, & que la guerre ne ſe recommenceroit qu'au Printemps. Cependant Loüys Prince de Condé, accoutumé à ne point finir ſes Campagnes ſans auoir executé auparauant quelque action au deſſus de la commune valeur, ne trouuoit pas encore ſa gloire ſatisfaite: & quoy que depuis le départ du Duc d'Orleans, qui l'auoit laiſſé General, il euſt en deux iours paſſé pluſieurs riuieres, pouſſé les Armées de Lamboy & de Caracene, & pris la ville de Furnes, il ne pouuoit toutefois conſentir à ſa retraite, l'Hyuer eſtant encore éloigné; & conceuoit des deſſeins dignes de ſa reputation & de ſa fortune. Mais dautant que les Eſpagnols, qui voyoient que la perte d'vn combat general pourroit entraiſner apres ſoy la ruine entiere de la Flandre, ne le vouloient point hazarder, & qu'il ne reſtoit que la ſeule voye des ſieges pour continuer la guerre; le Prince ſe reſolut d'en entreprendre vn, & aſſembla ſon Conſeil pour auiſer à quelle Place il s'attacheroit. Toutes les opinions ſe renfermerent à deux, Menene ou Dunkerque.

Menene eſt vne ville ſituée ſur le Lis, entre Armentieres & Courtray, dans vn pays fertil & agreable, renommée pour le grand trafic qui s'y faiſoit autrefois de bleds & de biere, & qui fait gloire de tirer ſon origine des Menapiens. Nous l'auions heureuſement conquiſe l'année precedente. Le Mareſchal de Gaſſion auoit enſuite iugé à propos de la fortifier, & elle ſe trouuoit par ſes ſoins en eſtat

de ſouſtenir le ſiege d'vne grande Armée, lors que Caracene la ſurprit, pluſtoſt par la foibleſſe de la garniſon, que par le defaut de la Place. Ceux qui opinoient à l'attaquer de nouueau, alleguoient; *Qu'il eſtoit abſolument neceſſaire de ioindre les Places que nous tenions ſur la riuiere du Lis; que Menene demeurant entre les mains des Ennemis, rendroit les conuois de Courtray touſiours difficiles, ſouuent impoſſibles; qu'il faudroit vne Armée entiere pour munir cette ſeule Ville: que ſi au contraire nous l'auions repriſe, les viures couleroient ſur la riuiere auec peu de danger & de dépenſe; que nous ſerions en eſtat d'auancer nos progrés, ſans laiſſer rien derriere qui puſt nous embaraſſer; qu'Armentieres & Courtray faciliteroient les commoditez du Siege; qu'il ne falloit pas ſouffrir les Ennemis au milieu de nos forces; & qu'enfin il y alloit de l'honneur de la Nation, de conſeruer par les armes, ce que les armes nous auoient acquis.* Ces raiſons eſtoient honneſtes & ſolides en apparence; l'execution s'en trouuoit tout enſemble difficile & perilleuſe. Ceux qui ne les approuuoient pas, raiſonnoient ainſi:

Pour aſſieger Menene il euſt fallu trauerſer beaucoup de pays, & faire cette grande marche auec precipitation, afin de preuenir la diligence des Ennemis, & d'auoir le loiſir de ſe retrancher autour de la Place, auant qu'ils nous y puſſent ioindre: ce qui paroiſſoit dautant moins faiſable, que leurs troupes campoient vers Nieuport, proche de Furnes: qu'elles eſtoient touſiours dans l'inquietude de nos deſſeins, & preſtes de nous ſuiure, de quelque coſté que nous vouluſſions tourner. De plus, le ſiege de Courtray acheué en leur preſence auec des fatigues continuelles, le ſecours mené aux Hollandois pendant vne chaleur violente, au delà de la nature du climat, dans vn pays découuert &

sans eau, si ce n'est celle des canaux & des marais, amere & puante; nostre prompt acheminement vers la coste de la mer, la prise de Bergues, le siege de Mardik, l'expedition de Furnes; toutes ces choses enfin executées sans intermission, auoient presque mis l'Armée hors d'estat de pouuoir seruir. Les Ennemis au contraire n'ayant point fait de siege, & s'estant tenus la meilleure partie de l'Esté à l'abry du canon de leurs villes, auec abondance de commoditez & de viures, se trouuoient aussi frais que lors qu'ils auoient quitté leurs garnisons, & sembloient plustost en estat de nous deuancer vers Menene, que de nous y suiure. Mais quand bien nous aurions eu asseurance d'y arriuer les premiers, & de gagner assez de temps pour mettre nos Lignes en defense, la riuiere du Lis passant autour de la Place, nous obligeoit non seulement à faire vne grande Circonuallation, mais de plus à separer nostre Armee en deux; & cette Armée se trouuoit tellement diminuée, comme il arriue tousiours vers la fin d'vne Campagne, où les soldats ont páty, qu'il n'y auoit pas assez de monde pour defendre ces vastes retranchemens, bien loin de fournir encore aux trauaux d'vn siege. Au contraire les Ennemis pouuoient auec toutes leurs forces attaquer la moitié des nostres, & défaire en suite le reste, si le premier combat leur eust succedé: veu mesme que le retour de nostre Infanterie, qui repassoit la mer, nous ostoit tout sujet d'esperer aucune diuersion du costé des Hollandois, quoy que le Prince leur eust enuoyé Tourville premier Gentilhomme de sa Chambre, afin de les obliger, s'il se pouuoit, à faire quelque siege qui separast les forces d'Espagne. Et par consequent songer à prendre Menene, en l'estat où estoient les choses, c'estoit hazarder visiblement, pour cette Place de mediocre importance, l'honneur de tant de victoires, la reputation du Prince, & la perte de

l'Armée. Adiouftez à cela, qu'encore qu'apres le fiege de Mardiik, le premier aduis euft efté la reprife de Menene; neantmoins la reddition de Furnes, qui formoit quafi le blocus de Dunkerque, & acheminoit à cette noble expedition, deuoit faire changer de confeil; & qu'enfin de deux deffeins il falloit choifir celuy qui promettoit le plus d'vtilité & de gloire.

Ces confiderations ayant dégoûté de cette entreprife, que peu de gens auoient appuyée depuis la conquefte de Furnes, on reuint à examiner celle de Dunkerque, à laquelle il ne fe rencontroit pas de moindres difficultez. Car quoy que la fituation en rendift la circonvallation plus aifée, & que l'Armée y puft aller en peu de temps; auec cela neantmoins il reftoit de fi fafcheux obftacles dans ce deffein, qu'il fembloit qu'on ne les puft pas humainement furmonter: *Il falloit,* difoit-on, *qu'vne partie de l'Armée campaft fur des monceaux de fable: & l'autre parmy des eaux mortes, & des terres fangeufes. Il ne fe trouuoit aux enuirons de la Place ny de bois ny de chaume pour les huttes des Soldats; aucune commodité pour le logement de la Caualerie; nul fourage pour fa fubfiftance; vne partie du pays eftoit deferte & inculte; la guerre auoit ruiné le refte: il ne fembloit pas que les troupes y puffent demeurer vn iour; le moyen d'y continuer vn fiege? L'embarras des viures eftoit encore aufsi grand. Il n'en pouuoit venir que du cofté de Calais, par le moyen des beftes de fomme, ou des charrois, ou par la voye de la mer. Les Dunkerquois auec leurs efclufes pouuoient facilement inonder affez de pays pour nous ofter la facilité de cette communication de la terre; le chemin de la mer reftoit toufiours douteux, à caufe de la plage baffe & fans ports; mais quafi impofsible pendant la tourmente. Ainfi s'il venoit vn mauuais temps qui duraft vn*

peu, nous courions risque d'estre contraints par la faim de quitter le Siege, auec la honte de l'auoir entrepris sans preuoyance. D'ailleurs, comme il estoit tres difficile de forcer Dunkerque, tant que son port se trouueroit libre, il n'y auoit guere d'apparence que les grands nauires Hollandois qui estoient dans le Canal depuis la prise de Mardik, peussent se tenir à l'anchre si prés de la terre, si les vents continuoient à soufler furieusement, comme ils auoient commencé: principalement dans la Manche d'Angleterre, où les vagues sont fort courtes, & l'Ocean fort agité, dés que le temps deuient gros. Si les nauires se mettoient à la mer, aussi-tost les petits vaisseaux ennemis, moins sujets à se briser, deuoient tout hazarder pour passer, quelque danger qu'ils courussent. On remarquoit, *que pendant les marées de Septembre, qui montent fort haut, on pouuoit difficilement empescher que quelques barques de Nieuport ou d'Ostende ne se coulassent le long de la terre, & n'entrassent dans Dunkerque auec le flot, durant la nuict; & mesme pendant le iour, pourueu que les Matelots en eussent la resolution, & que le vent leur fust fauorable. Dauantage, la mer faisant des retraites dautant plus grandes en son reflux, qu'elle auance plus en son plein, laissoit deux fois en vingt-quatre heures prés d'vne demie-lieuë de greue à sec, par où les Espagnols pouuoient venir, obseruant les heures que l'eau est basse, & mesme ne nous estant pas facile de nous retrancher dans le sable des Dunes, aisé à s'ébouler & à s'abatre. Ils n'auoient qu'à marcher droit à nos lignes, sans chercher les auantages du riuage découuert, & de la mer retirée. Outre ces choses qui estoient seulement pour le dehors, la Place d'elle-mesme se trouuoit en estat de se bien defendre. La prise de Grauelines, celle Mardiik, de Bergues & de Furnes, l'ayant peu à peu*

bloquée, les Eſpagnols qui apprehendoient de la perdre, l'auoient fortifiée autant que ſa ſituation l'auoit pu permettre. Ils y auoient porté auec loiſir & profuſion toutes les munitions qu'ils auoient crû neceſſaires pour la defendre, la garniſon eſtoit nombreuſe, les bourgeois aguerris, les magaſins pleins, les particuliers accommodez de toutes choſes; & ce qui ſembloit le plus conſiderable, Leyde commandoit dedans. Cét homme d'vne valeur extraordinaire, d'vne fidelité éprouuée, d'vne prudence exquiſe, conſommé en l'art de garder les Places, ayant rendu ſon nom immortel par le Siege de Maſtrik, ſe promettoit auec vn ſuccés plus heureux, vne plus grande gloire de la defenſe de Dunkerque, & ne doutoit point s'il y eſtoit attaqué, qu'il n'arreſtaſt la valeur d'vn Chef qui iuſques alors auoit tout vaincu.

Tant de faſcheux obſtacles auroient détourné vn moindre courage que celuy du Prince. Mais comme il eſtoit accouſtumé à ne pas ceder aux difficultez, plus il en rencontroit dans ce deſſein, plus il ſe portoit à l'entreprendre. *Il luy ſembloit glorieux de faire reüſſir vne entrepriſe, que tout le monde auoit ſouhaittée depuis le commencement de la guerre, ſans que perſonne l'euſt encore osé tenter. Il trouuoit honneſte, & vtile tout enſemble pour la France, de reſtablir la ſeureté du commerce, que cette ſeule Ville ruïnoit ſur l'Ocean. Il ſçauoit que la perte de cette Place oſteroit au Roy Catholique vn port fameux & conſiderable, principalement pour la communication de l'Eſpagne auec les Pays-bas; & enfin qu'en l'aſſiette où eſtoient nos affaires de Flandres, il ne pouuoit rendre vn plus grand ſeruice que de ſoûmettre Dunkerque. Il ſe voyoit d'ailleurs fortifié dans le deſir de l'attaquer, par vne opinion qu'il auoit conceuë, que les Generaux ennemis auroient peine à*

vouloir risquer l'éuenement d'vn combat, tant qu'il leur paroistroit incertain : que par cette raison il pouuoit plus hardiment entreprendre toutes choses, & qu'il n'y auoit guere à apprehender de ceux que leurs propres interests tenoient à demy-vaincus.

Ainsi donc le desir de l'vtilité publique, ioint à l'esperance d'vne extréme gloire, l'ayant fait resoudre d'aller à Dunkerque, il se determina à surmonter toute sorte d'obstacles, & à vaincre mesme la Nature qui s'opposoit à ce grand dessein. Afin toutefois de témoigner sa moderation en vne action si importante, & d'éuiter, autant qu'il luy seroit possible, l'enuie, compagne inseparable des belles choses, il fit écrire les opinions qui venoient d'estre debattuës dans le Conseil; & sans se determiner publiquement à aucune, il en chargea la Moussaye qu'il dépécha à la Cour, pour en instruire ANNE D'AVSTRICHE, qui pendant la minorité de LOVIS XIV. son Fils, gouuernoit heureusement nostre Empire; attendant les ordres auec vne deference dautant plus agreable, qu'on luy permettoit d'agir sans consulter les Ministres.

Or comme il auoit disposé cette negociation en sorte, qu'il ne doutoit point que la Reyne ne se remist à luy de toutes choses, & qu'elle ne laissast à sa prudence la liberté de l'élection; il se resolut en attendant cette approbation, d'employer le temps à si-bien preparer ce qu'il iugeoit qui luy seroit necessaire, que lors que la réponse de la Cour seroit venuë, il n'y eust plus rien qui pust retarder son action. Quatre choses principalement luy faisoient beaucoup de peine; le mauuais estat de ses troupes, qui diminuoient tous les iours, & qu'il destinoit pourtant à de nouuelles fatigues, plus grandes que celles qu'elles auoient souffertes; la

ſterilité du lieu où il les vouloit mener;la difficulté d'oſter à ceux de Dunkerque la communication de Nieuport, & la foibleſſe de Furnes, qu'il laiſſoit expoſée aux ennemis, s'il en tiroit ſon Armée.

Apres auoir long-temps agité dans ſon eſprit les moyens de remedier à ces inconueniens,ſa prudence enfin luy en fournit qui luy reüſſirent. La Ferté-Seneterre eſtoit demeuré ſur le Lis auec vn camp volant de huit cens cheuaux, & de quinze cens hommes de pied, à deſſein d'y aſſeurer nos conqueſtes; & au cas que les ennemis y fiſſent diuerſion, de marcher où la neceſſité l'appelleroit. Le Prince luy donna ordre de munir en diligence les Places que nous tenions en ces quartiers-là, & de les mettre en tel eſtat,que s'il l'enuoyoit querir, il puſt s'en éloigner, ſans qu'elles couruſſent aucune fortune.Il écriuit au Vidame d'Amiens Lieutenant de Roy en Picardie, qu'il tiraſt des garniſons de ſa Frontiere le plus grand nombre de ſoldats qu'il luy ſeroit poſſible, & qu'il les conduiſiſt au Camp. Il fit partir Villequier pour le Boulonnois, dont il a le Gouuernement, afin d'y ramaſſer les milices de ce pays, qui s'en eſtoient retournees apres la priſe de Mardiik. Et comme il preuoyoit que l'Infanterie Françoiſe qui auoit ſuiuy en Hollande le Mareſchal de Grammont, & qui repaſſoit en France dans deux vaiſſeaux des Eſtats,pourroit arriuer à la rade de Mardiik,vn peu auant le temps auquel il vouloit aller à Dunkerque, il fit deſſein de ſe ſeruir de ces troupes; & ordonna qu'auſſi-toſt qu'elles débarqueroient, on les diſtribuaſt dans Mardiik, dans Bourbourg, & dans Bergues, afin qu'elles ſe remiſſent vn peu des incommoditez de la mer, & qu'il les trouuaſt preſtes aux premiers beſoins du ſiege. Il fit encore rafraiſchir dans le

voiſinage de Calais les Regimens Polonnois de Priamski & de Cabrée. Ces Eſtrangers faiſoient dix-ſept cens hommes, & eſtoient nouuellement venus en France ſous la conduite de Sirot.

Apres qu'il eut pris de ſi iuſtes meſures, qu'il pouuoit ioindre, quand il voudroit, aſſez de forces pour battre les Ennemis, ſi le deſeſpoir de voir perir Dunkerque à leurs yeux, les obligeoit contre leur premiere reſolution à le venir attaquer,&pour fournir encore à tous les trauaux d'vn ſiege; il appliqua ſes penſees à la ſubſiſtance de ſes troupes. Il dépeſcha à Calais Champlaſtreux qui ſeruoit d'Intendant dans ſon Armée, & luy marqua ce qu'il deuoit faire pour les amas des munitions, & des viures; les lieux d'où il les pouuoit tirer; comment il falloit les conduire, nonobſtant l'incommodité de la ſaiſon, & des voitures; ſe remettant à luy de l'execution ponctuelle de ces choſes, deſquelles il l'inſtruiſoit en détail.

Or quoy que l'Admiral Hollandois Martin Herpers Tromp, homme celebre ſur l'Ocean, & duquel la vertu auoit éleué la fortune, fuſt venu par les ordres des Eſtats, s'ancrer dans le Canal de Dunkerque, auec dix nauires de guerre; & que ce nombre fuſt ſuffiſant pour boucher le Port, pendant que l'Armée nauale d'Eſpagne ſe trouuoit employée contre la noſtre ſur la Mer Mediterranée; neantmoins, comme les petits vaiſſeaux ennemis pouuoient encore ſe couler le long de la terre, & ſe jetter dans la Place, le Prince trouua à propos pour les en empeſcher, de faire venir des fregates de nos Ports les plus proches. Montigny en enuoya douze de Dieppe; Villequier en fournit deux de Bologne;il s'y en ioignit encore vne de Calais. On aſſembla de plus quelques belandes,

qu'on ramaſſa ſur ces coſtes. Les belandes ſont batteaux plus longs & plus eſtroits que les heux, auſquels d'ailleurs ils ſont ſemblables : ils vont d'ordinaire ſur les canaux, & ſeruent au trafic des Flamans. Andonville eut le commandement de tous ces petits vaiſſeaux.

Il ne reſtoit plus que Furnes, qu'il falloit mettre en eſtat d'arreſter les Ennemis, pendant qu'on prendroit Dunkerque, & la remplir au meſme temps des fourrages qui deuoient faire ſubſiſter la Caualerie du Camp. Le Prince voulut s'attacher à faire executer ces deux choſes, afin que ſa preſence haſtaſt le trauail, & qu'on n'employaſt pas plus de temps à éleuer les Fortifications, & à fournir les magaſins, que celuy qu'il preuoyoit qui ſe paſſeroit en l'execution de ſes autres ordres.

Furnes eſt aſſiſe entre Nieuport & Dunkerque, aſſez éloignée de la mer, quoy qu'on puiſſe conjecturer qu'elle en eſtoit fort proche, lors que l'Ocean pouſſé par la violence des vents du Nord, & n'eſtant point encore retenu par les digues, inondoit ces terres. Car *Furen*, ou *Vvueren*, ſelon que prononcent aujourd'huy les Flamans, ſignifie *nauiger*; & *nae-vvueren*, *aborder*; comme ſi Furnes auoit ſeruy de Havre aux nauires, & que ſon nom luy en fuſt venu. Pour marque de cela, le Vicomte de Furnes tient le premier lieu entre les Chaſtelains de Flandres, qu'on appelle *Riuerains*, & qui ont eſté eſtablis au bord de la mer afin de garder la coſte. Quantité de Temples & d'edifices conſiderables, rendent la Ville aſſez belle. On y voit la chambre que Loüis XI. occupoit, lors qu'eſtant Dauphin il ſe retira d'auprés de Charles VII. & que le Duc de Bourgogne luy donna cét aſyle contre la colere de ſon pere. Cette chambre ſe trouue

encore embellie des Armes de France & de Bourbon. Le Pays qui enuironne Furnes, est assez agreable en Esté, principalement celuy qui s'étend de l'Orient au Midy, à cause des prez & des bois ; mais les marécages en rendent le sejour fascheux pendant les autres saisons. Il est vray que cette incommodité est amplement recompensée par la fertilité des pasturages, qui font negliger en plusieurs endroits la culture de la terre, & par la quantité des canaux propres à faciliter le commerce. Il y a pourtant des bleds ; & enfin la richesse de ce canton est telle en temps de paix, que l'Empereur Charles-Quint disoit d'ordinaire, que si le reste de la Flandre eust ressemblé à ce coin de terre, elle eust mieux valû que les Indes. Il seroit incertain, & peut-estre inutile, de rechercher la fondation de Furnes : Elle se trouue toutefois ancienne, puisque dés l'an ɪↄcccc ʟvɪɪɪ. Baudoüin Comte de Flandres la fortifia d'ouurages de terre contre les inuasions des Normans. Depuis, quoy que les accidens du feu, les seditions domestiques, les guerres ciuiles, & encore la furie des armes Françoises, sous Robert d'Arras, & sous Philippe de Creuecœur, l'ayent ruïnée quantité de fois, elle s'est tousiours releuée de ces grands desastres, & se trouuoit assez florissante lors que le Prince s'en rendit maistre. Ainsi, outre la necessité que nous en auions pour le dessein de Dunkerque, elle meritoit assez d'elle-mesme pour nous obliger à la conseruer. Le Prince apres auoir consideré son assiette, & la nature du lieu, desseigna de l'enuironner de sept demy-lunes, d'vn ouurage à cornes, & d'vne contr'escarpe ; n'estant defenduë pour lors que d'vne muraille flanquée de tours, & d'vn fossé rempli d'eau. Pour ce sujet il distribua l'Infanterie

aux lieux où il vouloit remüer la terre ; il ſepara les quartiers aux Regimens, il eſtablit vn Mareſchal de Camp à chaque quartier pour ordonner de l'ouurage ; il regla les heures du repos; il nomma les troupes qui ſe deuoient releuer, & égala tellement les choſes, que les ſoldats pouuoient aiſément tout le long du iour fournir au trauail. Il commanda cependant que la Caualerie allaſt couper du bois, & voulut que chaque compagnie apportaſt certain nombre de pieux pour mettre à la fortification, afin que les fraiſes & les paliſſades la peuſſent rendre meilleure. Il auoit auparauant fait publier par le Magiſtrat de Furnes, que dans toute l'eſtenduë de ſa Iuriſdiction, les Païſans euſſent à amaſſer leurs fourages, & à les conduire dans la ville. Il aſſembla de tous coſtez des batteaux pour en faciliter le tranſport: il eſtablit vn Officier, afin de les receuoir à meſure qu'ils abordoient, & de les faire ranger dans les magaſins, Iamais on n'a veu tant de diligence, iamais tant d'ordre. Les fortifications s'éleuoient, la ville ſe rempliſſoit de prouiſions, la Caualerie, l'Infanterie ; les Bourgeois, les Païſans, les Matelots, chacun s'occupoit auec promptitude, & ſans confuſion à ce qui luy eſtoit enioint. Le Prince cependant ſe trouuoit par tout, conduiſant luy-meſme les trauaux, & faiſant voir pour le reſte vne parfaite intelligence de l'œconomie militaire. Ce qui me ſemble dautant plus digne de loüange, que la valeur eſt commune aux moindres ſoldats, au lieu que la preuoyance & la ſcience de l'art de la guerre, ſont les qualitez des Grands-hommes. Il parut en peu de temps combien la preſence & la capacité du General auancent les choſes ; car dans l'eſpace de quatorze iours les fortifications furent acheuées, & les magaſins remplis.

Or ces grands preparatifs n'eſtant pas inconnus aux Eſpagnols, & les Flamans pouſſez de l'affection que les Peuples conſeruent vn peu de temps pour les Maiſtres qu'ils viennent de perdre, les en aduertiſſant continuellement ; ils coniecturerent aiſément que les François auoient deſſein d'attaquer Dunkerque. Caracene qui ſe trouuoit le plus proche de nous, fut le premier qui ſur cet aduis dépeſcha à Bruxelles vers Caſtel-Rodrigo, Gouuerneur des Païs-bas. Il luy enuoya quantité de relations de ce qu'il apprenoit de iour à autre, & par des Couriers redoublez luy demanda conſeil, & ſecours dans vne occurrence ſi importante. Les Chefs des Armées de Flandres, apres auoir partagé entr'eux la deffenſe de ces Païs-là, ſe trouuoient ſeparez pour lors en des poſtes aſſez éloignez. Les troupes de leur Generaliſſime Charles de Lorraine, qui prenoit des eaux à Spa, s'eſtendoient vers les frontieres des Hollandois. Bec s'y tenoit encore auec vn corps de Flamans & de Vvallons. Picolomini accompagné des principales forces du Pays, campoit ſur l'Eſcaut, proche Dandermonde. Caracene demeuroit à Nieuport, commandant l'Armée Royale des Eſpagnols & des Italiens, & encore celle des Allemands & des Liegeois, que l'Empereur auoit enuoyez en Flandres au commencement de la Campagne; pendant que Lamboy, General de cette Armée, forcé par vne maladie à quitter le ſeruice pour quelque temps, eſtoit au Pays du Liege en vne de ſes maiſons où il reprenoit ſa ſanté. Cette diſpoſition des forces d'Eſpagne ſembloit abſolument neceſſaire à Caſtel-Rodrigo, pour la ſeureté des Prouinces qu'il gouuernoit : & il n'oſoit, ſur la ſeule coniecture des apparences,

d'ordinaire fauſſes, ſouuent frauduleuſes, dégarnit aucun des lieux qu'elles occupoient, de crainte de les expoſer à nos Armées, ou à celles des Eſtats. Combien qu'il n'y euſt pas tant à craindre des Hollandois, & qu'ils fiſſent la guerre plus lentement, depuis que leurs Plenipotentiaires auoient entamé la negociation d'vne Tréue auec ceux du Roy d'Eſpagne, dans l'Aſſemblée de Munſter, où les Miniſtres des Princes Chreſtiens eſtoient, pour taſcher de donner la Paix à l'Europe. D'ailleurs, quand les Armées de Flandres euſſent eſté jointes, il n'y auoit aucune apparence qu'elles ſe vinſſent camper proche de Dunkerque, tant que la Françoiſe ſeroit à Furnes; parce qu'étant priuees par mer & par terre, de la communication de Nieuport, c'euſt eſté les vouloir faire perir viſiblement, ſans nous affoiblir, & expoſer aux François, comme vne proye facile, le pays de Flandres, priué de ſes vieilles bandes, qui iuſques alors les auoient empeſchez d'en precipiter la ruine. Ainſi Caſtel-Rodrigo eſtant arreſté par ces conſiderations, & par la façon lente d'agir de ſa Nation, qui attend tout du temps, qu'elle laiſſe ſouuent perdre, eſperant meſme que la ſaiſon & les lieux ou empeſcheroient ou ruineroient noſtre entrepriſe, ſe contenta de ſonger à tenir preſt ce qu'il iugeoit qu'il faudroit pour ſecourir Dunkerque, lors que le ſiege ſe formeroit. Afin pourtant de n'auoir rien obmis de ce qu'il penſoit luy pouuoir ſeruir en ce grand beſoin, il voulut tenter d'émouuoir contre nous le Parlement d'Angleterre, qui ſembloit intereſſé en toutes manieres à empeſcher que cette Place ne tombaſt entre nos mains. Pour ce ſujet, apres auoir communiqué aux Generaux les reſolutions du Conſeil, il dépécha vn Exprés à Londres vers

l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, afin qu'il fuſt informé de tous ces deſſeins, & qu'il employaſt ſon credit, qui eſtoit grand auprés des Parlementaires, maiſtres alors du Royaume, pour en obtenir vn ſecours conſiderable.

Les affaires eſtoient en cette diſpoſition de part & d'autre, lors que la reſponſe de la Cour arriua au Prince. Elle eſtoit écrite de ſorte, qu'encore que les Miniſtres propoſaſſent quelques difficultez pour l'entrepriſe de Dunkerque, il eſtoit pourtant aiſé de connoiſtre qu'ils inclinoient au deſſein de l'attaquer: iugeant bien, s'il reüſſiſſoit, que la priſe de cette Place honoreroit la Regence de la Reine. Ils remettoient pourtant de nouueau au Prince à examiner s'il tenteroit cette conqueſte; ſoit qu'ils vouluſſent ſe décharger par-là de l'incertitude de l'euenement; ſoit, comme l'on doit pluſtoſt croire, qu'ils iugeaſſent qu'il n'y auroit plus à douter d'vne choſe, quand il l'auroit entrepriſe.

Ce deſſein eſtant reſolu, on ne ſongea dés lors qu'à agir, & à gagner le temps qui deſormais panchoit vers l'Hyuer, & qui commençoit à faire patir l'Armée. L'on pourueut premierement à la ſeureté de Furnes. Le Prince en laiſſa le gouuernement au Boſquet, Sergent de Bataille: Il y eſtablit ſous luy vne garniſon de douze cens hommes, & de cent cheuaux, & luy laiſſa vne inſtruction pour faire continuellement venir au camp les grains, les foins, & les pailles, qu'on auoit amaſſez à ce deſſein.

Tout le monde eut ordre en ſuite de ſe tenir preſt pour marcher, & le dix-neufiéme de Septembre, l'Armée Françoiſe ſe leua des enuirons de Furnes, & prit la route de Dunkerque. Elle eſtoit compoſee de neuf à dix mille hommes de pied, & de cinq mille cheuaux, ſans les bagages, & ce nombre

de perſonnes inutiles que la guerre traiſne apres ſoy. Gaſſion & Rantzau, Mareſchaux de France, la commandoient ſous le Prince. Celuy-là ayant paſſé par tous les degrez de la Milice, eſtoit paruenu au premier par la faueur du Prince, & par ſon propre merite. L'autre, Allemand de Nation, mais attaché dés long-temps à la France, voyoit ſes ſeruices recompenſez du plus grand hõneur où nôtre Nobleſſe aſpire. Ces deux auoient pour Lieutenans Villequier & la Ferté-Imbaut. Chaſtillon, la Mouſſaye, Arnault, Palluau, Laual, Chabot, Caſtelnau, & Marſin, ſeruoient de Mareſchaux de Camp au Prince. Quincé, Roanette, & Mioſſans, faiſoient la meſme charge auprés de Gaſſion. Noirmontier, Sirot & Clanleu auprés de Rantzau. Il y auoit ſous eux de bons Officiers, peu de Volontaires : mais entr'autres le Duc de Rets, dont l'aſſiduité auprés du Prince pendant toute la campagne, s'étoit renduë remarquable; & Montauzier, qui l'eſtoit venu trouuer en poſte dés les premiers bruits de ce ſiege.

Le Pays qui ſepare Furnes de Dunkerque, ſe trouue coupé de pluſieurs canaux entre la Neufueriuiere & la Colme; au delà deſquels, vers le Septentrion, s'étendent les Dunes, & la greve de la mer. Le Prince voulut diuiſer l'armée en trois brigades, afin d'occuper tout ce Pays, & d'inueſtir Dunkerque dés qu'il ſortiroit de Furnes. Cette diſpoſition rendoit ſa marche plus aiſée & plus diligente, & par ce moyen les trois Corps qu'il auoit ſeparez, pouuoient arriuer deuant la Place quaſi en meſme temps. Il choiſit le coſté de l'Ocean, comme le plus dangereux, à cauſe de Nieuport, où les Ennemis s'eſtoient campez. Il auoit prés de luy les Regimens de Perſan, d'Anguyen, de Conty, d'Albret, de Mazarin : le regiment de Suiſſes de Vat-

teuille, & les bataillons Anglois de Tilliott, de Hacquins, & des Hansfers. Sa Caualerie estoit composée des Gens-d'armes de la Reyne, de Condé, d'Anguyen, de Longueuille, de l'Hospital, & de Grammont, des Cheuaux legers de Condé & d'Anguyen; du Regiment Royal, de ceux d'Anguyen, de Mazarin, de Grammont, de Gamache, de Sceaux, de Meille, de Marsin, de Binse, & de quatre Compagnies des Carabins d'Arnauld. La pluspart de ces Corps auoient tousiours seruy sous luy, & les épreuues où il les auoit mis, luy en donnoient vne confiance qui leur estoit honorable. Gassion prit son chemin à la main gauche du Prince, & conduisit le long de la riuiere qui va de Furnes à Dunkerque, dix Compagnies des Gardes Françoises, six Compagnies des Gardes Suisses, les Regimens de Picardie & de Nauarre, vn des Vvallons de Bournonuille, vn des Suisses du Colonel Guy, & vn Bataillon des Anglois de Rocpy. Pour sa Caualerie, il auoit son Regiment, ceux de Coaslin, de la Feüillade, de Villequier, de la Rocheguyon, de Cœuvres, de Bergeré, de Stref, de Syllar, & de Bussyalmoru. Rantzau marcha vers la Colme, par le Pays qui est de l'autre costé de la Neuue-riuiere. Il menoit dix Compagnies des Gardes Françoises, les Regimens de Piedmont & d'Orleans, & celuy des Suisses de Molondin. Sa Caualerie consistoit aux Regimens d'Orleans, de la Ferté-Imbault, de Roquelaure, de Beaujeu, d'Eclinuilliers, de Noirlieu, & au sien; auec les Fuseliers & les Crauates. L'Artillerie commandée par Cossé, Saint Martin, Chouppes, & le Border, Lieutenans, estoit de quinze gros canons, de quelques moyennes & petites pieces; de quelques bombes, & de quantité de grenades, dont l'vsage est merueilleux pour les attaques des Places.

Apres vne marche de six heures, toutes ces troupes arriuerent deuant Dunkerque, sans auoir rencontré d'obstacle considerable. Seulement Rantzau fut obligé de chasser les Ennemis de quatre Redoutes qu'ils tenoient le long du Canal qui meine de Dunkerque à Bergues, par où il venoit. Il eut esté difficile de les y forcer en peu d'heures, s'ils eussent voulu s'y defendre, dautant qu'il y auroit fallu traisner du canon, & que cela ne se pouuoit faire si-tost, à cause de la fange des chemins que la pluye auoit rompus. Mais soit qu'ils manquassent de resolution, soit qu'ils songeassent à ménager leurs soldats, ils abandonnerent les trois premieres Redoutes, dés qu'ils virent qu'on auoit fait des ponts pour aller à eux, & se retirerent dans la quatriéme qui estoit defenduë par le canon de la ville. Aussi-tost cent cinquante cheuaux sortirent de Dunkerque, & se vinrent mettre derriere. On crut que c'estoit à dessein de la disputer: Il parut depuis que leur intention alloit seulement à fauoriser la retraite de l'Infanterie, qui s'y trouuoit engagee. Noirmonstier, à qui Rantzau auoit commandé d'emporter ces Redoutes, & qui auoit desia occupé les autres, marcha pour attaquer cette derniere. Il fit auancer en mesme temps le premier escadron du Regiment d'Orleans, & ordonna à Genlis de prendre cent mousquetaires des Gardes Françoises, & de se saisir de quelques vieilles mazures qui se trouuoient entre la Redoute & la ville. Mais cela ayant fait apprehender aux Ennemis que nous ne leur empeschassions le retour, & iuger qu'il estoit perilleux pour eux d'attendre dauantage, ils se sauuerent apres vne legere escarmouche, & nos Coureurs pousserent leur gros iusques sur la contr'escarpe.

Dunkerque est située entre ces Dunes qui blan-

chiſſent & s'éleuent au bord de l'Ocean, depuis l'Ecluſe iuſques à Calais. A l'Orient elle eſt bornee de Furnes & de Nieuport; au Midy elle regarde Bergues & la Flandre; elle a Mardiik au Couchant; la mer l'enferme du coſté du Nord. Son territoire eſt fort petit, & preſque par tout reſſerré de celuy de Bergues. Sa grandeur & ſa puiſſance viennent des commoditez de la mer. Saint Eloy annonçant l'Euangile, y baſtit autrefois vne Chapelle, dont on trouue encore des reſtes aſſez proche des murs de la ville, qui en tire ſon nom & ſon origine. *Dunkerque* en effet ſignifie *Egliſe des Dunes*; & il ſemble que pour ce ſujet on a éleué ſi haut le clocher de ſon Egliſe, que l'eminence des falaiſes n'empeſche point qu'on ne le voye de la mer, & que de la plate-forme qui eſt au ſommet, l'on ne puiſſe en temps ſerein découurir les montagnes de Douure, & la coſte d'Angleterre. Au commencement Dunkerque n'eſtoit qu'vn hameau composé de cabanes de Peſcheurs, aſſemblez par la commodité du Havre. Depuis, la vieilleſſe & la negligence ayant gaſté le port de Mardiik, celebre en ce temps-là, elle deuint conſiderable par la ruïne de ce Port. Baudoüin, Comte de Flandres, ſurnommé le Ieune, en fit vne ville l'an de ſalut ix. c. iiij. xx. xvj. Elle fut en ſuitte peuplee par la bonté de Philippe de Vermandois, qui y établiſſant beaucoup de franchiſes, y aſſembla auſſi beaucoup d'habitans. Il faudroit vne Hiſtoire particuliere pour deſcrire, comme elle a ſouuent changé de Seigneurs; comme elle eſcheut en partage a Robert de Caſſel; comme elle paſſa à Robert de Bar, qui par l'alliance de ſa fille la mit dans la maiſon de Saint Pol; comme elle vint en ſuitte dans celle de Vendoſme & de Bourbon, & comme elle tomba

ſous la puiſſance des Eſpagnols. Il ſeroit meſme agreable d'apprendre ſes diuerſes infortunes ; de ſçauoir de quelle ſorte les Anglois la bruſlerent l'an M. iij. c. iiij. xx. viij. de quelle ſorte elle fut long-temps apres ſurpriſe par les François ſous le Mareſchal de Termes ; quels ſont les priuileges de ſes Seigneurs ; quelles ſont ſes loix ; quel eſt ſon commerce ; quel le Conſeil ſouuerain de la Marine qui y eſt eſtably : enfin quelle eſt cette Peſche de harencs, celebre par le grand debit qui s'en fait, & par les Priuileges de l'Empereur Charles V. Mais comme noſtre deſſein eſt ſeulement d'eſcrire le Siege de cette Place, ſans chercher ailleurs des diuertiſſemens pour les Lecteurs, aſſez attachez par la grandeur de l'action, nous nous contenterons de dire l'eſtat où cette ville ſe trouuoit, lors que l'Armée du Prince vint camper deuant, & d'en tracer vn plan exact & fidele.

Dunkerque eſt ſeparée en deux villes, Vieille & Nouuelle. La Vieille eſt aſſiſe au bord de la mer, enuironnée de l'antique fortification d'vne muraille eſpaiſſe, flanquée de quantité de groſſes tours, ſouſtenuë d'vn grand rempart, & accompagnée d'vn foſſé reueſtu de brique, large de plus de ſix-vingts pieds, & touſiours plein d'eau de la Colme, qui croiſt en cet endroit ſelon que les marées montent. Du coſté de Mardiik, l'Ocean s'auançant dans la terre, & s'eſtendant le long de la muraille de la Vieille-ville, forme vn Port capable de contenir deux cens grands vaiſſeaux. L'entrée pourtant en eſt eſtroite & dangereuſe, à cauſe des bancs & des baſſes qui s'y rencontrent. Dans le canal qui n'eſt pas moins ſeur que le Port, plus de huit cens voiles ſe peuuent mettre à l'abry.

De

De ce Havre sortoient les fregates qui assiegeoient l'embouscheure de nos riuieres, & qui s'estoient rendus si redoutables dans toutes nos costes des mers du Ponant. L'antiquité n'a point connu d'hommes plus determinez sur la mer que les Dunkerquois, & nous ne lisons point d'actions nauales plus hardies, que celles qu'ils ont executées. En verité nous aurions peine à croire que cette ville seule eust affoibly le commerce du plus puissant Royaume de l'Europe, & resisté à ces flottes Hollandoises, qui vont iusques au nouueau Monde enleuer des Prouinces entieres à l'Espagnol; si nous n'auions pour vn tesmoignage funeste, mais irreprochable, de leur fureur & de leur vaillance, les pertes de nos Marchands, & les vains efforts des nauires des Estats; & si nous n'escriuions ces choses, apres le consentement general de nostre siecle. Du costé qui regarde la France, depuis la mer iusques vis à vis des murs de la Vieille ville, le Havre est defendu par le Fort de Leon, basty sur les Dunes, & par consequent mal flanqué, à cause de l'incommodité du lieu : petit d'ailleurs, mais garny de bonnes palissades, & d'vne batterie de gros canon. A l'autre riue du Port s'esleue vne chaussée, qui s'auançant cinq ou six cens pas dans la mer, le couure du costé de Flandres, & qui aboutit à vn petit Fort de bois, chargé de quelques canons. La Nouuelle ville s'attache au Fort de Leon : & enfermant le reste du Havre, s'estend en suitte autour de la Vieille, iusques au delà du chemin qui meine à Nieuport. Elle est enuironnée d'vne enceinte de douze bastions de terre, auec vn fossé plein d'eau, & vne contr'escarpe. Deux ouurages à cornes acheuent d'occuper l'espace qui reste entre le dernier ba-

ſtion, & cette chauſſée qui gagne la mer. Vers le Midy trois grands Canaux ſortent de Dunkerque, & donnent la commodité aux Habitans de tranſporter ſur leurs belandes, les marchandiſes qu'ils debitent par tout le Païs. Ces Canaux entrent dans le Port, & ſeruent, ou à le nettoyer, ou à inonder les enuirons de la Ville, ſelon que l'on hauſſe ou baiſſe leurs eſcluſes. Le premier conduit à Bergues, le ſecond à Honſcotte. & le troiſiéme à Furnes : à Nieuport, & enfin à Bruges. Les Magiſtrats de ces villes ayant commencé celuy-cy l'an mil ſix cens quarante, l'acheuerent l'année d'aprés, & le nommerent *la Neuue-riuiere* : les autres ſont anciens. Dunkerque eſtoit gardée par deux mil ſix cens hommes en vnze Regimens d'Infanterie, des Armées de Caracene & de Lamboy. Dans ces Regimens, le nombre des Officiers égaloit preſque celuy des Soldats; Il y auoit encore trois cens cheuaux ; & outre cela trois mille Bourgeois exercez aux armes, & deux mille matelots accouſtumez aux combats de mer, deſquels la fureur fait meſpriſer les autres perils. Les fortifications eſtoient fournies d'Artillerie ; & comme nous auons dit, cette ville ſe trouuoit pourueuë de tout ce qui peut ſeruir à la defenſe des Places.

Auſſi-toſt que l'Armée fut arriuée, le Prince diſtribua les Quartiers : & les voulut diſpoſer de telle façon, que ſi les Ennemis venoient pour faire leuer le ſiege, ils ne pûſſent, ny ſecourir la ville, ny forcer le Camp, & qu'au contraire ils luy donnaſſent lieu de commencer ſon entrepriſe par le gain d'vne bataille. Pour faire bien conceuoir l'aſſiette du Camp, il eſt à propos de deſſeigner en paſſant les enuirons de Dunkerque. A ſon Orient elle a vne eſpace de terre qui ſepare la Neuue-riuiere

& la mer. Cét eſpace eſt couuert en partie de Dunes inégales, pour leur ſcituation & pour leur hauteur; & s'eſtend en partie en vne plaine, qui eſt arroſée par la Neuue-riuiere, & qui continue à regner iuſqu'au Canal de Honſcotte. De ce Canal allant à Mardiik, il y a de grands mareſcages, qui regardent le Midy, & qui ſont coupez du Canal de Bergues, & de quelques autres Riuieres. On rencontre au Couchant vne plaine à l'oppoſite de la premiere, d'autres Dunes, & enfin les bords de l'Ocean. Ces derniers lieux ſembloient aſſez defendus d'eux-meſmes par les canaux, & par les mareſcages qui en rendoient l'accez mal-aiſé à ceux qui n'en eſtoient pas les maiſtres, & encore par le voiſinage de Mardiik & de Bergues, qui les mettoient à couuert. Le plus grand peril ſe trouuoit du coſté de l'Orient, dautant que les Ennemis partant de Nieuport, qui n'eſt qu'à cinq lieües de Dunkerqne, pouuoient venir au Camp, le long de la mer, en peu d'heures, & ſans aucun empeſchement. Cela obligea le Prince d'aſſeu·er entierement cét endroit. Pour cét effet il fi· camper Gaſſion auec ſa brigade, depuis le bord de la mer iuſques au milieu des Dunes. Il en occupa luy-meſme le reſte, & tout ce qui eſt de la pleine iuſques à la Neuue-riuiere. Là il logea les troupes qu'il auoit menées; & pour acheuer de remplir vn lieu qui demeuroit vuide le long du Canal de Furnes, il joignit à ces troupes dix Compagnies des Gardes Françoiſes, & le Regiment de Caualerie de Beaujeu, qui eſtoient de la brigade de Rantzau. De la Neuue-riuiere tirant du Canal de Bergues, Rantzau eut ordre de border le reſte de la plaine, des Corps de Caualerie & d'Infanterie que le Prince luy auoit laiſſez. Nos places, & l'aſſiette incom-

mode du Païs, seruirent au reste de la circonuallation. Seulement sur les Dunes qui sont à l'Oüest; le Prince mit Villequier auec les milices du Boulonnois, son Regiment de Caualerie & celuy de la Rocheguyon, afin que les Espagnols, qui auroient pû passer la Colme apres s'estre assemblez à Saint Omer, pour ietter du secours dans la Place, entre Bergues & Mardiik, y trouuant cét obstacle, en perdissent l'esperance. Les nauires de Hollande & les fregates Françoises, boucherent le Port; & de cette façon Dunkerque fut en vn instant enfermée de tous costez. On fit aussi-tost vn Pont sur le Canal de Furnes, pour la communication des Quartiers, & deux autres sur ceux de Honscotte & de Bergues, à dessein de faire passer les voitures, qui deuoient venir de Calais, & apporter des viures au Camp.

Le lendemain on commença la circonuallation, où d'abord toute l'Armée trauailla. Le Prince entreprit de faire creuser vn fossé profond de six pieds, & large de douze, depuis les dernieres Dunes qui sont vers la mer, iusques au Canal de Furnes: & afin d'affermir l'ouurage, & d'empescher le sable de s'ébouler, il voulut que les lignes, qui deuoient estre à l'espreuue du canon, fussent entierement reuestuës de gazon. Il marqua tous les endroits les plus faciles à attaquer, pour les border de fraises & pallissades; & à trente ou quarante pas au delà de ce fossé, il en desseigna vn autre d'vne grandeur quasi semblable. Or comme les eminences des Dunes estoient inégales, & qu'il s'en trouuoit le long des lignes, dont la hauteur pouuoit incommoder l'Armée, il fut obligé d'occuper toutes ces hauteurs, de les fortifier, & d'étendre bien loin ses trauaux, principalement vers

le chemin du Nieuport, & au Quartier de Gaſſion. Il y auoit entr'autres vne de ces Collines, qui s'eſleuant beaucoup dominoit dans le Camp, & du ſommet de laquelle on voyoit nos troupes en bataille. Il euſt eſté dangereux que les Ennemis s'en fuſſent ſaiſis, & qu'ils y euſſent monté du canon. Le Prince, pour obuier à tout, s'en voulut rendre le maiſtre, & quelque peine qu'il rencontraſt au trauail qu'il y falloit faire, delibera de l'enuironner de deux grandes lignes, qui ioindroient celles de la circonuallation, d'eſleuer vn Fort ſur la cime, & d'y planter vne batterie.

Le riuage de la mer reſtoit encore à fortifier. Le flux & reflux ne laiſſoient aucune apparence de pouuoir trauailler dans le ſable, ſans l'appuyer ſolidement. D'ailleurs, la precipitation du temps oſtoit toute apparence d'y fonder des digues. Cependant le reſte des trauaux ſembloit inutile, tant qu'on laiſſeroit ſans defenſe ce grand eſpace de gréue, qui demeuroit deſcouuert pendant la baſſe marée. Cét empeſchement n'arreſta pas toutefois le Prince, accouſtumé à mettre heureuſement en vſage, pour les fortifications, tout ce que la lecture & l'experience luy auoient appris, & de trouuer dans ſon eſprit penetrant & appliqué, des expediens prompts & certains à ce qu'il rencontroit de difficile. Il reſolut donc de faire planter vne eſtacade ſur la gréue, capable de boucher le paſſage aux Ennemis, & aiſée à reparer aux endroits où la mer l'auroit emportée. Il voulut qu'on enfonçaſt des pieux à force, afin qu'auec plus de fermeté ils ſouſtinſſent le choc des vagues; qu'on les rangeaſt ſi prés les vns des autres, qu'on n'y puſt paſſer : mais pourtant auec vn peu de diſtance, pour faire ouuerture à la violence de l'Ocean,

& la diminuer en luy cedant.

Il n'employa pas vne moindre induſtrie à ſe defendre de l'eau, que les Dunkerquois auoient reſpanduë dans les chemins, qui ſont depuis la Neuueriuiere iuſques à Mardiik, & qui ſe trouuoient couuerts de telle ſorte, que les charrois qui venoient de Calais, pour apporter des viures à l'Armée, n'y pouuoient paſſer. Quoy que dés la premiere penſée qu'il auoit euë de ce Siege, il euſt preueu cette incommodité, & que dés lors il y euſt trouué remede, en ordonnant à Champlaſtreux de faire cuire le pain de munition à Bergues, d'où il deſcendoit au Camp par le Canal, & d'enuoyer autant qu'il pourroit de viures dans les bateaux de Calais, qui venoient le long de la coſte; neantmoins comme cette voye eſtoit incertaine & incommode, & que l'Armée demeuroit touſiours dans la crainte de pâtir, il iugea neceſſaire de reſtablir les chemins, en arreſtant le deſbordement de l'eau. On tenta d'abord de boucher les eſcluſes auec des planches remparées de terre, à quoy il n'euſt fallu qu'vn trauail leger & de peu de temps. Mais la fureur du flot qui repouſſe auec rapidité les riuieres lors qu'il monte, ayant emporté deux fois tout ce qu'on auoit deſia amaſſé, il fallut ſe reſoudre à vne plus grande peine. On delibera donc d'enfoncer de gros pieux auprés des voûtes de ces eſcluſes par où la marée regorgeoit, d'y rouler de grandes pierres pour appuyer ces pieux, & d'y renuerſer tant de terre, qu'enfin les eſcluſes demeuraſſent eſtanchées.

Au meſme temps qu'il ſe retranchoit ainſi contre les forces des Ennemis, & contre les empeſchemens de la Nature, il pourueut auec beaucoup de prudence aux autres beſoins de l'Armée. Il fit ſor-

tir du Camp tous les cheuaux de bagage, & mille de ceux qui seruoient dans les troupes, & qui se trouuoient les plus harassez, pour s'aller rafraischir autour de Calais. Cela encore à dessein de faire subsister plus aisément le reste, du peu de fourrages, que la sterilité du lieu, & la difficulté des voitures, contraignoit de distribuer seulement selon la necessité; prenant la peine luy-mesme de se transporter deux fois le iour, au Parc des viures & à l'endroit où l'on débarquoit les fourrages, pour les faire exactement partager. Il commanda à Roanette de luy amener l'Infanterie qui reuenoit de Hollande. Il en enuoya le Regiment de Rambure au poste de Villequier, pour l'asseurer mieux; & pour ce mesme sujet les Compagnies des garnisons de Lorraine & du Havre, & le Regiment de Grammont, prirent le chemin de Furnes. Ceux de Noirmonstier & de Fabert demeurerent à Bergues auec commandement de venir à leur tour faire leur seruice au Camp, & monter leurs gardes à la tranchée. Il ordonna encore à Sirot, de faire entrer les Polonois dans les Lignes. Il retint auprés du lieu où il campoit, les deux bataillons de Cabrée, & plaça le troisiesme, que commandoit Priamki, au Quartier de Gassion. Cette Nation mesprise les perils, que sa ferocité luy fait souuent ignorer. Sa Noblesse pourtant est ciuile & ingenieuse, mais hautaine, ainsi que le reste des Peuples du Septentrion. Comme ces gens n'ont presque aucune connoissance des Sieges, & que la plusspart de leurs guerres se passent à la campagne; ils arriuerent au Camp dénuez de toutes les commoditez qui seruent à faire des huttes: & ce lieu desert de soy, ne leur en fournissant aucune, ils furent contraints, à la maniere des bestes, de s'enfoüir dans le sable, aux

endroits qu'on leur destina pour camper.

Dans ces diuerses occupations, le Prince, selon sa coustume, se trouuoit present à tout, & ne laissoit rien exempt de ses soins, parmy ce grand nombre d'actions, conseruant son esprit dans vne assiette tousiours tranquille, & qu'on reconnoissoit sur son visage. Les soldats suiuirent son allegresse, & redoublant leurs fatigues auec joye, en quatre iours, nonobstant le vent & la pluye continuelle, les fortifications du Camp furent acheuées, le trauail de l'estacade presque parfait, & les escluses en estat de ne plus nuire. Les Dunes qui se trouuoient en defense, sembloient autant de gros bastions, & surprenoient la veuë des personnes qui les regardoient. Ceux mesmes qui les auoient fortifiées, ne pouuoient comprendre comme en si peu de temps ils venoient d'acheuer ces prodigieux ouurages. Certes, si l'on considere attentiuement toutes les circonstances de ces trauaux, que ie descris auec fidelité, & si l'on examine en suitte ceux qui sont contenus dans les Histoires, Grecques & Romaines, que nous ne lisons iamais sans estonnement, on trouuera par vne juste comparaison, que les choses sont égales. Et consequemment on iugera les nostres plus grandes, parce que nous sommes destituez des auantages de l'Antiquité, qui imprime vne extréme veneration, & exposez à la malice des hommes, accoustumez à éleuer, au dessus de la creance, les actions des temps passez, pour abaisser au dessous de la verité celles de leur siecle.

Comme on trauailloit aux retranchemens, le Prince receut la nouuelle que les ordres qu'il auoit enuoyez pour la seureté des Places que nous tenions sur le Lis, auoient heureusement reüssi. Dés le premier commandement, la Ferté-Seneterre ac-

compagné de Ruuigny & de Piennes ſes Mareſchaux de Camp, eſtoit party de Bethune auec toutes ſes trouppes, à deſſein de faire entrer dans Courtray vn conuoy de cinq cens maſieres de bled, & de quelques pacquets de méche, dont la Place auoit beſoin. On diſoit que voulant marcher plus diligemment, & auſſi parce qu'il eſtoit aduerty que les Ennemis trauerſoient les chemins de quantité d'arbres, il auoit laiſſé ſes charettes, & chargé le bled ſur les cheuaux qu'on en auoit détellez, ordonnant de plus à chaque Caualier, d'en porter vn ſac en croupe: qu'ayant choiſi la nuict pour paſſer dans le Païs ennemy auecque moins de peril, il eſtoit arriué heureuſement à Courtray; qu'il y auoit mis cinq cens hommes des Regimens d'Antragues, de Tauanes, de Lambertie, & des Gardes Suiſſes, & aſſez de viures pour nourrir deux mois vne garniſon de trois mille ſoldats, & qu'enfin il eſtoit reuenu à Armentieres, où il ſe trouuoit en eſtat de mener toutes ſes troupes au Prince.

Auec cette nouuelle qui causa beaucoup de joye; il en arriua vne autte qui n'en cauſa pas moins. Touruille reuint de Hollande, & rapporta plus de ſuccez de ſa negociation, que la diſpoſition de cette Republique ne ſembloit promettre. Frederic Henry, Prince d'Orange, dont l'authorité auoit iuſqu'à lors forcé les Prouinces vnies à continüer la guerre, ſe trouuoit accablé d'vne longue maladie, qui affoibliſſoit la vigueur de ſon eſprit, & le rendoit moins capable des affaires. Cependant les Deputez des Eſtats prenant en main le gouuernement, pluſieurs d'entr'eux ſuiuans leur ancienne inclination de poſer les armes, quelques-vns eſtant corrompus par l'Argent d'Eſpagne, & par l'eſpoir du commerce, auoient auancé leur trait-

té auec les Espagnols ; & le Roy Catholique leur accordant presque toutes leurs demandes, il y auoit apparence d'en craindre dés lors la conclusion. Cette mauuaise conjoncture ne nous donnant aucun lieu d'en attendre de secours, Tourville toutefois s'estoit seruy si adroitement des instructions auec lesquelles le Prince l'auoit depesché, que mal-gré ces fascheuses difficultez, non seulement les Estats promettoient de rompre la Tréue, mais de plus ils s'engageoient à faire vne grande diuersion dans le Brabant, & à y entreprendre le siege de Liere, ou de Malines. Or quoy que le Prince ne se fondast pas sur l'esperance de ces sieges, & qu'il creust que les promesses des Hollandois seroient moins solides que magnifiques ; toutesfois, comme il ne pouuoit douter que leur Armée ne fist quelque marche, pour nous tesmoigner qu'ils se mettoient en deuoir d'executer ces promesses, il luy sembloit qu'il tireroit assez d'auantage de cette marche, puisque sans doute elle obligeroit les Espagnols à separer leurs forces, afin de s'y opposer ; & que celles qui demeuroient à Nieuport, estant trop foibles pour le combattre, il acheueroit aisément son siege.

Pendant que les choses se passent ainsi au Camp, les Generaux ennemis ne pouuant plus douter que Dunkerque ne fust assiegée, s'estoient assemblez à Nieuport, qui se trouuoit le lieu le plus proche du Siege, & partant le plus commode pour la conference & pour l'execution. Picolomini & Lamboy y estoient venus joindre Caracene, qui n'en auoit bougé depuis la prise de Furnes. On y attendoit encore Bek, qui s'y acheminoit à grandes iournées. Ces Chefs de diuerse Nation, & de diuers interests,

pretendant entr'eux vne independance (quoy que Picolomini euſt quelque authorité ſur les autres) retardoient ſouuent le bien de leur Party, par leurs paſſions particulieres ; ſouuent, pendant qu'ils s'oppoſent aux Conſeils, dont ils ne ſont pas les autheurs ; leur meſintelligence ruinoit de bons deſſeins. Cette fois l'importance de la choſe, jointe à la perte de leur reputation, que nos victoires continuelles diminuoient, les obligerent à opiner genereuſement, & à ſonger auec vne entiere vnion, aux moyens qu'ils auoient de nous faire leuer le ſiege. Au commencement ils n'en eſtoient pas ſans eſperance. Ils ſe trouuoient plus forts de trouppes que nous, ſe promettant, comme ils le ſouhaittoient, & meſme auec aſſez d'apparence, que les Hollandois par la prompte concluſion de la Tréue, leur laiſſeroient le moyen de mettre en campagne les garniſons de leur frontiere, & de nous oppoſer de tres-grandes forces. De plus, les incommoditez de noſtre campement, jointes à celles de la ſaiſon, capables ſeules de ruiner vne armée, leur faiſoient eſperer qu'ils pourroient défaire la noſtre, malade & fatiguée, enfermée entre leurs troupes & la garniſon de la Ville, eſtant outre cela deſcouuerte du coſté de la mer, & mal retranchée le long des Dunes. Car ils n'auoient pû s'imaginer, qu'il euſt eſté poſſible de mettre en ſi peu de iours la gréue en deffenſe, ny d'eſleuer dans le ſable de ſi bons ouurages, comme on auoit fait. Neantmoins, afin de ne rien hazarder temerairement, & auſſi parce que Bek ne s'eſtoit pas encore rendu à Nieuport, & qu'ils vouloient prendre de plus certaines meſures de ce qu'ils auoient à faire, ils conclurent de détacher de leurs corps vn grand party de Caualerie pour faire des

prisonniers, & de s'instruire par là mieux qu'ils n'estoient, de l'estat de nos affaires. Ils trouuerent encore à propos d'équiper à Nieuport le plus grand nombre de fregates qu'ils pourroient, afin que si leur negociation d'Angleterre reüssissoit, elles aidassent aux vaisseaux Anglois à forcer ceux de nos Alliez, & les nostres : ou, s'ils se trouuoient destituez de tout secours estranger, elles ne laissassent pas de tenter, à la faueur du vent & de l'eau, de se ietter dans Dunkerque.

Le Prince cependant se resolut d'emporter cette Place de viue force ; parce qu'estant souuerainement preuoyant, il iugeoit la seule longueur du siege capable de ruiner son dessein. Les viures venoient à peine au Camp, la mer s'esleuoit furieuse & grosse, & les matelots sortis par force du Port de Calais, n'osant se hazarder à passer, de peur de perdre leurs bateaux, se tenoient à l'abry dans le Canal de Mardiik, auec vne telle opiniastreté, que les Officiers de ce Fort auoient esté contraints de tirer le canon sur eux, & de couler à fonds vne belande, afin d'intimider les autres, & de les faire trajetter au Camp. Le riuage ne leur estoit pas plus fauorable que la mer, beaucoup se brisoient en eschoüant à la coste. D'ailleurs la pluye tombant sans relasche, pourrissoit l'équipage des soldats, le vent les morfondoit ; ils n'auoient pas de feu suffisamment pour se seicher : le sable piquant & menu, poussé par le vent, corrompoit le peu qu'ils apprestoient pour viure, & les aueugloit auec douleur : leurs huttes estoient mal faites ; vne partie couchoit dans la boüe. Parmy tant de difficultez, outre les fonctions militaires du trauail, des tranchées & de la garde du Camp, il falloit reparer ce que la force de l'Ocean

ruinoit à l'estacade, ou aux escluses, & creuser continuellement les fossez des lignes, que le vent combloit de sable. Les fatigues estoient redoublées; les nuits froides, sans repos; les cheuaux mal establez & mal nourris, patissoient, les maladies commençoient à trauailler les hommes & les animaux de l'Armée.

Ces grandes incommoditez n'estonnoient point le Prince, à qui elles auoient esté presentes dés le moment qu'il auoit formé son dessein, & qui, comme nous auons dit, auoit dés lors si bien pris ses mesures, que par sa diligence & par ses extrémes soins, son Armée pouuoit les supporter plus de temps qu'il n'auoit iugé luy estre necessaire pour prendre Dunkerque par force. Mais comme il y auoit à craindre, si l'on attaquoit la Place auec les seuretez que l'on cherche aux autres sieges, qu'apres vn long-temps employé sans auantage, l'hyuer qui approchoit, ne rendist tant de precautions inutiles, & que la mortalité ne destruisist l'Armée, il se confirmoit entierement dans sa premiere resolution, de tenter la promptitude de l'execution par la voye des armes; & pensoit iudicieusement, que c'estoit conseruer les soldats, d'en hazarder vn petit nombre en des occasions glorieuses, pour le salut de tous les autres. Parlà encore il ménageoit le temps, dont la perte est irreparable; il satisfaisoit au desir de toute l'Armée, impatiente de sortir de ces incommoditez; & faisoit reüssir cette fameuse entreprise, mal-gré les obstacles des hommes & de la Nature; se pouuant consoler, que quoy qu'il arriuast, sa gloire demeureroit entiere; non seulement parce qu'elle ne dependoit pas du hazard, contre lequel il s'estoit muny autant qu'il se pouuoit humainement; mais de plus, dautant

que ſes vertus l'auoient eſleuée au deſſus des atteintes de la mauuaiſe fortune.

Sur ces penſers, le meſme iour que les retranchemens furent acheuez, il alla reconnoiſtre la Place, & y mena les Mareſchaux de Gaſſion & de Rantzau. Apres l'auoir fort conſiderée, il reſolut qu'on y feroit deux attaques ; l'vne au dernier baſtion, l'autre à l'ouurage à cornes le plus proche de ce baſtion. Il donna la premiere à ſon Armée, laquelle il renforça de deux bataillons, qu'il prenoit tour à tour dans les brigades des deux Mareſchaux. Il laiſſa la plus aiſée à ces brigades, qui ſe deuoient releuer. On attaqua le baſtion par la face qui regarde la mer, & l'ouurage à cornes par le coſté qui eſt expoſé au baſtion. Dés ce ſoir les deux tranchées furent ouuertes. On fit vne grande redoute au commeneement de chacune, & entre ces deux redoutes on planta vne batterie de quinze canons. Cela s'executa ſans deſordre, les aſſiegez n'ayant point troublé noſtre trauail ; ſoit qu'il ne les preſſaſt pas encore, ſoit qu'ils creuſſent plus neceſſaire de s'occuper en haſte, à mettre en eſtat quelques nouueaux dehors qu'ils auoient commencez, & à les enuironner de paliſſades.

L'attaque des Mareſchaux fut le premier lieu où l'on combattit. Il y auoit entre ces paliſſades & nos tranchées, vne Dune aſſez haute, que les Ennemis occupoient, & d'où il les falloit chaſſer pour auancer noſtre trauail. Noirmonſtier ſe trouuant de iour, auec les dix Compagnies des Gardes Françoiſes de la brigade de Rantzau, receut ordre de ſe rendre maiſtre de la Dune. Auſſi-toſt ayant détaché vne troupe de ſoldats choiſis ſous la charge de Saujon, de Chailly, & de Rouſſille, ſouſtenus par le reſte du Corps que Courcelles commandoit, & par

quelque Caualerie, il fit donner determinément. Les ſoldats eſtoient hardis, les Officiers ſages; & comme il arriue aux premieres actions des ſieges, chacun auoit enuie de ſe ſignaler. Ainſi l'attaque fut entrepriſe auec tant de vigueur & d'ordre, que les Ennemis eſtonnez de cette furie, ployerent ſans reſiſtance, ne pouuant dans leur confuſion reconnoiſtre noſtre nombre; & abandonnant leur poſte, ſans auoir ſceu ſe preualoir des auantages que la Lune qui luiſoit, & le ſable blanc de la Dune, par où nous venions à deſcouuert, leur pouuoient donner. Ils ne nous laiſſerent toutefois gueres en repos. Soudain qu'ils ſe furent reconnus, le dépit d'auoir ſi toſt lâché le pied, les ramena à la charge. Ils y vinrent trois fois pendant la nuit, auec de l'infanterie & de la Caualerie, trois fois nos gens détachez & noſtre caualerie les repouſſerent. Cependant Noirmonſtier, quoy qu'il ſe trouuaſt par tout où la neceſſité du commandement & du peril l'appelloient, auoit fait remüer la terre auec vne telle diligence, que mal-gré ces attaques, on auoit acheué auant le iour, vn logement ſur la Dune que l'on venoit de gagner: & l'on l'auoit attaché par vne ligne de retraite de cent cinquante pas, auec le trauail de la tranchée. L'ouurage neantmoins n'eſtoit pas encore en ſon entiere perfection, les faſſines ayant manqué, lors que vers les ſix heures du matin les Dunkerquois ſe reſolurent de nous chaſſer de ce logement, & pour le reprendre ſortirent en grand nombre de leur contr'eſcarpe. Noirmonſtier courut auſſi-toſt à la teſte du trauail, auec Courcelles, & les autres Chefs, afin d'aſſeurer le combat par ſa preſence & par ſa conduite. D'abord les Ennemis ietterent quantité de grenades, dont les eſclats nous incommodoient d'autant plus, qu'aucun ne de-

meuroit ſans effet entre la preſſe de nos ſoldats. Ils auoient eſperé que ces eſclats nous pourroient mettre en deſordre, & qu'apres ils nous pouſſeroient plus facilement. Mais comme ils virent que les Officiers fermes, & accouſtumez à la diſcipline, ſuccedoient ſans trouble les vns aux autres, quand quelqu'vn eſtoit bleſſé, & qu'il entroit de nouueaux ſoldats en la place de ceux qui tomboient, alors deſeſperez du peu d'effet de leurs grenades, ils vinrent aux mains auec nous. Cette rencontre, qui dura trois heures, fut ſanglante, la fureur s'augmentant par le genre du combat: La fortune meſme demeura long-temps douteuſe, les François ne voulans point abandonner leur victoire, & les Eſpagnols employant toutes leurs forces pour la regagner. Enfin ceux-cy cederent, & quoy qu'en ce meſme iour ils fiſſent trois autres attaques auec la meſme opiniaſtreté, ils furent touſiours repouſſez, & le logement de Noirmonſtier rendu auant la nuit capable de tenir plus de trois cens hommes. Nous perdiſmes en ces diuers combats quantité de gens; nous y euſmes dix Sergens tuez, Porcheux Capitaine aux Gardes, & Montdebiſe Lieutenant, & deux autres Officiers y furent bleſſez. La perte des Ennemis ne fut pas moindre. Il y mourut de leur part vn volontaire de la maiſon de Croüy, & de la noſtre, Barrouliere Enſeigne aux Gardes. Saujon, Chailly, Rouſſille, Loignac, Genlis, Campagnolle & du Vouldi, Officiers de ce Regiment s'y ſignalerent, Courcelles principalement, qui apres Noirmonſtier pouuoit s'attribuer la meilleure partie de la gloire de cette action.

D'autre coſté, à la principale attaque, où Auberterre auoit eſté bleſſé d'vn coup de mouſquet, les

approches alloient bien plus viſte. Chaſtillon en peu de temps auoit auancé le trauail de telle ſorte, qu'il ne reſtoit pas beaucoup de terrain à gagner pour eſtre à la contr'eſcarpe; toutes choſes ſuccedoient heureuſement. La diligence de l'ouurage reſpondoit à l'eſperance du Prince.

On eut aduis cependant, que les Armées ennemies ſortoient de Nieuport, à deſſein de nous combattre; & que deſia les premiers eſcadrons de leur auant-garde auoient paru entre Furnes & Dunkerque. Ce qui auoit donné cours à cette nouuelle, c'eſtoient les bruits auantageux que les Eſpagnols ſemoient, afin d'affermir l'eſprit des Peuples, d'vn grand ſecours qu'ils preparoient, & de l'aſſurance de forcer bien-toſt nos Lignes. Le vulgaire ayant premierement crû ces bruits, les auoit faits en ſuitte plus grands, ſelon la couſtume, & cette Caualerie qui paroiſſoit, ſembloit en quelque ſorte les confirmer. Le Prince eſtant aduerty que les forces de Flandres s'aſſembloient à Nieuport, & voulant s'eſclaircir auec certitude de la rumeur tumultuaire de leur marche, pour ſe preparer à tout, enuoya aux nouuelles, & fit tenir à la Ferté-Seneterre l'ordre de s'approcher auec ſon Camp volant. Le iour ſuiuant, nos Batteurs d'eſtrade rapporterent, que la Caualerie qui auoit alarmé les Païſans & les Eſpions, n'eſtoit autre choſe qu'vn grand party ſorty de Nieuport; que ce party auoit donné ſur nos fourrageurs, & qu'en ayant pris quelques-vns, il s'eſtoit retiré en diligence.

Or quoy que le bruit du ſecours ſe fuſt eſpandu parmy nos troupes, il n'y auoit neantmoins apporté aucun trouble. On n'y auoit rien changé à la garde du Camp, touſiours diſpoſée de la meſme ſorte que ſi on euſt eu en preſence les Armées des

ennemis : On n'auoit point diſcontinué le trauail des tranchées, & a l'attaque du baſtion, Arnauld & Marſin s'eſtoient auancez quaſi au pied de la contr'eſcarpe, mais auec peine & peril, les difficultez croiſſant à meſure qu'on s'approchoit des defenſes. La Mouſſaye venant à ſon tour, entreprit de s'y loger. Il eſtoit entré en garde auec le bataillon Suiſſe de Molondin, & ce bataillon eſtoit vn des vieux Corps, & des plus aguerris des troupes auxiliaires. Nos dernieres guerres auoient accouſtumé les Suiſſes au ſeruice des ſieges. Premierement nos railleries, & en ſuitte leur propre honte leur ayant fait mépriſer les perils, les auoient enfin portez à vne émulation de la hardieſſe Françoiſe; contre la couſtume de leurs Peres, qui tiroient la ſolde de nos Rois ſeulement pour la garde du canon, & qui demeuroient ſpectateurs oiſifs de noſtre vaillance;ſi ce n'eſtoit peut-eſtre aux iours de bataille, où n'eſtant point accouſtumez à combattre, ils faiſoient mal le plus ſouuent. Leur deſpenſe eſtoit grande, leur ſeruice mediocre; les moindres manquemens d'argent, ou de viures, les mutinoient. Ces defauts auoient, comme j'ay dit, eſté changez en mieux, & les Suiſſes eſtoient deuenus jaloux d'honneur, & capables de diſcipline. Ceux que la Mouſſaye détacha, gagnerent vigoureuſement la palliſſade, à l'endroit par où il les fit donner. On y apporta auſſi-toſt des bariques, & deſia on auoit commencé à s'y couurir, lors que les aſſiegez qui iuſques-là auoient peu tiré, peut-eſtre pour nous aſſeurer, & puis nous ſurprendre, ſe ietterent tout à coup hors de leurs retranchemens, & deſcendirent ſur nos Trauailleurs auec tant de feu, que l'eſpouuente ſe mit entr'eux, & qu'ils s'abandonnerent

honteuſement à la fuitte. La Mouſſaye ne les pouuant arreſter, tant leur frayeur parut grande, fit ferme auec quelques Officiers. Cauderoque ſon Aide de Camp, fut bleſſé en cét endroit ; & ſans doute les Ennemis alloient accabler ce petit nombre, quand le Capitaine Fiffer, afin de détourner vn tel mal-heur, & de reparer la laſcheté des fuyards, ſe leua courageuſement de la tranchée, & courut au combat auec cent hommes qui le ſuiuirent. Les Ennemis cederent à la charge deſeſperée qu'il leur fit, & ne tournerent teſte qu'apres auoir regagné leurs palliſſades. Ce fut là que l'on combattit perilleuſement : les aſſiegez tirans auec furie derriere les gros pieux qui les cachoient, & nos Suiſſes qui ſe trouuoient entierement expoſez par la fuitte des Trauailleurs, attaquans auec deſauantage. Deſia Fiffer auoit receu deux coups mortels : les plus hardis des ſiens ne le voulant point quitter, & preferant la mort à l'ignominie, eſtoient tombez prés de luy. Le tumulte, la nuit, le bruit des armes, les plaintes des bleſſez, le cry des combatans, faiſoient vne hideuſe confuſion de toutes choſes, quand les nouuelles de ce grand trouble furent rapportées au Prince. Il ſe rendit auſſi-toſt au milieu de ce danger, il y remit l'ordre par ſa preſence; on fit reuenir les gens au trauail, & la Mouſſaye reſtablit & auança encore le trauail qu'il auoit courageuſement defendu. Fiffer ſurueſcut quelques iours à la gloire de ce ſeruice ; la mort luy en oſta la recompenſe, que les loüanges de la poſterité luy rendront. En ce meſme temps, du coſté des Mareſchaux le tumulte n'eſtoit pas moins grand, ny la meſlée moins furieuſe. Roanette ayant auancé la tranchée, & Clanleu en ſuitte occupé la place d'vne fortification

que les Assiegez commençoient proche de leur contr'escarpe. Miossans entrant en garde apres eux, auoit fait donner à deux palissades, dont l'vne regardoit la mer, l'autre couuroit la Corne, où nous conduisions nos trauaux. Le Regiment de Nauarre auoit attaqué la premiere, celuy de Picardie l'autre. Les Espagnols ont vne coustume, quand ils defendent les Places, qu'apres que leur garnison est distribuée aux lieux qu'on attaque, ils ne la changent plus pendant le siege. Quand les Assiegeans ont pris vn dehors, les troupes qui l'ont disputé se remettent à la garde du retranchement le plus proche. Les Vvalons du Colonel Valtensus auoient esté opposez dés le commencement du siege, à l'attaque des Mareschaux ; & depuis l'ouuerture de la tranchée, se rrouuant toûjours aux mains auec nous, defendoient leurs dehors auec valeur & constance. Cette fois lassez des veilles & de la fatigue, ils marcherent foiblement, & nous abandonnerent ces palissades presque sans les contester. Nous en estions les maistres il y auoit quelques heures, nous y auions mesme acheué nos logemens, lors que Lede amenant deux Compagnies d'Espagnols naturels, qu'il estoit allé prendre au Fort de Leon, & r'animant les Vvalons par ce secours & par sa presence, fit vne sortie à leur teste, inutile à la verité pour la decision des choses, mais assez heureuse à son commencement. Il regagna impetueusement la palissade qui menoit à la contr'escarpe de la Corne, il rompit le trauail qu'on y auoit fait, & renuersa tout ce qui s'opposa à luy. Graue, Blancafort, & Poix, Officiers du Regiment de Picardie, furent blessez en soustenant cét assaut. Breautré y fut tué. La mort de ce dernier augmenta les fune-

ſtes exemples du mal-heur de ſes Anceſtres, dont nos dernieres Hiſtoires ſont pleines, & confirma l'opinion commune, que le deſtin des guerres de Flandres eſt fatal à ceux de cette Maiſon. La Vieuuille, Meſtre de Camp du Regiment de Picardie, aydoit à Mioſſans, ſous lequel il eſtoit entré en garde. Comme il apperceut que les ſoldats laſchoient le pied, & que les commandemens des Officiers n'eſtoient point eſcoutez, ne pouuant ſouffrir que tant qu'il viuroit, ſon Regiment receuſt vn affront, il courut auec quelques-vns des ſiens où l'on combattoit, & ſe iettant au trauers des ennemis, arreſta leur victoire par ſa hardieſſe. Ses ſoldats auſſi-toſt preſſez par ſon peril & par ſon exemple, retournerent à la charge auec tant de furie, qu'ils renuerſerent les Eſpagnols, & qu'ils regagnerent leur logement, que Mioſſans fit parfaire, ſans qu'il oſaſt plus paroiſtre perſonne pour l'empeſcher.

Tel eſtoit l'eſtat des choſes aux attaques de la Place. Bek arriua cependant à Nieuport, & ioignit aux autres Armées, trois mille hommes de pied, & vingt-cinq Cornettes de Caualerie. Il trouua les affaires de ſon Party fort mal diſpoſées, & qu'il n'y auoit aucune apparence qu'on puſt ſecourir Dunkerque. Leurs eſpions, & ceux de nos ſoldats qu'ils auoient faits priſonniers, les auoient enfin inſtruits de la bonté de nos Lignes : & ils en iugeoient l'ouurage ſi acheué, qu'ils n'euſſent pû, ſans vne temerité aueugle, entreprendre de les forcer. Ils connoiſſoient le Prince qui les defendoit, accouſtumé aux victoires, prudent dans le peril, & duquel la felicité alloit de pair auec la ſageſſe. Ils ſçauoient qu'il conduiſoit l'élite de nos gens de guerre, & entr'autres ces bandes qui auoient toû-

jours combattu & triomphé sous luy, & dont la derniere Campagne estoit glorieuse par la défaite des Bauarois, qu'on tenoit les mieux disciplinez de l'Europe. Ainsi, quoy que leurs Armées montassent à douze mille hommes, ce nombre n'estoit pas assez grand pour faire reüssir cette entreprise, où la multitude seule pouuoit accabler vostre valeur; & ce qui est de grand poids dans les choses de la guerre, la reputation du Prince imprimoit vne si violente terreur à leurs soldats, qu'ils eussent desesperé de le vaincre, s'il auoit fallu le battre à la campagne, bien loin de songer à le forcer derriere de fermes retranchemens.

Au reste, leur negociation d'Angleterre n'auoit pas heureusement reüssi. Ils n'auoient obtenu du Parlement que quelque foible secours, & le credit de leurs Partisans, aussi bien que l'addresse & les sollicitations de l'Ambassadeur Catholique, s'estoient trouuées inutiles. Ce n'est pas que les Anglois, par des raisons d'Estat, & par la haine que leur Nation a de tout temps pour la nostre, ne nous vissent auec douleur maistres de Dunkerque, & ils eussent pû nous trauerser en cette conqueste; l'Estat Monarchique estant pour lors quasi destruit en leur Patrie, leur reuolte florissante, & le party du Roy presque ruiné par sa prison. Cela en apparence les deuoit pousser à nous nuire, & sur cela aussi les Espagnols les en auoient sollicitez. Mais de plus pressantes considerations les arrestoient; & par les maximes d'vne bonne Politique, l'incertitude de s'accommoder auec l'Armée Escossoise, qui tenoit leur Roy, & la crainte que ses fidelles sujets ne se souleuassent, si elle se declaroit en sa faueur, les obligeoient en vne si grande decision d'affaires, de conseruer leurs hommes & leur argent,

Et comme aux changemens des Estats, tous les obstacles sont perilleux, dans les premiers fondemens de la Republique qu'ils desseignoient d'établir, ils ne vouloient nous donner aucune occasion de rupture ; & selon la neutralité qu'il estoit necessaire qu'ils affectassent en cette conjoncture delicate, ils ne permettoient rien aux Espagnols, dont nous n'eussions la mesme licence.

Mais ce qui rompoit entierement les desseins des Espagnols, estoit que les Hollandois attendant la Paix generale, dont les apparences sembloient specieuses, se preparoient encore à quelque expedition, & ne vouloient pas si tost abandonner la cause publique, ni leurs Alliez. On asseuroit mesme qu'ils alloient marcher en diligence vers Liere ou vers Malines, & l'on discouroit desia de la prise d'vne de ces Places. Or quoy que le peril ne fust pas si grand, & que les Hollandois ne se hastassent que lentement, il est certain toutesfois qu'ils eussent formé vn siege, si contre leur attente ils eussent trouué vne Place despourueuë. Ainsi les Espagnols estoient autant obligez de s'opposer à leurs desseins qu'ils auoient esté au commencement de leur guerre, & se trouuoient non seulement priuez du secours de leurs garnisons, qu'ils tenoient à la frontiere des Estats, mais de plus il falloit qu'ils y enuoyassent de leurs troupes.

Pour ce sujet ces Generaux, au moment qu'ils ne faisoient que de s'assembler a Nieuport, se trouuerent obligez de se separer ; & par ce moyen toutes leurs entreprises demeurerent sans effet. Estans seuls ils n'estoient pas assez forts pour songer à reparer la perte de Dunkerque par quelqu'autre conqueste considerable, & ils n'osoient aussi se tenir dauantage ensemble, de crainte d'vne

nouuelle perte du costé des Hollandois.

En ces extremitez, comme cette Nation ayme le faste des apparences, & donne tout à la renommée, ils resolurent qu'auant que de se quitter, ils marcheroient vers Dunkerque, pour faire croire qu'ils la vouloient secourir, & qu'ils tomberoient apres tout d'vn coup sur Furnes, ne desesperant pas de pouuoir la regagner auec la mesme promptitude que le Prince l'auoit prise; & pensant par vne telle conqueste, non seulement satisfaire en quelque chose à l'expectation de leurs Peuples, mais encore nous incommoder, en nous ostant les fourrages. Sur cette resolution, vn iour apres l'arriuée de Bex, ils firent la reueuë de toutes leurs troupes; & partant de Nieuport, vinrent camper au village d'Adinkerque, & autour de l'Abbaye des Dunes. Ces lieux sont entre Furnes & la mer, & se trouuent sur le chemin que les Ennemis auoient à tenir pour marcher à nous. On creut aussi-tost qu'ils pourroient attaquer nos Lignes, en faisant eux-mesmes courir le bruit, afin de dissimuler leur dessein, & de tesmoigner que veritablement ils nous vouloient combattre. Pendant que leurs soldats s'y preparent, & que dans la crainte d'vn si furieux assaut, la plus grande partie cache sa tristesse sous l'affectation d'vne fausse ioye, ils enuoyerent reconnoistre Furnes. Par hazard ceux qui y allerent, soit qu'ils ne pûssent faire le tour de la Place, soit qu'ils se contentassent de la visiter par où ils auoient creu qu'on la pourroit attaquer plus facilement, n'en regarderent que les endroits qu'on auoit pris le plus de soin de fortifier. Apres auoir bien consideré ces defenses, estant surpris de les voir si bonnes, ils rapporterent que non seulement Furnes ne se pouuoit prendre

prendre d'assaut, mais que quand bien on l'assiegeroit regulierement, ils la trouuoient en tel estat, qu'ils ne voudroient pas respondre de l'euenement du siege. Sur ces nouuelles, ils perdirent tout espoir de rien executer de considerable; & Bek sans s'arrester dauantage, marcha auec sept Regimens d'Infanterie, & trois de Caualerie, vers le Demer & la Nethe; pour s'opposer aux Hollandois. Les autres retournerent camper proche de Nieuport & de Dixmuyde; reduits desormais à se contenter de sauuer ces deux Places, apres la perte de Dunkerque. Ainsi tous ces grands preparatifs, & tant de vaines ostentations, furent dissipées. Le Prince qui sur la creance generale de leur attaque, estoit sorty de ses retranchemens auec quelque Caualerie, à dessein de les obseruer, auant qu'ils vinssent aux Lignes, n'ayant trouué que les vestiges de leurs logemens abandonnez, retourna au Camp, & renuoya aussi-tost sur le bord du Lis la Ferté-Seneterre, qui s'estoit approché iusques à Bergues, pour se trouuer au combat.

Pendant que les choses se passent ainsi, les assiegez poussez par leur valeur, conduits par vn excellent Capitaine, & esperant d'estre secourus, ioignoient par tout les actions de courage aux stratagemes de l'art militaire, n'obmettant rien de ce qui pouuoit seruir à leur defense. Ils se trouuoient incessamment, ou au combat, ou au trauail. Ils disputoient auec opiniastreté les retranchemens que nous attaquions. Quand nous les auions emportez, ils en esleuoient incontinent d'autres; opposant tousiours de nouueaux obstacles à nos armes, & arrestant nostre victoire à chaque pas qu'elle faisoit. Ils resistoient aux

veilles, aux fatigues, aux bleſſures. De noſtre coſté, vne defenſe reſoluë donnant du dépit & de la honte à nos ſoldats, & l'émulation & l'ambition de nos Officiers les preſſant de courir à l'enuy à l'eſtime, & à la fortune, les François au lieu d'eſtre rebutez, s'animoient par la difficulté & par le danger. Le Prince meſme tenoit à honneur que ce ſiege fuſt ſignalé par quantité d'actions fameuſes ; & ſçachant combien il luy ſeroit glorieux de ſubjuguer auec peu de gens, & en peu de iours, vne Place capable d'arreſter long-temps de grandes Armées, employoit la derniere vigueur à l'attaquer, & s'efforçoit autant qu'il pouuoit d'en haſter la priſe. Ainſi le peril & la fureur croiſſoient par tout également. Ie ſerois trop long, ſi ie voulois raconter en détail les exploits de chaque particulier, n'ayant aucun deſſein que de ſuiure briefuement le fil d'vne narration fidele. Ie ne veux pourtant pas deſrober le luſtre aux actions heroïques qui ſont venuës à ma connoiſſance, deuant au contraire les placer le plus auantageuſement qu'il me ſera poſſible dans l'eſtime des honneſtes gens, où maintenant, par l'injuſtice du ſiecle, la vertu trouue pour l'ordinaire toute ſa recompenſe.

Apres que la Mouſſaye & Mioſſans furent ſortis de garde, Chabot qui ſucceda au premier à l'attaque du Baſtion auec le Regiment de Perſan, & trois cens Polonois, gagna le haut de la contr'eſcarpe. L'eſcarmouche fut fort rude; Molancre, Capitaine de Perſan, tomba ſur la place ; Malortie & du Fays ſes compagnons, & cinq Lieutenans, en retournerent bleſſez ; l'ouurage meſme demeura long-temps abandonné, les trauailleurs ayant pris eſpouuante. Enfin le Prince aſſeura la victoire par

ſa preſence, & fit acheuer le logement. Les aſſiegez creuſerent auſſi-toſt vne trauerſe ſur la main droite, qui nous auroit fait beaucoup de peine, ſi Caſtelnau releuant Chabot, ne l'euſt ſoudain emportée.

D'autre coſté, à l'attaque de l'ouurage à Corne, Sirot ſuiuy du Regiment d'Orleans, de celuy de Noirmonſtier, & de trois cens Polonnois, gagna deux trauerſes, d'où il chaſſa les ennemis. On remporta entre les morts, Bize Major du Regiment d'Orleans, & trois Lieutenans bleſſez. Or comme la Place eſtoit plus foible par cét endroit, & que les aſſiegez y remüoient auſſi la terre auec plus d'aſſiduité, ils ſe retrancherent en diligence derriere trois redans, qu'ils enuironnerent de paliſſades. Mais Roanette venant à ſon tour, y pouſſa trois ſappes, & auançant beaucoup vn trauail ſi difficile, oſta aux Aſſiegez les moyens de s'y affermir dauantage.

La nuit du premier Octobre, Noirmonſtier & Laual entrerent aux deux tranchées, & reſolurent enſemble, à quelque prix que ce fuſt, de ſe rendre maiſtres de la contr'eſcarpe, que tous nos aſſauts n'auoient pû iuſqu'alors entierement emporter. Laual commandoit en cette occaſion les Regimens d'Anguien & de Conty, auec vne troupe de Polonnois. Il ſepara à droit & à gauche, les Officiers & les ſoldats qu'il vouloit qui commençaſſent l'attaque; & prenant le milieu auec ceux qu'il choiſit pour combattre auec luy, fit donner l'eſpée à la main par trois endroits. Tout fut renuerſé d'abord au lieu où il combattit, & la contr'eſcarpe du baſtion gagnée. Mais lors qu'il commençoit à s'y couurir, trauaillant luy-meſme parmy les ſoldats, comme il poſoit vne barique,

il fut porté par terre d'vn coup de mousquet qu'il receut à la teste, & mourut quelques iours apres de cette blessure, qu'on auoit au commencement iugée fauorable. La douleur de sa perte fut commune à toute l'Armée. Le Prince en particulier en tesmoigna vn sensible desplaisir. C'estoit vn ieune homme d'illustre naissance, ambitieux d'honneur, & capable de porter bien loin ses esperances, si la mort qui le prit dans la plus belle fleur de sa vie, luy eust laissé le temps d'adiouster l'experience à la valeur. Il estoit au reste fort bien fait de sa personne, & tesmoignoit dans sa conuersation vne bonté & vne franchise naturelle, qui faisoient souhaiter son amitié, & qui le rendoient agreable à tous ceux qui le pratiquoient. Aussi-tost qu'il fut blessé, on l'emporta dans sa tente, où le Prince le vint visiter; & peut-estre que son accident eust mis du desordre parmy les troupes, si Clermont-Vertillac, Mareschal de Bataille, qui s'estoit trouué à ce combat, ne les eust raffermies. Cét Officier continua le trauail, acheua le logement, & vers le Midy du iour suiuant, commença à descendre dans le fossé.

Cependant Noirmonstier, qui menoit le bataillon des Gardes de la brigade de Rantzau, ayant, au mesme moment que Laual attaquoit, donné à trois endroits, auec Courcelles & Dennemarie, poussa les Ennemis à coups d'espée, & du haut du glacis qu'il gagna, fit ietter tant de grenades, & faire vn si grand feu de mousqueterie, qu'il les contraignit de quitter la contr'escarpe de la Corne. Dennemarie & du Vouldy, Lieutenans aux Gardes, y furent blessez. Deux Sergens tuez, auec quatre-vingts soldats qui y

moururent, ou qui demeurerent hors d'estat de seruir. Toute la nuit Noirmonstier, sans perdre de temps, estendit vn logement de six vingts pas, le long de la pallissade, auec vn retour qui le flanquoit, & qui voyoit encore par le reuers le chemin couuert. Dés la pointe du iour, il sappa pour descendre dans le fossé, & sur le midy il dressa vne batterie de trois canons, qui fut iugée necessaire pour démonter deux pieces qui tiroient incessamment de la Corne.

Ce iour pensa estre funeste à l'Empire des François, & oster à la maison d'Austriche le plus glorieux & le plus formidable de ses Ennemis. Le Prince, selon sa coustume, estoit allé visiter les nouueaux ouurages, afin de les mettre en leur perfection. Là pendant qu'il donne ses ordres, Richard Ingenieur & Capitaine au Regiment d'Orleans, fut tué proche de luy. Comme si ce premier hazard eust esté vn auertissement pour vn plus grand, en retournant en son quartier sur les cinq heures du soir, & repassant dans les tranchées, vne volée de canon emporta la teste à vn valet de pied qui le suiuoit, & dont il se trouua si proche, qu'il fut couuert de sang, & que les esclats du crane le blesserent au col & au visage en cinq ou six endroits. Dans cét extréme peril, il demeura auec vn air serain & tranquille ; & par la constance inesbranlable qui parut en luy, dissipa la frayeur des siens, espouuentez du danger qu'ils luy voyoient courir. Ainsi cét accident ne seruit qu'à confirmer l'opinion que tout le monde auoit conceuë, que sa teste estoit chere au Ciel, & que les Destins reseruoient vne si illustre vie pour executer de fort grandes choses. D'Anuille & Montausier s'estant trouuez alors prés du Prince,

eurent part à l'honneur de ce danger. Quelques-vns ont escrit, que ces deux auoient esté terrassez par les ais qui soustenoient la tranchée, que le boulet auoit abatus sur eux, persuadez sans doute des premiers bruits, qui augmentent ou diminuënt la verité, selon la passion ou l'ignorance de ceux qui les sement : mais les tesmoignages que nous auons eus d'eux-mesmes, destruisent cette fausseté.

La nuit suiuante Pallüau auec les Regimens de Mazarin & de Vatteuille, poussant le dernier trauail de Clermont, s'élargit des deux costez dans le chemin couuert, & osta aux assiegez les trauerses qu'ils auoient coupées à droit & à gauche. En cette occasion, Ieansac Aide de Camp, eut le bras cassé d'vne mousquetade.

A l'autre attaque, Quincé commandant les Gardes Suisses de la brigade de Gassion, & les Vvalons de Bournonuille, passa le fossé, bien moins profond & moins large que deuant le bastion, & attachant le Mineur à la Corne, l'y mit heureusement à couuert.

Cependant Picolomini & Caracene, arrestez inutilement à Nieuport, & pressez sans cesse de la douleur de voir perir Dunkerque à leurs yeux, pour ne rien obmettre, se resolurent, nonobstant le vent qui estoit tousiours contraire de tenter le chemin de la mer, & de tascher par le moyen des petits vaisseaux qu'ils auoient preparez, & par la connoissance parfaite que leurs matelots auoient de la coste, de faire entrer quelque secours dans la Place. Si ce dessein eust reüssi, ils esperoient que le mauuais temps qui continüoit, & les incommoditez du campement, pourroient nous obliger à leuer le siege ; ou du moins que

ruinant nos troupes, la prise d'vne Ville nous cousteroit vne armée. Pour cét effet ils prirent à Nieuport trente belandes, qu'ils remplirent de leurs plus hauts Chefs & de leurs meilleurs soldats, & qu'ils mirent en mer sous la conduite de leurs plus experimentez Pilotes. Cette flotte partit pendant la tourmente, chacun estant resolu à surmonter toutes les difficultez, par la pensée de la gloire, par le desir de la recompense, & par le reste des choses qui poussent d'ordinaire les hommes à mespriser le peril. Le succez pourtant ne respondit pas à tant de promesses inutiles, & la ioye des Dunkerquois, qui du haut de leurs murailles regardoient venir ces belandes, se changea bien-tost en tristesse. Aussi-tost que les Espagnols se virent découuerts par les Hollandois, & que leurs Matelots eurent reconnu que Tromp faisoit appareiller pour venir à eux, tout d'vn coup, soit que la crainte les saisissant leur ostast le iugement, soit, comme ils ont dit depuis, qu'ils ne peussent resister au vent & à la mer, ils s'abandonnerent à la fuite; & sans faire le moindre effort pour trajetter, ils se sauuerent à Nieuport, iusques où Andonuille, qui s'estoit auancé auec nos fregates pour les combattre le premier; leur donna la chasse.

Les gens entendus à la marine demeuroient d'accord, que parmy la perte des belandes qu'on eust prises, ou coulées à fonds, s'ils eussent hazardé le passage, quelques-vnes eussent pû eschapper & se ietter dans la Place, mais elles y fussent entrées inutilement. Car elle estoit alors tellement pressée, qu'il n'y auoit qu'vn fort grand secours qui pûst la garantir. La mine qu'on auoit creusée toute la nuit & tout le matin sous l'ouurage

à Cornes, se trouuoit profonde de quinze pieds, & l'on ne doutoit point que l'effet n'en deust estre grand, en vn terrain assez propre. Par consequent la Corne ne pouuoit plus gueres tenir, & apres la perte de cette fortification, les Dunkerquois couuerts seulement des murs de leur Vieille-ville, incapables de longue defense, alloient estre contraints de se rendre.

En cela la Fortune seconda l'opinion publique, & reduisit bien-tost les assiegez à l'extremité. Sur les deux heures apres midy on donna le feu à la mine. Soudain la violence de la poudre enleua la terre & la muraille, qui se trouuerent aux enuirons du fourneau, & laissa vne grande ouuerture à vn des costez de la Corne. Quelques soldats paresseux, surpris par cette fureur, furent poussez en l'air, & retomberent à demy démembrez, accablez de pierres, & enuelopez de la poussiere & de la fumée. Clanleu fit aussi-tost marcher à la breche les Suisses de Molondin, qui l'ayant trouée sans defense, y commencerent vn logement. Ils auoient desia posé prés de quarante bariques, quand les assiegez sortans de derriere deux trauerses, où ils s'estoient retirez pour laisser passer l'effet de la mine, voyant qu'il n'y auoit plus à craindre que les ordinaires risques de la guerre, vinrent à eux la teste baissée; & quelque resistance qu'ils pûssent faire, les chasserent d'abord de ce haut de la Corne, où ils s'alloient retrancher. Les Suisses pleins d'indignation, reprirent la charge, & la continuërent long-temps auec vne fortune douteuse. Le combat s'attacha à coups de main, cruel & opiniastre, les nostres estant accoustumez à vaincre, & les Dunkerquois voyans qu'il falloit perir, s'ils perdoient ce retranche-

ment. Cependant la fumée du grand feu qu'on faiſoit des tranchées & de la Ville, & l'horrible tumulte qui s'eſleuoit dans la meſlée, ayant dérobé le iour, & oſté la connoiſſance aux combatans; tout d'vn coup les deux partis, qui dans vne meſme confuſion croyoient chacun que leur ennemy euſt de l'aduantage, ſe retirerent de chaque coſté, & laiſſerent au milieu d'eux le logement abandonné. Ce grand deſordre dura bien deux heures. Le calme eſtant enfin reuenu, les noſtres commencerent les premiers à ſe reconnoiſtre. Clanleu alors les remena à la breche, où, pour agir auec plus de ſeureté, & faire executer ſes ordres ſans trouble, il voulut qu'ils regagnaſſent la hauteur du logement barique à barique, & qu'ils trauaillaſſent pied à pied. Il employa à cela le reſte de la iournée, ſans que les Ennemis le pûſſent plus eſbranler, & laiſſa à Mioſſans qui le releuoit, le logement preſque en ſa perfection. En cette occaſion nous perdiſmes vn Capitaine, deux Lieutenans y furent bleſſez, & cinquante Soldats y demeurerent morts ou hors de ſeruice. La perte des aſſiegez égala la noſtre.

Il ne faut pas obmettre la mort de Semur, dont l'accident eſt d'autant plus digne de pitié, que ſa generoſité luy fut funeſte, & qu'il perdit la vie pour vouloir la conſeruer à vn autre. Belloy & luy faiſoient leur charge de Sergent de bataille, & ſouſtenoient la pique à la main la fureur de la ſortie des Ennemis. Il y auoit entre ces deux de l'eſtime, il y auoit de l'émulation. Aucun deux ne vouloit ny quitter le peril le premier, ny y laiſſer ſon compagnon: L'honneur & le courage les y arreſtoient. En cette honnorable conteſtation, Belloy fut renuerſé d'vn coup de pierre. Semur

ſans ſonger à ſa conſeruation, eſtant couru pour le releuer, pendant qu'il s'occupe en ce deuoir, il reçoit vne mouſquetade dans la cuiſſe, dont il mourut quelque temps apres. Belloy reuint du combat, & ſe trouua dés le iour ſuiuant en eſtat de rendre ſeruice.

Au meſme temps que l'on combattoit ainſi à cette attaque, Arnauld qui eſtoit entré en garde dans nos trauaux du baſtion, accompagné du Regiment de Picardie, de trois cens Anglois, & de deux cens Polonnois, emportoit les trauerſes que les aſſiegez auoient reſtablies dans le chemin couuert de la contr'eſcarpe.

Ie crains que ie ne ſois ennuyeux, ſi ie continuë à remarquer la furie de ces attaques, décrite deſia aſſez de fois. Ie ne me ſerois pas meſmes ſi fort attaché à en donner ſouuent le deſtail, ſi ie n'y auois eſté obligé par la grandeur de chacune, qui bien que preſque ſemblables, ne laiſſent pas d'eſtre toutes dignes du teſmoignage de l'Hiſtoire. Et puis i'ay creu que ie ne pouuois les obmettre ſans faire tort à la valeur des François, & à celle des aſſiegez; eſtant certain qu'il ne s'en eſt pas fait, où l'on n'ait combatu de prés, & où les braues hommes ne ſe ſoient infiniment ſignalez. Mais ce qui m'a le plus obligé à eſcrire exactement iuſqu'aux moindres choſes, c'eſt que Dunkerque ayant eſté priſe en treize iours depuis l'ouuerture de la tranchée, & le principal luſtre de cette conqueſte ſe rencontrant dans la difficulté du ſiege, & dans la briefueté du temps; il falloit que le Lecteur remarquaſt facilement, qu'il ne s'eſtoit preſque point paſſé de moment ſans combattre, que le Gouuerneur de Dunkerque n'auoit pas perdu vn

pied de terre ſans s'y retrancher ; & ce qui donne de l'eſtonnement aux plus entendus en cette ſorte d'ouurages, c'eſt que les trauaux qu'on nous oppoſoit, eſtoient conduits auec tant d'artifice & de iugement, qu'apres qu'on les auoit emportez, on eſtoit contraint de s'y couurir, dautant qu'on y demeuroït expoſé aux batteries de la Place ; au lieu qu'aux autres ſieges, ou bien l'on eſt à couuert derriere les retranchemens que l'on gagne, ou pour le moins il y a peu de choſe qu'il y faille r'acommoder.

Arnauld ſe trouuant au milieu du peril pour haſter l'ouurage, & ne ſe contentant pas d'auoir oſté ces trauerſes aux Ennemis, ioignit enfin par vne Ligne de communication les deux attaques au bord du foſſé : il commença apres vne ſappe, pour le percer ; il fit apporter des faſcines pour ietter dedans, & l'emplir ; il mit vne piece de canon en batterie, à deſſein de conſeruer les tranchées, qui ſe traçant auec moins d'eſpace, à meſure qu'on approchoit de la Place, eſtoient auſſi plus aiſément enfilées de l'artillerie des defenſes, & auoient beſoin que l'on y tiraſt pour les ruiner.

Marſin le releua, auec le Regiment de Perſan ; & vn bataillon d'Anglois, & continua toute la nuit à faire ietter des faſcines, pour taſcher de combler le foſſé. Mais comme il ſe trouuoit extraordinairement large & profond, & que les Ennemis en incommodoient le trauail, on ne put encore faire paſſer le Mineur au baſtion, & l'on fut obligé, pour faciliter la ſtructure du Pont qui y menoit, de dreſſer vne nouuelle batterie.

Cette meſme nuit, Mioſſans auec les Gardes

Françoises de la brigade de Gassion, acheua de se loger sur l'ouurage à Cornes, & poussa vne sappe à vn retranchement, que les Ennemis luy auoient desia opposé.

Quelques heures deuant le iour, Picolomini vint le long de la gréue iusques à nostre estacade; & donna l'alarme au quartier de Gassion. On luy auoit persuadé qu'il pourroit faire entrer du monde dans Dunkerque par cét endroit, & se retirer sans danger, pourueu que son dessein fust secret, & qu'il prist bien les auantages de la nuit, & du retour de la marée. Or quoy qu'il connust que cette entreprise ne sauueroit pas la Place, il estoit neantmoins obligé de la tenter, à cause des auantages qu'il y rencontreroit pour soy, ou d'y auoir ietté du secours, ou du moins d'auoir esté le seul de tous les Generaux de Flandres qui eust osé venir iusqu'à nos retranchemens. Estant donc party de Nieuport, suiuy de cinq cens Maistres des meilleurs de son Armée, il auoit marché pendant la nuit auec vn tel ordre & vn si profond silence, & ses guides l'auoient mené si adroitement, qu'il auoit trompé la diligence de nos batteurs d'estrade, & qu'il s'estoit approché de l'estacade, sans auoir esté découuert. Il eut alors quelque esperance qu'il pourroit faire passer ses gens. Mais nostre garde d'Infanterie qui veilloit soigneusement sous les armes, ayant fait vne furieuse descharge sur eux, il se vid obligé de se retirer.

Aussi-tost le Prince fut auerty de cette approche des Ennemis. Il monta au mesme temps à cheual, & sortant des Lignes auec deux Regimens de Caualerie, marcha en haste plus de deux lieües par le mesme chemin qu'ils tenoient en se

retirant : mais il luy fut impossible de les attraper, Picolomini s'estant sauué à toute bride, sur ce qu'il auoit iugé qu'il ne manqueroit pas d'estre suiuy, & qu'il ne pouuoit éuiter d'estre défait, s'il donnoit au Prince le moindre temps de le ioindre.

Cependant le Prince desormais asseuré de la prise de Dunkerque, qui ne dépendoit plus que du temps, voyant qu'il luy en restoit assez, ou pour conquerir Dixmuyde, ou pour munir Courtray, pour tout le Quartier d'hyuer, s'il pouuoit obliger Lede à se rendre, sans allonger sa defense iusques aux dernieres extremitez ; & voulant mesnager quelques iours pour rafraischir ses troupes, se resolut de ioindre la negociation aux armes ; & d'essayer d'auancer la fin du siege par le moyen d'vne Conference. Pour cét effet il escriuit au Gouuerneur de Dunkerque ; *Qu'ayant à traiter auec luy d'vne affaire qui le regardoit, & qui luy estoit de grande importance, il eust bien desiré luy enuoyer vne personne de condition pour luy expliquer ses intentions.* Vn Tambour porta cette lettre, & à la mesme heure Lede respondit ; *Qu'il tiendroit cette Conference à tres-grand honneur : mais qu'estant obligé de rendre compte de ses actions au Conseil d'Espagne, & aux Generaux des Pais-Bas, il ne iugeoit pas qu'il luy fust possible auec bien-seance, de receuoir vn homme de consideration dans sa Place, sans en auoir eu la permission : Qu'il pouuoit bien à ce défaut en enuoyer vn au Camp ; & que si son Altesse l'auoit agreable, on iroit le lendemain receuoir ses commandemens.* Au reste la lettre estoit fort respectueuse, & ne manquoit pas mesme de la politesse & des graces de nostre langue. Le Prince ayant agreé la condition, Iacinte

de Veëre, General Major de l'Armée de Lamboy, sortit le iour suiuant de Dunkerque, & se rendit au Camp sur les dix heures du matin. Le Prince apres auoir receu ses ciuilitez, entrant d'abord en matiere, luy dit : *Qu'ayant tousiours estimé la valeur, en quelque lieu qu'il l'eust rencontrée, il n'auoit aussi iamais negligé d'occasion de la fauoriser. Qu'il croyoit qu'on deuoit aimer la vertu chez les Ennemis, & qu'il estoit honneste aux victorieux de faire des graces aux vaincus, quand leurs actions les en rendoient dignes. Qu'ainsi le Gouuerneur & les Officiers qui auoient defendu Dunkerque, meritoient & pouuoient attendre de luy toute sorte de bons traitemens, pourueu qu'ils ne s'ostassent pas à eux-mesmes les moyens de les receuoir. Qu'ils deuoient se contenter de l'auoir arresté iusqu'alors, deuant vne Place qu'il auroit bien plustost soûmise, si d'autres qu'eux l'eussent defenduë. Qu'ils auoient acquis en ce siege toute la gloire qu'ils en auoient pû esperer; qu'ils auoient entierement satisfait à leur honneur; qu'il falloit à present qu'ils songeassent à leur seureté, & qu'ils capitulassent promptement, s'ils ne se vouloient entierement perdre. Qu'ils deuoient considerer que les Armees de Flandres n'ayant osé combatre, s'estoient separées; que les Fregates de Nieuport venoient de fuir; qu'il n'y auoit plus de secours à attendre du dehors, & que la plus vigoureuse defense qu'ils pûssent faire doresnauant, en l'estat où il les auoit reduits, ne retarderoit plus leur perte que de quelques iours. Qu'en cet estat, quoy qu'ils fussent hors d'espoir de tout salut, il feroit pourtant cette grace à leur valeur, de les laisser sortir de Dunkerque auec honneur; mais que s'ils attendoient la derniere extremité, ils le contraindroient malgré luy d'vser des rigueurs de la guerre, & de les destiner à vne fascheuse prison.*

Veëre parut fort ſurpris du diſcours du Prince, & s'excuſant d'y rien reſpondre, ſur ce qu'il n'auoit aucun pouuoir de traiter; & ſur ce qu'il eſtoit ſeulement enuoyé pour entendre ſes volontez, reprit le chemin de Dunkerque, promettant d'en informer Lede, & de rapporter la reſponſe auant que le iour ſe paſſaſt.

Dans cette negotiation il ſe rencontra deux conjonctures qui obligerent Veëre à ſolliciter la reddition de la Place, & l'on eſprouua cette fois qu'il ne faut iamais donner à negocier les affaires, qu'à ceux qui dans les choſes qu'ils traitent, ſont exempts de la crainte & de l'intereſt. Cét homme auoit eſté autrefois noſtre priſonnier, en la bataille où Lamboy fut défait par le Mareſchal de Guebriant, & s'eſtoit, à ce qu'on dit, ſauué de nos mains auec aſſez de mauuaiſe foy. Cela luy faiſoit apprehender d'y tomber de nouueau: de ſorte qu'il auroit choiſi tout autre party, pluſtoſt que de ſe reſoudre à venir priſonnier en France. D'ailleurs, comme il ſe trouuoit dans Dunkerque, auec cinq Regimens & quelque artillerie de l'Armée de Lamboy, & qu'il iugeoit bien, s'il perdoit ſes troupes & cét equipage, que le credit & la fortune de ce General, à laquelle la ſienne eſtoit iointe, diminuëroient; il ne pouuoit conſentir à vne telle perte; ny ſacrifier cét intereſt particulier à l'vtilité publique: & ainſi il retournoit à deſſein de faire tous ſes efforts pour obliger le Gouuerneur à capituler.

Ces choſes n'eſtoient pas cachées au Prince; & comme il auoit deſcouuert l'émotion de Veëre, & qu'il en penetroit la cauſe, il ſe reſolut de luy faire augmenter ſa terreur, afin de le fortifier

d'autant plus dans la pensée d'amener Lede à capituler. Pour cét effet il choisit Palliiau, & sous couleur de faire accompagner Veëre, le renuoya auecque luy iusques où il deuoit rentrer dans la Ville. Palliiau a naturellement l'esprit adroit, & comme sa conuersation est enioüée & diuertissante, il gagne croyance auprés de ceux qu'il entretient, & persuade apres auoir pleu. Par le chemin ayant beaucoup entretenu Veëre de l'extremité de la Place, de la foiblesse de leur Party, de la clemence du Prince, de la fermeté de ses resolutions, & du malheur où le Gouuerneur de Dunkerque se pouuoit precipiter; lors qu'il vid qu'il s'esbranloit de plus en plus, tombant insensiblement sur le suiet des troupes de Lamboy, & sur les difficultez de sa prison; & feignant de s'interesser par des principes d'honneur & de generosité dans ces infortunes qui le regardoient, il ménagea si adroitement sa conuersation, qu'il ne le quitta point, qu'il ne le iugeast entierement resolu à obtenir la reddition de la Place; tant l'esprit humain s'emporte auec rapidité aux impressions que la peur luy donne; & tant il est vray que la raison ne sert qu'à augmenter la creance du peril, lors qu'on est espouuenté.

Estant entré dans la Place, il trouua Lede auec des lettres que les Generaux d'Espagne luy auoient fait passer par vne fregate de Nieuport, qui s'estoit coulée pendant la nuit, ayant eu le vent & la marée fauorables. Ces lettres estoient pleines de beaucoup de loüanges de sa valeur, & sous de grandes promesses l'exhortoient à tenir encore quelques iours. Il sembloit mesme qu'il s'y preparast, se flattant de l'opinion d'auoir en cela rendu vn grand seruice au Roy Catholique, & de l'es-

perance que les promesses qu'on luy faisoit ne seroient pas inutiles. Mais apres que Veëre luy eut fait connoistre qu'on le trompoit; *Qu'il ne deuoit rien attendre de la foiblesse d'Espagne, que sa defense seroit desormais vaine, qu'elle ne feroit qu'irriter le Prince, & qu'il se falloit preparer à vne longue prison en païs ennemy, s'il ne vouloit composer*; *ces considerations iointes à vne principale, de conseruer vne Armée à son party, en conseruant sa garnison, composée de quantité d'Officiers, dont la perte se repare difficilement, & qui dans le miserable estat, où la pauureté & les longues guerres ont reduit la discipline militaire, entretiennent seuls les corps.* Toutes ces raisons, dis-je, ployerent son esprit, & le firent resoudre à traitter. Ioint qu'il apprehendoit d'estre oublié en prison, s'il s'y iettoit par vne obeïssance aueugle & infructueuse; & qu'il connoissoit assez qu'il est ordinaire à la Cour d'abandonner la vertu si-tost qu'elle deuient persecutée, ou qu'elle est absente.

S'estant confirmé dans cette deliberation, il renuoya Veëre pour capituler, auec ordre exprés d'obtenir assez de temps pour estre secourus par les forces Espagnoles; voulant faire cét honneur aux armes du Roy son maistre, quoy qu'il n'en attendist rien, & iustifier aussi sa reddition par le tesmoignage de leur foiblesse. Il escriuit au mesme temps à ses Generaux pour les aduertir de sa capitulation, & les informer des raisons qui l'obligeoient à ne pas tenir dauantage. Il leur disoit entr'autres choses, venant à parler de soy; *Qu'il n'auoit pas voulu, sans consideration & sans auantage pour eux, s'exposer pour cinq ou six iours, à passer dans vne prison le reste de sa vie, des-ia assez auancée, & presque vsée au seruice de son Roy; &*

pourtant qu'il auroit pû encore attendre douze iours à sortir ; s'il auoit esté aussi certain qu'ils fussent venus le deliurer de nos armes, comme il l'estoit qu'ils n'en auoient pas le pouuoir.

Mais ce dernier article sembloit plus difficile à executer qu'à promettre. Car du costé des Mareschaux, Sirot auec les Regimens d'Orleans & de Noirmonstier, & cent cinquante Polonois, auoit enfin chassé les Ennemis du dernier retranchement qu'ils auoient sur l'ouurage à cornes ; & ainsi il ne restoit plus gueres de trauail pour aller au bord du fossé de la Vieille-ville. De mesme à l'attaque du bastion, où nous auions perdu Vignaut Sergent de bataille, les grandes difficultez estoient surmontées ; La Moussaye qui menoit les Regimens d'Anguien & de Fabert, & vn bataillon d'Anglois, venoit d'acheuer le pont de Fascines, & de laisser le Mineur en estat de s'attacher. Tellement que de cette sorte les promesses du Gouuerneur estoient plus esclatantes que solides, & plus grandes que veritables.

Veëre reuint au Camp vers le soir, portant pouuoir de capituler. Et aussi-tost le Prince donna ordre à Pallüau, & à Arnauld, homme intelligent & d'vne longue experience pour les choses de la guerre, de traitter auec luy. Apres quelques contestations, ils arresterent ensemble les Articles de la composition, & passerent à l'ordinaire des choses communes aux autres capitulations. Ils conuinrent entr'autres ; *Qu'on laisseroit au Gouuerneur & à ses soldats toutes les marques d'honneur ; que les Regimens de Lamboy sortiroient auec leur artillerie ; qu'on donneroit aux Armées d'Espagne trois iours de temps pour venir secourir Dunker-*

que, & qu'apres ce temps on la remettroit entre les mains du Prince. Cette Capitulation fut ſignée à l'inſtant du Prince, & du Gouuerneur. En meſme temps on amena des oſtages de la garniſon, ceux des Compagnies Eſpagnoles, ceux des troupes de Lamboy, & des Magiſtras de la Ville, & ſans tarder dauantage, Veëre partit pour Nieuport, où il eſperoit rencontrer ſes Generaux.

Cette nuit nos Officiers qui eſtoient de garde, ne laiſſerent pas d'aller aux tranchées. A l'attaque des Mareſchaux, Roanette auec les Gardes Suiſſes, & les Vvalons de Bournonuille, pouſſa ſon trauail iuſqu'à fleur-d'eau du foſſé de la Vieille-ville.

A l'autre attaquè, Chabot conduiſant les Regimens de Conty & d'Albret, & vn bataillon de Polonnois, reprit quelques trauerſes, où les Ennemis eſtoient retournez, & mit le Mineur à couuert ſous le baſtion. Mais comme la Fortune trauerſe d'ordinaire la felicité; au poinct que l'aſſeurance de la Capitulation ſembloit eſloigner le danger, & qu'on eſtoit preſt de ioüir de la victoire, pendant que Chabot ayant donné ſes derniers ordres, repaſſe le Pont pour ſe retirer, il fut frappé par la teſte des eſclats d'vne grenade, & mourut quelques iours en ſuitte de ſa bleſſure. Cét accident cauſa beaucoup de douleur au Prince, qui l'auoit touſiours tenu entre ſes plus familiers. Pour luy, il teſmoigna vne grande conſtance en ſa mort, qu'il vid venir auec fierté, & qu'il receut en la meſpriſant.

On fit cependant tréues, en attendant le retour de Veëre, & l'on poſa des gardes à tous les

trauaux, afin qu'il ne s'y entrepriſt rien de nouueau. A deux iours de là il reuint, peu trompé du mauuais ſuccez de ſon voyage duquel il n'auoit rien eſperé, & qu'il auoit entrepris ſeulement pour la reputation de ſon Party, & pour avertir ſes Generaux de pouruoir à tous les lieux où le Prince pourroit apres ſa conqueſte, tourner ſes armes victorieuſes.

Enfin, le temps du ſecours eſtant ſur le poinct d'expirer, dés le ſoir du dernier des trois iours que l'on auoit accordez, Veëre remit entre les mains du Prince toute la Nouuelle-ville, Mioſſans, qui commandoit à ſon tour, y entra auec deux eſcadrons de Caualerie, & ſix cens hommes pris dans les bataillons des Gardes Françoiſes & Suiſſes de la brigade de Gaſſion. Il marcha apres, comme on en eſtoit demeuré d'accord, iuſqu'à la porte de Nieuport de la Vieille-ville, pour s'en ſaiſir. Le Gouuerneur fit alors quelque difficulté de donner cette derniere porte. Mais enfin y ayant eſté obligé par ſa capitulation, nos ſoldats s'en rendirent Maiſtres, & y paſſerent toute la nuit ſous les armes, à vne pique des Ennemis.

Le lendemain onzieſme iour d'Octobre, les troupes ennemies commencerent à en ſortir ſur les huit heures du matin. Le Prince moins pour aſſiſter à ſon triomphe, que par vn deſir d'empeſcher les deſordres, & de voir Lede qu'il eſtimoit, ſe trouua ſur le chemin par où elles deuoient paſſer. Cent cinquante cheuaux furent les premiers qui parurent : Ils eſtoient ſuiuis des cinq Regimens de Lamboy, apres quoy venoit le bagage. On voyoit en ſuitte l'artillerie des Alle-

mans, & deux canons de la Ville qu'on auoit accordez par le traitté. L'Infanterie Eſpagnole marchoit la derniere, ſouſtenuë encore de cent cinquante cheuaux. Toutes ces troupes eſtoient en eſtat de combattre. & pouuoient ſe monter à dix-ſept cens hommes de pied. On auoit fourny aux bleſſez & aux malades, des bateaux pour les porter à Nieuport. Lede venoit le dernier, monté ſur vn bon cheual, & accompagné de ſes principaux Officiers.

Auſſi-toſt qu'il apperceut le Prince, il mit pied à terre, & l'aborda auec beaucoup de reſpect. Le Prince qui eſtoit auſſi deſcendu de cheual, dés qu'il l'auoit veu prés de luy, le receut fort ciuilement. Apres les premiers complimens, & quantité de loüanges reciproques, qui pourtant retournoient toutes au victorieux; comme le Gouuerneur eſtoit preſt de ſe retirer, le Prince l'arreſta, & le conuia de voir paſſer la garniſon qu'il vouloit mettre dans Dunkerque. Noirmonſtier s'auança auſſi-toſt en la conduiſant, & entra dans la Ville à la teſte du bataillon des Gardes Françoiſes de la brigade de Rantzau, des Regimens de Piedmont & d'Orleans, des Suiſſes de Molondin, & des Polonnois de Cabrée. Ces corps marchoient à la file, & auec ce qui eſtoit entré d'infanterie le iour precedent, faiſoient bien deux mille quatre cens hommes, des plus braues de nos troupes.

Pendant qu'ils paſſent, & que le Prince s'en entretient auec le Gouuerneur, celuy-cy comparant tacitement la fortune du Siege de Maëſtrik auec ſa fortune preſente, & conferant les grandes qualitez des deux fameux Capitaines qui

l'auoient vaincu, ne se pouuoit lasser d'admirer le Prince. Les puissantes Armées, l'abondance de toutes choses, la longueur du temps, auoient rendu Federic Henry de Nassau victorieux. En cette occasion le Prince ayant eu tout contraire, sa prudence & sa valeur luy sembloient surpasser de loin celle du General des Estats; & par cette comparaison, il se tenoit plus glorieux de s'estre defendu treize iours d'vne partie de nos Armées, que d'auoir arresté plusieurs mois toute la puissance des Hollandois.

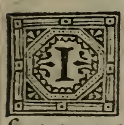
La garnison estant passée, Lede prit congé du Prince, qui luy donnant les Gens-d'armes de la Reine, que Franquetot commandoit, pour l'escorter iusques à Nieuport, entra dans Dunkerque. Il trouua dans les magasins quantité de poudre, de mesche, de boulets, d'armes, de bleds, de fourrages, & du reste des munitions de bouche & de guerre: sur les fortifications, plusieurs canons de fonte, vn grand nombre de pieces de fer; & dans le Port, deux grands vaisseaux, trois flustes, & treize fregates, que les particuliers armoient en guerre, & qui tenoient nos mers du Ponant dans vne honteuse sujettion. Estant tres-aisé de voir que les Assiegez auoient eu en abondance tout ce qu'il leur falloit pour se defendre, & que la seule valeur les auoit domptez.

Le siege de Dunkerque finit ainsi. En ce temps toute l'Europe tenoit les yeux tournez sur le Prince, mais parmy tant de Nations qui regardoient auec estonnement les merueilles de sa vie, il ne se trouuoit personne qui ne confessast que sa fortune estoit beaucoup au dessous de sa vertu.

FIN.



LA CONSPIRATION DE VALSTEIN.



L n'y a point de doute que la Conſpiration de Valſtein n'ait eſté vne des plus fameuſes entrepriſes des derniers ſiecles, & que les perſonnes qui ſe plaiſent au recit des grandes actions, & qui veulent profiter des défauts ou des vertus des hommes celebres, n'en trouuent l'Hiſtoire tres-neceſſaire & tres-agreable. C'eſt à mon auis ce qui a obligé beaucoup de gens d'eſprit à nous en laiſſer diuerſes Relations, que i'eſtimerois parfaites, ſi elles n'eſtoient point intereſſées. Mais certes l'animoſité des partis contraires dans leſquels la plus part des Autheurs ſe ſont rencontrez, s'eſt encore inſenſiblement trouuée dans leurs Liures; & de cette ſorte les inuectiues ou les flateries y ont pris la place que la ſeule verité deuoit occuper. Quelques-vns ont accuſé l'Empereur de cruauté; pluſieurs ont loüé ſa Prudence & ſa Iuſtice; ceux-cy ont parlé de Valſtein comme d'vn monſtre; ceux-là comme d'vn Heros, pendant que le meſpris des morts, les faueurs de la Cour de Vienne, la haine de la maiſon d'Auſtriche, & le deſſein de plaire, ou de nuire, leur ont oſté la liberté de parler.

Voila pourquoy il me semble que n'estant preuenu d'aucun de ces mouuemens, & me sentant également éloigné de la crainte & de l'esperance, ie ne feray rien contre la modestie;, si apres tant d'habiles gens j'escris encor l'Histoire de cette Conspiration selon la verité, au moins autant qu'il me sera possible. Màis il faut premierement parler, & des mœurs, & de la puissance de cet homme.

Albert Valstein eut l'esprit grand & hardy, mais inquiet & ennemy du repos; le corps vigoureux & haut; le visage plus majestueux qu'agreable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, trauaillant tousiours, supportant aisément le froid & la faim, fuyant les delices, & surmontant les incommoditez de la goute & de l'âge, par la temperance & par l'exercice; parlant peu; pensant beaucoup; escriuant luy-mesme toutes ses affaires; vaillant & judicieux à la guerre; admirable à leuer & à faire subsister les Armées; seuere à punir les soldats; prodigue à les recompenser, pourtant auec choix & dessein; tousiours ferme contre le mal-heur; ciuil dans le besoin; ailleurs, orgueilleux & fier; ambitieux sans mesure; enuieux de la gloire d'autruy: jaloux de la sienne; implacable dans la haine; cruel dans la vengeance; prompt à la colere; amy de la magnificence, de l'ostentation & de la noueauté; extrauagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, & ne manquant iamais du pretexte du bien public, quoy qu'il raportast tout à l'accroissement de sa fortune; mesprisant la Religion qu'il faisoit seruir à la Politique, artificieux au possible, & principalement à paroistre desintéressé; au reste, tres-curieux & tres-clair voyant dans les desseins

des

des autres ; tres-auiſé à conduire les ſiens ; ſur tout adroit à les cacher, & d'autant plus impenetrable, qu'il affectoit en public la candeur & la liberté, & blaſmoit en autruy la diſſimulation, dont il ſe ſeruoit en toutes choſes. Cet homme ayant eſtudié ſoigneuſement les maximes & la conduite de ceux qui d'vne condition priuée eſtoient arriuez à la Souueraineté, n'eut iamais que des penſers vaſtes, & des eſperances trop éleuees, mépriſant ceux qui ſe contentoient de la mediocrité ; en quelque eſtat que la fortune l'eut mis, il ſongea touſiours à s'accroiſtre dauantage ; & enfin eſtant venu à vn tel point de grandeur, qu'il n'y auoit que les Couronnes au deſſus de luy, il eut le courage de ſonger à vſurper celle de Boheme ſur l'Empereur : & quoy qu'il ſceut que ce deſſein eſtoit plein de peril & de perfidie, il mépriſa le peril qu'il auoit touſiours ſurmonté, & creut toutes les actions honneſtes ; quand outre le ſoin de ſe conſeruer, on les faiſoit pour regner. Il eſt vray que l'ambition & la conjoncture des affaires, & des accidens de ſa fortune, luy repreſentant ſon entrepriſe iuſte & facile, le pouſſerent en ſuite à la vouloir executer. Mais il eſt neceſſaire auant que d'en commencer le recit, de faire vn diſcours de ſa vie iuſques au temps de ſa reuolte, afin que l'on ſoit mieux informé des cauſes qui l'obligerent à conſpirer, & des moyens qu'il en eut.

Ceux qui ont dit que la fortune auoit tiré Valſtein de la boüe, & que ſa naiſſance eſtoit obſcure, ont failly par malice ou par ignorance ; car ſon pere eſtoit Baron des confins de Boheme, c'eſt à dire l'vn des plus grands Seigneurs de ce Royaume là, auquel il n'y a ni Ducs, ni Marquis, & bien peu

de Comtes ; les Barons y estans si jaloux de leurs dignitez, que quand vn Duc estranger veut se faire naturaliser Boheme, ils l'obligent à quitter son titre, & à se contenter du leur. Mais de plus, comme ils mesurent la grandeur des familles par l'ancienneté, quelques Autheurs ont conté celle des Valsteins entre les principales, encore qu'elle ne fut pas des plus accommodées. Son pere l'éleua en la Religion Protestante dont il faisoit profession, & voulut qu'il apprist les Lettres ; mais son esprit turbulent n'estant pas propre aux repos des Muses, les Maistres le chasserent de l'Escole, parce qu'au lieu d'estudier, il ne s'occupoit qu'à faire des ligues contre ses compagnons, & à les souleuer contre l'obeïssance & la discipline, tant le naturel a de force en cet âge, auquel il n'est, ni caché par la dissimulation, ni corrigé par la prudence. Cela contraignit ses parens de le mettre à la Cour plustost qu'ils n'auoient deliberé, & de le donner Page au Marquis de Burgau fils de l'Archiduc Ferdinand d'Inspruch. En cette condition estant tombé, sans se blesser, d'vne fenestre fort esleuée, sur laquelle il s'estoit endormy, il se fit Catholique ; & s'imaginant qu'apres cet heureux accident il estoit reserué à quelque chose de grand, il sortit de Page pour voyager, & se rendre digne de ce que le destin sembloit plus promettre. Il vid l'Allemagne, l'Angleterre, la France ; s'accommoda aux mœurs & aux habits de ces païs ; s'instruisit de leur situation, de leurs loix, & de leurs forces, prit de chacun ce qu'il iugea de meilleur ; & enfin s'arresta à Padouë, ayant curieusement visité le reste de l'Italie. Ce fut là qu'il se repentit d'auoir negligé les Lettres, absolument necessaires à vn grand homme, & qu'il se rendit capables des Arts,

s'il ne s'y rendit pas ſçauant;mais particulierement il s'attacha à l'eſtude de la Politique, & de l'Aſtrologie, qui eſtoient ſelon ſon genie & ſes deſſeins, ſe plaiſant infiniment à ces maximes, qui ſont deteſtées en public par ceux qui les pratiquent en ſecret, & ſe figurant dans les Aſtres des grandeurs immoderées, qu'il ne laiſſoit pas pourtant d'eſperer, encore que la raiſon ſemblaſt l'en eſloigner tout à fait. Ainſi s'en eſtant retourné chez luy, l'eſprit remply de vaſtes pretentions, & voyant qu'auec ſon peu de bien il ne luy eſtoit pas poſſible d'entreprendre aucune des choſes qu'il s'eſtoit imaginées, il ſe reſolut pour s'accommoder, de rechercher en mariage vne veuue fort riche, & d'vne illuſtre naiſſance. Il ſe mit ſi bien aupres de cette femme par ſon adreſſe, qu'elle le prefera en l'eſpouſant à quantité de tres-grands Seigneurs qui eſtoient engagez deuant luy en cette recherche, & encore meſme apres ſon mariage, elle en demeura, à ce que l'on dit, ſi eſperdument amoureuſe, & ſi ialouſe, qu'elle le penſa tuer, luy ayant baillé à boire vn de ces philtres qui troublent l'eſprit au lieu de le gagner, & font d'eſtranges rauages dans les corps qui en ſouffrent la violence; venins d'autant plus inéuitables, qu'ils tiennent lieu à ceux qui les donnent, de marques d'affection. Il n'eſtoit pas encore bien guery de l'effort de ce poiſon, lors que ſa femme venant à mourir ſans enfans, & l'ayant inſtitué ſon heritier, le laiſſa maiſtre d'vn tres-grand bien. La guerre de l'Archiduc Ferdinand & des Venitiens, ayant commencé vn peu apres dans le Frioul, il embraſſa l'occaſion qu'il auoit ſi fort ſouhaittée, & qu'il croyoit ſi neceſſaire pour luy, s'imaginant qu'aux habiles le chemin des armes eſtoit le plus aſſeuré

& le plus court pour aller à la grandeur ; au lieu que la paix pouuoit bien enrichir beaucoup de gens, mais qu'elle n'en esleuoit que tres-peu. Si bien qu'ayant enroollé à ses despens trois cens Caualiers bien faits, il vint offrir son seruice & cette troupe à l'Archiduc, au siege de Grandisque, où par sa liberalité à tenir table pour les Officiers, & à secourir les soldats dans leurs necessitez, par sa conduite à la guerre souuent heureuse & tousiours particuliere, faisant des actions signalées, loüant celles des autres, parlant peu de soy-mesme, agissant auec vigilance & soin, tenant ses troupes dans l'abondance quand toute l'Armée pâtissoit; il se mit en reputation d'vn homme qui parmy beaucoup de bonnes qualitez, en auoit d'extraordinaires, & acquit auec l'amitié de Ferdinand, la charge de Colonel des milices de Morauie.

Les troubles de Boheme ayant suiuy, & les grands de ce Royaume conspiré contre l'Empereur, Valstein demeura fidele, quoy que les reuoltez le sollicitassent d'entrer dans leur party, par l'offre des premiers emplois, & par l'esperance des recompenses de la guerre. Mais luy n'en pretendant pas moins de l'Empire, & preferant encore le certain & l'honneste, aux choses douteuses & tumultuaires, apres auoir tasché vainement de reprimer la sedition de Prague, comme il vit qu'il ne pouuoit conseruer les troupes de Morauie dans l'obeïssance, & que ses compatriotes auoient confisqué ses biens, il enleua ce qu'il pût de l'argent public, & se retira à Vienne, où il fut pourtant obligé de le restituer, ne luy restant pour toute chose que douze mille escus qu'il en auoit destournez, & dont il leua mille Cuirassiers. Il ne faut pas que j'obmette icy vne particularité que ie trouue es-

crite, & qui marque bien le ſoin particulier que la Fortune prenoit de cét homme. C'eſt qu'au commencement de ces premiers troubles, & deuant que les ſeditieux euſſent entrepris la guerre, les principaux de ce party eſtant entrez en armes, & ſans permiſſion, iuſques dans le cabinet de Ferdinand, & là, luy ayant fait leurs propoſitions auec vne telle inſolence, que le Comte de la Tour portant la main ſur la garde de ſon eſpée, oſa dira que celle qu'il tenoit ſatisferoit à leur demande, ſi on les refuſoit; dans la terreur & la ſurpriſe de Ferdinand, Valſtein arriua par hazard auec vne troupe d'élite qu'il auoit leuée, & qu'il vouloit luy faire voir; ce qui obligea ces audacieux, qui ſe crûrent trahis & perdus, de ſe ietter aux pieds de ce Prince, auquel depuis il fut touſiours agreable iuſques au dernier temps de ſa faute. Cependant les belles choſes qu'il executa pendant cette guerre, & entre autres ſix mille Hongrois qu'il deffit auec quinze Cornettes de Caualerie, luy attirant enſemble vne extreme gloire, & vne extreme enuie, (car perſonne n'a encore pû ſeparer ces deux choſes) le Prince de Lieteſtain commis pour iuger les rebelles de Boheme, & pour gouuerner ce Royaume repris ſur le Palatin, l'accuſa à Vienne; mais luy qui connoiſſoit parfaitement la nature de la Cour, où l'abſence eſt criminelle quand elle n'eſt point defenduë, & où on trouue touſiours la ſeureté ſi l'on a dequoy l'acheter, ſe rendit à Vienne auec ſoixante mille eſcus, & non ſeulement y fit loüer ſon innocence; mais encore y voulant acquerir des gens d'authorité qui pûſſent le proteger, & ſoûtenir ſa fortune, outre que l'artifice & l'intereſt luy gagnerent beaucoup de Miniſtres, il eſpouſa vne fille de Charles d'Arach, principal Conſeiller

& Fauory de Ferdinand ; & de plus par le credit de ſon beau-pere , & le ſecours d'argent qu'il bailloit à l'Empereur dans ſes preſſantes neceſſitez , il obtint outre ſes Cuiraſſiers , deux Regimens d'Infanterie , & ſe fit pouruoir de la charge de Sergent Major de bataille.

Les victoires de ce Party , & la foibleſſe des Reuoltez , ayant en apparence aſſoupy la guerre , Valſtein qui voyoit où tendoient les choſes , qui connoiſſoit que la rebellion eſtoit diſſimulée plutoſt qu'eſteinte , & que les ligues qui ſe faiſoient par toute l'Europe contre la maiſon d'Auſtriche la pourroient ſurprendre dépourueuë , entreprit vne choſe auſſi memorable qu'extraordinaire , & dont l'execution ſembloit impoſſible pour vn particulier , qui n'auoit de credit parmy les gens de guerre , que celuy que ſes bonnes qualitez luy auoient acquis. Il offrit à l'Empereur de leuer à ſes deſpens vne armée de trente mille hommes, à la charge qu'il en ſeroit General , & fit en ſorte par ſon induſtrie , par ſes pratiques prés de ſes amis , & par l'engagement de tout ſon bien , qu'il la mit ſur pied en diligence ; ſi bien qu'ayant ſuccedé à la charge du Marquis de Montenegro , qui fut depoſé pour auoir peu heureuſement ſeruy l'Empire en Tranſiluanie , il ne fut redeuable de ſa dignité qu'à ſon ambition,& à ſa vertu. En ce haut employ , il adjouſta beaucoup à ſa gloire. Il ſoûmit la Ville & le Dioceſe d'Alberſtat , ſubjugua Hall, & ſon Eueſché, fit le degaſt dans les terres de Magdebourg , entra dans celles d'Anhalt , fortifia Deſſau , défit Mansfeld , & auec luy quatre mille Holandois aguerris , qui eſtoient les principales forces de l'armée Danoiſe. De là ayant pris Zebſt, & voyant que Mansfeld & Vveimar , auec leurs

trouppes tournoient par la Silesie vers la Hongrie pour y soûleuer les rebelles, & s'y ioindre à Gabriel Bethleem, il suiuit Bethleem & Mansfeld, & les trouuant au siege de Nouegrade, les vainquit, tailla en pieces les Ianissaires qui estoient venus au secours du Transilvain, & poussa hors de l'Allemagne Mansfeld, qui en auoit esté la terreur depuis tant d'années. Retournant en suitte dans la Silesie où Vveimar estoit mort, il obligea la moitié de ses trouppes à se rendre, surmonta le reste, prit toutes les places reuoltées, & apres auoir pacifié les Prouinces hereditaires, ramena contre le Roy de Dannemarc son armée victorieuse, à laquelle il ioignit celle de Tilly. Auec ces grandes forces il défit le Marquis d'Vrlach, subjugua l'Archeuesché de Breme, & l'Holsace, remplit ses trouppes de nouuelles leuées que Charles de Lauembourg faisoit pour les Ennemis, se rendit maistre de tout ce qui est entre l'Ocean, la mer Baltique & l'Elbe, ne laissant au Roy de Dannemarc que Gluekstade, & ce coin de terre separé par vn destroit du reste de son Royaume; & quoy que ce Roy voulut encore tenter la fortune, il en fut tousiours mal traité. Valstein le chassa de la Pomeranie, où il auoit fait descente & progrez; & l'obligea à remonter dans ses nauires, où il n'auroit peut-estre pas trouué de seureté, si Valstein eust eu des forces maritimes; si bien que depuis ce temps iusques à la paix de Lubec, le Danois n'entreprit plus rien, & se contenta de secourir par mer ceux de Stralsund, qui seuls auoient pû arrester le Torrent des armes Imperiales, ausquelles tant de Nations s'estoient opposées inutilement

En cet Estat florissant de l'Empire, Valstein voulant que son maistre profitast de ses victoi-

res, & que sur la foiblesse de ses Ennemis il pût affermir pour tousiours la grandeur de sa maison, relegua premierement Tilly dans la Frise, sous pretexte qu'il y restoit encore quelques reuoltes, & qu'il y falloit faire hyuerner des gens de guerre; mais en effet, afin que l'Empereur n'eut plus le Duc de Bauiere pour Compagnon, & que pour luy il demeurast sans Competiteur, absolu directeur des choses. Apres quoy, sçachant bien que la pauureté des peuples, & l'abaissement des Grands, sont les seules voyes pour aller à la seruitude des Nations libres & peu affectionnées, au lieu de licentier cette multitude espouuantable de soldats, qui ayant tout vaincu sembloit desormais inutile; il leua encore quantité de nouuelles trouppes, & augmenta de beaucoup le nombre des Officiers, afin d'accroistre par leur dépense la disette des peuples qui les deuoient defrayer. Son exemple mesme apprit aux Chefs la somptuosité & la profusion; & pour y fournir, la rapine & la violence. Toute l'Allemagne se trouua inondée de ces trouppes. On ne distingua point les amis & les alliez, des ennemis & des neutres: L'insolence du soldat, parce qu'elle fut impunie, fut sans bornes; & en suitte l'oppression des peuples,& leur haine contre Valstein qu'ils croyoient autheur de tant de maux. On enuoya de plus de la Cour Imperiale, vn Edit seuere, par lequel on declaroit criminels tous ceux qui se trouueroient auoir participé en quelque sorte aux conseils des reuoltes passées; par là on trouua moyen de s'asseurer, soit des Grands qui faisoient ombrage, soit des particuliers dont la faction pouuoit soûleuer les Villes, & auec cela des richesses pour satisfaire les gens de guerre, & les Courtisans; estant non

ſeulement aiſé, mais honneſte en apparence, de calomnier ceux qu'on vouloit perdre. Et afin que le Roy de Suede, que tant de miſerables regardoient comme le dernier aſyle de leur liberté, ne put quand il le voudroit, ni fomenter vne rebellion qui ſans luy n'auoit point de force, ni s'oppoſer à la domination abſoluë d'Auſtriche, que Valſtein vouloit eſtablir, apres auoir fait condamner les Ducs de Meckelbourg, comme coupables d'intelligence auec les Ennemis, & s'eſtre emparé par le don de Ferdinand, des biens & des dignitez qu'il leur venoit d'oſter; Valſtein s'aſſeura de tous les ports de la mer Baltique, excepté de Stralſund qu'il aſſiegeoit auec furie, & mit tous ſes ſoins à equiper vne flotte qui le rendiſt maiſtre de ces mers, comme il l'eſtoit de l'Allemagne. Alors il pouuoit bien malgré la haine & l'enuie, ioüir en repos de la gloire de ſes grands & fidelles ſeruices, ſi ſon orgueil qu'il auoit touſiours eu au deſſus de ſa fortune, ne l'eut point de nouueau ſurpaſſée. Mais s'eſtant laiſſé emporter à vne preſomption aueugle de luy-meſme, & à vn meſpris inſupportable des autres, pendant qu'il maltraite les Princes; que n'obeïſſant point aux ordres de Vienne, & eſcriuant à l'Empereur qu'il ſe donnât du bon temps, & ne ſe meſlaſt de rien, il auilit le commandement à la majeſté de ſon Souuerain; qu'eſtant fait Prince de l'Empire, & Duc de Meckelbourg, il veut eſtre traité d'Alteſſe; qu'il mange ſeul, fait battre monnoye, & par l'equipage, la deſpenſe, & par ſes audiences ſollicitées affecte de reſſembler aux Rois; Il corrompit la ſolidité de ſa vertu, & donna au monde de l'auerſion pour ſa vanité iniurieuſe & dereglée. Or la paix auec le Danois ayant eſté concluë à Lubec, l'Empereur extraordinairement

preſſé par les Religieux, deſquels il dependoit en toutes choſes, ſe precipita ſelon leurs paſſions, & voulut donner le dernier coup à la liberté de l'Allemagne, auant qu'elle fuſt aſſez affoiblie pour le receuoir. Il fit publier l'Edit de la reſtitution de tous les biens Eccleſiaſtiques, que les Proteſtans auoient vſurpez depuis les premiers troubles du Lutheraniſme, croyant qu'il n'en arriueroit aucun faſcheux accident, ny du dehors, puis que les Rois de Suede & de Boheme eſtoient en guerre, celuy de Dannemarc laſſé de ſes pertes, les Tranſiluains diuiſez en factions pour la ſucceſſion de Bethleem, les François occupez chez eux & en Italie, & qu'au dedans il auoit Valſtein touſiours formidable aux Factieux, & des armées preſtes d'eſtouffer par tout les ſeditions auant leur accroiſſement. Mais les Proteſtans qu'on deſpoüilloit des biens dont ils auoient herité, & qui apprehendoient qu'en ſuitte on ne leur oſtaſt encore la liberté de conſcience, ſe trouuant au deſeſpoir par ces conſiderations de Religion & d'intereſt; & les Princes de ce Party s'aperceuans bien que c'eſtoit à eux qu'on en vouloit, entre autres l'Electeur de Saxe, qui voyoit qu'on alloit enleuer à ſon fils l'adminiſtration de Magdebourg que ceux de la Ville luy auoient donnée, parce que le Pape auoit nommé pour leur Archeueſque Leopold, fils de Ferdinand; s'efforcerent de trouuer vn remede à ces dernieres extremitez, & auec l'aide des François obligerent Guſtaue Adolphe Roy de Suede, alarmé des entrepriſes qu'on faiſoit ſur la mer Baltique; & ambitieux d'honneur, de venir à leur ſecours ſous d'autres pretextes. D'ailleurs, les Princes Catholiques auſquels la grandeur de la maiſon d'Auſtriche ſe rendoit formidable: & generalement tous les

peuples accablez de la pauureté où les reduisoient les contributions & les quartiers d'hyuer, inuention de Valstein, & non de la calamité publique, demanderent à l'Empereur vne assemblee generale pour le bien & le repos de l'Empire. Principalement le Duc de Bauiere sollicita cette Diete auec l'Electeur de Mayence qu'il auoit mis dans son opinion. Le Bauarois, parce qu'il haïssoit mortellement Valstein, lequel s'opposoit aux interests de sa nouuelle dignité, soit qu'il la iugeast contraire au repos de l'Allemagne, soit qu'il eut assez d'ambition pour pretendre luy-mesme à l'Electorat, & qu'en effet, comme ont dit quelques-vns, l'Empereur le luy eust promis. Il voyoit de plus qu'on éloignoit Tilly son General, il se trouuoit luy-mesme decheu du pouuoir absolu qu'il auoit merité par sa fidelité, dans les temps les plus perilleux de l'Empire, & par ses seruices à releuer la fortune penchante de Ferdinand ; & ce qui le touchoit dauantage, estoit que le fruit de tant de peines demeuroit entre les mains de Valstein, & qu'il apprehendoit que cette puissance prodigieuse qu'il auoit aydé à establir au peril de sa vie & de son bien, ne seruit à le perdre, si son ennemy qui ne pardonnoit point, en estoit plus long-temps le moderateur. Ces considerations l'ayant ietté dans la terreur & dans la colere, qui croissent d'ordinaire à mesure que les sujets en sont iustes, il fut aussi celuy qui pressa le plus viuement l'assemblée, & la deposition de Valstein ; estant de plus poussé par Monsieur de Leon Ambassadeur de France, & par le Capucin Ioseph homme d'intrigue, Ce fut luy encore qui, pour obtenir cette Diette, & empescher l'Empereur de découurir qu'on vouloit diminuer de l'authorité qu'il auoit

vſurpée, luy donna des eſperances de l'élection de ſon fils pour Roy des Romains, & de l'acheminement inſenſible de la ſucceſſion à l'Empire. Son addreſſe reüſſit dans vn eſprit qui ne ſouhaittoit rien dauantage; car on croit ce qu'on deſire beaucoup. L'Empereur auec ſon fils ſe rendit à Ratiſbonne ſur la fin de Iuin 1630. où tous les Electeurs ſe trouuerent, excepté ceux de Saxe & de Brandebourg, qui s'excuſerent par leurs Deputez de n'auoir pû faire les frais de ce voyage, parce que la grande depenſe des garniſons de Valſtein leur en oſtoit les moyens. Et en effet, quatorze Regimens complets auoient hyuerné dans la ſeule marche de Brandebourg. Or les Electeurs, outre la neceſſité preſente, & la crainte de l'aduenir qui augmentoit leur hardieſſe, outre l'appuy du Roy de Suede qui auoit commencé la guerre en Allemagne, ſe trouuoient fortifiez par l'éloignement de quarante mille hommes, qui contre l'auis de Valſtein auoient eſté enuoyez à la guerre de Mantouë, ou qui s'eſtoient diſſipez en celle de Pologne, & de plus, ils eſtoient encouragez par les perſuaſions de l'Ambaſſadeur de France. Car ſur les plaintes que le Duc de Lorraine fit faire à la Diete, qu'vne puiſſante armée Françoiſe eſtoit à ſa frontiere, cet Ambaſſadeur aſſeura les Electeurs qu'elle n'eſtoit là que pour ſoûtenir leurs propoſitions, au cas qu'on les vouluſt refuſer. On traitta donc premierement la paix auec le Roy de France, les Proteſtans ayant intereſt qu'il ne fut pas engagé, afin de les aſſiſter plus librement. On reſolut apres qu'on s'aſſembleroit à Francfort l'année qui ſuiuoit, touchant l'Edit de la Reſtitution; beaucoup de difficultez empeſchant d'en rien determiner alors, les Proteſtans attendant qu'auant ce

temps le Roy de Suede le rendroit nul, & les Catholiques croyant que leur droit seroit fortifié par la possession qu'ils auoient. Mais quand on commença à parler des affaires de la guerre, tous ces Partis d'vne voix commune demanderent la deposition de Valstein, & il sembla qu'ils n'estoient assemblez que pour ce sujet. La haine qu'on luy portoit se trouua generale. La foiblesse de l'Empereur, que ce coup impreueu estonna, fut assez grande pour consentir en le demettant, à se despoüiller de sa puissance & de sa fortune, & pour abandonner vn homme dont on n'auroit point tant pressé la ruine, s'il luy auoit esté moins fidele, ou qu'il l'eust rendu moins redoutable. Il est vray que les Espagnols qui souuent estoient les arbitres de ses conseils, ne l'estant pas des actions de Valstein, voulurent quelqu'vn moins altier & plus obeïssant en sa place; & quoy que le Roy de Suede, lequel il se vantoit de chasser auec des verges, fust descendu en Pomeranie, ils se contenterent de Tilly que le Duc de Bauiere, voulant reprendre son authorité, leur offrit pour luy opposer. L'Empereur mesme se vit contraint de licentier les trouppes de la haute Allemagne, & de consentir à vne reforme des autres, laquelle luy en osta la plufpart; les soldats accoustumez au pillage, ne pouuant, ni rendre ce qu'ils auoient pris, ni se resoudre à ne plus rien prendre. Le desordre ne s'arresta pas là. Les Generaux Anheim & Hoffecchichen, chercherent party ailleurs; quantité d'Officiers quitterent tout à fait le seruice, & de cet Estat absolu, où toute l'Allemagne auoit tremblé sous Valstein, l'Empereur par sa foiblesse, par l'addresse des Protestans, & par la passion des siens, se trouua reduit en vn instant à redou-

ter la puissance du Suedois, dont Valstein se seroit moqué, si en son authorité on eut conserué la principale vigueur de l'Empire, ses Ministres s'apperceuans aussi bien que luy, mais trop tard, qu'ils estoient trompez, puisqu'apres auoir abandonné tous les interests de l'Empereur, sur l'esperance de faire son fils Roy des Romains, les Electeurs éloignoient sa nomination par vne remise, laquelle en ces choses tient lieu d'vn refus ciuil.

Cependant Valstein ayant apris la nouuelle de sa deposition, quoy que ce coup impreueu l'eut surpris; fit pourtant paroistre plus de regret du malheur de Ferdinand, que du sien propre. Sans parler de soy; il dit seulement que l'Empereur estoit trahy, & ses conseils corrompus; & cette mesme vertu qui luy auoit donné le baston de Generalissime, luy seruit à le resigner en apparence, sans desordre & sans douleur. Son déplaisir pourtant fut fort grand, mais fort secret, & seulement connu de ses Confidens; au lieu que celuy des armées éclata publiquement, & que plusieurs Colonels le vinrent trouuer, desquels retenant vne partie aupres de luy, il assigna aux autres, sur le reuenu de ses terres où il les enuoya, dequoy s'entretenir honorablement, ayant eu soin en cela de l'amitié & de la reputation; & voulant se conseruer des hommes qu'il iugeoit, par cette espreuue volontaire, ne le deuoir point abandonner, quelques dangers où le iettassent son ambition & son ressentiment. Car certes, sous cette profonde simulation d'esprit moderé qu'il affectoit dans sa disgrace, il cachoit vn extreme desir de vangeance, & faisoit des projets de se mettre en vn estat où l'on ne pûst luy oster l'employ, si la necessité

des affaires vouloit qu'on le rapelaſt, dequoy Gio-uan Batiſta Seny ſon Aſtrologue luy monſtroit l'eſperance fort proche, & dont il s'aſſeuroit luy-meſme par les iugemens qu'il faiſoit des deſordres de l'Empire, confirmant en cela, par ſon propre raiſonnement, les conjectures d'vn art incertain. Ainſi donc cét eſprit ſe rempliſſoit de deſſeins hautains & hardis, lors qu'il paroiſſoit ne ſonger plus qu'à viure en homme priué. Sur ce ſujet, ie ſçay qu'on a dit qu'en ce temps-là, il auoit voulu prendre party auec le Roy de Suede, par l'entremiſe du Comte de la Tour banny de Boheme, & qu'en ſuite d'vn Traitté fort auantageux pour luy, & ſur le point d'executer ce qu'il auoit concerté contre ceux d'Auſtriche, il en auoit eſté deſtourné par Arneinch General de l'Electeur de Saxe, auec lequel apres la perte de Prague, ayant eu ſous pretexte de la Paix, vne Conference longue & ſecrete, Arneinch luy auoit donné de la defiance du Suedois, & fait croire qu'il ſe vangeroit plus aiſément, s'il reprenoit le commandement des armes de l'Empire. Quelques autres au contraire, aſſeurent qu'on luy ſuppoſe ce crime, pour excuſer par de nouuelles fautes, la cruauté de ſa mort. Cette particularité pour ſon importance, ne m'eſt pas aſſez connuë.

Maintenant il me ſemble tres-à-propos de parler vn peu de ſa façon d'agir chez luy, & de ſa vie domeſtique, afin que l'on connoiſſe mieux combien toutes ſes actions tendoient à l'éleuer au deſſus des autres hommes, & qu'auec plus de certitude on iuge de ce que nous eſcriuons, à quoy certes, ces remarques ne ſemblent pas inutiles. Mais en verité, ie crains qu'en les liſant, on ne manque de foy pour l'Hiſtoire, & que les veri-

tez que ie diray, ne passent pour des descriptions de Roman. Cela pourtant ne m'empeschera pas d'en parler sans exageration, ny enuie: & pour commencer par sa demeure, les lieux qu'il habitoit sembloient moins les maisons d'vn particulier, que les Palais d'vn Monarque; car il auoit auec la pluspart des hommes cette foiblesse, de vouloir laisser en des masses de pierre des monumens de grandeur, ne songeant pas que les fascheux accidens de la nature, ou de la fortune, les pouuoient destruire en vn moment; & qu'enfin quelque soin que l'on prist de les conseruer, dans peu d'années ils se ruinoient d'eux-mesmes. Son Hostel de Prague receuoit le monde par six grandes portes, & dans vn espace fort estendu, iettoit ses fondemens sur la ruine de cent maisons qu'on auoit abatuës pour le bastir. Les appartemens en estoient beaux, magnifiques, commodes; les ornemens & les meubles, representoient le luxe & l'abondance, & le quartier qu'il occupoit les montroit auec excez. I'en décrirois volontiers le destail; les jardins embellis d'vn grand nombre de statuës, les fontaines, les grottes, les canaux abondans en poissons, despense curieuse & delicate; les volieres rares pour leur estenduë, plantées d'arbres couuerts d'oiseaux de toutes sortes, & renfermez de rayes de fer, si l'Histoire souffroit les digressions inutiles, quoy qu'agreables. Sur ce Palais, il auoit presque pris le modelle entier des autres, soit qu'il crut cette façon de bastir la meilleure, ou que par cette particuliere affectation, il voulut encore en ces choses s'esloigner de la coustume vulgaire. Ce qui se trouuoit de plus en sa demeure de Gidzin estoit, que pour nourrir son haras, il auoit fait clorre de murs vn grand

parc, dans lequel il entretenoit tousiours pour le moins trois cens cheuaux d'élite, & où d'vne tour éleuée au milieu, l'on donnoit le signal les soirs & les matins à ceux qui en auoient la charge. Car pour ses escuries superfluës en architectures, auec des mangeoires de marbre, & des fontaines qui couloient dedans; ie n'en veux pas faire vne remarque particuliere, sçachant que presque tous les Princes d'Allemagne sont soigneux d'en auoir de belles. Si la mort ne l'eust point contraint de laisser son Chasteau de Sagan imparfait, il eut peut-estre surpassé en cet édifice ceux des vieux Romains; comme il les auoit égalez agrandissant la Ville de Gidzin, y batissant vne Chartreuse, fondant vn College de Iesuites, éleuant à Glogo vn Temple pour les Protestans; admirable en ce point d'auoir construit tant d'ouurages dans ce peu d'années qu'il fut maistre de la fortune, au lieu que souuent la vie de deux Rois est trop courte pour acheuer vn Palais. Pour sa depence, c'estoit vne profusion inoüie. On seruoit cent plats sur sa table; La propreté y aydoit beaucoup à la bonne chere; cinquante Hallebardiers estoient tousiours de garde dans son anti-chambre, gens choisis pour leur mine, & connus par leurs actions. Au dehors on trouuoit des sentinelles, & par tout des Estafiers bien faits; douze hommes marchoient incessamment autour de son Palais, afin d'empescher le bruit qu'il ne pouuoit souffrir, en cela delicat iusqu'à la foiblesse. Il entretenoit soixante Pages, tous enfans d'ancienne race, qui apprenoient leurs exercices sous des maistres fameux qu'il tenoit à ses gages. Ses Liures estoient éclatans & riches. Il auoit vn nombre infiny de Gentils-hommes seruans; quatre Maistres de sa chambre

s'informoient de ceux qui luy vouloient parler; & les admettoient à l'audiance. Six Barons, & six Cheualiers se trouuoient tousiours prés de sa personne pour receuoir ses commandemens : Des Gentils-hommes de la chambre de l'Empereur, qui portoient la clef dorée, auoient chez luy la mesme place. Son grand Maistre d'Hostel estoit vn Seigneur de Marque. S'il marchoit à la campagne; dans son train; outre le grand equipage des siens, dont il entretenoit la pluspart, on contoit pour son bagage & pour sa table, cinquante chariots, attelez chacun de six cheuaux, & cinquante fourgons de quatre, auec six carosses seruans pour les gens de condition qui suiuoient sa Cour. Il faisoit de plus mener en main cinquante cheuaux beaux à merueilles, & couuerts de harnois precieux, par cinquante hommes qui montoient chacun vn cheual de prix. Ceux qui ayment la vertu frugale & modeste, blasmeront ce faste, il plaira aux autres qui adorent la vanité exterieure ; mais on iugera generalement qu'il estoit facile à Valstein, viuant plus splendidement que les Rois; de souhaitter leur rang & leur dignité. Ie n'ay point parlé de la maison de sa femme, des pensions qu'il donnoit, ni des recompenses, ni de l'argent immense qu'il espandit dans l'Europe pour estre informé de tout. I'en ay dit assez, ce me semble, pour mon dessein, & pour mon loisir ; & puis les choses de cette nature plaisent bien d'abord, mais elles lassent quand vous vous y arrestez plus long-temps qu'il n'est besoin. Reprenons donc nostre Histoire.

Apres que Valstein eut remis le commandement des armées, les Chefs qu'on opposa en sa place au Roy de Suede, manquant pour la plus-

part de l'experience des choſes militaires, & les vns de hardieſſe, les autres de preuoyance, tous de bon-heur, leur party s'affoiblit par beaucoup de pertes. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg l'abandonnans, ſe ioignirent à deſcouuert auec Guſtaue, & Tilly fut ſeul qui ſouſtint pour quelque temps le faix de la guerre. Cét homme qui poſſedoit les parties d'vn grand Capitaine, la bonne fortune, la prudence, la valeur, le ſoin, & ce qui eſt rare, la pieté; s'efforça d'arreſter les victoires de l'Ennemy, & de ne point diminuer la gloire des ſiennes. Mais ſoit qu'il ne puſt ſeul ſuffire à la conduite des armées de l'Empereur, & de celles des Princes Catholiques liguez pour defendre l'Allemagne, ſoit qu'il fuſt deſtitué de l'authorité abſoluë de Valſtein, & que n'oſant rien entreprendre ſans conſulter le conſeil de Vienne, ou des Confederez, le temps de deliberer fit perdre celuy d'agir, ſoit qu'enfin la fortune qui fauoriſe les choſes qui croiſſent, ſe plaiſe à les abandonner en leur vieilleſſe; il fut vaincu à Leipſic, & la perte de cette bataille fit decliner l'Empire vers ſa ruine. Plus de la moitié de l'Allemagne ſe vit en ſuitte ſubiuguée par les Suedois. Le Saxon prit la Boheme; le Landgraue de Heſſe ſe ietta du coſté des victorieux; l'Electeur de Treues chercha la protection des François, & le peril ſembla ſi grand au Duc de Bauiere, qu'il douta la premiere fois, s'il manquetoit de fidelité pour la cauſe commune, & pour la maiſon d'Auſtriche. On croit meſme que le Roy de Suede pouuoit acheuer la guerre par la conqueſte des païs hereditaires, s'il y eut tourné ſes forces apres le gain du combat, & pluſieurs l'ont blaſmé de n'auoir pas bien vſé de cette victoire. Mais certes, ſans examiner ce qu'on pourroit

alleguer au contraire, les conſeils des hommes me ſemblent ſujets à vne cauſe ſuperieure qui en excuſe les fautes : & dans tout ce qui arriue, il y a ſouuent vne fatalité qui emporte la ſageſſe, ou qui l'aueugle. Cependant Guſtaue s'eſtant occupé à ſoûmettre le Mein, & le Rhein ; ceux de Vienne qui virent qu'il ne venoit pas droit à eux, ayant eu loiſir de ſe raſſeurer de leur effroy, s'employerent auec diligence à chercher à leurs maux des remedes prompts & vtiles, & apres beaucoup de conſultations, l'extremité des affaires les obligea de recourir à Valſtein, qui ſeul ſembla capable de les remettre s'il l'entreprenoit. Ils conſideroient ſon eſprit, que les difficultez augmentoient, bien loin de l'eſtonner, induſtrieux & paſſionné à executer ce que les autres tenoient impoſſible ; ſa vigilance actiue, & iamais ſurpriſe ; ſa richeſſe propre à faciliter les grands deſſeins, & preſte à ſecourir la neceſſité de l'Empire ; ſon credit, ſes intelligences, le deſir des ſoldats de ſeruir ſous luy. Et comme c'eſt vn defaut de la nature humaine de n'auoir rien de moderé dans la proſperité ni dans l'affliction, ceux à qui ſa vertu auoit eſté inſupportable lors qu'elle ſembloit inutile, loüoient en luy dans vn beſoin ſi preſſant, iuſques aux choſes vaines & fortuites. Ils croyoient de plus, qu'il reprendroit ſon employ auec vne extreme ioye, que quelque offenſe qu'il euſt receuë en le perdant, l'ambition qui dominoit ſur ſes autres paſſions eſtoufferoit ſon reſſentiment ; qu'enfin cét attachement à la vie priuée, auoit moins de verité que d'oſtentation. Sur de ſemblables penſées ils reſolurent qu'il ſuffiroit de luy montrer des eſperances aſſeurées de ſon reſtabliſſement, pour le porter à en teſmoigner de l'enuie, & que l'engageant adroitement à

demander la charge qu'on luy vouloit offrir, l'obligation seroit moindre, & les conditions plus aisées. Pour ce sujet, malgré l'opposition des Espagnols,qui ne pouuoient presque consentir que l'on l'employast,ils luy despescherent Maximilian Valstein, grand Escuyer du Roy de Hongrie, l'ayant instruit autant qu'ils iugerent à propos. Car outre que c'estoit son neveu, c'estoit encore vn de ceux qu'il traittoit auec le plus d'estime & de confiance. Celuy-cy l'estant allé visiter à Zenam, où il demeuroit depuis la perte de Prague, sans venir à Vienne qui en estoit assez proche, parce qu'il y pretendoit le tiltre d'Altesse & les honneurs de Souuerain, apres l'auoir entretenu generalement des affaires de l'Empire, afin qu'il penetrast moins où tendoit la conuersation, il la tourna auec addresse sur les loüanges publiques qu'on luy donnoit dans les occurrences presentes, & sur le desir de tout le monde, de luy voir reprendre la deffense de l'Empire, luy conseillant de ne pas rejetter cette occasion,& d'aller au deuant de tant de gloire qui l'attendoit. Valstein sentit bien l'artifice, c'est pourquoy voulant selon ses projets, cacher d'autant plus son dessein qu'il le voyoit prest à reüssir, & tirer tous les auantages de la necessité des affaires; il respondit en premier lieu pour son interest, peu & modestement, il s'estendit en suite sur la douceur de sa condition, sur le desir de vieillir en tranquillité,de ne plus tenter la fortune dont il auoit esté traitté si ignominieusement, & qui quand elle luy donneroit toutes choses, luy osteroit tousiours le repos; & venant enfin à deplorer les malheurs de son Souuerain, comme s'il eust esté esmeu, il mesla à son discours des paroles tendres & douteuses, qui n'ostoient pas tout à fait

l'esperance de son seruice,mais qui la montroient presque impossible.

Or les Ministres de l'Empereur voyant qu'on auançoit peu par ce moyen, pressez du temps & du peril, se seruirent de la seule voye qui restoit, d'agir ouuertement, de suplier, d'offrir, de se soûmettre à tout pour fléchir Valstein. Le Baron de Questemberg, & le Comte de Vertemberg ses amis, y firent diuers efforts, mais inutilement; son opiniâtreté paroissant si grande qu'on desespera de la surmonter, si le Prince d'Echamberg n'y trauailloit puissamment luy-mesme. La conformité de ces trois noms me fait souuenir d'vn mot que l'on disoit alors à Vienne, que l'Empereur possedoit trois montagnes fort éleuées, Questemberg, Vertemberg, & Echamberg, & trois pierres fort precieuses, Diectristein, Lietestein, & Valstein, parce que les noms de ces Seigneuries se terminent en *stein*, & en *berg*, qui en Allemand signifient *pierre* & *Montaigne*; cela assez froidement, & selon la nature d'vne Nation, qui ayant abondamment les autres biens de l'esprit, est pour l'ordinaire destituée de politesse. Au reste, ce qui faisoit attendre tout de l'entremise d'Echamberg aupres de Valstein, c'est qu'ayant depuis longtemps vescu auec luy dans vne estroite confidence, & l'ayant tousiours puissamment seruy à la Cour, il auoit encore employé son credit pour en empescher la cheute, & ne s'estoit point du tout refroidy depuis sa disgrace. On ajoustoit à cela l'authorité de cét homme puissant sur l'esprit de l'Empereur, duquel il estoit le Directeur & le Fauory. Et certes, cette faueur n'estoit pas iniuste, & la grandeur de son merite pouuoit aller du pair auec celle de sa fortune. Il se fit donc porter à

Zenam eſtant fort incommodé des goutes,& apres auoir rendu à Valſtein des Lettres de l'Empereur dictées ſelon que cette occurence le vouloit, il luy repreſenta viuement l'honneur de ſauuer ſon Prince & ſa Patrie, l'obligation qu'on luy auroit, la beauté d'vne telle entrepriſe; la renommée & le reſte des choſes qui incitent vn eſprit paſſionné pour la gloire. Il y adjouſta les prieres de Ferdinand, qu'il fut l'arbitre de tout, qu'il diſpenſaſt, qu'il agiſt, les aſſeurances qu'il trouueroit vne obeïſſance entiere, & des recompenſes tres-grandes, luy engageant pour cela la foy de l'Empereur & la ſienne propre, qu'il ſçauoit eſtre aſſez puiſſante, & qu'il auoit touſiours éprouuée certaine. Valſtein, quoy qu'il viſt qu'il eſtoit temps de conclure, dénia pourtant au commencement ſon aſſiſtance, mais vn peu plus foiblement qu'à l'ordinaire; oppoſant comme en doute la malice de ſes Ennemis, preſts de calomnier ce qu'il feroit, la facilité de l'Empereur à les croire, & peut-eſtre à le chaſſer en ayant tiré ſeruice. Et puis quand il y auroit ſeureté pour ces choſes, il demandoit où eſtoient les trouppes dont on vouloit qu'il fut General & quels moyens de remettre des affaires deſeſperées. Mais enfin ſe voyant preſſé ſans relâche, tantoſt feignant d'acquieſcer aux perſuaſions, tantoſt de ceder à l'importunité de ſon amy, il promit ſon ſeruice, mais pour quatre mois ſeulement, pendant leſquels il vouloit eſtre ſeul & abſolu, & apres ce temps ſe demettre de cette authorité onereuſe; à quoy Echamberg conſentit, croyant qu'il ſuffiſoit alors de l'auoir engagé dans l'employ, où les Occaſions d'elles-meſmes l'obligeroient peut-eſtre à demeurer, ſi ſon ambition ne le pouuoit faire. Ainſi ayant

auiſé entr'eux ce qu'ils iugeoient vtile & à propos pour cette-heure-là, apres vne reſolution finale ils ſe ſeparerent.

Valſtein eſtant demeuré ſeul, inquiet & reſveur, commence à agiter en ſon eſprit la grandeur & la difficulté de la choſe qu'il vouloit entreprendre, les meſurant tantoſt par la crainte qui rend tout malaiſé, tantoſt par l'ambition qui ne trouue rien qui le ſoit. L'impoſſibilité d'vſurper la domination ſur vn Prince legitime, & de ſoûleuer des peuples qui font vn point de Religion de l'obeïſſance du Souuerain; le danger de confier vn tel ſecret; l'infidelité ordinaire aux eſprits factieux; les ſupplices & l'infamie s'il reüſſiſſoit mal; ſinon, le meurtre, le poiſon & la défiance de toutes choſes, l'eſpouuentoient. D'autre part, la colere des mauuais traitemens receus, la haine, l'appetit de vangeance, & plus que tout, l'auidité de regner, ne pouuant s'éteindre dans cet eſprit immoderé, le precipitoient aueuglément. Il voyoit plus de la moitié de l'Allemagne ſoûmiſe au Roy de Suede, le reſte preſque branſlant & mal aſſeuré, les Potentats de l'Europe liguez auec Guſtaue, ou mal intentionnez pour la maiſon d'Auſtriche, cette Maiſon ſur le declin, & iugeoit par ces conjonctures, le temps tres-propre à la nouueauté. Il ſçauoit bien que la ſeule extremité des affaires ayant forcé le Duc de Bauiere & les Eſpagnols, puiſſans à Vienne, de conſentir à ſon reſtabliſſement, il ne deuoit point attendre d'autre recompenſe de ſes trauaux, s'il affermiſſoit l'Empire, que de retourner à vne condition priuée, & à vne vie honteuſe & obſcure; & partant il trouuoit plus iuſte de ſe ſeruir des forces que ſes Ennemis luy mettoient entre les mains pour hazarder de les ruiner & de s'agrandir,

dir, que pour les reſtablir & ſe perdre. Il penſoit en auoir l'occaſion & les moyens ; il ſe conſideroit conſommé dans l'experience des choſes militaires, chery des gens de guerre, preſt à commander à vne armée venale, hardy, opulent, induſtrieux, touſiours ſecouru de la fortune, au lieu que l'Empereur luy ſembloit fort oyſif, peu porté aux armes, d'vn naturel doux, lent, expoſé aux tromperies, & preſque plus propre à diſſimuler les iniures, qu'à les repouſſer. Dans ce trouble violent, flotant auec doute, tantoſt embraſſant les bonnes reſolutions, tantoſt les plus pernicieuſes, apres s'eſtre long-temps tourmenté, il s'abandonna enfin aux mauuais conſeils, & determina de tenter l'vſurpation de la Boheme, ne pouuant vaincre les mouuemens de ſon eſprit aigry & vlceré, ny reſiſter à cette cruelle paſſion de grandeur qui ne le laiſſoit point en repos. Mais voyant que l'execution d'vn tel deſſein dependoit de la diſpoſition de beaucoup de choſes qui deuoient eſtre publiques & interpretées, comme il eſtoit naturellement tres-propre à diſſimuler & à feindre, il ſe reſolut ſans admettre alors aucuns Confidens de cette derniere reſolution, de la cacher ſous vn profond ſilence, & de s'employer tout entier à agir de telle ſorte, que ſes actions ſemblaſſent n'aller qu'au bien de l'Empire, quoy qu'elles euſſent vn but tout contraire, afin que ſon deſſein n'eſtant point ſoupçonné d'abord, on n'en puſt ruiner les commencemens ordinairement foibles, & que lors que l'on viendroit à le découurir, il fut en eſtat de le faire reüſſir par la force. S'eſtant donc confirmé contre le peril, & reſigné entierement à quelque choſe de plus puiſſant que ſa raiſon, ſoit que vous nom-

miez cela fatalité ou genie, il commença d'acheminer insensiblement son entreprise, pour laquelle il auoit besoin d'vn long-temps, d'vne grande fortune, & de beaucoup d'artifices. Voila en quel estat estoient les choses, & quel dessein auoit Valstein lors qu'il fut rappellé. D'abord pour remettre en reputation les affaires de l'Empereur, qui n'en auoient presque plus, & releuer la consternation des peuples, par la croyance que leur party auoit manqué de Chefs, & non pas de forces; voulant aussi établir vne grande opinion de soy, il donna les commissions de la leuée de soixante Regimens; il traitta auec Vladislaüs Roy de Pologne pour la leuée de 20000. Cosaques; il negotia auec le Duc de Lorraine pour l'engager à la guerre; il enuoya iusques en Italie faire achapt des meilleures armes, & sema par tout des bruits tres-auantageux pour son party. Et afin que les effets ne trompassent point entierement l'attente publique, & qu'auec plus de facilité il assemblast ses trouppes, desquelles dépendoit la ressource de sa grandeur, il choisit les enuirons de Znaim pour y former son corps d'armee, porté à cela par la commodité de la situation, sur les confins de la Morauie & des Prouinces hereditaires, où depuis la guerre Suedoise, l'abondance & la paix estoient encore, & où la fureur ennemie, & le mal domestique des quartiers d'hyuer n'auoient point penetré. En ce lieu, pendant qu'il escrit ciuilement aux Colonels, que dissimulant sa fierté naturelle, il s'employe pour eux auec des marques de courtoisie & d'amitié, qu'aux bons accueils il ioint la largesse & la profusion, qu'il n'épargne, ny soin, ny argent, les soldats accourans en foule sur son credit, il leua dans trois mois vne armée, sinon aussi

nombreuſe que la renommée l'auoit promiſe, au moins plus forte beaucoup que l'on ne l'auoit attenduë, aydé en cela des preſens du Roy d'Eſpagne, & de la contribution volontaire des principaux Miniſtres de Vienne, grande pour des particuliers, mais peu conſiderable dans vne telle neceſſité, ſuppleant ſur tout par ſon bien à ſecourir les pauures Officiers, & par ſon addreſſe engageant les riches a faire des trouppes de leur argent, ſur l'eſpoir de recouurer leurs auances dans l'opulence du butin & des garniſons.

Apres qu'il void toutes choſes aſſez preparées, ſe rejettant dans ſes artifices ordinaires, il eſcrit à Vienne qu'il auoit ſatisfait à ſa promeſſe, & qu'il ſe vouloit retirer; que l'armée eſtoit preſte, mais qu'il ſouhaittoit la paix domeſtique; qu'on enuoyaſt vn General; qu'on luy accordaſt le repos bien aſſeuré. Il ſçauoit pourtant que ce qu'il demandoit n'eſtoit pas poſſible; car remettant dans l'employ les Capitaines qu'il auoit entretenus dans ſa diſgrace, donnant deux ou trois Regimens à chacun de ſes parens, ou de ſes anciens affidez; auec ce pretexte d'eſpargner les payes principales, & d'aguerrir les nouueaux ſoldats ſous des vieux Chefs, obligeant les Colonels dont il s'aſſeuroit le moins, de hazarder leurs biens ſur la ſeule eſperance de ſes paroles, gagnant les principaux Officiers par les hautes charges, corrompant les ſoldats par les preſens, & generalement tout le monde par l'attente de ſa fortune; il auoit fait en ſorte que cette armée ne pouuoit ſubſiſter ſans luy, & reduit l'Empereur à vne neceſſité abſoluë de luy en conſeruer le Generalat.

Quand on ſceut à Vienne qu'il continuoit à teſmoigner du degouſt pour le ſeruice, les Mi-

niſtres d'Eſpagne & ceux de Bauiere,tenterent derechef de luy oſter le commandement. Les premiers qui gouuernoient le Roy de Hongrie, par le moyen de ſa femme abſoluë ſur ſon eſprit, & dependant entierement de leurs conſeils, vouloient prendre cette occaſion pour rendre ce Prince maiſtre des armes & des affaires. Le Duc de Bauiere apprehendoit de reuoir l'authorité entre les mains de celuy qu'il en auoit dépoüillé. Ils apportoient,les vns & les autres, pour raiſon que la puiſſance de Valſtein ayant ſoûleué l'Allemagne, la confirmeroit dans ſa rebellion ſi elle luy eſtoit renouuellée, & feroit peut-eſtre ſonger à la reuolte ceux qui iuſques alors eſtoient demeurez fidelles; Que la preſence du Roy de Hongrie rameneroit à leur deuoir les Princes & les peuples, honteux de porter les armes contre le fils de leur Souuerain,& qui le deuoit eſtre vn iour luy-meſme; Autrement quelle opinion auroit l'Europe du ſucceſſeur de l'Empire, ſi cét employ luy eſtoit oſté; & quelle plus grande marque de la foibleſſe de cét Empire, que s'il falloit recourir honteuſement à vn homme qu'on venoit de diſgracier? Que c'eſtoit condamner d'imprudence les derniers conſeils,& s'expoſer de nouueau à des perils volontaires; Que ſous pretexte du bien public on ne deuoit pas ſe fier à Valſtein, ny le mettre en eſtat de vanger les offences qu'il croyoit auoir receuës, principalement quand auec le deſir de cette vangeance, le deſſein de la domination pouuoit ſe trouuer meſlé, qui ſont deux choſes dont noſtre fidelité ſe defend malaiſément; Que cét eſprit eſtoit ſuperbe & immoderé; Qu'il laiſſoit tous les iours eſchaper de nouuelles marques de ſon indignation,& que dans la retraite de Prague, il n'auoit medité que des

desseins dangereux & vastes, que de la dissimulation & de la colere.

Mais ces considerations, quoy que pressantes, cedoient à la necessité de l'employer pour conseruer la nouuelle armée, principal soustien du party Imperial. Ferdinand mesme se ressouuenant dans la calamité presente, de l'estat formidable où ce Chef l'auoit fait regner, comme c'est l'ordinaire des malheureux de se laisser aueugler aux plus foibles esperances, se flattoit du retour de cette grandeur, & se rasseuroit par les craintes qu'on luy donnoit. Ses Conseillers, outre cela, ialoux de la direction des affaires d'Allemagne, que les Espagnols vouloient vsurper, esperant que Valstein en s'vnissant auec eux, affermiroit leur credit, fauorisoient sa cause, & publioient que la maison d'Austriche en auoit besoin, qu'il falloit reseruer l'Empereur pour vne derniere extremité, & ne pas exposer aussi le salut de ses Estats à la ieunesse & au courage de son fils, particulierement dans vne conioncture où il n'estoit plus permis de faillir deux fois, & où toute l'experience de l'art militaire suffisoit à peine. Ils adjoustoient que le Duc de Bauiere ne s'opposoit aux bons desseins, que parce qu'il est naturel de haïr ceux que l'on a offencez; qu'il preferoit ses inimitiez priuées à l'vtilité generale, & qu'il vouloit desnuër l'Empire de son meilleur appuy, lors que peut-estre il trahissoit luy-mesme l'Empire: car aussi en ce temps, la fidelité de cét Electeur deuint suspecte, & par des Lettres interceptées on découurit qu'il ménageoit la Paix auec le Roy de Suede.

Ainsi on destinoit à Valstein le soin de la guerre; mais comme il n'auoit feint tant de froideur que pour obtenir les aduantages qui deuoient seruir

de fondemens à ſon vſurpation, voyant qu'on n'agiſſoit point ſincerement, & que la haine de ſes Ennemis cedoit au ſeul deſeſpoir de leurs affaires, preſte à éclater encore toutes les fois qu'ils pourroient le ruiner auec moins de peril; Que la bonne volonté de Ferdinand ſembloit contrainte, & ſes paroles dautant moins certaines qu'elles eſtoient plus vehementes & communes dans la terreur, il ſe confirmoit de plus en plus à maintenir l'authorité par l'artifice & par la force, & croyoit qu'on ne pouuoit rien commettre d'iniuſte contre ſes mortels ennemis.

C'eſt pourquoy lors qu'apres beaucoup d'inſtances, il eut enfin declaré qu'il eſtoit preſt de faire ce que l'on voudroit, pourueu qu'on luy donnaſt ce qui luy faiſoit beſoin, Echamberg & l'Eueſque de Vienne, qui eſtoient retournez le trouuer auec vn ample pouuoir de luy accorder toutes choſes, le preſſant de propoſer ce qu'il ſouhaittoit, comme s'il euſt accepté vne Charge onereuſe, & demandé ſeulement les choſes qui pouuoient luy ayder à en ſurmonter les difficultez; il leur dit parlant hardiment, que beaucoup de raiſons l'euſſent deſtourné du commandement où il s'engageoit, ſi l'amour de ſa patrie, & le deſir de ſeruir ſon Prince, ne les auoient toutes ſurmontées; Qu'il auoit deſia employé ſon bien; Qu'il eſtoit preſt de hazarder encore ſa vie; qu'on vouloit qu'il adiouſtaſt ſon honneur, qu'il eſtimoit au delà des richeſſes & de la vie; Qu'il eſtoit ſur le point de commencer vne guerre, en laquelle il y auoit de la temerité d'eſperer vn bon ſuccez contre vn Roy belliqueux & habiie, Arbitre iuſques alors de la victoire & de la fortune, auquel il n'oppoſoit que des ſoldats noueaux ou vaincus;

qu'il ne pouuoit rien attendre de la foiblesse de l'Empire, de la diuision de son Conseil, de l'infidelité de ses Alliez; qu'il se trouuoit luy-mesme en butte à la haine & à l'enuie; que cependant en cét Estat, où tout luy estoit contraire, & où il n'a-uoit que sa vertu pour le soustenir, on attendoit auec impatience comment reüssiroit son employ; que si les bons luy en souhaittoient l'issuë heureuse, parce qu'il alloit trauailler au bien public, ses ennemis en esperoient sa ruine, qu'ils preferoient à leur patrie, preparez à l'accuser comme coupable s'il manquoit à estre heureux, & à luy imputer pour des crimes des fautes de la fortune. Que pour ces raisons il falloit qu'il s'efforçast à faire que les gens de bien ne se trompassent point, que son honneur se conseruast entier, & que la malice demeurast vaine; & qu'il estoit iuste que ceux qui malgré luy l'appelloient à de si grandes difficultez, luy accordassent les choses qu'ils iugeroient, aussi-bien que luy, necessaires à l'estat present, & sans lesquelles il ruineroit les affaires de l'Empire & sa reputation.

Apres ce discours dautant plus vray-semblable qu'il paroissoit libre & d'vn homme desinteressé, il leur donna des articles qui contenoient, qu'on le fist Generalissime des armées d'Austriche, & Arbitre de la Paix, auec vn pouuoir entierement absolu & independant; que le Roy de Hongrie ne se trouuast iamais à l'armée; qu'il pust de son authorité priuée, & sans la participation des Conseils de Ferdinand ny de la Chambre de Spire, disposer des confiscations des rebelles, des permissions & des graces, & que les Païs hereditaires fussent destinez à ses troupes pour y prendre leur quartier d'Hyuer.

Ces conditions eſtoient dures, & Valſtein pour les excuſer, alleguoit que les grandes entrepriſes n'auoient preſque iamais reüſſi, que ſous la conduite d'vn homme; que ſouuent la fin en auoit eſté malheureuſe, lors que pluſieurs s'en eſtoient meſlez; que les Romains qui auoient chaſſé leur Roy, s'eſtoient veus contraints dans les dangers de leur Republique, de créer des Dictateurs; que Guſtaue agiſſant ſeul apres de foibles commencemens, ſe trouuoit Victorieux au delà de ſes eſperances; qu'au contraire la multitude des Maiſtres venoient de perdre les meilleurs ſoldats du monde, & de mettre l'Empire pres de ſa ſubuerſion; que cét exemple touchoit aſſez pour perſuader combien l'authorité deuient foible auſſi-toſt qu'elle eſt partagée; que la crainte de la honte & le deſir de la gloire nous faiſoient agir vigoureuſement, lors qu'elles ne regardoient que nous; quand ces choſes eſtoient communes, qu'on negligeoit la reputation & le blâme où l'on prenoit peu de part. Il employoit les meſmes raiſons ſur le ſujet des negociations de la Paix, où le nombre nuit au ſecret, où les differens intereſts & la conduite diuerſe aueuglent la prudence, retardent ou deſtournent les occaſions de traitter. Il adjouſtoit qu'il ne ſembloit pas auantageux que le Roy de Hongrie commandaſt dans l'armée, ny bien ſeant qu'il obeïſt; qu'il n'eſtoit point vtile que les gens de guerre abandonnaſſent le ſeruice, pour aller chercher la recompenſe de leurs trauaux à la Cour, où leurs viſages eſtoient peu connus, & où d'ordinaire la brigue & les flateries falſifioient la verité, décrioient les bonnes actions, prenoient la place du merite; qu'il falloit que les bien-faits & les chaſtimens fuſſent preſens dans les armées ſi on vouloit con-

ſeruer l'ordre, & y gagner l'affection ; qu'on ne trouuoit point de ſoldats qui combatiſſent pour la gloire infructueuſe ; que l'enuie du gain & de la grandeur les attiroient à la guerre ; que leur ſang eſtoit le prix de leur fortune ; que l'emportement des paſſions cauſant nos fautes, le plaiſir de ſe ſatisfaire tournoit ces crimes en habitude lors qu'on ne les chaſtioit pas ſeuerement ; que ſous l'eſperance de l'impunité, les mauuais s'endurciſſoient, les bons ſe corrompoient, la diſcipline eſtoit ruinée ; qu'il ne vouloit la permiſſion d'eſtablir les quartiers d'hyuer dans les Païs hereditaires, que pour s'en ſeruir à l'extremité, & pour maintenir l'armée reduitte à cette retraitte, pendant que les autres terres de la Germanie ſe trouuoient deſolées & occupées par les Ennemis ; qu'il taſcheroit bien par tous moyens d'hyuerner ailleurs, mais ſi le ſort des armes demeurant douteux, tiroit la guerre en longueur, comme il y auoit apparence ; ou meſme que la fortune continuaſt à fauoriſer rapidement le mauuais party, qu'il ſe faudroit reſoudre à ſouffrir cette incommodité moderée, ſi l'on ne vouloit plutoſt voir les troupes Suedoiſes piller les Prouinces, & l'heritage des Ceſars deuenir la proye des Barbares.

Tout cela paroiſſoit vtile & innocent, les penſées de Valſtein eſtoient bien autres ; il tendoit à prendre la Dictature dans l'Empire, afin de rendre meſpriſable Ferdinand dépoüillé de ſa Majeſté, & reduit à vne oyſiueté entiere, & enſemble d'accouſtumer les gens de guerre à le reconnoiſtre ſeul Maiſtre, chacun attachant d'ordinaire la ſeruitude à la crainte ou à l'vtilité preſente, & ne s'eſtonnant guere de voir vſurper la Souueraineté par celuy qui en fait les actes, ſur

celuy qui s'en estant comme demis volontairement, semble l'auoir cedée au plus digne.

Or pour mieux cacher ce qu'il machinoit, & témoigner que ses desseins n'excedoient point les pensees d'vn homme priué, apres les propositions qui regardoient les affaires generales, il en fit pour luy mesme, pressant auec instance qu'on luy assignât dans l'Austriche la recompense des seruices qu'il rendroit, & que la Paix ne se pust traitter sans y comprendre sa restitution au Duché de Mekelbourg, témoignant par là qu'il ne songeoit qu'à s'attacher de nouueau, & à dependre plus que iamais de la Maison d'Austriche, & qu'il limitoit son ambition & ses esperances au seul recouurement de son ancienne dignité; demandant de plus que si on l'ostoit du seruice, il en fust aduerty six mois deuant, pour se preparer, disoit-il, à se retirer sans desordre; soit qu'il tachât de persuader que tenant son authorité indifferente & mal affermie, il estoit esloigné des pensées de la conseruer par la force; soit qu'il fust bien-aise d'auoir ce temps-là pour presser sans precipitation la fin de son entreprise, s'il s'y trouuoit obligé.

Apres qu'on luy eut tout accordé, les Espagnols s'accommodant aux affaires, & selon les temps feignant de la ioye de son rétablissement, luy enuoyerent leur Ordre de la Toison, pour vne marque publique d'honneur & de bien-veillance. Afin toutesfois qu'il ne pût penetrer que leur procedé eut rien de dissimulé ni de foible, & qu'ils ne semblassent pas abandonner tout à fait leur pretention de dominer en Allemagne; Ils proposerent qu'apres que la Boheme seroit reconquise, le Roy de Hongrie fist sejour à Prague, auec vne armée capable de defendre ce Royaume, & de le maintenir

fidelle & tranquille. Valſtein applaudit à cette ouuerture, quoy qu'il viſt aſſez où elle tendoit, bien certain d'en détourner l'execution, & y condeſcendant de peur qu'on n'auguraſt quelque choſe de mauuais de ſon refus. Le Duc de Bauiere apprehendant de ſon coſté d'attirer ſur ſes Païs la vangeance implacable de ſon ancien Ennemy, ploya auſſi durant la neceſſité, & choiſiſſant le moindre mal, rompit l'accommodement qu'il projettoit auec le Roy de Suede, & ſe ſoûmit de nouueau à la fortune de l'Empire.

Cependant la Cour de Vienne s'occupoit à des Proceſſions publiques,& par des vœux demandoit à Dieu qu'il fauoriſaſt des armes qu'on deſtinoit en effet à ſa ruïne; au lieu que Valſtein perſuadé qu'en n'agiſſant point, on s'adreſſoit vainement au Ciel qui haïſſoit les ſupplications des faineants, & qu'au contraire toutes choſes ne manquoient iamais de reüſſir quand on s'employoit auec vigilance, diligence & ſageſſe, s'occupoit ſeulement à haſter les preparatifs de ſon deſſein, & attendoit ſa bonne fortune de luy-meſme.

La mention que i'ay faite des Eſpagnols de Vienne, m'auertit d'en dire quelque choſe en peu de mots, & ſeulement pour l'éclairciſſement de la matiere. Lors que Charles-Quint eut partagé entre les ſiens l'Empire & le Royaume d'Eſpagne, ſes ſucceſſeurs demeurerent dans l'vnion; croïant qu'il eſtoit de leur intereſt de faire meſme paix, meſme guerre,d'auoir meſmes alliances;& que tout ce qui regardoit la grandeur de leur Maiſon leur eſtoit commun. Et quand ils auoient conſulté enſemble pour l'vtilité publique, ils agiſſoient en ſuitte ſeparément, & chacun faiſoit ſes affaires. Rodolphe & Mathias en vſerent de la ſorte: mais les troubles

d'Allemagne ayant obligé Ferdinand à implorer plus fortement qu'à l'ordinaite la puiſſance des Eſpagnols, ceux-cy ſe ſeruirent de ſa facilité, & d'vne occaſion ſi preſſante pour empieter ſur la fonction de ſes Miniſtres, & voulurent diriger eux-meſmes les ſecours d'hommes & d'argent dont ils l'aſſiſtoient. Comme cette premiere vſurpation leur eut reüſſi, ils ſe fortifierent dans le Conſeil de l'Empereur par les penſions & par les preſens; & deſlors rien ne s'y fit ſans leur entremiſe. Leur Ambaſſadeur eut depuis vn Conſeil particulier pour deliberer ſur ce qui ſe deuoit propoſer dans le general, où la pluſpart des reſolutions ſuiuoit ſes projets, non ſans vne extreme jalouſie de ceux d'entre les Miniſtres Allemands qui poſſedant les bonnes graces de Ferdinand, & voulant gouuerner ſeuls, tenoient à honte que des Eſtrangers ſe meſlaſſent de l'adminiſtration de l'Empire. Ainſi les deux factions eſtoient oppoſées, & l'Empire diuerſement agité. Cela nous ſuffit.

Valſtein ayant ietté ſi heureuſement les fondemens de ſa reuolte, delibera de tirer la guerre en longueur, afin d'auoir le temps de gagner à ſoy l'armée, de laiſſer ruiner le Duc de Bauiere par les Suedois, d'affoiblir luy-meſme les Prouinces hereditaires dans le quartier d'hyuer, & de s'accommoder à loiſir auec les Ennemis de ſon Maiſtre. Sans le ſuccés de ces choſes il ne pouuoit rien, & ces choſes pour reüſſir auoient beſoin de beaucoup de temps; il reſolut neantmoins d'vſer d'vne extreme diligence à reconquerir la Boheme, afin qu'apres vne ſi prompte expedition, on eût peine à le ſoupçonner de la lenteur de la guerre, & qu'il puſt comme inſenſi-

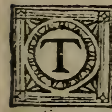
blement s'asseurer de ce Royaume. Ie ne me suis moins proposé que de reciter le détail des gestes militaires de Valstein. Plusieurs, qui de dessein formé ont escrit l'Histoire de la derniere guerre d'Allemagne, les ont soigneusement & elegamment racontez. I'en diray seulement ce qui semblera necessaire à mon sujet. * * * * * * * * * * * *





LA VIE DE TITVS POMPONIVS ATTICVS,

TRADVITE DE CORNELIVS NEPOS.



ITVS Pomponius Atticus, iſſu de l'vne des plus anciennes familles des Romains, naſquit dans la dignité de Cheualier, qui auoit eſté de tout temps en ſa maiſon. Son pere, qui fut vn homme ſoigneux, d'vne humeur tres-douce, accommodé dans ſes affaires ſelon le temps, & fort attaché à l'eſtude, ſuiuant cette inclination qu'il auoit pour les lettres, luy enſeigna toutes les choſes qu'on doit montrer aux enfans. Or Atticus dés cét âge, outre la docilité de l'eſprit, auoit encore vn agréement merueilleux dans l'air du viſage, & dans le ton de la voix. Ce qui faiſoit que non ſeulement il apprenoit en peu de temps tout ce que l'on luy preſcriuoit; mais encore qu'il reüſſiſ-

ſoit parfaitement à le reciter. Ainſi dés ſon enfance il auoit acquis beaucoup de reputation parmi ceux de ſon âge, & paru entre eux de telle ſorte, que ceux, qui ſe piquoient d'honneur, ne pouuoient voir ce progrez ſans jalouſie; juſques-là meſmes, que par ſa diligence il les obligeoit tous à aduancer leurs eſtudes. De ce nombre furent L. Torquatus, le fils de Cajus Marius, & Ciceron, tous leſquels il ſceut ſi bien gagner par ſa conuerſation, que depuis entre leurs amis ils n'eurent iamais perſonne qu'ils cheriſſent plus conſtamment qu'Atticus.

Son pere luy manqua bien-toſt, & luy eſtant encore fort ieune, lors que P. Sulpicius, Tribun du peuple, fut tué, il ſe trouua preſque en peril, parce qu'il eſtoit ſon allié, Anitia ſa couſine germaine ayant épouſé Marcus Seruius frere de ce Tribun. Atticus donc, qui voyoit alors la ville en deſordre, à cauſe du tumulte de Cinna, & tous les eſprits partagez en faueur de ſa faction, ou de celle de Sylla, s'imaginant que de la condition dont il eſtoit, il ne pourroit viure à Rome ſans choquer l'vn de ces deux partis, & trouuant le temps de cette conjoncture fort propre pour acheuer ſes eſtudes, il ſe retira à Athenes.

En ce lieu il ne laiſſa pas d'aſſiſter de ſon argent le ieune Marius, qui s'enfuyoit, ayant eſté declaré ennemy de la Republique. Car de crainte qu'vn ſi long voyage ne troublaſt l'ordre de ſes affaires domeſtiques, il auoit tranſporté à Athenes vne grande partie de ſon bien. Tant qu'il y demeura, il y veſcut de telle ſorte, qu'il ſe fit cherement aymer aux Atheniens. Et certes ce n'eſtoit pas ſans raiſon; car outre qu'il les obligeoit tous les iours par ſon credit, qui eſtoit

desia fort grand, quoy qu'en vne grande ieunesse, il les assistoit encore souuent de son bien dans leur necessité publique; & voyant que pour payer leurs debtes, ils estoient contraints d'emprunter de l'argent, & qu'ils n'en pouuoient trouuer à des conditions raisonnables, il leur en faisoit fournir sans prendre aucun interest, durant le terme qu'il leur donnoit pour le rendre : mais aussi sans permettre qu'ils passassent ce terme-là. En quoy il faisoit doublemeut leur auantage; car il ne souffroit ni que leurs debtes vieillissent par son indulgence, ni qu'elles s'augmentassent par des interests accumulez. Il adiousta mesmes à ces bons offices vne nouuelle liberalité, leur faisant vn present de bled en general, duquel chaque particulier auoit six mines, & cette sorte de mesure reuient à ce qu'on appelle Medimne à Athenes.

Au reste sa conduite estoit si adroite, & si accommodante, qu'au mesme temps qu'il se rendoit familier auec les plus petits, il ne sembloit en rien inferieur aux plus grands : ce qui fit que ce peuple luy rendit en public tous les honneurs qu'il luy fut possible, & souhaita encore passionnément de pouuoir luy conferer le droit de bourgeoisie. Il le refusa neantmoins, à cause (comme disent quelques-vns) que l'on cesse d'estre Citoyen Romain, aussi-tost que l'on l'est deuenu d'vne autre Ville.

Tant qu'il fut parmy eux, il ne voulut iamais souffrir que l'on luy dressast de Statuë : mais dés qu'il les eut quittez, il ne le pût empescher : tellement qu'aux lieux les plus saints de leur Ville, ils luy en esleuerent quelques-vnes, & mesme à Pilia sa femme, en memoire de tant de bons

offices qu'il leur auoit rendus ; car il ne s'estoit rien fait d'important dans leur Republique, que sous sa conduite, & par son auis. Ce fut donc vn effet de son bon-heur, que d'estre né dans vne Ville qui estoit la Maistresse du Monde, & de n'auoir à obeïr qu'à sa seule Patrie ; mais ce fut vn grand effet de sa prudence, que s'estant retiré dans vne Cité, qui surpasse toutes les autres en antiquité, en politesse, & en sçauoir, il s'y fist aimer, & estimer au delà de tous les autres.

Ce fut en ce lieu que Sylla, passant au retour de son voyage d'Asie, se trouua si charmé de l'honnesteté & de la doctrine du ieune Atticus, que pendant le sejour qu'il y fit, il le voulut toûjours auoir auprés de luy. Et cela certes auec raison : parce qu'Atticus parloit le Grec de telle sorte, qu'il sembloit estre né dans Athenes, & qu'il s'exprimoit toutefois auec tant de grace en Latin, qu'on remarquoit aisément dans ses discours cette politesse naturelle qui est si particuliere à ceux qui sont nez & nourris dans Rome. Il recitoit aussi des Poëmes en ces deux Langues, si agreablement, que l'on n'auroit pû souhaiter rien de mieux: Et tout cela obligeoit Sylla à l'auoir tousiours en sa compagnie, & à desirer passionnément de le remener en Italie. Il le luy demanda mesmes. Mais Pomponius luy respondit : Ie te supplie de ne me point mener contre ceux qui m'ont obligé de quitter l'Italie, de peur d'estre contraint, si ie fusse demeuré auec eux, de porter les armes contre toy. Sylla donc voulant remercier Atticus de tous les soins qu'il luy auoit rendus, commanda en partant que l'on portast en son logis toutes les choses dont ceux d'Athenes luy auoient fait des presens.

Pendant plusieurs années qu'il demeura en Grece, quoy qu'il apportast pour regler ses affaires domestiques, tout le soin dont vn bon ménager est capable; quoy qu'il employast tout le temps qu'il auoit de reste, ou à son estude, ou aux affaires de la Republique des Atheniens, il ne laissoit pas d'assister ses amis dans toutes les sollicitations dont ils auoient besoin à Rome. Car il se trouua souuent aux assemblées du peuple, lors qu'ils aspiroient à se faire élire à quelques charges: & quand il s'agissoit de quelque chose d'importance pour eux, il ne leur manquoit iamais. Entr'autres il n'abandonna iamais Ciceron dans tous les dangers qu'il courut; mais luy témoignant toûjours vne fidelité inuiolable, il luy donna mesme iusques à deux cens cinquante mille sesterces, lors qu'il se trouua contraint de s'enfuir,& d'abandonner sa Patrie.

Or les broüilleries de Rome s'estant accommodées, Atticus s'y en retourna sous le Consulat, comme il me semble, de L. Cotta, & de L. Torquatus, estant si-fort regretté de tous les Atheniens lors qu'il partit, qu'ils témoignerent bien par leurs larmes le déplaisir qu'ils auroient de son absence.

Il auoit vn Oncle nommé Q. Cecilius, Cheualier Romain, homme fort riche, & des plus familiers de L. Lucullus, mais qui estoit d'vne humeur tres-fascheuse & tres-incommode: & toutefois il sceut si-bien s'accommoder à cette humeur, qui estoit insupportable à tout le reste du monde, que sans auoir donné à son Oncle le moindre sujet de se fascher, il en conserua la bien-veillance iusques à son extréme vieillesse. Aussi sa pieté fut-elle recompensée; car Ceci-

lius en mourant l'adopta, & l'institua heritier des trois quarts de son bien, dont il luy reuint enuiron cent fois cent mille sesterces.

Il maria sa Sœur à Quintus frere de Ciceron, & ce mariage se negocia par l'entremise de Ciceron mesme, auec qui il auoit vescu en vne amitié tres-estroitte depuis le temps qu'ils estudioient ensemble, ayant mesme tousiours plus de familiarité auec luy, qu'auec son beau-frere. Et temoignant bien par là, que l'alliance contribuë beaucoup moins aux amitiés, que la ressemblance des mœurs.

Q. Hortensius, que l'on estimoit le plus éloquent homme de son siecle, fut encore son intime ami. Si bien qu'on eust eu de la peine à deuiner auec lequel il estoit le mieux; de Ciceron, ou d'Hortensius. Et ce qui paroissoit presque impossible, il auoit sceu si bien faire, que ces deux grands Personnages, qui pretendoient également à vne mesme gloire, ne parloient iamais au desauantage l'vn de l'autre, & demeuroient au contraire, par son moyen, en vne parfaite vnion.

Dans les troubles de la Republique, il fut tousiours, & parut tousiours estre du bon party; mais il ne voulut pourtant iamais se commettre aux desordres des guerres ciuiles: parce qu'il croyoit, que ceux qui s'y estoient vne fois embarquez, n'estoient non plus maistres d'eux-mesmes, que ceux qui sont battus de la tempeste, en pleine mer.

Il ne se presenta point pour demander les charges de la Republique, quoy que son credit & sa condition luy en facilitassent l'entrée. Mais il voyoit bien que l'on ne poursuiuoit plus les

magiſtratures ſelon l'ordre que les anciens y auoient eſtably : qu'à cauſe de cette furieuſe profuſion d'argent, que les diuers pretendans employoient à gagner le peuple, il eſtoit impoſſible de les obtenir ſans violer les loix ; & qu'apres les auoir obtenuës, on ne pouuoit les exercer ſans danger, dans vne ſi grande corruption des mœurs.

Iamais il ne ſe trouua aux ventes qui ſe font par l'autorité publique ; il ne voulut iamais traitter des fermes, & autres reuenus de la Republique, ny pleiger ceux qui en auoient pris les partis. Il ne parut iamais contre perſonne, ny comme accuſateur principal, ny comme ſouſcriuant l'accuſation d'vn autre. Il n'eut iamais de procez ny ciuil ny criminel.

Quoy que beaucoup de Conſuls & de Preteurs l'euſſent choiſi, pour luy donner la Charge de Prefet, dans les Prouinces dont ils auoient obtenu le Gouuernement, il ne les y voulut pourtant point ſuiure ; & mépriſant le profit qui luy pouuoit reuenir d'vn tel employ, il ſe contenta de l'honneur qu'ils luy vouloient faire. Iuſques-là meſmes qu'il ne voulut pas paſſer en Aſie auec Q. Ciceron ſon beau-frere, duquel il euſt pû eſtre le Lieutenant ; n'eſtimant point qu'il fuſt de la bien-ſeance de ſe faire le ſuiuant d'vn Preteur, apres auoir refuſé la Preture luy-meſme : en cela veritablement jaloux non ſeulement de ſa dignité, mais encore de ſon repos ; car par ce moyen il ne laiſſoit pas le moindre pretexte à la calomnie. Et les témoignages d'honneur & d'affection qu'il rendoit à ſes amis, en eſtoient bien plus eſtimez, quand on ne les pouuoit attribuer ny à la crainte ny à l'eſperance.

Il auoit enuiron ſoixante ans lors que Ceſar commença la guerre ciuile. Pendant qu'elle dura, il ſe ſeruit du priuilege de ſon âge; & ſans ſe meſler de rien, il demeura touſiours à la Ville, donnant aux deſpens de ſon bien à ſes amis, qui ſe retiroient vers Pompée, tout ce dont ils auoient beſoin. Et quant à Pompée meſme, il ne le deſobligea point, en ne ſe joignant point à luy; car il n'auoit receu de luy aucun auantage, comme vne infinité d'autres, qui voyoient, par ſon credit, leurs familles pleines d'honneurs ou de richeſſes; vne partie deſquels furent obligez par honneur, & quoy qu'à regret, de le ſuiure en cette guerre; & les autres qui ſe tenoient en leurs maiſons, ne le pouuoient faire ſans luy donner, par leur ingratitude, de iuſtes ſujets de plainte. D'autre coſté le repos où Atticus demeura, fut ſi agreable à Ceſar, qu'apres ſa victoire, ayant ordonné par ſes lettres, des leuées de deniers ſur tous les particuliers, non ſeulement il ne luy demanda rien, mais encore il pardonna au fils de ſa ſœur & de Q. Ciceron, qui auoit porté les armes ſous Pompée: ſi-bien que ſon ancienne façon de viure le mit à couuert de tous ces nouueaux dangers.

Apres la mort de Ceſar, lors que l'on croyoit que le Gouuernement & les Affaires eſtoient entre les mains des deux Brutus, & de Caſſius, & qu'il ſembloit que toute la Ville ſe fuſt tournée de ce coſté; il ſe conduiſit auprés de Marcus Brutus de telle ſorte, que ce ieune homme ne traittoit pas plus familierement auec pas vn des gens de ſon âge, qu'auec ce Vieillard. Car outre qu'il vſoit touſiours de ſon conſeil dans ſes plus importantes affaires, il l'inuitoit encore fort ſouuent à venir

manger dans sa maison. Cependant quelques-vns de ce party s'estant auisez qu'il falloit establir vn reuenu particulier pour ceux qui auoient tué Cesar, le fond duquel deuoit estre leué sur les Cheualiers ; & s'imaginans que leur dessein reüssiroit aisément, si les principaux de cét Ordre commençoient d'eux-mesmes à contribuer leur part : C. Flauius, familier de Brutus, en porta la parole à Atticus, & le supplia de vouloir contribuer le premier. Mais luy qui croyoit qu'il falloit seruir ses amis, sans s'embarrasser dans leurs factions, & qui auoit tousiours eu l'esprit fort éloigné des choses de cette nature, répondit ; que si Brutus auoit besoin de son bien, il s'en pouuoit seruir sans reserue : mais que pour l'affaire qu'on luy proposoit, non seulement il n'y porteroit personne, mais que si l'on s'assembloit pour ce sujet, il ne s'y trouueroit pas. Ainsi cette negociation qui s'estoit acheminée par le consentement de plusieurs, fut ruinée par le sentiment contraire du seul Atticus.

Cependant les choses n'estans pas demeurées long-temps en cet estat, Antoine commença à entrer en authorité, & à se voir le maistre : si-bien que Brutus & Cassius, qui iugeoient leurs affaires desesperées, se retirerent comme en exil dans les Prouinces que les Consuls ne leur auoient decernées que pour la forme. Ce fut alors qu'Atticus, qui n'auoit pas voulu mettre son argent auec ceux de ce party, au temps qu'il estoit le plus florissant, voyant Brutus quitter l'Italie, & s'enfuir abandonné de tout le monde : dans vne si pressante necessité, il luy enuoya cent mille sesterces, & ordonna encore qu'en son absence on luy en baillast trois cens, lors qu'il passa en

Epire, ne rendant pas plus de deuoirs, qu'il auoit accouſtumé a Antoine; pour le voir deuenu ſi puiſſant; & n'abandonnant pas auſſi ſes autres amis, quoy que leur fortune fuſt ſans reſource, & ſans eſperance.

La guerre de Modene ſuiuit incontinent; & ſi en cette occaſion ie me contente d'appeller Atticus prudent, ie crains bien de dire moins que ie ne dois, & de dérober beaucoup à ſa gloire. Il n'agit pas ſeulement en homme preuoyant, mais à vray dire en deuin (ſi l'on doit nommer deuination vne perpetuelle bonté de nature, qui, ſans s'éleuer & ſans s'abaiſſer, demeure touſiours en ſon aſſiette, quelques accidens qui luy puiſſent arriuer.) Antoine auoit eſté declaré ennemy de la Republique; il auoit quitté l'Italie; on eſtoit hors d'eſperance qu'il ſe puſt iamais reſtablir; non ſeulement ſes ennemis, qui eſtoient tres-puiſſans, & en tres-grand nombre, mais encore vne infinité d'autres perſonnes ſe liguoient pour trauailler à le perdre: chacun croyant faire beaucoup pour ſon auancement, de perſecuter Antoine. On pourſuiuoit ſes amis particuliers; on auoit deſſein d'oſter tout à Fuluia ſa femme; on ſe preparoit à faire mourir ſes enfans. Cependant, quoy qu'Atticus fuſt dans vne eſtroite familiarité auec Ciceron, & qu'on ne pûſt rien adiouſter à l'affection qu'il auoit pour Brutus, il ne leur accorda pourtant iamais de rien faire, au preiudice d'Antoine: mais au contraire, il cacha autant qu'il put ſes amis qui s'enfuyoient de la Ville, & leur fournit toutes les choſes dont ils eurent beſoin. Il traitta entre autres P. Volumnius de telle façon, qu'il n'auroit pu attendre

rien

rien dauantage d'vn pere. Et pour ce qui est de Fuluia, qui estoit embarrassée de procez, & en des alarmes continuelles, il seruit auec tant d'affection & de diligence, qu'elle ne fut iamais obligée de comparoistre à aucune assignation, qu'il n'y assistast tousiours auec elle, & qu'il n'interuint comme sa caution en toutes choses : mesme, comme durant son credit elle auoit acheté vne Terre payable à certain terme, & qu'elle ne trouuoit personne dans sa disgrace qui luy voulust prester de l'argent pour faire ce payement, il s'employa pour elle, & luy bailla la somme dont elle auoit besoin, sans luy limiter le temps qu'elle la luy deuoit rendre, & sans en vouloir d'interest : jugeant que le plus grand gain qui pouuoit arriuer à vn homme d'honneur, c'estoit d'estre estimé reconnoissant & prompt à faire plaisir, & voulant montrer qu'il auoit accoustumé de faire amitié auec les hommes, & non pas auec leur fortune. Et on ne pouuoit pas croire qu'il fit tout cela pour s'accommoder au temps : car personne n'auroit peu s'imaginer qu'Antoine eust jamais esté en estat de se reuoir maistre des affaires

Atticus cependant ne laissoit pas d'estre blâmé sourdement par quelques gens de condition, comme s'il n'eust point eu assez d'auersion pour les mauuais Citoyens. Mais luy, qui regloit ses actions par son iugement, regardoit tousiours plutost ce qu'il deuoit faire, que ce que les autres pourroient loüer.

Tout d'vn coup la fortune se changea : Antoine reuint en Italie, & personne ne douta plus qu'Atticus, qui estoit intime amy de Cice-

ron & de Brutus, ne fust en tres-grand danger. Pour ce suiet luy-mesme se laissant emporter à cette crainte, lors qu'il vit que les Triumuirs approchoient de Rome, il ne se monstra plus, apprehendant la proscription, & se cacha chez ce P. Volumnius, qu'il auoit secouru en vne pareille occasion (comme nous venons de dire) la Fortune se monstrant si inconstante dans tous ces temps-là, qu'il n'y auoit point de party qui ne fust à son tour, tantost dans vne puissance absoluë, & tantost dans vn extreme peril. Il fit aussi refugier auec luy Q. Gellius Canius, qui estoit de son aage, & qui luy ressembloit parfaitement en toutes choses. Et cecy doit encore seruir d'vn illustre témoignage de la bonté d'Atticus; puis qu'ayant vescu dans vne vnion fort étroite auec Canius, depuis le temps qu'ils s'estoient connus à l'Ecole, leur amitié s'augmenta tousjours jusques à leur vieillesse. Pour ce qui est d'Antoine, quoy que la haine qu'il auoit contre Ciceron fust si grande, qu'elle l'eust porté, non seulement à se declarer son ennemy, mais encore de tous ses amis; quoy qu'il eût dessein de les proscrire tous, il se trouua neantmoins tant de gens qui luy parlerent en faueur d'Atticus, qu'il se ressouuint du plaisir qu'il en auoit receu; & qu'apres s'estre enquis du lieu où il s'estoit retiré, il luy écriuit de sa main qu'il n'apprehendast rien; qu'il le vinst trouuer en diligence; qu'il l'auoit effacé luy & Gellius Canius de la liste des proscrits; & de peur qu'il ne tombast en quelque danger, comme c'estoit de nuit, il luy enuoya vne escorte.

Ainsi Atticus, en cette saison remplie de crainte,

ne garantit pas ſeulement ſa vie, mais auſſi celle d'vne perſonne qui luy eſtoit tres-chere. Car jamais il ne fit aucune ſollicitation pour ſa ſeureté, qu'il n'y joigniſt en meſme temps celle de ſon amy, afin qu'on ſceuſt qu'il vouloit ou viure ou mourir auec luy. Que ſi la principale loüange d'vn bon Pilote, eſt d'auoir garanty ſon Nauire, lors qu'il eſt battu de la tempeſte, & d'auoir nauigé ſans peril parmy les bancs & les rochers, pourquoy n'admirerons-nous pas la prudence d'vn homme que nous verrons reuenir ſain & ſauf dans le port, apres auoir eſté expoſé à tant de tempeſtes ciuiles, & qui eſtoient ſi furieuſes ?

Auſſi-toſt qu'il ſe vit garanty de ce danger, ſa principale occupation fut de s'employer à ſecourir le plus grand nombre qu'il pourroit de ceux qui en eſtoient menacez ; & voyant que le menu peuple cherchoit les proſcripts pour les tuer, & gagner la recompence que les Triumuirs auoient promiſe à ceux qui en apporteroient les teſtes : Il donna ordre qu'il ne manquaſt rien à tous ces malheureux qui voudroient ſe retirer chez luy en Epire, & il n'y en eut pas vn à qui il ne permiſt d'y demeurer tant qu'il luy plairoit. Meſme apres la bataille de Philippes & la mort de C. Caſſius & de M. Brutus, ayant entrepris la protection du Preteur L. Iulius Mocilla, de ſon fils, d'Aulus Torquatus, & de pluſieurs autres qui ſe trouuoient enueloppez dans le meſme malheur, il commanda que d'Epire on leur portaſt toutes les choſes neceſſaires en Samothrace où ils s'eſtoient retirez.

Il ſeroit difficile & peu neceſſaire de vouloir

tout dire, & il nous suffit d'auoir fait entendre, que la liberalité d'Atticus n'estoit pas vne liberalité artificieuse & interessée : ce qui se peut connoistre par la nature des affaires & des temps; car l'on ne remarqua iamais qu'il se fist de feste aupres de ceux qui auoient la puissance en main, ny qu'il abandonnast ceux qui estoient tombez dans l'affliction. A quoy nous pouuons encore adiouster pour vne belle preuue, qu'il honora tout autant Seruilia mere de Brutus, apres la mort de son fils, qu'il auoit fait lors que ses affaires étoient florissantes,

Vsant donc de cette liberalité, il fut encore assez heureux pour ne pas auoir de fascheuses inimitiez; car il n'offensoit iamais personne, & si l'on luy faisoit quelques iniures, il se trouuoit plustost porté à les remettre, qu'à s'en ressentir.

Iamais il n'oublia aucun bien fait qu'il eust receu, & iamais il ne se ressouuint de ceux qu'il auoit faits, qu'autant de temps que les personnes qu'il auoit obligées, luy en témoignoient leur reconnoissance. Par ces moyens il confirma la verité de ce que l'on dit d'ordinaire, que la fortune de chacun dépend de ses mœurs. Et toutefois il songea beaucoup plus à ses mœurs qu'à sa fortune, prenant exactement garde à ne rien faire dont on le peust blasmer iustement.

Toutes ces choses luy acquirent vne si haute reputation, que Marcus Vespasianus Agrippa, qui alors, à cause de son credit & de la puissance du ieune Cesar, duquel il estoit le fauory, pouuoit prendre à Rome tel party qu'il eust souhaité pour se marier, choisit neantmoins son al-

liance, & ſouhaita plutoſt la fille d'vn Cheualier Romain, que quantité d'autres, qui eſtoient bien de meilleure maiſon. Il eſt vray auſſi qu'il faut dire que ces nopces ſe firent par l'entremiſe de Marc Antoine, l'vn des Triumuirs qui gouuernoient l'Eſtat, lequel aimoit beaucoup Atticus, & ſi fort, qu'il ne tint qu'à luy de ſe seruir de ſa faueur, pour augmenter ſon reuenu de pluſieurs grandes poſſeſſions. Mais il ſe trouua ſi peu attaché à ſes intereſts, que s'il vſa de cette authorité d'Antoine, ce fut ſeulement pour tirer ſes amis hors de l'incommodité & du danger.

Cecy éclata auec beaucoup de gloire, pour luy principalement pendant la proſcription. Car comme les Triumuirs, ſelon la couſtume qu'ils auoient en ce temps-là, eurent vendu le bien de L. Saufeius Cheualier Romain, & de meſme âge qu'Atticus, parce qu'il auoit quantité de belles Terres en Italie; quoy que d'autre coſté l'eſtude de la Philoſophie l'euſt arreſté depuis pluſieurs années à Athenes, où il ne ſe meſloit point de la Republique; Atticus trauailla en cette occaſion auec tant de chaleur & d'adreſſe, que le meſme homme par lequel on mandoit à Saufeius qu'il auoit perdu ſon patrimoine, luy apprit en meſme temps la nouuelle comme il l'auoit recouuré.

Ce fut encore luy qui fit décharger de la proſcription où l'on l'auoit mis, eſtant abſent, L. Calidus, lequel ie puis auec raiſon ſouſtenir, auoir eſté le meilleur Poëte que nous ayons eu depuis la mort de Catulle & de Lucrece, qui d'ailleurs eſtoit homme de grande vertu, & fort in-

ſtruit en toutes les choſes que les honneſtes gens doiuent ſçauoir ; & cependant ç'auoit eſté P. Volumnius grand Maiſtre des Ouuriers d'Antoine, qui l'auoit fait proſcrire à cauſe des grands biens qu'il poſſedoit en Afrique, & qui rendoient encore ſon abſolution plus malaiſée à obtenir. Auſſi, à dire le vray, il ſeroit tres-difficile de determiner en ce lieu, lequel ſemble le plus grand du trauail ou de la gloire d'Atticus ; en ce que dans les perils de ſes amis, il ne les aſſiſtoit pas moins abſens que preſens.

Que s'il eſtoit ſi bon Citoyen, il n'eſtoit pas moins bon pere de famille. Car ayant touſiours beaucoup d'argent comptant, il ne ſe trouuoit pourtant perſonne qui fuſt moins porté à acheter, ny qui aimaſt moins à baſtir que luy. Ce n'eſt pas qu'il ne fuſt parfaitement bien logé, & que pour les choſes qui luy eſtoient neceſſaires, il ne ſe ſeruiſt touſiours des meilleures. Son Oncle Cecilius luy auoit laiſſé en mourant vn logis au quartier de la Coline Quirinale, qui eſtoit plus agreable, à cauſe d'vn bois dont on l'auoit embelly, qu'à cauſe de l'edifice : car le baſtiment eſtoit vieux, & l'on y auoit plutoſt ſongé à la propreté, qu'à la magnificence. Il n'y toucha pourtant point, hors quelques reparations auſquelles la vieilleſſe de cette maiſon l'obligea.

Son train eſtoit fort mediocre à n'en regarder que l'éclat, mais fort accomply, ſi l'on en juge par l'vtilité : Car il y auoit beaucoup de jeunes gens, qui auoient fort bien eſtudié, qui liſoient fort bien, & qui eſtoient fort bons Copiſtes ; iuſques-là meſmes qu'il ne ſe trouuoit

pas vn de ses lacquais, qui ne sceust faire toutes ces choses en perfection. Tous les autres Officiers dont on a besoin dans vne maison, y estoient fort habiles, & cependant il n'y en auoit pas vn d'eux qui ne fust né, & qu'il n'eust esleué chez luy; en quoy certes il faisoit paroistre beaucoup de diligence, & beaucoup de moderation. Car il faut estre tres-reglé pour ne pas desirer demesurément ce que beaucoup souhaitent sans mesure; & tres-bon mesnager, pour acquerir par son soin, ce que les autres ne peuuent auoir, qu'auec beaucoup de despense.

Au reste, il estoit plus poli que magnifique. Il vouloit que sa despense fust raisonnable, & qu'elle ne fust pas grande, & n'affectoit rien tant que de paroistre dans la propreté, plustost que dans l'abondance. Ses meubles n'estoient pas fort superbes, mais ils estoient fort honnestes: & enfin l'on remarquoit en luy, qu'il s'éloignoit également de la profusion, & de la mesquinerie.

Il ne faut pas que i'oublie icy vne chose, quoy que peut-estre quantité de gens la trouuent de peu d'importance, qui est, qu'encore que Pomponius fist aussi bonne chere qu'aucun Cheualier Romain, & qu'il traitast assez souuent beaucoup de gens de qualité de tous les ordres de la Ville; nous sçauons pourtant bien, que par le Iournal de son Maistre-d'hostel, il ne luy coustoit d'ordinaire chaque mois pour la despense de sa table, que trois mil petits sesterces. Ce que ie mets icy, non pas pour l'auoir oüy dire, mais pour le sçauoir parfaite-

ment, ayant vescu assez familierement auec luy, pour m'estre trouué plusieurs fois en son logis, lors qu'il regloit ses affaires domestiques.

Iamais pendant qu'il fut à table, il n'eut d'autre concert qu'vn Lecteur, ce qui aussi selon mon aduis est fort diuertissant, & iamais il ne fit vn seul repas sans que l'on y leust. De sorte que la compagnie qu'il auoit, se pouuoit diuertir doublement à manger de bonnes choses, & à en écouter de meilleures. Car il n'inuitoit que ceux dont les inclinations & les mœurs n'estoient point éloignées des siennes.

Quelques grands biens qui luy fussent arriuez, il n'en augmenta ny son train, ny son ordinaire, & ne changea rien du tout en sa façon de viure. Et sa moderation fut telle, qu'ayant sceu paroistre fort honorablement auec vingt fois cent mil sesterces, que son pere luy auoit laissez, lors qu'il en eut cent fois cent mille, il n'en vescut pas pourtant plus abondamment, & ne changea point les mesures qu'il auoit prises, quelque changement qui se fust fait en sa fortune.

Il n'eut aucuns iardins, ny aucune belle métairie proche des Faux-bourgs de Rome, ou sur le riuage de la Mer, ny mesme dans toute l'Italie, excepté ses deux terres de l'Ardeatin & de Nomentan : de sorte que tout son reuenu consistoit en ce qu'il possedoit en Epire, & au bien qu'il auoit dans Rome : d'où l'on peut connoistre qu'il ne se regloit pas pour employer son argent selon la quantité, mais seulement selon la raison.

Il ne diſoit iamais de menſonge, & ne pouuoit non plus ſouffrir qu'on en diſt; tellement que la douceur & la liberté qu'il auoit dans la conuerſation, n'eſtoit pas ſans quelque ſeuerité, ny ſa grauité ſans eſtre temperée de beaucoup de facilité; & l'on auoit de la peine à connoiſtre ſi ſes amis ou l'aimoient ou l'honoroien dauantage.

Il fut touſiours fort religieux & fort reſerué à promettre, croyant que c'eſtoit le procedé d'vn homme inconſideré, plûtoſt que d'vn homme d'honneur, de donner ſa parole, & de ne la pouuoir pas tenir: mais autant de fois qu'il s'engageoit, il trauailloit auec tant de ſoin dans les affaires qu'on luy auoit recommandées, qu'on ne penſoit pas qu'il en pûſt auoir dauantage dans les ſiennes propres, quelques obſtacles qu'il rencontraſt à faire reüſſir celles dont il s'eſtoit chargé. Il ne ſe repentit iamais de les auoir entrepriſes, parce qu'en cela il s'imaginoit qu'il y alloit de ſa reputation, qui eſtoit la choſe du monde qu'il conſeruoit le plus cherement; ſi bien, que non ſeulement il prit la conduite des affaires de M. & de Q. Ciceron, de Caton, d'Hortenſius, d'A. Torquatus, mais encores il mania celles de pluſieurs Cheualiers Romains. Et de là on peut iuger que ce fut par iugement, & non point du tout par pareſſe, qu'il refuſa l'adminiſtration de celles de la Republique.

Si vous me demandez des témoignages de ſa complaiſance & de ſa douceur, ie ne ſçaurois vous en rendre de meilleur, qu'en vous diſant qu'eſtant ieune, Sylla deſia vieux, le trouua fort agreable; qu'eſtant vieux, il plut infiniment à

M. Brutus encore jeune, & qu'il vescut de sorte auec Q. Hortensius, & M. Ciceron ses esgaux, qu'on auroit beaucoup de peine d'asseurer auquel de tous les âges il estoit le plus propre.

De tous ceux neantmoins qui l'aymerent, Ciceron fut celuy qui le cherit dauantage, & cela jusques à tel point, qu'il n'auoit ny plus d'amitié, ny plus de familiarité auec Q. son frere. C'est dequoy font foy, outre les ouurages dans lesquels il fait mention d'Atticus, & que l'on a desia donnez au public, seize Liures de Lettres qu'il luy enuoya depuis son Consulat, iusques vn peu auparauant sa mort, & qui sont escrites de telle sorte, que lors que l'on les a leuës, on n'a pas beaucoup besoin de l'histoire de ce temps là. Car les desseins, & les inclinations des Chefs de party, les defauts, & les manquemens des Generaux d'Armée, les desordres & les changemens de la Republique y sont si politiquement traitez, qu'il n'y a rien qu'on n'y voye à descouuert : d'où l'on peut aisément iuger, que la prudence est vne espece de diuination, puisque Ciceron n'a pas seulement préueu tout ce qui s'est passé durant sa vie, mais de plus nous a laissé de tres-veritables predictions de ce que nous voyons encore arriuer auiourd'huy.

Pourquoy m'estendrois-ie sur le discours de la pieté d'Atticus, l'ayant oüy luy-mesme lors qu'il faisoit les funerailles de sa Mere, se vanter auec verité, de ce qu'estant morte âgée de quatre-vingt dix ans, & luy en ayant vescu soixante & sept, iamais pourtant il n'auoit eu besoin de se r'accommoder auec elle, non plus qu'auec sa sœur, qui estoit presque de son âge. Ce qui à

mon aduis eſt vne marque, ou qu'il n'y auoit iamais eu aucun differend entr'eux, ou qu'il auoit tant de naturel pour les ſiens, qu'il euſt penſé faire vn crime s'il ſe fuſt mis en colere contre ceux qu'il eſtoit obligé d'aymer. Ce ne fut pas neantmoins la nature ſeule, de laquelle pourtant tout le monde ſuit les mouuemens, qui luy inſpira des ſentimens ſi raiſonnables; ce fut auſſi l'eſtude. Car eſtant parfaitement inſtruit des preceptes des plus ſages Philoſophes, il s'en ſeruoit pour l'vſage de la vie, pluſtoſt que pour l'oſtentation.

Il fut encore fort grand imitateur des façons de faire des premiers Romains, & tres-grand amateur de l'Antiquité. Auſſi en auoit-il vne connoiſſance ſi parfaite, qu'il l'a expoſée toute entiere dans le Volume qu'il a eſcrit en l'honneur des Magiſtrats. Nous n'auons point fait de loy, nous n'auons point traitté de paix, nous n'auons point entrepris de guerre, il n'eſt rien arriué de remarquable & de glorieux au peuple Romain, qui n'y ſoit cotté en ſa place: & ce qui me ſemble tres-difficile, c'eſt qu'il meſle ſi adroitement dans tout ce tiſſu, la ſuite des familles, qu'on peut apprendre en le liſant, de quelle maiſon, & de quelle naiſſance ont eſté les excellents hommes de la Republique. Il a meſmes traité cette matiere ſeparément en d'autres Liures particuliers; comme lors qu'à la priere de M. Brutus, il compoſa l'hiſtoire de la Maiſon des Iuniens, depuis la premiere ſouche juſqu'aux derniers deſcendans, remarquant par degrez en chaque particulier qui il eſtoit, quels eſtoient ſes parens, quelles charges il auoit euës

en la Republique, & en quel temps il y eſtoit entré. Il a encore pris le meſme ſoin pour la famille des Marcels, à la ſollicitation de Claudius Marcellus, & pour celle des Corneliens, des Fabiens, & des Emiliens, en eſtant prié par Cornelius Scipio, & par Fabius Maximus, qui ſont les liures de la plus agreable lecture qui ſe puiſſe imaginer, pour ceux qui ont quelque paſſion de bien connoiſtre les hommes illuſtres.

Il voulut auſſi ſe meſler de la Poëſie, & comme il me ſemble, afin de n'eſtre pas priué d'vne ſi grande douceur. Il conſacra le trauail de ſa Muſe, à la gloire des Citoyens Romains, qui auoient paru au deſſus des autres, ou par les honneurs qu'ils auoient obtenus, ou par les belles actions qu'ils auoient faites, reduiſant en quatre ou cinq Vers, ſous chacune de leurs Images, leurs plus celebres exploits, & les charges qu'ils auoient euës. Ce qui eſt à peine croyable, que l'on aye pû comprendre tant de choſes en ſi peu de mots. Il a encore laiſſé vn liure en Grec du Conſulat de Ciceron.

Nous auions publié tout cecy du viuant d'Atticus. A cette heure, puiſque la Fortune a voulu que nous demeuraſſions au monde aprés luy, nous acheuerons ce qui reſte; & par les exemples de ce que nous eſcrirons de luy, nous perſuaderons aux lecteurs, autant qu'il nous ſera poſſible, que nous auons eu raiſon de dire, que la fortune de chacun depend de ſes mœurs, & de ſa conduite.

Et de fait Atticus s'eſtant contenté de l'Ordre des Cheualiers, dans lequel il eſtoit né, paruint neantmoins iuſques à l'alliance de l'Empereur

Auguste, ayant acquis dés long-temps auparauant sa familiarité, par sa belle maniere de viure, & celle du reste des plus grands Seigneurs de la Ville, qui ne cedants point à l'Empereur en Noblesse, n'auoient pas les mesmes auantages de la fortune. Car il faut auoüer que la prosperité d'Auguste a esté si grande, que la fortune n'a iamais rien fait pour les plus excellens hommes qui l'ont precedé, qu'elle n'aye encore fait pour luy, & qu'elle luy a donné toutes les grandeurs que l'ambition d'vn Citoyen Romain estoit capable de desirer.

Or voicy comme cette alliance se fit. Agrippa ayant espousé la fille d'Atticus, qui n'auoit point encore esté mariée; & ayant eu vne fille d'elle, Auguste voulut qu'on l'accordast auec son beau-fils Titus Claudius Neron, né de Drusilla sa femme, quoy que cette petite n'eust encore à peine qu'vn an : Ce qui aprés auoir establi entr'eux vne estroite alliance, rendit encore leur familiarité plus grande; quoy que mesmes auant ces fiançailles, lors qu'Auguste estoit absent de Rome, iamais il n'enuoyast de lettres à aucun de ses amis, qu'il n'y en eust aussi pour Atticus, pour s'informer de ce qu'il faisoit de principal; de ce qu'il lisoit; en quels lieux il se proposoit de demeurer, & combien. Quand il estoit à la Ville, & que la multitude des affaires l'occupoit, de sorte qu'il ne pouuoit pas joüir aussi souuent qu'il eust souhaité, de la conuersation d'Atticus; il ne laissoit pas pourtant volontiers eschaper vn iour sans luy escrire; tantost le priant qu'il l'instruisist de quelque chose de l'antiquité; tantost luy proposant quelque question de la poëtique;

& souuent se jouant seulement, afin de tirer de luy des responses plus estenduës, & plus libres. D'où vient que le Temple de Iupiter Feretrius, que Romulus auoit edifié au Capitole, menaçant de ruine à cause de sa vieillesse, & du peu de soin qu'on apportoit à le conseruer, Atticus en aduertit Cesar de telle sorte, qu'il l'obligea à le faire reparer.

D'autre costé M. Antoine n'estoit pas moins soigneux qu'Auguste, d'enuoyer de ses lettres à Atticus, lors qu'il en estoit esloigné; jusques-là mesmes que des dernieres limites de l'Empire Romain, où il demeuroit, il luy rendoit vn compte fort exact, non seulement de toutes ses actions, mais encore de tous ses desseins, & de toutes ses pensées. Ce qui à mon aduis ne peut estre estimé, comme il doit, que par ceux qui seront capables de juger, combien il faloit auoir de prudence pour pouuoir conseruer en mesme temps l'amitié, & faire estat du support de deux hommes, entre lesquels il y auoit, non seulement de l'émulation pour les plus grandes choses du monde, mais encore de la hayne & de l'enuie telle qu'il estoit necessaire qui fust entre Auguste & Antoine, qui pretendoient de se rendre tous deux les seuls & Souuerains Maistres de la Ville de Rome, & de tout l'Empire du monde.

De cette sorte, ayant desia soixante & dix-sept ans accomplis, & estant si heureusement arriué à cette vieillesse, qu'au mesme temps qu'il croissoit en âge, il auoit veu augmenter sa dignité, son bon-heur, & ses richesses. (Car sa seule bonté fit que beaucoup de gens l'instituë-

rent leur heritier, & sa santé fut si entiere, que pendant trente ans il n'eut besoin de medecine.) Enfin il tomba dans vne maladie, de laquelle luy & les Medecins au commencement firent peu d'estat; s'imaginans que c'estoit vn tenesme, & proposans pour sa guerison des remedes fort aisez & fort prompts. En cét estat, comme il eut passé trois mois à se faire traitter, sans ressentir aucune douleur, que celle qu'il receuoit de sa cure, tout d'vn coup le mal se jetta dans vn intestin, auec tant de violence, qu'à la fin du temps la pourriture s'y estant mise, il se fit vn vlcere aux reins.

Mais auparauant que ce dernier accident luy fust arriué, voyant que ses douleurs augmentoient de iour en iour, & que la fiévre luy estoit encore suruenuë, il commanda que l'on allast querir Agrippa son gendre, & que l'on amenast auec luy Lucius Cornelius Balbus, & S. Peduceius. Aussi-tost qu'il les vid arriuez, s'estant appuyé sur le coude, il leur parla de la sorte: *Il n'est point necessaire que ie vous die combien de soin, & de diligence j'ay apporté depuis que ie suis malade, pour tascher de recouurer ma santé. Vous en auez esté vous-mesmes témoins; ainsi vous ayant satisfait en cela, comme ie l'espere, & n'ayant rien obmis de tout ce que l'on a iugé vtile à ma guerison, ce qui me reste a faire à present, c'est de me tirer moy-mesme de cette peine, où ie me trouue, & c'est ce que i'ay bien voulu*

vous faire sçauoir ; car enfin ie suis absolument resolu à ne pas nourrir mon mal dauantage. Vous sçauez bien en effet, que tous les aliments que l'on m'a donnez ces iours passez, ne m'ont allongé la vie, que pour rendre mes douleurs plus grandes, sans aucune esperance de salut, si bien qu'en l'estat où ie suis, ie souhaite de vous deux choses; la premiere, que vous approuuiez mon dessein; la seconde, que vous ne vous efforciez point à m'en destourner, puisque vous le feriez inutilement. Leur ayant fait ce discours, auec vne voix si ferme, & vn visage si asseuré, qu'il ne sembloit pas qu'il allast sortir de la vie, mais seulement qu'il fust prest de passer d'vne maison en vne autre ; quoy qu'Agrippa en pleurant, & en l'embrassant le priast, & le coniurast auec beaucoup d'instance, de ne point auancer vne chose à quoy la nature l'ameneroit, & que puisqu'il pouuoit encore viure quelque temps, il se conseruast pour soy & pour les siens, il rejetta ces prieres par vn silence obstiné. Ainsi s'estant abstenu deux iours de manger, la fiévre ensuite l'ayant quitté tout à coup, & sa maladie se trouuant beaucoup diminuée, pour cela neantmoins il ne changea point du tout le dessein qu'il auoit fait ; tellement que le cinquiéme iour aprés qu'il eut pris cette resolution, il deceda le dernier iour du mois de Mars : Cn. Domitius & C. Sosius estans Consuls. Son corps fut emporté dans vne petite lictiere, sans aucune pompe

funebre, ainſi qu'il l'auoit ordonné; eſtant neantmoins accompagné de tout ce qu'il y auoit d'honneſtes gens a Rome, & d'vne tres-grande foule de peuple ; & il fut enterré dans le monument de Q. Cecilius ſon oncle ; qui eſt ſur le bord du chemin d'Appius ; à cinq milles de Rome.

FIN.





S'IL FAVT QV'VN IEVNE HOMME SOIT AMOVREVX.

DIALOGVE.

ESTANT venu à Paris pour iuſtifier mon innocence, & pour deſtruire la calomnie de mes ennemis, comme j'attendois la reſponſe des Lettres que Monſieur de Chauigny auoit eſcrites à la Cour en ma faueur, & que ie m'eſtois cependant retiré chez mon intime amy Monſieur du Pille, Meſſieurs Chapelain, de Trilport & Menage me vinrent voir vne apreſ-diſnée. Ces Meſſieurs prenoient grand intereſt à ma diſgrace, & y agiſſoient auec cette noble ardeur qu'on ne rencontre plus que dans les Hiſtoires d'Oreſte & de Pylade, & des autres amis de l'Antiquité. Ils me trouuerent par hazard dans la ſale, où i'entendois vn excellent joüeur de Clauéſſin. Aprés que ie les eus fait paſſer dans ma chambre, & que nous nous fuſmes aſſis : Ie croyois, dit Monſieur Chapelain, s'adreſſant à moy, que dans voſtre ſolitude je vous trouuerois pluſtoſt attaché ſur ce Traité de Seneque, qui prouue que le Sage n'eſt point ſujet

aux iniures de la fortune, qu'à vous diuertir au plaisir de la Musique, qui ne touche pour l'ordinaire qu'vn esprit debarrassé. Il ne faut pas, luy respondis-je, que cela vous surprenne : car premierement vous me faites tort de me tenir embarrassé, puis que vous sçauez bien que j'ay la conscience fort nette ; & puis comme cela vous seroit estrange, à vous qui auez accoustumé de regler vostre Vertu sur celle des Stoïciens, & qui voulez comme eux qu'on aille contre les malheurs teste baissée, & que la raison ne se destache point de la pensée de l'infortune qu'elle a à combattre, qu'aprés l'auoir entierement terrassée: Aussi n'y a-t'il nul inconuenient pour nous qui suiuons vne autre Secte, & qui par d'autres biais nous défendons de la douleur, de ne pas lutter contre elle, & de tâcher plûtost à l'oublier qu'à la vaincre. C'est là, dit Monsieur Menage, l'opinion d'Epicure, qui veut qu'on songe au plaisir, afin de s'oster la pensée du malheur, & qui ordonne qu'on s'en rende maistre en faisant diuersion. En verité il faut auoüer, poursuiuit-il, que la Philosophie de cét homme soulage merueilleusement la nature, & que ses opinions sont fort accommodées à nostre foiblesse, & ie ne puis assez loüer nôstre excellent Monsieur Gassendi, qu'on peut appeller comme on faisoit Epicure, le Pere de la Verité, & comme on faisoit Socrate, le pere de la Philosophie : ie ne sçaurois, dis-je, assez le loüer, de ce qu'il employe cette profonde erudition, & cette longue experience qui le font admirer, à esclaircir ce qui reste des enseignemens de ce Sage, & à fonder de nouueau vne Escole dont les disciples remplissoient jadis des Villes entieres de la Grece. Ie suis fort aise, repli-

quay je, que vous n'ayez point insulté à cet autheur de la Volupté, comme la pluspart du monde, que ce dernier mot trompe, & qui ne songent pas que les veritables Epicuriens menoient autresfois vne vie aussi reglée que font a present nos Religieux reformez, ou nos Missionnaires; & pour vous faire mieux voir que ie combats la douleur en la fuyant, vous pouuez vous en instruire par la lecture à laquelle ie passe les heures que ie suis seul; vous ne trouuerez pas que ce soit celle de Boëce ny d'Epictete. Là dessus Monsieur de Trilport s'estant approché de la table, y trouua vn Lucrece, vn Salluste, & le Roman de Perceforests, & se tournant vers moy; Le premier de ces Liures, dit-il, est tout pour vous, l'autre est vn de nos vieux bouquins; Mais pour ce qui regarde Salluste, que peut faire d'vn Historien, vn des disciples d'Epicure, qui defend aux siens de se mesler de la Republique? Ie n'ay pas iuré, luy reparty-ie, de m'attacher a toutes les regles de ce Sage, & ie suy seulement celles de ses opinions, où me portent ma raison & ma nature. Mais, reprit-il en riant, & ouurant de nouueau Lucrece, ie vous trouue bien hardy de lire encore des Vers, vous qui sçauez bien que c'est à cause des Vers qu'on vous a rendu tant de mauuais offices? Il est vray, répondis-ie, que ie dois vouloir beaucoup de mal aux Muses, mais ce n'est qu'aux miennes: Car ie pourrois auoir leu tout ce qu'il y a de Poëtes, si ie n'auois point fait de Poësie, qu'on ne m'auroit iamais soupçonné. Ainsi ie suis d'avis que nous composions ensemble sur ce suiet & nous demeurerons d'accord s'il vous plaist que ie ne feray plus de Vers, & que vous me permettrez d'en lire. Ie le veux bien, répondit-il en faueur de la Pucelle,

car cette Heroïne merite bien que nous vous donnions diſpenſe pour des Liures qui vous deuroient deſormais eſtre interdits. C'eſt vne diſpence, repliquay-je, que j'auois priſe de moy-meſme, & comme l'on n'interdit pas aux exilez la correſpondance auec ceux qu'ils ont laiſſez en leur patrie, vous ne voudriez pas ſans doute que ma condition fuſt pire, ny que ie rompiſſe toutes les habitudes que i'ay au Parnaſſe, parce que ie m'en ſuis banny volontairement. Mais, dit Monſieur Chapelain, puis que vous voulez tant faire pour vne ſimple Bergere comme la mienne, ſe pourra-t-il pas trouuer quelque autre Pucelle qui vous puiſſe obliger à la chanter ? Quand ce ſeroit, répondis-je, Madame Laure, pour laquelle le grand Roy François rima iadis, & que ie deurois attendre de mes Chanſons autant de reputation que Petrarque en a eu des ſiennes, ie ne ſçay ſi je reprendrois la lyre, tant i'ay d'auerſion pour mes bagatelles, qui iuſques icy ne m'auoient pas tout à fait déplû. Cette auerſion finira ſans doute, dit Monſieur Menage, & noſtre Galanterie perdroit trop ſi vous vous reſoluiez à n'en plus écrire. Ie ne repoulſeray point voſtre raillerie, repris-je, je vous répondray ſeulement, que tout le mal qui en arriuera ne regardera que Lambert, qui encore n'y perdra que des paroles ; mais pour les ouurages de galanterie ſoyez en repos, & ne vous imaginez pas qu'on trouue les miens à dire, tant que les Voitures, les Charleuals, les Patris, Montplaiſir, la Lane, Bois-Robert, Scarron, Benſerade, Bertaut, & quelques autres s'en voudront meſler, & vous tout le premier, qui, comme dit Marot,

Poëtiſer trop mieux que moy ſçauez,

Apres tout, il eſtoit temps que ie me retiraſſe de

ce genre d'écrire ; car ayant publié

Qu'Eue aima mieux pour s'en faire center.
Prester l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'estre femme, & ne pas coqueter,

Ie m'estois tellement broüillé auec le sexe, que ie ne sçache point d'Elegies si lamentables, ny de Stances si flateuses, qu'elles eussent pû fléchir la moins colere de nos Dames. Tellement, reprit Monsieur Chapelain, que non seulement vous auez dit adieu à Phœbus & aux neuf Sœurs, mais encore à Cupidon & à sa mere ; & il ne vous souuient plus, adiousta Monsieur de Trilport, du vers de vostre compatriote Bertaut, qui asseure

Que s'empescher d'aimer est dur aux belles ames.

Il ne me souuiét, répondis-je, que de celuy qui suit

Qu'aimer fidellement apporte de soucy.

Et pour vous parler franchement, en me retirant du seruice des belles, j'ay plutost crû me guerir d'vn petit mal, que me priuer d'vn grand plaisir. Pour cette fois, dit alors Monsieur Menage, vous ne serez pas seul, & vous voyez aupres de vous vn homme qui a appendu il y a long-temps, ses chaînes au Temple de la Liberté. Allez, dit alors Monsieur Chapelain en souriant ; & haussant sa voix, vous estes des ingrats ; car sans compter vos bonnes fortunes, vous ne songez pas que tout ce que vous auez de ciuilité & de politesse, vous l'auez appris aupres des femmes qui vous ont souffert, & que vous auez aimées. En verité, repliquay-je, je pourrois sans faire le discret, vous répondre en riant comme vous, que iamais ie n'ay esté assez heureux pour auoir ce que vous appellez bonne fortune, & vous protester auec l'Espagnol, que

Amador fui, mas nunca fui amado,

Toutesfois, de peur que vous ne contestiez sur cet

ndroit, ie me contenteray de vous dire, que pour a ciuilité & la politeſſe dont vous pretendez que nous ſoyons redeuables aux Dames, il ne faudroit ce me ſemble que mon exemple pour vous faire comprendre qu'on peut employer beaucoup de temps aupres d'elles, ſans acquerir ces deux qualitez ; mais comme i'impute à mon peu d'eſprit d'être ſorti groſſier & rude de leur conuerſation, je laiſſe à Monſieur Menage, à qui vous auez adreſſé vos reproches auſſi bien qu'à moy, & en qui vous pouuez iuſtement admirer toutes les qualitez qui me manquent, à vous expliquer ſi ç a eſté la compagnie des Dames qui l'a rendu ſi accomply. Treue, s'il vous plaiſt, de vos douceurs, continua M. Menage, & qu'il vous ſuffiſe que ie n'aſpire pas ſi haut, & que ie ne pretens pas paſſer pour le Courtiſan du Baldeſſar Caſtiglione, ny pour ſa copie l'Honneſte homme de Faret qui ne veſcurent iamais, ſi ce n'eſt auec l'Orateur de Ciceron, & dans les Republiques de Platon & de Thomas Morus. Mais ſoit que ie ne ſois pas de l'opinion de M. Chapelain, moy à qui on reproche que ie n'ay gueres accouſtumé d'eſtre de celle des autres, ſoit que ie me plaiſe à conteſter, comme vous me le dites ſouuent ; puis qu'il n'y a point icy de femmes, ie ne vous diſſimuleray pas que quelques auantages qu'on attende de l'attachement qu'on a pour elles, il s'y rencontre d'autre coſté tant de choſes qui peuuent empeſcher qu'on ne deuienne honneſte homme, que ie ſuis tout preſt de diſputer contre la vieille theſe, qui expoſe qu'il eſt impoſſible qu'vn homme ſoit fort propre pour le monde, s'il n'a eſté amoureux en ſa ieuneſſe. Et moy, interrompit M. Chapelain, ie ſuis tout preſt de ſouſtenir le contraire. Pour moy, continua M.
de

de Trilport, se tournant vers Monsieur Chapelain, je me declare vostre second, si tant est que Monsieur Menage en puisse trouuer quelqu'vn en vne aussi iniuste querelle que celle qu'il veut deffendre. S'il n'estoit pas allé si loin, adioustay-je, & qu'il en fust demeuré à prouuer qu'il est agreable d'auoir les Dames pour amies, mais qu'il est tres-dangereux de les auoir pour maistresses, je pense que je l'eusse seruy contre vous, mais comme il a porté les choses à l'extremité, il n'y a pas moyen que ie sois de son party. Ce n'est pas la premiere fois, reprit-il, que vous vous estes mis plusieurs contre moy, & que pour cela, non seulement je n'ay pas fuy, mais même je n'ay pas esté vaincu. C'est pourquoy je me resous doresnauant, quand ie proposeray quelque chose, d'imiter le Rodomont de l'Arioste, qui appelloit les Paladins au combat, deux à deux, ou trois à trois, & de prendre pour ma deuise,

Horatio sol contra Toscana tutta.

Ce que vous dites nous obligera aussi, répondit Monsieur de Trilport, nonobstant vos rodomontades, à imiter ces Paladins qui n'alloient iamais deux contre vn, car ie ne pense pas que vous vouliez nous comparer aux quatre fils de Naymes, dont le Bernia dit,

Che in battaglia giamai non andar soli.

Et parce que Monsieur Chapelain est celuy qui a releué le gage de deffy que vous auez jetté, nous le laisserons entrer le premier en lice, & ie ne doute point qu'il ne vous mene bien-tost à outrance. Si cela m'arriue, reprit Monsieur Chapelain, ce sera sans doute plus par la force de la verité, que par la mienne. Car pour peu que sa cause fust iuste, je me tiendrois desia pour vaincu, le connoissant Cheualier de longue haleine, & de grandes forces,

ou, pour parler plus familierement, & quitter la metaphore Romanesque, ne sçachant personne plus propre que luy à soûstenir des paradoxes, non pas mesme nos Stoïciens, qui en font vne estude particuliere. Mais, interrompit Monsieur Menage, ie n'estime pas que ce que ie deffens, soit si paradoxe que vous le pensez, & pour vous le faire connoistre, puis que nous auons tout loisir de causer, voyez les raisons sur lesquelles ie me fonde. Apres ces mots, s'estant teu, & voyant que nous nous preparions à entendre ce qu'il vouloit dire, il recommença ainsi;

I'ay aymé, & souuent, *Sans faire le vain, mon auanture a esté telle,*

Que de la mesme ardeur que j'ay brusle pour elle,

Elle a bruslé pour moy.

Ie me sens forcé, malgré ma modestie, à vous parler de cette sorte, afin qu'ayant à vous dire beaucoup de mal de l'Amour, cela vous oste la pensée que ie vueille me ressentir de ses mauuais traittemens, & afin aussi que vous m'adjoustiez vne entiere foy, puis que j'en connois le bien & le mal par ma propre experience. Car, à mon aduis, Hannibal eut raison de se mocquer du Declamateur Grec qui luy fit des leçons militaires, & le Declamateur n'auroit pas eu moins de suiet de rire, si Annibal eust entrepris en suite de luy montrer les preceptes de la Rhetorique. On ne discourt iamais bien des choses que l'on n'a pas pratiquées, & souuent l'vsage ne s'accorde pas auec la speculation. Or donc moy qui ay

Couru les mers d'Amour de riuage en riuage,

& qui sçay tout ce qui se fait dans le cloistre de ce Dieu, pour parler à la façon de Petrarque; ie puis bien, ce me semble, estre crû de ce que j'en diray,

d'autant plus encore, que je me trouue à present en eſtat d'en parler auec vne entiere indifference. Mais, parce que pour iuger des effets d'vne choſe, il eſt neceſſaire d'en connoiſtre la nature, nous ne ferons point mal, ce me ſemble, de nous informer qui eſt cet Amour que vous voulez qui faſſe tant de bien aux hommes, & duquel vous ſouſtenez que les ieunes gens ont autant de beſoin que de l'Academie & du College. Ie vous feray meſme cette grace, de ne point chercher ailleurs de ſes nouuelles que dans vos Liures: & comme je parle au premier Poëte de noſtre Siecle, & de noſtre Nation, je me ſeruiray des opinions des grands hommes de l'Antiquité, auſquels vous auez ſuccedé; auſſi bien ie ne pourrois mieux m'adreſſer qu'à ceux qui n'ont preſque rien écrit où l'Amour n'ait trouué ſa place, & dont les vers peuuent eſtre pris pour autant de témoignages & de ſentences. Ils diſent donc, Que l'Amour eſt vn Enfant; ils luy mettent vn bandeau ſur les yeux; ils luy attachent des aiſles aux épaules; ils luy pendent au coſté vne trouſſe pleine de fleches; ils luy arment les deux mains d'vn arc & d'vn flambeau. Iuſques icy cette figure ne fait pas pour vous, & à ne conſiderer que le dehors de ce tableau, Cupidon paroiſt ſeulement vne Groteſque & vne Chimere. Mais, me direz-vous, la Poëſie a ſes myſteres; & il ne faut pas faire ce tort à ces hommes que vous venez d'eſtimer, & qui ont eu meſme l'honneur de philoſopher les premiers au monde, de croire que ſans raiſon ils ayent deſſiné l'Amour ſous vne figure ſi eſtrange. I'ay bien la meſme penſée, je ſçay que les choſes extraordinaires que la Poëſie nous montre, ont toutes vn ſens caché, &

qu'elle se sert de peintures merueilleuses & surprenantes, pour attirer le vulgaire à la recherche de la verité. Mesmes vos modernes Italiens qui ont enchery sur les inuentions des Grecs, (car les Latins n'ont fait que les copier,) ne nous exposent rien de si volontaire où ils ne trouuent vne allegorie, & publient que leurs enchantemens, leurs Furies, leurs Geans, leurs Monstres, & les autres occupations de leur cheuallerie errante, ne sont que pour amorcer le peuple, & l'instruire en faisant semblant de le diuertir. Mais, ie dis plus, que parmy les images que la Poësie nous represente, il n'y en a aucune si ingenieuse que celle de l'Amour, tant elle exprime naturellement cette passion. C'est pourquoy nous l'examinerons, s'il vous plaist, & nous considererons premierement cet Amour Enfant. Ie vous demanderay d'abord, si vous auiez à representer la Force, la Prudence, & enfin toutes les Vertus, si ce seroit sous cette figure? Vous me direz, ie m'asseure, que vous aimeriez mieux faire vne Pallas armée, ou representer vn Hercule qui terrasseroit vn Lion; mais si au contraire vous estiez obligé de décrire la foiblesse, l'imprudence, la mollesse, la legereté, & plusieurs autres de nos mauuaises qualitez: Quelle chose conuiendroit mieux à ce dessein, que le portrait d'vn Enfant? Que pensez-vous que la Poësie ait voulu enseigner par là? Rien, sans doute, sinon qu'vn homme est accablé de tous les deffauts de l'Enfance dés qu'il deuient amoureux. Aussi les Comiques introduisent-ils l'Amour sur leur theatre, sans conseil, sans regle, accompagné de soupçons, d'iniures, d'inimitiez, tantost en treve, tantost en paix, tantost en guerre, & trouuent que ces

deſordres & ces inégalitez luy ſont des choſes ſi naturelles, qu'ils concluent que ce ſeroit vne derniere folie de vouloir aymer ſagement. Ce n'eſt donc pas ſans ſuiet qu'vn des Poëtes amoureux a trouué, que celuy qui auoit peint l'Amour Enfant, auoit eu les mains admirables, parce que comme nous diſons, il auoit le premier découuert, que les Amans paſſent leur vie priuez du bon ſens, & qu'ils perdent des biens ſolides pour courir apres des bagatelles; mais le pis eſt, que ces bagatelles & ces ſoins legers, conſument ſouuent toute noſtre vie, & nous durent iuſques à la decrepitude. Penſez alors quel ſpectacle c'eſt de voir vn Vieillard qui fait le ioly, & qui comme vn Singe, pour courir apres les noix, déchire la robe de Philoſophe dont il eſtoit habillé; de voir vne Vieille ſe mettre tous les matins en viſage poſtiche, ſe parer des robes d'vne poupée, & payer du meilleur de ſon bien les caiolleries d'vn ieune Cadet. C'eſt pourquoy quelqu'vn a dit, que Venus eſt courroucée contre les vieilles gens, que le mariage meſme ne leur ſied pas bien, & comme chante vn Poëte dans le Plutarque du bon Amiot,

Qu'autant vieillard à la barbe fleurie,
Pour ſes voiſins que pour ſoy ſe marie.

Et vous vous pouuez ſouuenir, que iadis on huoit publiquement ces galans de Proſerpine, & que l'on ſe muniſſoit à leur abord des meſmes preſeruatifs que la ſuperſtition Payenne auoit ordonnez contre les choſes funeſtes. Enfin, continuer à eſtre Amoureux lors que l'on commence à n'eſtre plus viuant, c'eſt ce qui s'appelle radoter, mais de la plus pitoyable maniere, & il n'eſt rien de ſi honteux que

Les ridicules auantures
D'vn Amoureux en cheueux gris.

Ie ne vous sçaurois laisser passer plus auant, interrompis-je, sans vous demander grace pour le bon Monsieur des Iueteaux. Et afin que vous ne me la refusiez pas, vous vous souuiendrez que la derniere fois que nous le visitasmes ensemble, vous pristes vn grand plaisir à luy voir cherir ce ruban jaune qu'il portoit à son Chapeau pour l'amour, comme il disoit, de la gentille Ninon qui le luy auoit donné, & il vous entretint si agreablement de cette faueur, que le reste de la journée vous ne fistes autre chose que repeter les mignardises de la vieille Cour, qu'il vous auoit racontées sur ce suiet; si bien qu'il s'en fallut peu que vous ne souhaitassiez vne vieillesse qui ressemblast à la sienne; au moins faisant reflexion sur sa Nymphe, sur sa Musique, & sur sa bonne chere, vous nous dites qu'il passoit cet âge comme Horace l'auoit desiré. Ainsi puis que c'est vn homme extraordinaire, ie suis d'auis que nous ne troublions point ses Pastorales, & que nous le laissions en repos, iuger en faueur de la Harpe de Mademoiselle du Puy, contre les Rossignols de son jardin. En verité, continua Monsieur de Trilport, le Roman de sa vie a si bonne grace, que ie pense qu'on le gasteroit si l'on en vouloit faire vne Histoire plus serieuse: & comme ie suis en reputation de solliciter toutes les affaires de mes amis, je vous recommande celle-cy, non pas en mon nom, mais au nom du bel esprit d'vn homme si agreable. Monsieur Menage se ressouuenant alors des vers du Tasse, *Qu'il ait*, dit-il, *la vie & la liberté, & que rien ne soit refusé à vn si grand intercesseur*, aussi bien il n'est gueres à craindre que cette Hy-

rondelle eſtant ſeule, ramene aux vieillards le Printemps, qui eſt la ſaiſon des galanteries; ny qu'vn deffaut general ſoit excuſé par le merite d'vn ſeul. Mais pour reprendre noſtre diſcours, cet Enfant eſt nud; en cela, ſans doute, il témoigne ſon effronterie; au moins, ſi nous nous en tenons à la vieille maxime, qui publie qu'vne des plus vilaines actions, c'eſt de ſe dépoüiller deuant le monde, & que nous en voulions croire Euſtathius, qui dans ſon Roman appelle l'Amour le pere de l'imprudence, ſi ce n'eſt pourtant que nous voulions dire qu'on le peint nud, afin de faire comprendre qu'il ruine ceux qui le ſuiuent, juſques à les dépoüiller de toutes choſes.

Venons maintenant à l'équipage qu'on donne à l'Amour. On dit donc qu'il a vn bandeau ſur les yeux; que croyez-vous que ſignifie cet aueuglement, ſinon que l'ame des Amans eſt dans des tenebres éternelles, & que la Raiſon ne ſçait plus où donner de la teſte, dés qu'elle prend la paſſion pour ſon guide. Il y a meſme vn Italien qui ne quitte pas la Raiſon à ſi bon marché, & qui en cet eſtat la fait morte, au lieu que nous ne la faiſons qu'égarée. Or pour ne pas deuiner, & pour ne parler qu'apres nos Ecriuains amoureux, ſçauez-vous l'excuſe qu'ils trouuent quand ils ont à deffendre, ou le dereglement de leurs penſées, ou celuy de leurs actions? Ils eſtiment, quelque extrauagance qu'ils faſſent en aymant, qu'ils ont aſſez dit pour leur Apologie, lors qu'ils ont proteſté que graces à l'Amour ils ne voyent goutte à ce qu'ils font. Et afin que vous n'appelliez pas de ceux-cy, écoutez Ouide qui a fait vn art d'vne paſſion, & donné des leçons d'vne folie; non ſeulement il

confeſſe que les Amans ne voyent point ce qui eſt de la raiſon, mais encore il porte leur aueuglement iuſques à manquer à la bien-ſeance, & meſme il n'excepte perſonne de ce deffaut. Cependant, parce que ce bandeau ſe peut oſter, c'eſt à dire que la raiſon peut reuenir aux Amans; ceux qui ne veulent point que cette fureur ait de clairs interualles, pour parler à la maniere des Iuriſconſultes; ceux-là, dis-je, ne ſe ſont pas contentez de bander les yeux à l'Amour, ils luy ont entierement oſté l'vſage de la veuë. En cet eſtat il me ſemble qu'on auroit fait plus auantageuſement pour luy, en luy donnant vn baſton & vn petit chien afin qu'il ſe peuſt conduire, qu'en luy attachant des aiſles au dos; & toutes les fois que ie me l'imagine aueugle & volant, il m'eſt touſiours avis qu'il ſe va eſtropier contre quelque arbre, contre quelque tour, ou contre quelque montagne. Ie ne doute point meſmes que ceux qui en ont fait vn oyſeau, (car Clement Marot le nomme ainſi; Et vous ne parlez pas mal, continua-t-il s'adreſſant à moy, quand vous appellez les Demoiſelles qu'vne troupe de galans cajolle, des filles battuës de l'oyſeau.) Ie ne doute pas, dis-je, que ces gens ne luy euſſent laiſſé la ſimple figure humaine plutoſt que d'en faire vn monſtre, s'ils euſſent pû imaginer vn autre moyen de l'enuoyer par tout le monde où ils pretendent qu'il doit neceſſairement aller afin de le conſeruer: mais voyant qu'il n'auroit pû acheuer tant d'affaires, ny par exemple bleſſer en vn iour les Negres, bruſler les Croënlandois engourdis de froid, les Habitans de la riue du Canope, ceux qui boiuent la Seine, & ceux qui s'enrichiſſent des arénes de la Plata, afin de ne parler que des

hommes, & d'en parler poëtiquement, s'ils ne luy auoient fourny l'inuention de faire ces grands voyages; ils n'ont rien trouué de plus propre que de luy appliquer des aisles, mais des aisles non seulement plus vistes que celles des Faucons Pelerins & autres oyseaux de passage, mais plus legeres encore que les vents & que la pensée. Sur ce suiet, il me souuient que parlant vn iour auec Messieurs Conrart, des Reaux, & d'Ablancourt, le premier soustenoit agreablement, considerant tous ces grands trauaux, que l'Amour n'estoit pas mieux traitté des Poëtes, que leurs Sisiphes & leurs Danaïdes, puis qu'ils l'occupent incessamment à vn trauail qui luy sembloit plus penible que de rouler vne pierre, ou de cribler de l'eau. Le second adioustoit vn peu plus librement, qu'il luy sembloit d'autant plus tourmenté, qu'ils luy auoient choisi pour redoubler ses coruées, la nuit que la nature a destinée au repos de toutes les creatures. Mais la pensée de cet excellent Traducteur, qui donne à ses copies la naïueté de leurs Originaux, estoit beaucoup plus malicieuse, quand il vouloit que l'Amour n'eust esté emplumé que pour montrer que les Amants entrent en muë, & qu'il expliquoit en ce sens ces vers du Petrarque,

In Cosi tenebrosa e stretta Gabbia,
Rinchiusi fummo oue le penne vsato,
Mutai per tempo e le mie prime labbia.

Car il pretendoit que cette cage estroite & tenebreuse, & ce changement de poil & de plume, regardassent plutost la santé que les yeux. Or pour reuenir au sens allegorique de ces aisles; (car je ne m'imagine pas que vous soyez persuadez comme le Minime, qu'on puisse voler naturel-

lement) elles ne ſignifient rien que de l'inconſtance, rien que de l'inſtabilité dans la vie, rien qu'vne agitation incertaine & honteuſe des actions des Amans. Properce appelle auſſi ces aiſles venteuſes, & appuye merueilleuſement noſtre explication, lors qu'il fait tourner les Amans comme des Girouëttes dereglées. Il ne reſte plus maintenant qu'à examiner les armes de Cupidon. Ses fleches, dont les vnes ſont de plomb, & les autres d'or, & ſon flambeau qui penetre iuſques au fond des mouëlles, & qui bruſla iadis Troye la grande. Certainement, c'eſt bien en l'vſage de ces armes qu'on peut dire qu'il ne voit goutte; car il charge ſans reconnoiſtre, il donne à tort & à trauers, & enfin, il frappe comme vn aueugle. Tantoſt il veut qu'vn Monarque adore vne ſimple fille du peuple, encore pour cela paſſe, le merite peut aller par tout, & l'Orient a veu auec gloire Athenaïs ſur ſon thrône; Mais que direz-vous de voir des Vieillards courir apres de ieunes filles? de belles femmes adorer des garçons malfaits? des hommes ſages ſoûpirer pour des coquettes? que direz-vous de Mirrha, de Canace, de Biblis, de Phedre? que direz-vous de voir paſſer ce dereglement iuſques à la difference des eſpeces? ne vous eſtonnerez-vous pas de trouuer ſur la liſte de vos Amans, vn Dragon, vn Elephant, vne Oye, vn Belier, vn Paon, & pour vous ſeruir chair & poiſſon, quantité de Dauphins? Vous ſçauez en effet, que ce Dragon ſe couloit toutes les nuits dans le lit d'vne ieune fille d'Etolie, & qu'il la battoit lors qu'il croyoit auoir occaſion d'en eſtre jaloux; Vous ſçauez que l'Elephant aymant vne Bouquetiere luy apportoit des fleurs, & mettant ſa trompe par deſſous ſon mouchoir de col, taſ-

choit de toucher ſa gorge. Cependant, le Grammairien Ariſtophane eſtoit épris de la meſme fille, & jaloux enragé des careſſes de ce maiſtre riual qu'il n'oſoit faſcher. Vous n'ignorez pas non plus que c'eſtoit d'vn ieune enfant de la ville d'Aſope que l'Oye eſtoit amoureuſe, que le Belier en vouloit à la Meneſtriere Glaucis, & que le Paon expira d'amour apres que la fille de Leucade qu'il aymoit, fuſt morte de maladie : Car de repeter icy les Hiſtoires des Dauphins, ce ſeroit perdre du temps. Que ſi nous voulons tourner la medaille, nous trouuerons de l'autre coſté noſtre nature embarraſſée dans d'eſtranges paſſions, le Grillus de Plutarque nous dira que les Minotaures, les Egypans, les Sphyngs, les Centaures, ont eſté la ſuitte de ces amourettes, & nous loüerons Thalés d'auoir conſeillé à Periander de marier de bonne heure ſes Paſteurs ; mais nous ne nous reſſouuiendrons iamais de l'auanture de l'Aſne d'or auec cette honneſte Dame ; ſans en rire vn peu, & quand nous viendrons à ſonger que l'Amour a fait le coup, nous ne nous tiendrons jamais de crier comme les Italiens, *bella botta* ! Vous voyez donc par l'employ ſi peu raiſonnable de ces fleches, à combien de folles affections noſtre eſprit ſe laiſſe entraiſner lors que l'Amour le gouuerne, à quels emportemens il s'abandonne contre les loix de l'honneur & de la ſocieté, à combien de folles paſſions il expoſe noſtre vie. Ie penſe, quant à moy, qu'il vaudroit mieux eſtre bleſſé des traits enuenimez qui font crier ſi haut Philoctete dans les vieilles Tragedies, que des dangereuſes fleches dont nous parlons, & que le flambeau des Furies ne nous bourrele pas auec plus de rage que celuy que

vous donnez à l'Amour. Du moins les effets n'en sont pas moins dangereux,& les Amants que cette flamme deuore, songent aussi bien aux poisons & aux poignards, & sont également tourmentez de la crainte, de la jalousie, & du reste de ces grands desordres, que les criminels de leurs peines eternelles, & du remords de leur conscience. I'oublois cet or & ce plomb qui sont au bout de ces fleches, dont les dorées font aymer, les autres donnent de l'auersion. Pour vous expliquer cette difference, vous vous souuiendrez que la pauureté, que Petrone appelle la sœur du bel esprit, ayant souuent empesché les Poëtes de reüssir en leurs amours, & l'or des vieillards ou des sots, les ayant tousiours chassez des maisons où ils ne promettoient pas moins que d'apporter l'immortalité; ils ont inuentéces traits d'or qui ne trouuent rien d'impenetrable, & ces autres qui sont bien dans la mesme trousse, mais qui rebouchent tousiours, quelque force que l'Amour employe à les décocher. Qu'ainsi ne soit, le maistre des Amants n'écrit-il pas qu'il ne compose pas ces preceptes pour les riches; parce que non seulement ils naissent coëffez; mais s'il m'est permis de dire vne pointe, parce que les femmes en naissent coëffez? n'aduertit-il pas Homere, le Doyen & le Fondateur de la Poësie; que s'il n'a que des vers, il sera aussi bien chassé de la ruelle des Laïs, que de la Republique de Platon? par où l'on peut iuger aisément, que ces fleches d'or montrent que le sale commerce s'exerce tousiours dans les auantures amoureuses, & que l'auarice y passe deuant le merite & la beauté. Il n'y a pas mesme de loy qui ne cede à ses traits, au dire du Comte de Villa Mediana, qui deuoit bien se connoistre à ces fleches, puis qu'apres beaucoup

de deſordres qu'elles luy cauſerent dans ſa fortune & dans ſa vie, il en fut enfin la victime; car vous ſçauez aſſez quel Iupiter foudroya cet Ixion, puis que c'eſt vne Hiſtoire de nos temps. Il ſemble meſmes qu'il eut plus de ioye en receuant ce trait de la mort, que toutes les fleches dont nous parlons ne luy en auoient donné pendant ſa vie: au moins celuy qui eſtoit auprés de luy au fond du Carroſſe où il fut tué, a raconté depuis qu'en ſentant la bleſſure, dont il expira à l'heure meſme, il ne dit rien ſinon, *C'en eſt fait*, comme s'il fuſt ſorty d'vne tres-faſcheuſe affaire. Ce Comte donc qui eſtoit l'honneur de la galanterie, & le bel eſprit de la Cour d'Eſpagne, qui auoit de grandes richeſſes, & beaucoup de naiſſance & de merite, & duquel la bourſe n'eſtoit liée qu'à vne peau d'oignon, comme vn Ancien veut que ſoient celles des Amants; parmy les Poëſies qui nous reſtent de luy, nous a laiſſé ces deux Vers,

De tus flechas por ſer d'oro,
Ninguna lei ſe deffiende.

Voulant témoigner apres les experiences que ſa liberalité luy en auoit fait faire, que les preſens ſont d'eſtranges corrupteurs. Reconnoiſſez par-là l'infamie de ce trafic, & ne blaſmez pas moins en cette partie qu'en toutes celles que nous venons d'expliquer, la peinture de l'Amour, puis qu'il n'y a rien de ſi ſordide que de vendre l'amitié, rien de ſi vilain que d'aimer vne perſonne pour ſon argent. En verité, apres auoir conſideré tant de défauts, nous pouuons bien demeurer d'accord de ce qu'écriuoit autrefois Ariſtophon, au rapport d'Athenée, que l'Amour par vn iuſte arreſt des grands Dieux, auoit eſté banny hors de leur Conſeil, parce qu'il les troubloit, & qu'il rempliſſoit

le Ciel de ſeditions ; & de plus, que ces Dieux en le precipitant en terre où il perſecute les mortels, luy auoient coupé ſagement les aiſles, pour les attacher au dos de la Victoire, & pour empeſcher qu'il ne remontaſt au Ciel ; & l'on deuroit bien adiouſter, ce me ſemble, qu'en ce meſme temps que l'Amour quitta l'Olympe pour la terre, la Paix abandonna les hommes pour voler au Ciel. Cependant voila voſtre Cupidon en mauuais predicament, & tous ſes myſteres découuerts fort a ſon deſauantage. C'eſt là ſon veritable portrait où i'ay trauaillé apres nature, & j'oſe dire auec aſſez de ſuccez, puis qu'encore que ma maniere ne ſoit pas bonne, il ne laiſſe pas de reſſembler parfaitement, & qu'en vn mot, je puis excuſer ma mauuaiſe Rhetorique par le quolibet ordinaire, & dire de mon portrait qu'il ne luy manque que la parole. O Peintre Apelle, ô Peintre Zeuxis, pourquoy n'eſtes-vous plus en vie, s'écria Monſieur Chapelain auec vn ſoûris mocqueur, vous euſſiez beaucoup appris à copier ce Tableau qui va au deſſus des voſtres, & beaucoup profité ſous ce nouueau maiſtre dont les ouurages paſſent la nature, au lieu que tout ce que vous fiſtes iamais, fut d'aller du pair auec elle. Ie ne ſçay pas comme vous l'entendez, luy dis-je, mais il me ſemble que vous ne loüez pas beaucoup la peinture de noſtre amy, de dire qu'elle ſurpaſſe la nature, puis que le chef-d'œuure de cet art eſt conſommé lors qu'il eſt arriué à l'égaler. En verité, reprit-il d'vn ton plus ſerieux, je n'ay pas eu grande enuie auſſi d'en faire le Panegyrique, ſi ce n'eſt comme d'vn Tableau deſſeigné à plaiſir, duquel l'inuention paroiſt agreable, & dont l'ordre & le coloris plaiſent au

jugement & aux yeux ; mais il ne me ſemble pas eſtre vn bon portrait de l'Amour, comme ie pretens vous le faire comprendre. Cependant, dit Monſieur Menage, ie n'ay rien auancé que ie n'aye pris chez quelqu'vn de nos Confreres, mais parce que vous me direz peut-eſtre, que la paſſion les a fait écrire contre leur conſcience, & que ie ne les ay citez qu'aux lieux où ils ſe plaignoient, afin d'agir ſincerement auec vous, je vous diray que ie ne vous ay point découuert de deffaut en l'Amour, dont ie ne ſois preſt de vous donner des exemples, & qu'apres vous auoir repreſenté cette folie, ie vous en feray voir d'illuſtres malades. Là-deſſus, ayant vn peu pris haleine, il recommença ainſi. Ie ne veux point vous entretenir d'Iphis, que l'Amour força de ſe pendre pour la cruelle Anaxarette, ny des deſordres de tant d'autres Amants ; les exemples de ces particuliers ne profitent point, parce que perſonne n'eſtime aſſez la vie du vulgaire pour vouloir regler la ſienne deſſus, & que tous blaſment les deffauts du Peuple, au lieu de s'en ſeruir pour ſe corriger. Voicy donc le grand Atride, que toute la Nation Grecque la plus ſage & la plus ſpirituelle du monde a choiſi pour Chef, ſon election meſme a pû proceder de ce que les Grecs, qui eſtoient peut-eſtre de voſtre opinion, l'ont connû d'amoureuſe complexion ; & qu'ils ont jugé que ce temperament luy feroit executer de grandes choſes. Voyons de plus prés s'il en va ainſi. La premiere & la plus éclatante action de ſon Generalat, eſt de preſenter ſa fille Iphigenie, pour eſtre ſacrifiée lors que les Dieux arreſtoient ſa flotte au port d'Aulide, & qu'ils vouloient eſtre appaiſez par cette victime. Cette action

paroiſt d'abord au deſſus de la commune vertu: mais ſi ie vous diſois qu'il auoit corrompu les Matelots, pour publier que les vents eſtoient contraires, & Neptune courroucé; qu'il auoit meſme liuré ſa fille pour paſſer quelques iours dans les preparations de cet execrable ſacrifice, & pour donner le temps à ſes Emiſſaires de luy amener vn certain garçon duquel il eſtoit éperdûment amoureux, & que l'on luy cherchoit par tout le Peloponeſe, où il eſtoit allé ſe cacher pendant l'embarquement; vous écrieriez-vous pas, Eſt-ce-là cet homme que la grandeur & la magnanimité ennobliſſent au deſſus de tous les hommes, & ſur lequel toute la Grece a tourné la veuë? Ie paſſe ſous ſilence tant de miſerables qu'il laiſſe mourir de peſte au Camp de Troye, faute de rendre la fille du Preſtre Chryſes. Ie laiſſe à part la querelle qu'il eut contre Achille quand il luy enleua Briſeide, & que par cette violence, non ſeulement il retarda la priſe d'Ilion, mais il mit meſme les vaiſſeaux Grecs en danger d'eſtre brûlez. Ie diray ſeulement que lors qu'il emmena Caſſandre dans ſa maiſon, *al diſpetto di madonna Clitemneſtra*, il irrita la vangeance de ſa femme, & arma pour l'executer, la main molle & effeminée d'Egiſte. Mais ſon riual, cet homme qui auoit eſté nourry de moüelles de Lions, qui ſortoit de la diſcipline de Chiron, qui eſtoit ſi rude joüeur qu'il ne ſe trouuoit perſonne que luy qui peuſt ſe ſeruir de ſa pique, Achille enfin à qui la mort d'Hector eſtoit reſeruée, que fait-il quand Agamemnon luy prend ſa Maiſtreſſe? Sans doute quelque choſe de grand & de noble; car il eſtoit, & Heros, & Amoureux; premierement il dit des injures au Roy, mais des injures de Harangere,

il l'appelle Cornart & Chien de voirie; en quoy il fait tort au Centaure qui le deuoit auoir mieux éleué. Quand ses injures ne reüssissent point, le pauure s'en-va pleurer à sa mere, & continuë en suite sa lamentation dans le fonds de sa barque, loin des combats, & aux despens de sa reputation. Mais que direz-vous d'Hercule, de ce grand dompteur de Monstres, si vous le trouuez auprés d'Omphale ayant changé en juppe sa peau de Lion, & que vous le voyiez,

——— de la claua noderosa in nece,
Trattar il fuso e la conoschia imbelle?

Approuuerez-vous le bel estat où l'amour met ce gentil fileur de lin, & luy souhaitterez-vous pas comme au Capitan de Terence, que les filles luy flatent les ioüës auec leurs patins? Or pour ne vous pas amuser dauantage à conter les sottises des Heros Amoureux de l'Antiquité, allons droit à la source, & considerons le Pere des Hommes & des Dieux, Iupiter qui lance le tonnerre, qui fait trembler l'Olympe d'vn seul clin d'œil, qui se vante qu'auec vne chaisne liée à son orteil, il éleuera ensemble tous les autres Dieux de la terre au Ciel; nous le trouuerons, sauf le respect que ie dois aux Diuinitez Poëtiques, beaucoup plus sot que le reste des Amants; aussi est-il plus maltraitté de l'Amour: & Petrarque qui en auoit vû le Triomphe, chante, que parmy tous les Dieux de Varron, qui passerent deuant le chariot de l'Amour; Iupiter estoit presque accablé du nombre & de la pesanteur de ses chaisnes. Il seroit ennuyeux de rapporter icy toutes ses metamorphoses, & de considerer ce Gouuerneur du Monde, tantost sous la figure d'vn Oyson, & tantost sous vne autre figure aussi ridicule; il

vaut mieux mesme laisser conclure Ouide sur ce sujet, & le croire quand il dit que Iupiter par ses amours se deshonnore, & toute sa maison auecque luy. O Amour, que les sentimens que tu inspires sont excellens, & que tu es necessaire à la vertu des humains! Ie voy bien cependant par les regards de Monsieur Chapelain, & par vne certaine action de sa main, qu'il a de la peine à m'entendre mocquer ainsi des enfans d'Homere, & qu'il est dans l'impatience de me respondre, vous en aurez tantost tout loisir: cependant, comme vous estes l'homme que ie connoisse, qui entend aussi-bien la raillerie; laissez-moy encore vn peu réjoüir sans m'interrompre; & en recompense, si vous ne voulez pas vous contenter des exemples de la Fable & de la vieille Histoire, si vous me dites que les Habitans du Parnasse ne chantent rien qui ne soit sujet à caution, que le bon Homere dort quelquefois, & qu'enfin vn excellent Poëte est vn fort mauuais témoin, ie laisseray en repos vos Heros & vos Dieux, & fermeray les yeux pour ne pas considerer en eux les defauts de ceux qui aiment. Ie sçay mesme que vous auez là-dessus vos responses prestes, & que Dame Mythologie ne vous manque point, quoy qu'à vous dire le vray, il fust souuent plus à propos d'expliquer les choses à la lettre, & que Noël le Comte nous en fasse des contes à dormir debout. Mais, graces à Dieu, ny ce bon homme, ny tous les autres Enarrateurs des Fables, n'ont rien à voir sur Platon ny sur Aristote: & ces hommes sont de tel poids, que si vous les rebutez, ie n'en sçache plus sur qui nous puissions ietter les yeux pour examiner les actions humaines. Ie m'imagine que vous auez desia vne ioye se-

crette, de voir ces deux merueilleux genies parmy nos Amants ; & en effet, ſi dans leurs amours ils ont conſerué ces grandes lumieres auec leſquelles ils ont penetré le plus obſcur des ſciences, & ſi prudemment eſtably la regle des mœurs, la conduite des familles, la police des Villes, & le gouuernement des Eſtats, vous auez bien raiſon de vous en glorifier. Mais au contraire, ſi l'amour n'a pas moins obſcurcy ces yeux clairvoyans que ceux du Vulgaire, & que cette paſſion ait fait deſcendre ces grands eſprits iuſques aux badineries, oſerez-vous ſoûtenir encore que l'amour eſt neceſſaire aux hommes ? Voicy comme il en va : Platon eſtant encore ieune deuint tres-amoureux d'Aſter, & auſſi-toſt il s'éloigna du bon ſens, il ne coucha pas moins d'abord, que de l'appeller Lucifer & Heſperus ; & ſelon l'ordinaire galimatias des Amants, il le mit au deſſus des Eſtoilles. Il en voulut apres à Dieu, il ſe plaignit incontinent qu'il auoit perdu la Tramontane, & que ſa raiſon eſtoit troublée. Mais l'Epigramme qu'il compoſa pour Archeaneaſſe de Colophone, marque encore plus clairement que la ſageſſe ſort d'vne teſte dés que l'amour y entre. Cette Archeaneaſſe approchoit de la decrepitude; en cet eſtat il n'y auoit plus de moyen de chanter qu'elle eſtoit l'Aurore ny le Soleil, & cependant il falloit ſe mettre ſur le haut ſtyle, & parler Phœbus en ſa loüange : écoutez vne impudence que tous les Poëtes n'ont oſé dire, quelques hyperboles qu'ils ayent inuentées en faueur de leurs Dames. Platon voyant que ſur cette face coupée de rides, il n'y auoit aucun lieu pour la beauté, s'auiſa de dire que l'amour ſe cachoit entre ſes plis comme dans vne embuſcade ; au lieu que s'il euſt eſté

raiſonnable, il euſt dit, qu'il y eſtoit enterré comme dans vn vieux tombeau. Ie ne ſçay pàs, dit alors Monſieur de Trilport, comme vous l'entendez : car ſi vous pretendez cenſurer Platon pour ſon Epigramme, vous vous faites à vous-meſme vôtre procez. Comment cela, luy demanda Monſieur Menage? Voyez, reprit Monſieur de Trilport, combien voſtre memoire qui vous fournit ſur le champ tant de choſes agreables, vous manque au beſoin, & en voſtre propre intereſt. Ne vous ſouuient-il pas que vous auez fait vn Sonnet de cette Epigramme; & qu'auſſi-bien que Platon, vous auez eu des amours ridées? En verité, reſpondit Monſieur Menage, j'auois oublié & le Sonnet, & les amours, & ie voudrois ne me ſouuenir non plus de toutes les folies de ma ieuneſſe. Pour l'oubly de voſtre antique Maiſtreſſe, repliqua Monſieur de Trilport, le fleuue Lethé pourroit l'auoir noyé, que nous ne nous en mettrions pas en peine; mais pour le Sonnet, i'ay regret qu'il ſoit effacé de voſtre memoire, a cauſe de Monſieur Chapelain, qui peut-eſtre ne l'a pas oüy. Vous auez bien raiſon de dire à cauſe de moy, continua Monſieur Chapelain, car vous ſçauez combien j'aime toutes les choſes qu'il fait; mais i'eſpere que i'auray dequoy m'en conſoler par la diligence de quelqu'vn de ſes amis, qui aura plus de ſoin que luy-meſme de ſon ouurage. En attendant, adiouſtay-je, receuez-moy pour caution, que ce Sonnet deſtruit ce qu'il vient de nous alleguer, & qu'il eſt ſi ingenieux, qu'il deuroit ſuffire pour excuſer, & l'action, & l'Epigramme du Philoſophe. Vne folie, interrompit Monſieur Menage en riant, ne peut eſtre l'Apologie d'vne autre, & quand mon Sonnet m'empeſcheroit de me ſeruir de l'Epigramme

de Platon, ie ne vois pas de quelle ſorte vous deffendriez les vers qu'il compoſa lors qu'il aimoit le bel Agathon, & qui diſent, qu'il ne baiſoit iamais ce bien-aimé, qu'il ne ſerraſt les lévres, tant il auoit de crainte que ſon ame ne luy échappaſt. Or dites-moy, que vous ſemble de ce baiſer! eſt-il fort ſelon les bonnes mœurs? & n'y a-t-il point vn peu trop de ragouſt pour vn Philoſophe? Sont-ce là de beaux diſcours pour cet homme qu'on a appellé Diuin, comme ſi ç'auoit eſté trop peu de le nommer Sage? Platon, au reſte, n'a pas eſté moins coquet, ny moins inconſtant qu'on nous repreſente Hylas dans nos Aſtrées; & comme luy a eſté *di ramo in ramo, di fior in fior*: Outre les galanteries que ie vous ay recitées, il aima Phœdre, il aima Xantipe, peut-eſtre que c'eſtoit la femme de Socrate, & qu'il faiſoit vn Cocu de celuy que l'Oracle auoit iugé le plus ſage des mortels; c'eſtoit peut-eſtre en faueur de ce galand que cette femme paroiſſoit de ſi mauuaiſe humeur pour ſon mary. Cependant il faut auoüer que cette ingratitude eſtoit épouuantable. Ce qu'il faut auoüer, reprit froidement Monſieur de Trilport, c'eſt que Xantipe iugeant des gens par la mine, aima mieux Platon, qu'elle trouuoit bien fait & large d'épaules (car ce fut pour ce ſuiet que l'on le nomma Platon) que non pas Socrate qui eſtoit camus, vieux & chauue; & que les Cocus ſont bien-heureux, continuay-je, d'auoir Socrate pour patron. Ne raillons point, dit Monſieur Menage, ſur vne action ſi honteuſe; ces Meſſieurs, reprit Monſieur Chapelain, font en cela ce qu'euſt fait Socrate, qui ne croyoit pas qu'il fallust prendre les matieres de cette nature ſi fort à cœur, & qui s'en ſcandaliſoit moins que vous ne faites. Ie

voy bien ce que c'eſt, continua Monſieur Menage, vous voulez couurir la raiſon conuaincuë, d'vne raillerie ; & ie vous voy en ſi belle humeur ſur ce ſujet, que ie n'en dois rien attendre de ſerieux. Ie ne ſçay pas meſme ſi vous ne voudrez point excuſer l'écolier auſſi-bien comme le maiſtre, & ſi vous ne trouuerez point encore quelque ſaufuyant pour cacher le dernier dereglement où Ariſtote tomba lors qu'il ſacrifia à la concubine de l'Eunuque Hermias ; mais il luy ſacrifia, non pas ſon cœur ny ſa liberté, qui ſont les imaginaires offrandes de nos Amants, il luy ſacrifia ſolemnellement, & pour tout dire, de la meſme maniere que les Atheniens ſacrifioient à Cerés. Ie ſerois trop long ſi ie voulois m'arreſter ſur les exemples des autres Philoſophes, & ie vous ay ſeulement choiſi ces deux ; premierement, parce que l'opinion publique les met au deſſus des autres; & de plus, parce qu'il auroit fallu vous reciter la meilleure partie de l'Hiſtoire de Diogene Laërtien, qui eſt toute pleine des extrauagances amoureuſes de ceux que l'Vniuers a reſpectez comme les Legiſlateurs de la Sapience. Toutefois, parce qu'il pourra arriuer que la foy Grecque vous ſera ſuſpecte, & que vous mépriſerez les mœurs d'outre-mer, qu'vn Ancien nomme frelattées ; ſur tout parce qu'il ſemble que noſtre diſcours regarde principalement noſtre Nation: il n'y aura pas moyen de s'abſtenir de conſiderer icy quelques-vns de nos gens eſclaues du fils de Cypris, mais ce ſeront des Caualiers ſans reproche que nous examinerons, des gens du bon temps, des Preux que leurs beaux faits ont éleuez au deſſus des autres, en vn mot des Amants du Siecle, où rien au monde n'eſtoit ſi grand que noſtre

Cour, où Charlemagne tenoit l'Empire d'Orient, & comptoit presque les iournées de son regne par le nombre de ses Victoires, où les Paladins conseruoient la iustice, protegeoient les veuues, defendoient les orphelins, exterminoient les meschans, & enfin faisoient auec leurs espées plus de bien aux hommes, que les plumes de Platon & d'Aristote n'en ont écrit. Ce seront mesmes ces Paladins, si vous voulez, qui paroistront. Ce sera Roland le plus braue du Camp Chrestien, afin de ne nous point mesler auec ces Rois de l'Orient & du Midy, auec ces Agricans, ces Gradasses, ces Mandricarts, ces Rodomonts, ces Ferragus, & tant d'autres que le Boiard & l'Arioste nous dépeignent outrez d'amour. Nous trouuerons donc que le neueu de Charles a bien fait des siennes, pour l'amour de la fille du Roy Galafron. Tantost il se broüille auec ses parens, tantost il chante poüilles au Sire de Montauban, tantost il se bat contre luy, tantost il abandonne son Oncle à la mercy des infidelles; & pendant que Paris est aux abbois, au lieu de se trouuer à sa defense, il se promene en Orient où il fait le galant & le braue à contretemps. Enfin, ce Paladin court les champs, & l'amour en fait vn fou enragé, mais d'vne folie incurable, au moins aux remedes d'Hippocrate & de Galien, & si étrange, qu'il faut que sa guerison vienne du Ciel, qu'Astolphe monte dans le chariot d'Elie pour luy aller querir vne phiole de sens commun, & encore de la boutique de S. Iean, dont le Poëte fait vn Chymique. Ie serois trop lông si ie voulois vous parler de tous nos Caualiers (i'vse de ce mot selon la maniere d'aujourd'huy) ausquels l'amour a fait commettre des extrauagances. Ie pourrois, si ie voulois, pour appuyer dauan-

tage mon opinion, produire les plus grands hommes des plus puiſſantes Nations de la terre ; citer Hannibal qui manqua à triompher des Romains, & ruina la reputation de ſa Patrie, pour s'eſtre abandonné aux careſſes des Dames de Capouë, citer Antoine qui ſe perdit moins par le genie d'Auguſte, que par l'amour de Cleopatre ; citer Candaules, citer Ninus dont les auantures ſont ſi connuës. Ie pourrois meſler les Hiſtoires Saintes aux prophanes, & montrer Dauid ſans conſcience, Salomon ſans ſageſſe, Samſon ſans force, pour ne rien dire du Pere Adam, dont l'amour nous couſte ſi cher. Mais afin de ne vous pas ennuyer d'exemples, & de vous confirmer neantmoins dans l'opinion, où ie ſouhaite que vous ſoyez doreſnauant : Imaginons-nous, ie vous prie, auſſi bien que fait Petrarque, vne Iſle delicieuſe couuerte de roſiers, de myrthes, de iaſmins, & d'orangers, où les zephyrs temperent l'ardeur du Ciel, où les fleurs parfument l'air, où les collines & les bois donnent de l'ombrage, où les hyuers ſont moderez, & ſe paſſent ſous de tiedes Soleils, en jeux, en feſtins, en oyſiueté ; imaginons-nous en ſuite, que l'Amour a choiſi ce lieu pour y triompher, & qu'il y a ramaſſé tous les Amants qui ſont entre les deux Poles. Feignons enfin, que la tempeſte nous y a iettez ; car pour rien ie ne conſentirois que nous abordaſſions en qualité d'Amants, & il vaudroit mieux y eſtre pouſſez ſur vne planche du débris d'vn naufrage, comme en Pays ennemy, que d'y ſurgir à pleines voiles dans le vaiſſeau de la Reyne Egyptienne, ſi nous venions pour y faire hommage. Promenons-nous apres pour nous délaſſer vn peu de la mer parmy ces Bandes amoureuſes, ſur ces fleurs &

dans

dans ces prairies; mais à la charge que nous escouterons leurs paroles, que nous remarquerons leurs actions, & que nous iugerons de là s'il fait bon les imiter. Ceux-cy qui se presentent d'abord à nous semblent bien melancholiques, au moins ont-ils les visages passes, & les yeux abbatus, comme s'ils auoient passé la nuit sans dormir. Mais, ô Iupiter! quels discours ils tiennent, le premier qui est vestu pastoralement, & qui ressemble au Myrtil du Baptista Guarini, veut que les fontaines pleurent pour luy, & que les vents souspirent de son martyre. En voicy vn qui consulte l'Echo, & qui s'afflige & se resioüit sottement, de ce qu'il se dit à soy-mesme. Ces autres content leurs miseres, au Soleil, à la Lune, au Iour, à la Nuit. Celuy-cy dit qu'il mourra content, pourueu qu'il meure en embrassant ce qu'il ayme, & que l'on fasse vne Epitaphe. Mais remarquez-en vn à gauche qui est bien desesperé, car il maudit le iour auquel il a commencé d'aymer. Son voisin mesme semble plus furieux, & ne menace pas moins que de rompre l'arc de l'Amour. Eloignons-nous, si vous me croyez, de cét homme, de peur de desordre, & nous approchons de la joyeuse Assemblée, dont vous pouuez apperceuoir vne partie qui dance sous ces grands arbres, escoutons mesme le refrein de leur chanson,

La joüissance est pleine
De peur d'vn changement.

Voyez combien leur ioye est imparfaite, & qu'ils ne trouuent pas leurs affaires bien asseurées, quoy qu'elles soient au meilleur estat où ils les puissent souhaitter. Or ceux qui les regardent dancer sont bien couronnez comme eux de myrthe, mais tousiours pourtant dans vne eternelle inquietu-

de, l'vn se peine à expliquer vn mot que sa Maistresse luy a dit, parce qu'il doute s'il ne luy est point desauantageux; l'autre se plaint que sa Dame a regardé son riual trop long-temps, & trop agreablement; celuy-cy se lamente, parce qu'il croit auoir surpris sur le visage de sa Belle, le reste d'vn soufris dont elle fauorisoit vn autre. En conscience, entendez-vous quelque chose à ces jargons differens ? & ne vous est-il pas auis que vous estes aux Petites-Maisons ? vaudroit-il pas mieux que ces pauures Amants auoüassent franchement la debte, & qu'au lieu de tant de sottises dont ils nous estourdissent chacun à son tour, ils ne fissent qu'vn chœur pour chanter ingenument

Tutti habiam di pazzia colma la testa.

Or pour voir s'ils agissent comme ils parlent, tournez-vous vers ceux-cy qui baisent les serrures des portes, qui les couronnent de fleurs, qui les frotent de pommades parfumées. Regardez ceux-cy qui escriuent cent fadaises sur les arbres, ces autres qui en lisent dauantage dans leurs tablettes; les vns ont les bras croisez de douleur, les autres sautent; mais voyez ce miserable qui s'empoisonne, voyez ces riuaux qui se tuent, voyez

Leandro in mare, & Hero a la finestra.

Voyez enfin ceux-cy qui ont ruiné leur santé par vne maladie detestée en nostre Siecle, & inoüye aux Siecles passez; en vn mot, ils sont pour la plusspart sans bien & sans reputation : cependant prenez garde qu'ils flatent tous, leurs tyrans, qu'ils en déguisent les defauts, que quelques laides que soient leurs Maistresses, ils en font des Anges & des Diuinitez. Mais quoy, nostre amy, adjousta M. Menage, en me prenant par la main, comment ne reconnoissez-vous pas les vostres ?

Comment les miens, répondis-je: Ceux, repliqua-t-il, que vous auez décris dans le discours que vous adressez à Alcandre, dont les vers sans art, imitent les Satyres d'Horace. Ie ne m'en souuiens non plus, continuay-je, que vous faisiés tantôt de vôtre Sonnet: Si fay bien moy, adiousta M. de Trilport, qui en ay retenu des fragmens, parce que j'ay pris plaisir à les lire, & si je ne me trompe, c'est de cet endroit-cy que Monsieur Menage veut parler :

Ie sçay bien que l'Amour n'ayme point les leçons,
Et qu'on voit des Amants de toutes les façons ;
I'en connois vn si fou qu'il veut qu'on le rebutte,
Qui contre les dedains est tousiours à la lutte,
Qui ne sçauroit souffrir d'estre fauorisé,
Et qui hayt son desir dés qu'il deuient aisé :
L'autre comme vn Enfant auprés de sa Maistresse
Se nourrit du plaisir de la moindre caresse,
S'estime plus heureux d'obtenir vn ruban,
Que s'il auoit conquis l'Empire du Turban,
Celuy-cy dont par tout la presence importune,
Veut pourtant qu'on l'estime hõme à bonne fortune
Mais celuy que tu sçais est bien plein de fureur,
Dans ses moindres discours ses sermẽs font horreur,
Son abord est funeste, & sa mine farouche,
Mille profonds soûpirs s'exhalent de sa bouche,
Mais les soûpirs qu'il donne à l'obiet son vainqueur,
Sont poussez de sa ratte, & non pas de son cœur.

Arrestez-vous là, s'il vous plaist, interrompis-je, & s'il plaist à Monsieur Menage, rembarquons-nous promptement, car ie craindrois que si vous continuyez à reciter de mes Vers, ie ne me trouuasse moy-mesme parmy ces gens dont il a si mauuaise opinion, & qu'enfin il ne fist pas bon demeurer longtemps dans vne Isle peuplée de cette sorte.

Tellement, dit Monſieur Menage, que vous reconnoiſſez pleinement qu'il y a danger à ſe trouuer parmy les Amans, & que leur habitude eſt perilleuſe. I'ay oüy dire, en effet, que l'on reſſembloit d'ordinaire à ceux que l'on frequentoit, & que naiſſant également bons, les mauuaiſes compagnies ſeules nous perdoient. Mais, interrompit Monſieur Chapelain, vous ſemble-t-il que les choſes aillent comme nous l'a dit noſtre amy ? Que voulez-vous que ie faſſe contre tant d'exemples & d'authoritez, luy dis-je ? en verité ſi quelque choſe me retient encore de voſtre party, c'eſt que ie vous trouue ſi iudicieux en tous vos ſentimens, & que vous auez ſi peu accouſtumé de choiſir des opinions qui ne ſoient pas bonnes, que ie ſuis touſiours dans le doute iuſques à ce que ie vous aye entendu, & comme dit l'Italien,

Ne sì ne nò n'el cuor mi ſuona intero.

Il me ſemble cependant, pourſuiuy-je, que Monſieur de Trilport deuient tout penſif, & qu'il commence fort à ſe deffier de ſa cauſe. Vous expliquez mal mon ſerieux, répondit Monſieur de Trilport, & m'eſtimez homme de peu de courage ; en verité, ſi quelque choſe me choque, c'eſt de voir que Monſieur Menage nous traitte comme des enfans, auſquels on montre des Diables peints auec des ongles, des griffes, & vn regard épouuantable, afin qu'ils en ayent peur ; car ie ne penſe pas, continua-t-il en riant, que vous croyez que les Diables ſoient faits ainſi, ny que vous en cherchiez auec le Poëte Bernia, pour voir au iuſte la longueur de leurs cornes & de leurs queuës. Ainſi Monſieur Menage auec ces Iſles, ces peintures imaginaires, ces exemples

fabuleux, tasche de nous épouuanter & de nous détourner de la solide raison. A quoy bon mesme parler d'Agamemnon ny d'Aristote, pour sçauoir si vn ieune homme doit estre amoureux ? Nous verrons, poursuiuit Monsieur Menage vn peu échauffé, quelle sera cette solide raison; mais pour vous laisser iuger si i'en ay eu de parler d'Agamemnon & d'Aristote, que vous croyez si fort éloignez de nostre question; ie vous demande si cette induction cy n'est pas iuste ? Si l'Amour assemble en soy tous les deffauts, si les Roys, si les Heros, si les Dieux de la Fable, si les Philosophes que ie mets au dessus de ces Dieux, si les hommes qui ont excellé en la Politique, ou en la Guerre, qui passent le reste des hommes, sont tombez dans de honteux manquemens dés qu'ils sont deuenus amoureux; si generalement tous les Amants sont insensez, faut-il pas conclure qu'vn ieune homme qui aymera, deuiendra imparfait & vitieux comme les autres Amants, & bien plus suiet à tous leurs deffauts, que ny les Roys, ny les Heros, ny les Dieux, ny les Sages, ny les Legislateurs, ny les Conquerans, dont nous auons esté obligez de donner des exemples, encore que nous ayons d'ailleurs esté appuyez de l'authorité & de la raison; l'Image de Cupidon, l'Isle de son triomphe, & enfin les autres choses que nous auons auancées ? On auroit tort, dis-je, en cet endroit, de vous reprocher que vous ayez rien allegué sans preuue, & vostre discours, ce me semble, a esté fort à propos: mais afin de traitter la question plus à fond, & d'agir entierement au goust de vos aduersaires; trouueriez-vous point necessaire de parler de nos ieunes hommes, & de

nos femmes, des Amants, & des Maiſtreſſes de noſtre Nation & de noſtre temps, de leur conuerſation, & de leur galanterie; car enfin, de ces choſes qui nous ſont familieres, & que nous auons tous les iours deuant les yeux, on pourroit facilement eſclaircir à laquelle des opinions que vous conteſtez, il ſeroit bon de s'arreſter, & iuger par la maniere de faire de nos Amants, s'il faudroit, ou l'éuiter, ou la ſuiure. Quant à moy, reſpondit froidement Monſieur Menage, ie penſois que vous m'eſpargneriez cette peine, qui me paroiſt aſſez inutile, & qu'aprés vous auoir monſtré, que generalement tous les hommes qui ayment, extrauaguent; vous ne croiriez pas que noſtre Nation en fuſt plus exempte que les autres. Ie ſuis meſme faſché, continua-t'il en riant, que ie n'ay eſté aduerty que vous ſouhaittiez cela de moy, auant que nous euſſions leué l'anchre pour ſortir de l'Iſle Amoureuſe, parce que ie vous y aurois fait voir beaucoup de gens que vous demandez, qui d'ailleurs ne ſont pas fort difficiles à rencontrer. Qu'ainſi ne ſoit, nous n'entreprendrons plus pour ce ſujet vn voyage de ſi long cours, nous ne quitterons pas Paris, nous n'irons pas plus loing que le Cours, ou les Tuilleries, nous y trouuerons en foule des Coquettes, des Beautez de la Cour & de la Ville, de ieunes Caualiers, & de ieunes Magiſtrats. Or pour aller par ordre, voyons de plus prés les vns & les autres, prenons des Caualiers qui depuis quelques mois auront acheué leurs exercices; prenons des Officiers fraiſchement receus en leurs charges au ſortir de la diſcipline de Monſieur Bocager; ſongeons qu'ils ſont amoureux, & par la façon & la maniere d'agir des vns & des autres,

examinons les qualitez que l'amour leur donne. Que les Gentilshommes viennent les premiers, qu'ils nous facent monstre de cét amas de bonnes parties qu'ils ont acquises auec leurs Maistresses; commençons à estudier leur conuersation, nous ne la trouuerons ni sage, ni solide, ni polie, ni galante. Quoy donc? le voulez-vous sçauoir? approchons d'eux, nous n'y entendons qu'vn jargon eternellement repeté de quinze ou vingt mots extraordinaires, mais qui auront vogue dans leur caballe, & qu'ils rediront hors de propos, & seulement pour les dire. Sans songer à cultiuer le bon sens, ils debiteront en vn quart d'heure vn nombre infiny de fadaises, qu'ils prononceront pourtant auec vne authorité railleuse, comme s'il y auoit bien du mystere & du sel caché dessous. Les Dames aussi-tost en riront sur leur bonne foy, pour monstrer qu'elles en entendent bien la finesse; s'ils rencontrent quelque homme qui pour leur complaire ne veüille pas quitter le party de la raison, Dieu sçait le mespris qu'ils en feront, & comme il sera traitté dans toutes les ruelles où ces estourneaux vont chiffler en bande. Ils croiront que rien n'est si contraire à l'esprit que le silence, ils estimeront infiniment leur iugement, qui leur fournira des decisions sur le champ, pour toutes choses; enfin, à force de s'admirer les vns les autres, le moindre pensera estre en fonds d'vn entretien assez agreable; & sçauoir assez pour entretenir Mademoiselle Schurman, ou si l'anacronisme le souffroit, pour plaire à Cornelia la Mere des Gracches. Que si aprés nous estre arrestez à leur esprit que vous voyez en mauuais estat, nous examinons le soin qu'ils prennent de se tenir propres, & de se bien

mettre, nous découurirons bien-toſt que leurs plus hautes penſées ſeront la doreure d'vn Carroſſe, la bigarrure d'vne livrée, ou comme dit Malherbe,

Le parfum d'vn colet,
Le point couppé d'vne chemiſe,
Et la figure d'vn balet.

Nous les trouuerons occupez comme des femmes à ſe coëffer & à ſe veſtir, & cela auec vne molleſſe ſi indecente, qu'ils nous laiſſeront à deuiner non ſeulement s'ils ſont hommes, mais s'ils cherchent point eux-meſmes d'autres hommes. Cependant, la preſomption d'eſtre beau-fils leur montera à la teſte, ils s'eſtimeront tous dignes qu'vne Reyne Amazone les vienne chercher, tous croiront courir autant de riſque pour leur beauté, que le Narciſſe de la Fable. En cet eſtat ils choiſiront plutoſt la fortune de Pâris, qui eſtoit beau & effeminé comme eux, mais qui poſſedoit Heleine, que non pas celle d'Ajax qu'on trouuoit ſeulement de bonne mine, & qui ne ſe diuertiſſoit qu'en paſſant auec Tecmaſſa ſon Eſclaue, mais auſſi meriteroient-ils les iniures qu'on dit dans Homere à cet original de la molleſſe,

Laſche Pâris au viſage tres-beau,

& ſeroient dignes du meſme traitement que ce diuin Poëte fait à ce petit mignon, lors qu'il l'introduit ſeul entre tant de milliers de combattans, s'enfuyant de la bataille pour aller coucher auec ſa femme. De la conuerſation & de la perſonne, ſi nous paſſons aux mœurs entre pluſieurs deffauts, le libertinage s'offrira d'abord à nous; car comme leur fin ſera, non pas de s'arreſter à l'vnion des volontez & des cœurs; mais d'aller ainſi qu'ils diſent, à quelque choſe de

plus solide, ils employeront les derniers efforts de leur esprit, à débaucher la conscience des femmes par vne pure malignité de nature. Sans auoir aucune raison de douter, comme ont les sçauans Libertins, ils se railleront de la Religion, ils feront cent actions indecentes dans les Eglises, ils sçauront trois ou quatre petits contes de Moine, & auec cinq ou six passages de Charon & de Montagne, que les plus habiles d'entr'eux prescheront aux autres, ils pretendront renuerser toute la Theologie, & deffieront à la Conference tout ce qu'il y a de Directeurs dans les Monasteres & dans les Parroisses de Paris. Le reste de leurs sentimens ne sera ny noble, ny haut; ils ne penseront rien de digne de la vertu de leurs Ancestres, les aisles de l'Amour ne les éleueront point à des pensées genereuses, tous les iours se passeront d'vne mesme sorte, & enfin la fleur de leur vie s'écoulera à promener par tout leur oysiueté honteuse & inquiete, enfermez en leurs Chaises, ou estendus dans leurs Carrosses, & à mettre du desordre dans toutes les Maisons où l'on les receura. Mais ce n'est pas d'aujourd'huy que ces gens font mestier de broüiller ainsi les feüilles; & comme vous sçauez, les Centaures & les premiers Caualiers du monde, que Xenophon appelle des hommes & des cheuaux qui se démontoient à vis, ne se trouuerent aux nopces de Pyrithoüs que pour y deuenir amoureux, & par consequent pour y troubler aussitost la Feste. Ie serois trop long, si apres le Caualier ie voulois examiner l'Enfant de la Ville, je me contenteray de dire en passant, qu'au lieu d'vn éuenté que ie viens de vous montrer, vous trouuerez vn badaut pour l'ordinaire. Mais

qui ſe croira habile homme, qui dira du Latin parmy les femmes de ſa parenté, & meſmes deuant ſa Dame, qui conſtituera ſa ſouueraine galanterie à donner des cadeaux à Saint Clou : car la cité nomme ainſi ces ſortes de feſtins : qui iugera du merite de ſes Riuaux par les richeſſes qu'ils auront ; qui enfin, manquant de la belle nourriture du monde, manquera auſſi de politeſſe & d'agréement. Cependant, & les Bourgeois & les Caualiers enteſtez de leurs ſeules paſſions, negligeront tous les deuoirs de la vie, ruinant leurs affaires domeſtiques, abandonnant auec leurs amis, les penſées de leur fortune, de leur honneur, & de leur reputation ; & enfin, ſe rendant entierement meſpriſables, & tout cela pour l'amour des Dames. Ne croyez pas, s'il vous plaiſt, que ie ſois ſeul qui leur faſſe ce reproche, il y a long-temps qu'Horace s'en eſt pris à elles : voyant le ieune Sybaris auſſi mal mené que ceux dont nous parlons, il coniure Lydie, mais il la coniure de par tous les Dieux, de dire pourquoy elle le perd, & de luy faire raiſon de ce qu'il a de l'auerſion pour le champ de Mars; de ce qu'il éuite le Soleil & la poudre ; de ce qu'il ne dompte pas de cheuaux, de ce qu'il ne s'exerce plus à courir, à luitter, à nager, à jetter le diſque. Auſſi ſelon ce ſens, les Sculpteurs Grecs dont les ouurages enſeignoient ſouuent la Morale, ne taillerent Venus aſſiſe ſur vn Bouc, que pour comparer l'homme qui s'aſſuiettit tout entier à la domination des femmes, à cét animal qui ſe laiſſe aueuglément conduire à tous les déreglemens de l'amour: mais particulierement ils furent admirables à inuenter les figures qu'ils mirent ſur le tombeau de cette Courtiſane fameuſe, qui auoit vû toute la Grece

à genoux deuant ſa porte, & à laquelle on eſleua vn Sepulchre à Corinthe proche le Temple de Venus la brune, car afin de témoigner comme les femmes perdent & ruinent leurs Amans, ces maiſtres y mirent en relief vne Lyonne, qui deſchiroit vn Bellier. Ie n'aurois iamais fait, ſi ie voulois compter tous les défauts où tombe ce ſexe, lors qu'il s'attache à aymer ; & toutesfois, ſi ie voulois prendre cette peine, ce ſeroit vne grande conuiction contre l'opinion contraire, parce qu'il n'y auroit pas moyen de conclure que les ieunes gens appriſſent rien de bon, auec des perſonnes où ils ne rencontreroient que vanité, que foibleſſe, qu'inégalité, que tricherie, rien de ſincere, rien de grand, vn cœur double, vn viſage & des actions fardées, où ils trouueroient pluſieurs Eryphiles preſtes à liurer leur mary pour vn bijou, pluſieurs Romaines preſtes à trahir leur patrie pour des bracelets : mais pluſtoſt il faudroit tirer vne conſequence, que ces ieunes gens perdroient auprés de ces femmes toutes les ſemences du bien, & toutes les inclinations que leur ame pourroit auoir à la vertu. Et entre nous auſſi, ce n'eſt pas cette vertu que les bonnes Dames cherchent: elles baailleroient auprés d'vn homme qui leur preſcheroit l'eſtime de la continence, & la fuite de la volupté, il ne leur faut point de gens de probité, il ne leur faut point de doctes ; ces Meſſieurs que nous venons de deſcrire leur plaiſent bien mieux, & vne teſte bouclée l'emportera touſiours dans leur eſprit, ſur vne teſte ſage.

Auprés de ces beautez le mieux en point de genes,
Eſt receu comme vn Adonis,
Et le plus accomply les eſprouue inhumaines,
Si ſon habit eſt ſimple & ſes canons vnis.

Leur choix va tousiours au pire, & tousiours à l'auantage des plus beaux. Venus quitte Mars pour Adonis, Angelique Roland pour Medor, Heleine Menelaüs pour Pâris. Vous voila en beau chemin, dit Monsieur Chapelain, & qui vous laisseroit aller, il y a grande apparence que vous ne vous arresteriez pas si tost ; car vous prenez vn merueilleux goust à cette matiere, & ie voy encore quelque chose d'estrange qui se prepare à sortir, si ie ne destourne l'orage. Vous auez raison, poursuiuit Monsieur Menage, & pour dire le vray, si vous ne m'eussiez arresté, ie me sentois fort tenté de vous redire l'histoire de Giocondo, celle de la Matrone d'Ephese, & quelques autres de mesme nature. Ce sera pour vne autre fois, reprit Monsieur Chapelain, & ie ne suis pas d'auis que vous vous eschaufiez dauantage: & pour vous espargner vne peine qui seroit fort inutile, souuenez-vous, s'il vous plaist, qu'en vous demandant, suiuant vostre promesse, les pretenduës maximes que vous attribuez aux Dames : nous ne vous demandons pas les Dialogues des Courtisanes de Lucien, ny les exemples de la sixiéme Satyre de Iuuenal, ny de la vie de Celestine, ny de Picara Iustina, ny enfin de

La fameuse Macette à la Cour si connuë.

Nous vous demandons Artemise, nous vous demandons Penelope, nous vous demandons Lucrece. Monsieur Menage se hastant alors de parler : Ie vous prens au mot, dit-il, à Monsieur de Trilport ; aussi- bien ne vous sçaurois-je rien refuser, à la charge aussi, que vous ne reprocherez pas les tesmoins que vous me demandez vous-mesme, que vous jugerez des femmes sur la deposition d'Artemise, de Penelope,& de Lucrece, & qu'a-

prés cela vous trouuerez bon que ie finiſſe vn Diſcours, qui à mon aduis, n'a pas beſoin de nouuelles preuues. Monſieur de Trilport n'ayant rien répondu en cét endroit afin de voir ce qu'il vouloit dire : Pour Artemiſe, continua-t'il, ie ne ſçache point de Coquette declarée qui ne tint à affront d'auoir eu les emportemens de cette Reyne: Ie ne parle point icy de ceux que ſon affliction luy donna, ils eſtoient iuſtes, ils eſtoient honneſtes, & ſi ſa douleur l'eût étouffée pendant qu'elle accuſoit le ſort, qu'elle ſe noyoit le viſage de pleurs, & qu'enfin elle diſoit aux Aſtres qui n'en pouuoient mais,

Tout ce que fait dire la rage
Quand elle eſt maiſtreſſe des ſens.

Si dis-je elle eût expiré en cét eſtat, peut-eſtre qu'à cette heure encore ſon amitié ne ſeroit pas moins merueilleuſe que ſon Mauſolée, mais par malheur elle bût le courroux de la perte de ſon mary au meſme temps qu'elle en aualla les cendres, & cette vaine & pompeuſe oſtentation de l'vnion conjugale fit bien-toſt place à vne ſeconde paſſion qui la porta à ſe donner la mort elle-meſme. Scaliger ſur la foy d'vn vieux Autheur, nous apprend que cette Reyne deuint amoureuſe d'vn jeune homme d'Abydos, nommé Dardanus: que pour ſe venger du mépris que ce garçon faiſoit d'elle, elle le ſurprit comme il dormoit, & luy creua les yeux, mais que ſa vengeance ne diminuant pas ſa paſſion, ſa violence l'ayant contrainte de ſe precipiter du haut des rochers de Leucade, elle mourut de cette chûte : Quant à Penelope, Seneque auouë qu'il trouue tant de pour, & contre, à ſon affection, qu'il ne veut pas affirmer ny que ce fuſt vne pechereſſe, ny qu'elle fuſt femme de bien : Vn autre

Autheur moins ſolide, mais tres-ſpirituel, a vne méchante penſée de ce qu'il la voit dans ſa maiſon faire des feſtins continuels au milieu d'vne foule de galans, & interprete malicieuſement cette rude épreuue de l'arc de ſon mary où elle les eſſayoit: enfin pour leuer toutes ſortes de doutes, Pauſanias aſſeure qu'il couroit de ſon temps vne vieille Poëſie qui contenoit qu'Vlyſſe eſtant de retour du ſiege de Troye, auoit chaſſé Penelope, & que c'eſtoit vne tradition qui duroit encore parmy les habitans de Mantinée: que Penelope s'eſtant refugiée dans leur Ville, y eſtoit morte. De plus, que iugerons-nous de Lucrece, ſinon ce qu'en a iugé Monſieur de Charleual, qui comme vous ſçauez, eſt vn des plus delicats eſprits de noſtre Royaume, qui eſt, qu'elle ſe tua aprés coup. Voyez-vous, à prendre les choſes au fonds, la pluſpart de ces beautez qui paroiſſent, & fieres, & froides comme les anciennes Sabines, n'ont ſouuent aucun auantage ſur les autres, que celuy, de mieux diſſimuler; & toutes ces Heroïnes qui chez Auſone menacent de crucifier Cupidon dés que Venus leur a parlé, reduiſent tout ce ſupplice à le fouëtter auec des roſes. Ne nous abuſons donc plus, dans la croyance que les femmes nous puiſſent inſpirer de genereux ſentimens, puiſque Thetis la marine toute Deeſſe qu'elle eſtoit, fit ce qu'elle pût afin de perſuader à Achille de n'eſtre pas homme; & n'allons pas à la verité ſi loin que cét ancien Romain, qui vne fois haranguant au Peuple, commença ainſi ſon Diſcours, *Meſſieurs, ſi nous pouuions nous paſſer des femmes, nous ſerions deliurez d'vne grande fâcherie*; mais auſſi que la beauté de ces femmes ne corrompe pas noſtre iugement iuſques à nous faire croire

que leur conuersation nous est aussi vtile que nous la trouuons plaisante: souuenons-nous en tout cas, que leur beauté dont la pluspart veulent faire vne legitime domination, n'est selon l'auis de Socrate, qu'vne tyrannie qui dure peu, & que Sophocle repetoit souuent en sa vieillesse, qu'il estoit trop heureux d'auoir secoüé le ioug de cette amoureuse tyrannie. Mais il faut finir par vn auis de Thalés Milesien, & admirer le conseil qu'il donna à vn miserable qui luy demandoit ce qu'il pourroit faire pour se deliurer de l'Amour; il luy conseilla premierement de jeusner: comme la diette n'eût pas reüssi, il luy persuada d'attendre sa guerison du temps & de l'absence: mais aprés beaucoup de mois, d'vne longue peregrination, voyant que la faim, l'éloignement & le temps estoient de trop foibles remedes, il luy ordonna de se pendre. I'ay dit. Comme Monsieur Menage se fut teû, tout à coup. Vous auez, luy dis-je alors, vous auez traitté les Amans, de la sorte que Paul fils de Paul conseilloit à vn faiseur de Romans de traitter son principal personnage lors qu'il luy vouloit persuader (comme il a l'esprit agreable) qu'il ne pourroit inuenter d'éuenement ny plus nouueau ny plus surprenant que de le faire pendre publiquement: En vne chose au moins, suis-je vn peu plus excusable; répondit Monsieur Menage, qui est; que ie me suis contenté d'instruire le procés, & que i'ay laissé prononcer vostre sentence à vn autre; Au contraire, repliquay-je, ie me deffie fort que vous n'ayez agi auec malice, & que vous ne nous ayez amené ce sage Iuge, afin que sa sentence nous tienne lieu d'vn Arrest en robe rouge. Il pourroit bien estre quelque chose de cela, adioûta Monsieur de Trilport, mais il y a bon remede; car

je vous ſignifie, dit-il, s'adreſſant à Monſieur Menage, que j'appelle de voſtre Sage au noſtre, & de Thalés de Milet à Monſieur Chapelain: Eſt-ce à minimâ, dît Monſieur Menage en riant; Attendez, interrompit Monſieur Chapelain; car ſi je ne parlois en cet endroit, il ſembleroit que ie fuſſe demeuré d'accord d'eſtre le Sage deuant qui Monſieur de Trilport veut releuer ſon appel, & à Dieu ne plaiſe que j'y conſente; mais ſi vous m'en croyez, adiouſta-t-il, continuant de parler à Monſieur Menage, puis que ie dois parler pour les Amoureux, vous en ſerez vous-meſme le iuge. Vous tenez donc voſtre cauſe bonne, dît Monſieur Menage, puis que vous voulez en paſſer par la deciſion de voſtre partie? Auſſi bonne que voſtre conſcience, continua Monſieur Chapelain, ie vous croy, en effet, ſi équitable, & ie me ſens tellement fondé en Droit, que ie declare icy hautement que j'acquieſceray à tout ce que vous prononcerez apres que vous m'aurez entendu. Nous fîmes alors ſilence, & apres quelques momens, Monſieur Chapelain qui s'eſtoit tû auec nous, reprit la parole. Si je n'apporte à voſtre opinion tout le conſentement que vous pourriez ſouhaiter, au moins ne vous deuez-vous pas plaindre que ce ſoit manque d'attention, j'ay écouté voſtre Diſcours auec vne application toute entiere, & en verité vous auez ſi ingenieuſement parlé contre l'Amour, que j'auoüe qu'à moins que d'eſtre retenu par les liens de la verité, je penſe quaſi que vous m'euſſiez peruerty; mais enfin je ſuis comme vn ſecond Vlyſſe échappé du peril des Syrenes, apres auoir eſté charmé de leur chant. Quelque enchantement pourtant que vous ayez pratiqué, pour prouuer l'opinion que vous

auez ſouſtenuë, je vay vous faire comprendre, ſi je ne me trompe, que la contraire eſt la meilleure, ſouhaitant paſſionnément qu'en cette rencontre vous agiſſiez mieux que la Medée d'Euripide & d'Ouide, & qu'apres auoir veu & approuué les veritez que ie vay vous dire, vous ne demeuriez pas le fauteur d'vne Hereſie qui ne paroiſt belle, que parce que vous la fardez. Au reſte j'agiray de bonne foy auec vous; je répondray pied à pied aux choſes que vous auez auancées, j'en monſtreray, ſi je puis, la fauſſeté ou la foibleſſe, je m'accommoderay meſme à voſtre maniere de philoſopher, qui eſt ſans doute la plus propre pour la conuerſation; & de laquelle ie me ſers volontiers, quoy qu'elle ne ſoit pas ſi ſeuere que celle que nous pratiquons d'ordinaire, mais elle n'eſt pas moins forte pour eſtre plus parée; & il vaut touſiours mieux faire confeſſer volontairement, qu'en mettant le poignard ſur la gorge: ainſi donc, ie continueray de bannir de noſtre Diſcours ces ſyllogiſmes de l'Ecole, qui donnent la migraine à ceux qui s'attachent à les comprendre ou à les reſoudre, nous ne tirerons pas l'Amour d'entre les Graces pour le mettre entre les bras de la Chicane; & je donneray bon ordre que noſtre entretien, qui juſques icy a eſté doux & aiſé, ne degenere pas en vne crierie querelleuſe de deux Maiſtres és Arts. Vous auez commencé voſtre accuſation par l'explication d'vne Figure dont vous nous auez voulu faire peur, comme a fort bien remarqué Monſieur de Trilport; & ſi nous vous en euſſions crû, nous mettrions maintenant l'Amour, qui eſt le plus doux lien de la ſocieté humaine, au rang des Harpyes & des autres monſtres de l'Antiquité:

I'examineray tantoſt ſi cette peinture eſt auſſi bonne qu'elle eſt commune ; ie me contenteray en ce lieu de vous dire qu'elle reçoit tout vn autre ſens que celuy que vous luy auez donné ; & qu'il n'y a rien que de vertueux en ce Tableau que vous propoſez ; comme vn amas de tous les défauts que peut ſouffrir l'humaine fragilité. Pour aller d'ordre, vous pretendrez que cét Enfant marque la foibleſſe & les autres imperfections de cét âge ; cependant ſi cela eſtoit, les plus doctes Peintres auroient bien failly de le repreſenter comme ils font, tenant des lions ſous le ioug ; & les Poëtes ne ſeroient pas plus ſupportables de l'introduire dans leurs Ouurages, arrachant la foudre de la main de Iupiter ; faudroit-il pas ſe mocquer de ce Caluus, qui trouue ſa force ſi grande qu'il la fait paſſer juſques à ſa mere, lors qu'au raport de Macrobe, il appelle cette Deeſſe *le puiſſant Dieu Venus* ? faudroit-il pas ſe mocquer de ceux de Cythere qui croyoient que cette Venus qui tire toute ſa puiſſance de l'Amour, preſidoit à la guerre : des Cipriots qui la figuroient tenant vne lance ; des Spartiates qui repreſentoient ſa Statuë armée ; enfin des Romains qui auoient baſty vn Temple à Venus la Victorieuſe. La prudence de l'Amour eſt encore auſſi aiſée à iuſtifier que ſa force, & nous n'en ſçaurions douter ſi nous nous voulons ſouuenir qu'il a débroüillé la premiere confuſion de l'Vniuers, & qu'on luy peut attribuer auec le Poëte Italien :

Penſier canuti in giouenil etade.

Il ne faut donc plus accuſer les vieillards qui ayment, pourueu que leurs penſers reſſemblent à ceux de cét Enfant ; au contraire il faut demeurer

d'accord ſur ce point; qu'on ne peint l'Amour jeune que pour faire voir ce que nous voulons conclure; qu'il faut neceſſairement aymer en jeuneſſe. Auſſi eſt-ce preſque la meſme raiſon qu'apporte le bel Agathon chez le diuin Philoſophe; pour prouuer que l'Amour eſt jeune; parce, dit-il, qu'il ſe trouue touſiours auec les jeunes gens. Mais cét Enfant, dites-vous, eſt bien impudent d'aller ainſi nud, peu s'en faut que ie ne vous paye de la raillerie de Montagne; qui parlant des Sauuages, aprés les auoir eſtimez comme vn homme de bon ſens, conclud aprés comme auroit pû faire vn homme du peuple; le mal eſt qu'ils n'ont point de chauſſes. Ie traiteray pourtant plus ſerieuſement auec vous, & ie vous auoüeray premierement, qu'il eſt vray ce que dit Publius Mimus, que ce ſeroit vne vilaine action à vn homme de ſe dépoüiller en plein marché: mais auec cét aueu vous n'aurez rien auancé; car non ſeulement cela n'eſt pas vray par tout; puiſque les filles & les garçons de Lacedemone eſtoient nuds enſemble dans le Parc des exercices, ſous la diſcipline du monde la plus auſtere; mais de plus, quand voſtre opinion ſeroit generale, il ne s'en enſuiuroit pas que l'impudence fuſt vn vice de l'enfance, ce que perſonne n'a iamais dit; ny que la dureté du front qui eſt la marque de ce défaut & qui vient toûjours d'vne longue habitude aux actions ſales & audacieuſes, ſe figurât par vn Enfant. Bien loin de là nous trouuons belles ces images de populos dont nous parons nos Temples, & qui nous ſeruent à repreſenter nos Anges, & vous voulez eſtre bien plus ſcrupuleux que nos deuotes matrones qui ne ſe ſont pas encore auiſées de ſe ſcandaliſer de ces nudités. Quant au témoignage

d'Euſtathius que vous alleguez, il n'en veut, s'il m'en ſouuient, qu'aux premieres hardieſſes des Amans ; & doit eſtre pris plutoſt pour vne galanterie que pour vne iniure : meſme c'eſt ſi peu la penſée de cet Eueſque de traiter l'Amour d'impudent, à cauſe qu'il n'eſt pas veſtu, qu'il écrit ſeulement que ce Dieu n'eſt ainſi nud que parce qu'il faut qu'il deſcende ſous les eaux pour y conſeruer le genre des poiſſons, & pour y embrazer les Nayades & les Nereïdes, & de plus dans vn endroit de ſon Roman ; Iſmenias qui venoit de voir precipiter ſa maiſtreſſe ſous les flots ; ſupplie Cupidon qu'il s'y plonge; afin de la repeſcher: par là nous pouuons aiſément iuger que la nudité de l'Amour ne ſe doit pas expliquer en mauuaiſe part, ainſi que vous faites ; & qu'elle ne ſignifie rien moins que ſon impudence. Auſſi ceux qui en ont parlé ſans paſſion luy ont donné vn ſens tout à fait different du voſtre, ſoit qu'ils ayent dit comme le Comique Antiphanes :

Que l'on ne peut cacher l'Amour qui va tout nud.

Soit que ſelon l'opinion des autres cet Amour expoſe ainſi ſa beauté, pour montrer qu'il deſapprouue tous les artifices dont on farde la beauté ; & ſelon ce ſens le Iupiter d'Homere reprent aigrement Iunon pour auoir emprunté la ceinture de Venus, afin de luy augmenter ſes flâmes : ſoit enfin que cette nudité ſignifie que les penſées des Amants doiuent eſtre ſi nobles, qu'ils les puiſſent expoſer ſans voile aux yeux du monde, ou enfin, comme en a parlé l'Autheur de ce Poëme des Vigiles de Venus, que ce Dieu ait voulu faire paroiſtre l'excez de ſa force par cet eſtat de foibleſſe, vous ſçauez en effet que ce Poëte conſeille aux Nymphes de prendre garde à elles ; &

qu'il leur donne avis, que lors que l'Amour eſt nud, c'eſt alors qu'il eſt le plus dangereuſement armé. Vous ne reüſſiſſez pas mieux, ce me ſemble, à interpreter le bandeau que vous auez fait la nudité & l'enfance; vous prenez ce bandeau pour vn aueuglement de la raiſon qui jette nos eſprits dans des tenebres pires que les Cimmeriendes; & qui nous empeſche de voir ce qui eſt de la bien-ſeance, ie pourrois vous obiecter icy que vous n'auez pas ſongé qu'on a appellé les yeux les guides de l'Amour, mais ie ne veux pas me ſeruir de cette opinion que ie deſapprouue, & je ſuis ſans doute de celle de la Reyne Olympias, qui accuſoit vn ieune homme d'auoir manqué de ceruelle; parce qu'il s'eſtoit marié ſeulement par le conſeil de ſes yeux; je diray donc ſeulement que iamais noſtre entendement n'eſt plus éueillé ny plus agiſſant, que lors que nous aymons & que nous auons enuie de plaire; & pour ce ſuiet ie vous renuoye à Ouide, qui compare la vigilance des Amants à celle des Capitaines. Mais à mon gré la vraye explication de ce bandeau que nous pourrions appeller vn Diadême, ſi nous nous deffendions auec autant de paſſion que vous en auez eu en nous accuſant; la meilleure explication, dis-je, c'eſt de penſer que Venus veut que l'on cele ſes larcins; ainſi qu'a dit agreablement vn Ancien, & que la diſcretion eſt la meilleure qualité, non ſeulement des Amants, mais encore des hommes débauchez. Vous n'ignorez pas en effet, que les Italiens diſent que la diſcretion *ſta ben ſin al*, diſpenſez-moy d'acheuer, & me permettez de paſſer aux aiſles, aux fleches, & au flambeau; Pour les aiſles j'auouë que ſur cet article, vos railleries m'ont ſemblé fort diuertiſſantes, & qu'il y a beau-

coup d'esprit aux pensées de nos amis; nous n'y croirons pourtant, s'il vous plaist, que comme à des railleries, & nous ne prendrons leurs témoignages que de la maniere qu'ils les ont voulu débiter. Ie vous diray cependant, que ceux qui ont les premiers inuenté ces aisles, ont voulu faire entendre que les desirs & les pensées doiuent s'éleuer aux Cieux, & ne ramper iamais sur la terre. Bertaut le plus amoureux de nos Poëtes est de cet avis, & si j'ay la memoire bonne, il me semble qu'il parle ainsi de l'Amour:

Il preste à nostre entendement
Pour voler au Ciel ses deux aisles,
Nous les engluons follement
Dedans les vanitez mortelles:
Ainsi du plumage qu'il eut
Icare peruertit l'vsage,
Il le receut pour son salut,
Il s'en seruit à son dommage.

Pour les fleches, j'approuue fort ces reflexions que vous auez faites; mais à juger sainement des choses, vostre inuectiue ne va que contre le mauuais vsage de l'Amour; & ces deux sortes de fleches marquent seulement les mouuemens secrets d'inclination ou de haine que nous éprouuons en nous-mesmes; mais point du tout les causes qui nous les donnent; & moins que les autres, celle de l'auarice & des presens. Qu'ainsi ne soit, tous les enfans qui sont nez du mariage de Theagene & de Cariclée, c'est à dire, tout ce qu'il y a eu de Romans depuis l'Histoire Ethiopique jusques à Cyrus, ont-ils rien ny de plus beau, ny de plus frequent que le mépris que font d'ordinaire les Amants, des grandeurs, des couronnes, & des tresors des Souuerains, & cela pour conser-

uer leur fidelité à des perſonnes exilées & miſerables, qui gemiſſent ſous les fers, & qui n'ont pour tout auantage que leur merite & leur paſſion ? Rien donc ne peut mieux marquer des ſentimens ſi beaux, ſi nobles, ſi releuez, & ſi genereux, que de dire que les ames qui ont ces ſentimens, ſont veritablement bleſſées d'vn traict d'or, & que pour détruire ces illuſtres prerogatiues du Ciel, tous les treſors de la terre ſont des armes de plomb; qui rebouchent & ne les peuuent penetrer. Ces fontaines de Merlin, où le Boiard & l'Arioſte ont fait boire leurs Paladins; & dont Claudian deuant eux auoit deſcouuert la ſource, confirment entierement ce que nous diſons; elles eſtoient toutes deux d'vne eau ſemblable, & ſans qu'aucune euſt l'auantage de murmurer ſur des arenes d'or, comme le Pactole, ou le Tage, elles ſe couloient paiſiblement ſur vne meſme ſorte de ſable: Cependant, l'vne donnoit vne violente auerſion, & l'autre vne paſſion violente. Angelique bût de l'onde amoureuſe, Renaud de l'eau du deſdain, Angelique eſtoit fille du Roy de Cathay, Renaud pauure Paladin, heritier pour vn cinquieſme du Chaſteau de Montauban; qui ne poſſedoit au monde que Boiard, Flamberge, & l'Armet du Roy Mambrin, & enfin qui ne ſubſiſtoit que par l'ayde de ſon Couſin l'Enchanteur Maugis, (car vous ſçauez que preſque par tout Renaud ſe raille de ſa pauureté, le premier, que Roland tout ſon parent qu'il eſt, dit; que vers l'aube & ſur le ſoir les chemins n'eſtoient gueres ſeurs aux enuirons de Montauban; & qu'il ſe fait de bons contes des aſſiſtances de Maugis,) cependant cette Angelique mépriſe pour ce braue à cape & épée; l'Empereur

de Circaſſie & le grand Cam des Tartares;pour ne rien dire de ſes autres adorateurs. L'exemple meſme d'Apollon que vous auez allegué, détruit tout ce que vous en voulez induire ; car ſi les preſens pouuoient tout en matiere d'amour, ce Dieu en offre d'aſſez precieux a Daphné ; pour auoir arreſté la fuite de cette Inſenſible. Ouide auſſi qui à ſon ordinaire explique ingenieuſement la nature de ces fléches, lors qu'il parle de celles qui ſont dorées ; ne laiſſe pas dans ſes vers le moindre ſoupçon qu'il ait penſé aux moindres regales, ie dis meſmes de fruicts,de bouquets, & de parfums, qui eſtoient les preſens de ſon ſiecle. Il ne nous reſte plus à parler que du Flambeau que vous auez comparé à celuy des Furies, en quoy certes ie ſuis fort tenté de vous accuſer d'impieté, & ie croy auſſi que ce ne ſeroit pas trop dire à vn homme qui traite ſi mal vn feu qu'on peut appeller l'ame du monde, qui fait agir & qui conſerue tout ce qui a quelque ſentiment dans l'Vniuers ; & ſans lequel la face de la Nature paroiſtroit deſerte & effroyable. Mais comme ie ne veux pas entrer en pique auec vous ; & que ie tâche à vous perſuader, ſans vous déplaire ; ie vous conjure pour vous détromper de jetter les yeux ſur les effects de ce Flambeau ; & de ne point apprehender qu'il nous trouble la veuë, comme les torches funeſtes des trois Filles de la Nuit. *Regarde autour de toy, Siluio ; ce que le monde a de beau & d'agreable, c'eſt l'ouurage de l'Amour, le Ciel ayme, la Terre ayme, la Mer ayme*, vous ſçauez ce qui ſuit dans la Comedie de Baptiſta Guarini, & comme on en vient aux animaux & aux arbres qui ſentent la douce chaleur de ce feu : Croyez-moy ; ce Flambeau a quelque choſe de diuin, & les Egyptiens qui au

prix

prix de leur ſageſſe eſtimoient celle des Grecs vn jeu d'enfant, voulant ſignifier l'Amour, prenoient le feu ſeulement, comme le plus pur & le plus noble des Elemens. Or comme aprés la mauuaiſe explication que vous auez faite de la figure de l'Amour; vous concluez auec l'Ariſtiphon d'Athenée, que les Dieux firent fort bien en le banniſſant du Ciel; ie veux auſſi, aprés le veritable ſens que ie vous en viens de monſtrer, dire hardiment qu'Heſiode, que Solon, & Platon ne témoignerent iamais plus de ſageſſe, que lors qu'ils tirerent l'Amour de la montagne d'Helicon, afin de l'amener dans l'Academie; paré & couronné de fleurs; parmy la muſique & les ſacrifices, pour l'en conſtituer le directeur & le maiſtre. De tout ce que i'ay dit icy, ie penſe que vous conclurrez que la peinture de l'Amour eſt plus raiſonnable auec mes loüanges qu'auec vos inuectiues, & que la meſme matiere qui vous a ſeruy pour ſon accuſation, eſt tres-propre à faire ſon Panegyrique. Mais comme le ſens de cette peinture pourroit encore demeurer problematique à des eſprits opiniâtres, ie ne ſuis pas d'auis que nous nous en tenions à cette Image; auſſi bien elle eſt trop conteſtée, & quantité d'eſprits ne ſont pas demeurez d'accord de la vulgaire opinion. Theodorus dans le banquet de Platon ſe mocque de ceux qui font vn enfant de ce Dieu; qu'il eſtime le plus vieux de tous les Dieux, ſans en excepter Saturne, & c'eſt encore la penſée de Parmenides & d'Heſiode: vn autre Grec dans l'Idile de l'Amour fugitif, bien loin de le croire aueugle, dit qu'il a les yeux perçans, & prend cette marque pour ſi certaine, qu'il la donne comme vne enſeigne, afin que ſi on le rencontre

on le reconnoiſſe & on le rameine: Euſtathius luy met aux talons ces aiſles, que l'opinion commune luy met ſur les épaules : Eubulus paſſe bien outre chez Athenée ; il luy oſte ces aiſles , & dit que les Peintres qui les auoient inuentées eſtoient ignorans, & ne ſçauoient peindre que des hirondelles : chez le meſme Autheur le Tragique Cheremon luy donne deux Arcs : enfin Properce apres auoir écrit que l'Amour eſtoit né dans les champs , entre les troupeaux & les haras , aſſeure en ſuite qu'il n'auoit en ce temps-là vn arc & des fleches que pour chaſſer ; & qu'eſtant au commencement mal adroit , il s'exerçoit à tirer aux beſtes. Ces gens comme vous voyez contrediſent la commune image de l'Amour : Moſchus qui eſt l'vn d'eux y adiouſte encore du ſien , il veut que cet Enfant ait le corps de couleur de feu , le poil friſé, la phiſionomie malicieuſe , & les mains petites, & conuient auec les autres que c'eſt vn tres-dangereux Archer. Que ſi nous voulons joindre les conceptions bizarres des Modernes Eſpagnols auec les inuentions des anciens Grecs , je vous fourniray vn Criſtoual de Caſtilene qui s'efforce de montrer dans ſes Vers que l'Amour eſt entierement fait comme le grand Turc Cette reſſemblance , dît Monſieur Menage , eſt bien extraordinaire, mais j'en ſçay vne qui ne vous ſurprendra pas moins , & qui eſt pourtant de la vieille roche : que direz-vous , en effet quand vous lirez dans Macrobe que les Cipriots qui deuoient bien connoiſtre Venus , luy auoient fait vne Statuë qui la repreſentoit auec vne barbe. Ie diray, reprit froidement Monſieur de Trilport, que cette Venus eſtoit la Venus de * * * * * Et moy, continua Monſieur Chapelain , apres que nous eûmes

vn peu ry, laiſſant à part toutes ces repreſentations qui ne ſont rien à la qúeſtion ; je reuiendray au ſentiment de Plutarque, qui aſſeure que l'AMOUR n'eſt pas viſible, & auec vn Comique ancien, je diray que les Peintres & les Sculpteurs ont ignoré ce que c'eſtoit que l'AMOUR ; car comme adiouſte tres-ingenieuſement ce vieux Poëte, l'AMOUR n'eſt, ny maſle, ny femelle, ny demon, ny homme, ny prudent, ny fat, mais vn composé de toutes ces choſes, qui ſous vne ſeule figure aſſemble pluſieurs eſpeces tres-differentes, qui a la hardieſſe des hommes, la timidité des femmes, qui eſt ſerieux dans ſa folie, ſenſé & circonſpect dans ſa rage, qui ſe laiſſe aller aux emportemens des beſtes feroces, que le trauail ne ſçauroit dompter, dont l'ambition eſt déreglée, qui n'apporte pas moins de diſcorde qu'on en imagine dans les Enfers, qui ſe trouue capable des choſes ſerieuſes, des choſes tranquilles, des choſes violentes, qui fait ſecher à veuë d'œil ceux qu'il perſecute. En cet endroit Monſieur Menage prenant la parole, Vous en dites bien plus que ie n'en veux, dit-il, s'adreſſant à Monſieur Chapelain ; & pour vous oſter la peine d'examiner le reſte de mon Diſcours, ie m'en tiens à ce que vous nous dites. Voſtre cauſe n'en ſera pas meilleure, répondit Monſieur Chapelain, & ie ne laiſſeray pas de répondre encore à tout ce que vous auez dit. Meſmes afin de connoiſtre à fond ce qu'on doit determiner de l'AMOUR, & de voir à toute rigueur & le bien & le mal qui s'en peut alleguer, j'adiouſteray au teſmoignage de ce Comique celuy de Platon ; qui appelle l'AMOUR vn monſtre farouche ; ayant autant de teſtes que l'Hydre ; j'y adiouſteray celuy

de Sophocle, qui dit que Venus n'eſt pas ſeulement Venus, mais qui la nomme encore *Pluton, la Neceſſité, la Rage, la Conuoitiſe, le Dueil.* I'y adjouſteray celuy de Plutarque; qui conſiderant que l'Amour cherit & hayt, ſuit & fuit, menace & ſupplie, ſe courrouce & a compaſſion, s'attriſte & ſe reſioüit, veut & ne veut pas finir; & tout cela en vn meſme temps & pour vne meſme perſonne, conclud que ce n'eſt pas vne choſe fort iudicieuſe, mais vn enigme fort embroüillé & d'vn eſclairciſſement tres-difficile. Si ce n'eſt aſſez nous continuërons la deſcription de Moſchus que nous auons deſia commencée, & nous dirons de l'Amour que ſes penſeés ſont malignes, ſes paroles flateuſes, ſes diſcours contraires à ſes ſentimens: qu'il a la voix douce, qu'il eſt furieux dans la colere, trompeur & mauuais, fol, & qui ne ſe iouë iamais ſans quelque noire malice. En voila aſſez pour acheuer de vous faire croire que i'ay trahy ma cauſe & que vous auez gagné la voſtre; ou du moins que i'agis de trop bonne foy auec vous; vous produiſant des teſmoins que vous connoiſſez bien, mais que vous auiez oubliez & qui ſeuls ſemblent capables de me conuaincre: Mais comme vous auez fort bien remarqué dés l'entrée de voſtre Diſcours; que les premiers Poëtes auoient philoſophé, & qu'en ſuite vous m'auez mis ſur le Parnaſſe, en vn lieu ſi éminent, que ma modeſtie n'ozeroit y pretendre, vous trouuerez bon que ie raiſonne auec vous, en peu de paroles, & juſques-là vous ſuſpendrez, s'il vous plaiſt, voſtre iugement ſur tout ce que vous & moy auons dit de bien & de mal de l'Amour. Ie vous diray donc que toutes les choſes que nous poſſedons, quel

ques bonnes qu'elles ſoient, & quelques loüanges qu'elles meritent, deuiennent mauuaiſes lors qu'elles ſortent des bornes de la perfection, ſoit que l'excés ou le defaut les en tirent; par exemple, la prudence qui eſt ce que le genre humain doit ſouhaitter le plus paſſionnément, & qui en effet, eſt le plus grand preſent que Dieu ait fait aux hommes, deuient viſionnaire lors qu'elle deuient trop raffinée; & en cét eſtat, n'eſt pas moins dangereuſe que la ſottiſe. Il en eſt de meſme des autres vertus, les extremitez deſquelles ne ſont iamais ſaines, le bon ſens ſeul les modere, & tout l'auantage qu'ont les perſonnes que nous appellons vertueuſes, c'eſt la ſcience de la meſure à laquelle il faut reduire leurs bonnes qualitez. Il en va ainſi de l'Amour, & c'eſt pour cela que Plutarque eſcrit qu'Erato l'vne des Muſes preſide à le regler. Quand il eſt au point de ſa perfection, il n'y a point d'éloges qu'il ne merite; quand il ſort de ſes limites, il eſt digne de toutes les iniures que vous & moy en auons pû alleguer. La Grece toute amoureuſe qu'elle eſtoit de Laïs, ſe railloit de ceux qui portoient vn talent à cette Courtiſanne pour paſſer vne nuit chez elle: mais elle ne traitoit pas mieux l'inſenſibilité de Xenocrate, lors qu'elle le comparoit à vne piece de bois: D'où vous pouuez induire que ce n'eſt pas de l'Amour reglé qui eſt celuy que nous conſeillons, que les Autheurs ont dit tant de mal, mais bien de celuy que nos excés deprauent, & que nous ſommes preſts de blaſmer auec vous. Pour mieux faire comprendre la difference de ces Amours, la docte Antiquité a reconnû deux Venus, l'vne celeſte, l'autre vulgaire: Catulle les nomme les

deux Anathontes, & le Grammairien Paulus donne a la premiere l'epithet e de femme de bien. C'eſt elle encore que l'on nomme Vranie, parce qu'elle a eu le Ciel pour Pere. Platon appelle l'autre *Pandeme*, comme qui diroit la Venus de tout le peuple ; & Lucrece, *Volgiuague*, s'il eſt permis d'vſer de ce mot que nous expliquerons auiourd'huy par celuy de coureuſe : Solon pour ce ſuiet en auoit fait dreſſer la Statuë au milieu du marché d'Athenes. Or ces deux Venus auoient chacun leur Amour, dont l'vn comme nous venons de dire eſtoit reglé par les Muſes ; l'autre ſelon le teſmoignage d'vn Poëte Grec, n'oſoit approcher des Muſes ; le premier exempt de tous les troubles violens, l'autre Pere du deſordre & de l'embaras : celuy-là pour les ſages, certuy-cy pour la foule. Selon ce ſens quelqu'vn a fort iudicieuſement dit que le ſage aimera, & que les autres deſireront, voulant monſtrer que l'auantage de ſçauoir bien aimer eſt ſeulement reſerué aux vertueux, delaiſſant à la multutide tous les malheurs qui ſuiuent les paſſions déraiſonnables. Mais quel eſt donc, me direz-vous en cet endroit, ce defaut qui eſloigne ainſi la pluſpart des hommes de ce bienheureux Amour, & qui les fait tomber dans la fureur & dans les douleurs de la mauuaiſe Venus? Non pas vn ſeul defaut, mais tous ceux, répondray-ie, qui les eſloignent de la poſſeſſion des autres bonnes qualitez ; pourtant à mon ſens la cauſe principale du deſordre des hommes qui aiment, vient de ce qu'ils s'embarquent à aimer auant que d'auoir choiſi, & de là il arriue que trouuant des humeurs contraires aux leurs, ou des ames dereglées, il faut bien, ou que

leur vie ſe paſſe en querelles, ou qu'ils s'abandonnent à ce dereglement qu'ils ont ſuiuy ſans l'auoir préuû. Quelqu'vn, ſans doute, ne s'empeſcheroit iamais d'apporter icy ces moitiez de pieces d'aymant que Platon dit que nous auions à noſtre premiere creation, & qui ne ſont point ſans trouble, qu'elles ne ſe rejoignent à la moitié d'où on les a arrachées; pour moy ie pretens vous donner de la monnoye qui ait cours, & diſcourir vn peu plus rondement que ceux qui ſe nourriſſent d'idées. Ie dy donc, que lors que l'eſtime a precedé l'amour, & qu'on a iugé de ce qu'on vouloit aymer auant que d'aymer, l'amour deuient vn des plus grands auantages qu'ayent les hommes. Bertaut, ſelon noſtre ſens, de tous les manquemens que l'on commet en aymant, condamne principalement celuy de faillir à l'élection, comme la ſource de tous les autres; lors qu'il dit,

Car, enfin, la faute qui naiſt
D'aymer ce qui n'eſt point aymable,
Et de n'aymer point ce qui l'eſt,
Eſt ſeule en amour condamnable.

Mais vous voyez qu'à cette erreur il en adiouſte vne autre en faueur du bon Amour, & qu'il ne croit pas moindre, qui eſt, de ne point aymer ce qui le merite, s'accommodant en cela au ſentiment d'Ouide, qui dans les remedes qu'il enſeigne aux Amants pour leur gueriſon, exhorte pourtant ceux qui ont bien choiſy, à continuer auec conſtance, & trouuant que leur felicité conſiſte dans leur paſſion, leur conſeille de bien vſer de leur joye, & de nauiger à pleines voiles; juſques-là, qu'il les regarde comme ceux qui entrent victorieux au Capitole. Or vous

m'auoüerez que le peuple presque tousiours sujet a ses premiers mouuemens, & presque incapable de reflexion, n'a pas ce bon discernement principalement en vne chose de laquelle il se fie à ses yeux, & aux sentimens de la matiere; & de là nous conclurons qu'il ne faut pas trouuer estrange s'il tombe dans les desastres qu'il se procure luy-mesme, & que les iniures qu'on dit contre l'amour, ne regardent pas celuy des Sages; mais celuy du Vulgaire qui le corrompt par le mauuais vsage qu'il en fait; ie ne sçaurois mieux conclure, ce me semble, ce raisonnement, ni vous en laisser vne plus agreable idée, que par l'opinion que les Spartiates auoient, eux qui professoient vne vertu si rigide, qui est, que lors que Venus passa le fleuue Eurotas pour se venir montrer à Licurgus leur Legislateur, elle laissa sur le bord sa ceinture pleine de charmes, son miroir, & enfin toute la mollesse de ses vestemens qui attiroient vne partie des adorations du reste du monde, & parut deuant cét homme seuere ayant sa coëffure pressée d'vn casque, & ses mains chargées d'vne lance & d'vn bouclier. Appliquons cela, nous trouuerons que l'Amour qui se presente aux hommes communs auec tant de fausses beautez qui les trompent & qui les perdent, se défait de ces enchantemens pernicieux lors qu'il approche des Sages, ou plustost que le peuple orne l'Amour de ces faux-brillants, qu'il idolâtre parce qu'il ne les connoist pas, & les suit iusques dans le precipice où ils le conduisent, au lieu que les honnestes gens l'en dépoüillent pour le reuestir des vrays ornemens qu'il merite, & le mettre en cette perfection qui fait le bon-heur de ceux qui sçauent aimer. Or comme

ceux qui écriuent pour reformer les mœurs des hommes, ne regardent pas ces Sages dont nous parlons, parce qu'ils n'ont point beſoin de remonſtrances, & qu'ils ſont la moindre partie du genre humain; il ne faut pas s'eſtonner auſſi ſi ceux qui ont parlé de l'Amour, l'ont conſideré au déplorable eſtat où il eſt reduit entre les mains du Peuple, & ſi afin de détourner ou de guerir cette multitude qui ſe perd par ſa propre folie, ils l'ont figuré autant qu'ils ont pû, hideux & capable de faire des miſerables; & toutefois quelque monſtrueux qu'ils l'ayent repreſenté, vous venez de voir qu'ils y ont touſiours meſlé du bien, & meſme que ſouuent les excellentes qualitez ont préualu ſur les mauuaiſes; par où l'on peut hardiment determiner que l'Amour quel qu'il ſoit, eſt touſiours fort bon en ſoy, qu'il ne faut accuſer des deſordres qui en arriuent, que ceux qui en vſent mal, & démeſler adroitement que ç'a eſté à ces vulgaires Amants qu'en ont voulu ceux qui ont ainſi défiguré l'Amour. Ie vous monſtreray tantoſt qu'ils n'ont pas ainſi traitté de celuy des Sages. Cependant, ſur ce fondement que vous trouuerez, je m'aſſeure, & ſolide, & raiſonnable, il me ſera aiſé d'appuyer les réponces que j'ay à vous faire, & de me deffendre des exemples dont vous vous eſtes fortifié. I'adiouſteray ſeulement deux choſes à mon raiſonnement, dont vous m'accorderez l'vne, ſi vous ne voulez que ie vous conuainque par vous-meſme, qui eſt que toutes les exaggerations & tous les diſcours des Amants ſeruent autant à monſtrer la gentilleſſe de leur eſprit, que la force de leur paſſion, & qu'il y a certaines choſes qui ſont d'vſage, & qui ont bonne grace en certains lieux, que nous ſerions injuſtes

de condamner, encore qu'elles ne ſoient pas receuës parmy nous, autrement on nous rendroit la pareille, & nous irions vers l'excez de la preſomption, ſi nous nous en eſtimions aſſez pour croire que nos loix & nos couſtumes deuſſent eſtre la regle de celles du genre humain. Ie viens maintenant aux réponſes que j'ay à vous faire, & à vn examen particulier du reſte de voſtre diſcours, apres auoir exageré les deffauts de l'Amour, vous paſſez aux exemples pour les mieux verifier. Ces exemples meſme à ne les conſiderer que par le dehors, ont quelque choſe de graue. Car vous introduiſez ſur la Scene le grand Atride, le vaillant Fils de Pelée, le preux Hercule, & enfin Iupiter meſme, qui eſt tout ce que la Fable a de plus noble. Pour les premiers, qui ſont les gens de l'Iliade, je vous donnerois les mains, ſi au lieu d'Agamemnon & d'Achille vous me produiſiez Vlyſſe. Ie ſuis neantmoins bien aiſe de me regler ſur ces trois, afin de confirmer encore mieux par eux ce que je viens de vous expliquer, qu'il y a grande difference entre l'amour du Peuple & l'amour des Sages; que nous blâmons autant le premier, que nous approuuons ſon contraire, & qu'enfin preſque tous vos exemples ſont contre celuy que nous blaſmons. Horace, dont les iugemens ſont fort reguliers, lors qu'il écrit à Lollius ce qu'il penſe des deux Poëmes d'Homere, écrit ſagement que la guerre des Grecs & des Barbares ne contient que les boutades des ſots Princes & des ſots Peuples, car ce ſont ſes termes: Que dans le Camp & dans la Ville, tout eſt plein de ſedition, de tromperie; de cruauté, de colere, & de ſenſualité brutale; & qu'enfin les ſoldats patiſſent de la folie des Princes. Venant enſuite à conſiderer l'O-

dyssée, il prononce que le Poëte nous a proposé Vlysse pour vn exemplaire vtile & acheué, de ce que peuuent executer de beau la prudence, la sagesse, & la vertu. Ne vous estonnez donc plus si Agamemnon & son Riual ont eu des emportemens en amour, eux dont toutes les actions estoient dereglées, & qui dans tout ce qu'ils faisoient, ne considerant iamais leur raison, ne prenoient auis que de leur volonté & de leur puissance. Certes, apres le discours d'Horace, leurs exemples ne doiuent se mettre que parmy ceux du peuple, & nous deuons iuger d'eux selon l'opinion de Seneque, qui veut que le merite, & non pas la dignité, nous separe de la tourbe, & qui la croit tousiours presque autant de gens de qualité, que de crocheteurs. Si nous reuenons maintenant à Vlysse, nous considererons que dans ses plus grands malheurs il a eu quelque amourette, par où le Poëte semble insinuer, qu'il faut que le sage aime tousiours. Mais dans toutes ses amours d'Vlysse nous ne voyons rien que de reglé, rien qui soit defectueux, rien qui ne lui donne quelque auantage, rien enfin qu'on ne doiue souhaiter. En suite, examinons nostre Hercule, & sans chercher à l'excuser, comme nous le pourrions, mettons-le parmy ce grand amas de gens déuoyez, aussi bien tous ceux qui ont exalté sa force, ont eu mauuaise opinion de son esprit, & les mesmes qui ont publié les grands seruices que ses mains faisoient au monde, l'ont diffamé comme vn enragé, qui remplissoit sa maison propre d'horribles spectacles. Il n'y a plus à considerer que Iupiter: & auecque luy, si vous voulez, tous les Dieux de l'Antiquité ; si nous les regardons comme des hommes, nous n'en dirons que ce que nous venons

de dire, qui est qu'ils ont preferé la violence à l'equité, & abusé de leur pouuoir dans leurs passions; ou si vous voulez que nous les traittions comme des Dieux immortels, ce sera à la charge que nous nous souuiendrons que l'Antiquité, qui nous apprend leurs amourettes, bien loin de les blasmer, les a euës en veneration. Qu'elle a fait ses plus grands mysteres des auantures les plus ridicules qui s'y fussent passées, qu'elle a éleué sur les Autels, & peuplé le Ciel de ces generations; & qu'enfin nous trouuerons chez les Egyptiens de superbes tombeaux des Maistresses de Iupiter. Ainsi on ne pourra tirer de consequences desauantageuses contre nous de l'exemple de ces hommes-Dieux, puis que comme hommes nous les tenons capables en amour des fautes du peuple, & que comme Dieux nous aurions tort de vouloir reduire à nostre raison la Religion Payenne, qui inuentoit leurs sottises pour les consacrer. Vous voyez donc clairement que vous n'auez rien auancé par tous ces exemples, que nous blâmons les fautes de ces gens-là aussi bien que vous, mais qu'elles n'ont rien de proportionné à l'amour que nous conseillons. Vous amenez en suite sur les rangs Platon & Aristote, ces noms sont grands & dignes d'vn grand respect; & à Dieu ne plaise que nous entreprenions la censure de leurs actions, nous sommes tous prests au contraire de les prendre pour le modelle des nostres. Ils ont aymé, dites-vous, nous croyons que le Sage le doit faire; mais pendant leur galanterie, ils ont écrit des Vers, & fait des choses indignes de leur grauité. Voyons si en cela ils n'ont rien donné à la mode de leur Pays, & si sur vne chose indifferente dans leurs coustumes, ils n'ont point

laiſſé égayer leur genie. Vous ſçauez combien la Grece autrefois authoriſoit l'Amour, je dis l'Amour meſme, qu'on ne nomme pas honneſtement parmy nous : combien alors on auroit paſſé pour barbon, ſi l'on n'auoit point paru galant. Vous ſçauez de plus, que Socrate qui enſeignoit la Morale aux hommes, enſeignoit l'Amour à Alcibiade, & qu'entre les Oeuures des Philoſophes de ces Siecles là, il y auoit touſiours quelque Traitté de l'Amour. Or l'Amour alors n'alloit point ſans la Poëſie, les Muſes ſe trouuoient touſiours entre les dances & les feſtins des Grecs. Plutarque meſme dit, que de ſon temps on ne laiſſoit pas d'aymer, quoy qu'on ne fiſt plus de Vers, comme ſi ces deux choſes euſſent eſté autrefois inſeparables, mais ces neuf Sœurs ne venoient point trouuer les Amants auec cette ſeuerité reſpectueuſe qu'elles prenoient pour les Hymnes des Dieux, elles y venoient accompagnées de Bacchus, de Cerés, parées & parfumées, auec vn air libre & enjoüé, elles y venoient, comme on les voit encore dans les Poëſies de Sapho, d'Anacreon, & de quelques autres Lyriques, celebrant parmy le vin & les couronnes de roſes, la beauté & les careſſes des perſonnes qu'on aymoit ; & ſi cela eſt, pouuez-vous trouuer eſtrange que ces Philoſophes ayent ſuiuy la mode de leur pays en des actions que les mœurs de leur Nation & de leur ſiecle, non ſeulement rendoient bonnes ; mais qui eſtoient ſi eſtimées alors, que le ſage Solon, qui faiſoit auſſi des Vers de galanterie, deffendoit aux Eſclaues de faire l'Amour, reſeruant cette gloire ſeulement pour les perſonnes libres ? Trouuez-vous mauuais qu'en faiſant des Vers, ils ſe ſoient ſer-

uis des mesmes loüanges, & qu'ils ayent vsé du mesme langage des autres Poëtes, qu'ils ayent employé le Soleil, les Estoilles & le reste des comparaisons de la beauté. Que si vous ne vous contentez pas encore, & que vous insistiez à blasmer ces transports d'amour que Platon tesmoigne pour Dion, ie vous respondray que l'entousiasme l'emportoit en l'exprimant, qu'il ne sentoit pas pourtant tout ce qu'il disoit, & que peut-estre il ne croyoit pas que ces Vers fussent examinez vn iour par vn Iuge aussi seuere que vous. Pour le baiser d'Agathon, n'examinons pas les mœurs Grecques, en cét endroit, contentons-nous que le monde n'y trouuoit alors rien à dire, & pour prendre tout en bonne part, croyons Plutarque qui dans la vie de Pausanias asseure qu'il n'y auoit rien à reprendre ; n'examinons pas non plus si Platon eut raison d'aimer Archeanasse, la sagesse de cette femme le charmoit ; & la pensée de cét Amour caché sous ces rides deuoit plutost vous plaire que vous choquer. Car pour ce qui regarde Xantipe, le peut-estre que vous y auez mis, fait assez voir que vous n'auez pas crû que ce fust celle de Socrate, & ie ne puis mesme m'imaginer que vostre condition vous ayant mis au premier rang des Illustres de vostre siecle, & vous estant attaché auec vn soin si laborieux & vn si heureux succez sur le Diogene Laërce, ie ne puis, dis-ie, m'imaginer, sinon que vous auez voulu ou vous iouër sur de mesmes noms, ou tenter la bonté de vostre memoire ; car au reste vous sçauez que le temps & les autres circonstances destruisent cette galanterie de Platon, & il y a grande apparence que s'il en eust esté soupçonné, nous en verrions quel-

que chose dans les Liures de ses ennemis ; qui ne luy eussent pas pardonné cette faute. Nous alleguerons les mesmes raisons pour le sacrifice d'Aristote ; s'il auoit estimé la diuinité de Cerés fort veritable, ie le blasmerois extremement de l'auoir ainsi prophanée : mais s'il en estoit détrompé, deuez-vous trouuer estrange que pour honorer ce qu'il aimoit, il ait rendu à sa maistresse les honneurs que le vulgaire rendoit aux idoles, & fait vne ceremonie qui non seulement luy estoit fort indifferente, mais de laquelle il se mocquoit : Vous sçauez, en effet qu'il ne s'enfuit hors d'Athenes, que de cainte que les Magistrats par la necessité Politique du gouuernement ne voulussent le traiter sur la religion, ainsi que Socrate, & que comme il disoit, ils ne pechassent encore vne fois contre la Philosophie. Apres auoir iustifié les actions & les pensées amoureuses de ces deux grands hommes, nous n'irons pas en détail defendre les autres Sages, qu'aussi bien vous ne nous proposez qu'en gros, & nos raisons qui sont generales seruiront à vostre accusation qui l'est aussi. Or comme si vous auiez preueû vous-mesme que les exemples Grecs que vous alleguez, seroient foibles, & ne decideroient pas l'affaire, vous en estes venu à vos Paladins, & s'il faut ainsi dire, pour faire *vade de tout*, vous auez monstré d'abord, *Orlando Furioso*, mais en ce lieu vous ne deuiez pas, ce me semble, prendre plus de confiance à *Messer Ludeuico Ariosto*, qu'à nos Histoires, ni nous croire gens d'assez bonne foy pour nous laisser persuader sur ces mauuais gages, autrement rien n'empescheroit que nous ne dementissions nos Croniques pour iurer encor auec les Romans Espagnols que

Bernard del Carpio étouffa ce Paladin en la bataille de Ronceuaux, ou auec nos plus mauuais Romans, qu'il se rompit la maistresse veine du cœur, en cornant trop fort, & qu'en cet estat auant qu'il mourust, l'Archeuesque Turpin le communia d'vn brin d'herbe. Ou si vous voulez des Romans, & des Romans du bon temps, & que vous consentiez que nous en tirions des consequences, nous aurons absolument gagné nostre cause, & sans doute il y aura beaucoup de consequences à tirer de ces vieux Liures, qui representoient sous d'imaginaires auantures la candeur & la franchise de leurs Heros, & la bonté des mœurs du siecle où l'on les écriuoit; car s'il vous en souuient, lors que Lancelot du Lac donna lieu à la grande conuersation que nous eûmes il y a quelques mois chez moy, ie vous fis demeurer d'accord que ces vieux Romans estoient des images de la maniere de viure de la Noblesse de ce temps-là: Ie m'en souuiens bien, dit Monsieur Menage; & moy aussi, continuay-je; & moy, dit Monsieur de Trilport, j'ay leu auec plaisir le Dialogue que vous en auez composé; je ne m'amuseray donc pas à vous le prouuer dauantage, continua Monsieur Chapelain, je vous diray seulement que vous trouuerez dans tous nos Romans que l'Amour rendoit les cheualiers braues, & que plus ils aimoient, plus ils croissoient en valeur: mais que ce Perceforests se trouue à propos sur vostre table! Il me souuient en effet d'vn endroit, qui parmy le nombre infiny dont toutes les pages sont pleines, doit suffire pour cette preuue: il semble sans mentir, qu'il n'ait été mis en ce Liure que pour prouuer ce que nous disons, & puis ie suis bien aise de me tenir à ce Roman que Vigenere a trouué si inge-

nieux, qu'il n'a point fait de difficulté de prononcer qu'on le pouuoit nommer nostreHomere. S'estant alors fait donner le Liure, aprés l'auoir feüilleté vn peu de temps, Ie suis, dit-il, tombé heureusement sur l'endroit que ie cherchois; dont ie vous expliqueray le suiet, auant que de vous en lire quelque chose: Vous sçauez donc, que Cressus le gentil Clerc & le compilateur des Croniques du franc Palais, raconte qu'vn iour Lionnel du Glat & Troïlus de Royaleville cherchoient leurs auentures, Lionnel estoit amoureux de Blanche la pucelle, Troïlus n'auoit onc sceu ce que c'estoit que d'amour; or comme le propre de ceux qui ayment, est de vouloir parler toûjours de ce qu'ils ayment; Lionnel l'entretenoit des auantages qu'il trouuoit pour auoir regardé seulement Blanche, dont il preferoit la veuë à l'heritage d'Alexandre, mais il vaut mieux vous reciter par endroits le jargon de la Cronique qui parmy sa barbarie a quelque chose d'assez plaisant: voicy donc ce que dit Lionnel parlant de ce regard, *S'en deuint mon cœur, qui premier rien ne valoit, de telle valeur, qu'il n'est proüesses ne cheualeries que le corps d'vn Cheualier pût accomplir, qu'il n'osât entreprendre & acheuer: & encor eut le regard autre vertu; car mon cœur fut à ce mué, qu'il n'est meffait ny villenie nulle, dont le corps de ce Cheualier pust estre empiré qu'il ne luy soit aussi contraire, comme est Triacle au venin, encore eut son regard vne autre vertu, car comme mon cœur fust à ce mué; qu'il est volentieux & desirant à toute proüesse, tout honneur & toutes vertus, accroistre & assembler à luy, par le seul regard de la Pucelle.* En suite de ces paroles qui sont de bonsens, quoyque l'éloquence en soit hors d'vsage, comme Lionnel s'enquiert à Troïlus, s'il

n'ayme rien, & que Troïlus luy respond que non : Par ma foy, Sire, dit Lionnel, *S'en valez pis en honneur & en proüesse, ne iamais ne pourroye croire qu'en fait d'armes puissiez faire aucune chose, dont puissiez auoir honneur, ains tiens pour certain, que tous ceux qui ayment par amours, empire de vostre compagnie, & pource que ie n'ay nullement mestier d'empirer, ie renonce à vostre compagnie* : & en cét endroit le Roman raconte qu'il vouloit le quitter absolument, si Troïlus n'eust fait vœu de ne boire que de l'eau iusques à ce qu'il auroit trouué *Amie à sa plaisance* : Vn peu aprés, il est dit qu'ils rencontrerent six Cheualiers qui les appellerent à la iouxte, que Troïlus au nom d'amour abbatit les cinq premiers, mais que le dernier qui sortoit à peine d'enfance voyant qu'il auoit affaire à vn si preux Cheualier, inuoqua l'amour à son secours auant que de s'apprester à la iouxte, & en ce moment Lionnel apprehenda pour Troïlus, & l'arraisonna ainsi : Troïlus beau compains i'ay vn peu de doute de vous enuers le ieune Cheualier, parce qu'il ayme par amour, & vous non, si vous prie que me prestiez vostre escu & vostre glaiue, & feray la iouxte pour vous ; Quand Troïlus entendit Lionnel il fut moult courroucé, & dit, comme par colere, si m'aist Dieu, Sire, non feray, ains parferay cette entreprise : hà Sire, dit Lionnel, donc vous prie qu'il vous souuienne d'Amour, car i'ay grand doute de vous ; pource qu'à Amour n'auez fait vn hommage. Certes, Sire, respondit Troïlus par courroux, trop m'en auez huy rusé de vostre Dieu d'Amours, & pource ne m'en veux en cette iouxte ensoigner. Or sçauez-vous comment il en prit à Troïlus, il fut abbatu par le ieune Zelandin, & il se trouua mesme que les cinq Cheua-

liers qu'il auoit portez par terre, n'auoient iamais rien aimé : l'Histoire n'en demeure pas là, elle tourne vn peu la medaille en faueur de Troïlus : dés le soir ce Cheualier deuint amoureux de la Sœur de Zelandin, & dés le iour suiuant s'estant déguisé pour éprouuer combien en aymant il auoit augmenté sa cheualerie, il porte par terre, non seulement Zelandin, mais Lionnel mesme l'outre-preux de son temps, cet inuincible qui auoit tué les Lions du Royaume de l'Estrange Marche, occis le Serpent de l'Isle Deserte, & conquis la teste du Geant aux crins dorez. Ie n'aurois iamais fait si ie voulois vous dire toutes les maximes fauorables à l'Amour qui remplissent ces Romans, & qui estoient passées en vsage du temps de nos vieux François, si ie voulois vous repeter apres eux qu'oncques Cheualier déiuné au matin de la beauté d'vne Pucelle, ne fut celuy iour abbatu à la iouxte, ny vaincu par armes, qu'à homme échauffé par beauté de Pucelle ne fait pas bon se prendre, car fort est à en saillir sans playe mortelle, & enfin cent autres maximes semblables. Ie ne sçay mesme si ie ne me suis pas vn peu trop estendu sur cette matiere, mais il n'en falloit ce me semble gueres moins pour vous montrer que les Italiens nous auoient falsifié Roland, & que nos Ancestres, bien loin d'estre de l'avis que vous voulez leur donner, croyoient, comme dit encore le Cheualier de la Toute passe, qu'vn homne qui est aimé est semblable aux Dieux, que l'on dit que rien ne luy faut, & que d'Amours ne vient fors que tout honneur & proüesse. Ces fragmens de Perceforests, dit lors Monsieur de Trilport, ont vne naïveté qui me plaist fort, & comme remarque Monsieur Chapelain, l'inuention de

cette auenture eſt toute pour ſon ſujet ; d'ailleurs, ie la trouue ſi bien conduite & ſi bien imaginée, que ie ne penſe pas que Vigenere ait eu vn fort grand tort dans ſon opinion, & quand ce ne ſeroit que pour donner à noſtre Nation vn Homere, ie conſens que Perceforeſts ſoit le noſtre. Ie vous conſeille de vous confeſſer de cette penſée, dit Monſieur Menage ; car ſans doute, elle eſt mauuaiſe. Vous ne l'auez pas examinée à fonds pour en decider ainſi, reſpondit Monſieur de Trilport : & ſi vous y auiez bien penſé, peut-eſtre trouueriez-vous en cette comparaiſon plus de raiſon que vous ne faites. Au moins, pourſuiuis-je ; les Italiens ont pris de ce Roman, comme les anciens Poëtes ont pris d'Homere, mais quoy qu'il en ſoit ie ſuis d'auis que nous remettions la queſtion à vne autre fois, & que Monſieur Chapelain nous faſſe la grace de continuer. Ce que vous euſſiez dit, euſt ſans doute beaucoup mieux valu que ce que vous demandez, reprit Monſieur Chapelain, mais puiſque ie me ſuis embarqué il faut que i'acheue, & qu'aprés auoir combatu Roland, ie reſiſte encore à Antoine, à Hannibal, à Candaules, à Ninus, au fort Samſon, au Roy Dauid ; & enfin, au ſage Salomon ; voila de grandes querelles que j'ay ſur les bras, mais vn peu de patience calmera tout cét orage, & j'auray fait en peu de mots auec tous ces noms fameux dont Monſieur Menage penſe m'accabler. Commençons par Marc Antoine : ce Romain n'ayant iugé de Cleopatre que par ſes yeux ; & s'eſtant laiſſé ſeduire aux flateurs, qui à ce que dit Plutarque, le perdirent en luy parlant des careſſes de cette artificieuſe Reyne, & en luy criant inceſſamment :

O homme ingrat de tant de doux baiſers,

Ce Romain, dis-je, merite d'eſtre mis parmy les Amants que nous auons blaſmez. Ninus ayant encore eu moins de diſcernement pour Semiramis, ſera rejetté comme vn exemple beaucoup plus foible que celuy d'Antoine. Pour Candaules, outre que ie tiens qu'on doit appeller Herodote auſſi bien le pere de la Fable que de l'Hiſtoire, ie dis de plus; qu'au cas qu'il ſoit vray que ce Roy fiſt voir ſa femme nuë à Giges qui le tua pour la poſſeder, & qu'on le doiue accuſer de quelque choſe, c'eſt ſeulement d'vne ſottiſe groſſiere. De faire auſſi l'Amour Autheur de la perte d'Hannibal, n'eſt-ce pas ignorer que les feſtins, les bains & les delices de Capouë le perdirent, & que ſi l'Amour eut quelque part à ſa ruine, ce fut celuy de la débauche que nous blaſmons, & qui ſuit d'ordinaire le vin, & l'oyſiueté? Quelle opinion penſez-vous que l'on puiſſe non plus auoir du meurtre d'Vrie, de l'adoration des Idoles, & de cét homme robuſte qui ſe laiſſa tondre à Dalila, ſinon celle de ce meſme déreglement d'Amour? C'eſt en cét endroit que finit le détail de tant d'exemples que vous apportez de toutes les conditions de la vie: Vous paſſez en ſuite à vne maxime generale que tous les Amants ſont fous, vous pretendez la prouuer & par leurs actions & par leurs diſcours, & pour ce ſujet vous quittez la terre ferme pour nauiger dans vne Iſle où vous aſſemblez tous ces Amants de tous les coſtez du monde, & où vous nous faites traiter de compagnie. En cét endroit voſtre erudition vous fournit vne longue ſuite de paſſages que vous citez des Grecs, des Latins, des Eſpagnols, des Italiens, des François; mais en verité vous prenez toutes ces choſes trop au criminel, & il ne les faut pas expliquer comme vous

faites au pied de la lettre : ce sont des choses comme ie vous ay dit que l'esprit inuente, mais qu'il ne croit pas, & vn langage particulier que la longue coustume a fait passer de main en main, parmi tous ceux qui ont écrit des choses d'Amour. Vous vous estes vous-mesme seruy fort souuent de ce langage, & si pour cela on deuoit aller, comme vous dites aux petites maisons, il faudroit que tout ce que nous sommes icy, & vous tout le premier, commençassiez à tourner teste de ce costé-là, il faudroit mettre la marote sur la teste des grands personnages de tous les siecles. Croyez-moy, ne bannissons point les figures du Discours, ne nous broüillons point auec les Amants qui font des Vers, laissons-leur les perles, le cynabre, les roses, les lys, l'Aurore & le Soleil qu'ils possedent de temps immemorial; mais quoy qu'ils le disent, ne croyons pas qu'ils prennent des cheueux pour des chaînes, ny des sourcils pour des arcs, ny des yeux pour des Sagitaires. Quand nous trouuerons quelqu'vn des Anciens qui commandera qu'on éteigne le soir son flambeau, parce qu'il dira que le feu qui le brusle l'éclaire assez, n'allons pas penser qu'il en soit persuadé, & si nous voyons vn moderne qui conseille en chantant sur sa Guitarre de faire sonner pour les Trespassez toutes les fois que Minguille s'armera de ces deux Soleils; tenons pourtant pour tout asseuré que cet Espagnol craint plus la fievre & les écroüelles que la rencontre d'vn tel Basilic. Vous voyez comme ie raille auec vous, & comme ie paye vos galanteries de mes bagatelles; mais si ie m'attachois à combatre vos citations par des contraires, & que ie cherchasse dans les Liures les loüanges de l'Amour, le iour me manqueroit auant que j'en pûsse acheuer la moitié; vous

trouueriez bien-toſt que voſtre iſle reſſembleroit à la Ville que Sophocle dépeint dans ſon Oedipe. Quant à ces Amants que vous faites agir bien plus mal qu'ils n'ont parlé, qui ſe poignardent, qui ſe pendent, qui ſe noyent, ie vous puis dire que la mode en eſt paſſée; & qu'à preſent ils ne ſont plus de nul vſage, ſi pourtant il reſte encore quelques-vns de ces deſeſperez ailleurs que ſur nos theatres, je conſens que ces dépravateurs de l'honneſte Amour ſoient releguez, non ſeulement dans vôtre Iſle de Petrarque, mais dans l'Iſle inacceſſible, & qu'il ſoit defendu à M. de Gomberuille d'y enuoyer aucun Polexandre, de peur qu'il ne leur en montre le retour. Au reſte, pour répondre à ce que vous trouuez à dire au reſte des humeurs & des actions des Amants, vous auez tort de faire des crimes des galanteries indifferentes, de ces courõnes de fleurs dont on pare les portes, ny de toutes les galanteries qui comme les habits tombent ſous les modes du ſiecle où l'on eſt, & des lieux que l'on habite. Ie ſuis meſme d'avis de vous renuoyer à Plutarque, qui par la bouche d'Amiot en diſcourt ainſi: ce que font ordinairement les ieunes gens amoureux, comme d'aller en maſque, danſer, chanter, aller à la porte de leurs Maiſtreſſes, & la couronner de bouquets & de feſtons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux & honneſte allegement à leur paſſion; vous voyez qu'il appelle ces choſes gracieuſes & honneſtes, & en vn mot pour ce qui regarde toutes ces petites choſes que vous deſapprouuez, le naturel y ayant plus de part que l'Amour, il ne faut point l'accuſer des deffauts de l'humanité. Maintenant il ne reſte plus qu'à répondre aux deſcriptions que vous auez faites de nos ieunes perſonnes de l'vn & de l'autre ſexe, de

ces Lydiens & de ces Sybarites que vous trouuez à Paris, en quoy ie ne puis mieux agir que de proceder auec vous comme le Iupiter d'Homere, qui de deux choses qu'Agamemnon luy demandoit, luy en accorde vne, & luy en refuse vne; ainsi ie vous auouëray qu'il y a quelques-vns de nos ieunes hommes tels que vous les dépeignez, & qui sont, sans doute, dignes de vostre mespris & de la raillerie de Regnier, mais non seulement ie vous nieray que ce soit l'Amour qui les mette en cét estat, qu'au contraire ie ne sçache rien qui les en pût retirer qu'vn honneste attachement auprés d'vne femme de merite. Le mieux qu'il y ait, c'est que le nombre de ces faineants n'est pas fort grand, & que vostre Satyre se reduit à peu de testes : nous sommes en vn siecle où nostre ieunesse que vous trouuez si aiustée & si propre, rend par tout nostre Empire formidable, où elle ne voit Paris que lors que l'hyuer donne quelque repos à la guerre, passant la plus belle partie de sa vie parmy les trauaux militaires, où enfin, mesprisant tous les perils, elle tient à honte, non seulement de n'estre pas braue, mais de ne s'estre pas signalée par quantité de fameuses actions, & pour tout dire en vn mot, où elle a pour chef ce Heros de qui nostre Monarque tient ses plus glorieuses victoires, ce grand Prince qui auec l'ame de Cesar, possedant la fortune d'Alexandre, a encore la bonne mine & la ieunesse d'Achille. Il est bien vray, pour les Officiers, que le sot orgueil qui leur vient à la pluspart des richesses paternellles, & les fausses idées qu'ils forment de la vie voluptueuse, corrompent en eux les sentimens de la vertu : mais ce desordre n'est pas general; & sans parler de quelques autres que nous connoissons, trouuez-

uez-vous rien de plus poli, de plus ſage ny de plus ſçauant que Meſſieurs de Commartin & de Verthamon? ne les croyez-vous pas auſſi dignes d'eſtre eſtimez à l'Hoſtel de Ramboüillet, comme ils le ſont dans le Palais & dans le Cabinet de Meſſieurs du Puy? vous voyez pourtant comme ils ſont jeunes, vous voyez comme ils ſont propres, cependant vous accuſez l'Amour comme l'auteur de cette beauté ajuſtée que vous pretendez qui effemine noſtre Ieuneſſe. Pour moy ie vous auoüe ingenument que ie ne vous ay pas compris lors que vous auez parlé contre la beauté, vous qui pouuez y pretendre; car pour ce que vous auez allegué qu'il ſemble que les hommes en s'embelliſſant en cherchent d'autres, ie ne repliqueray rien, ſinon qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'ils reſſemblaſſent à celuy auquel on a le premier fait ce reproche; vous ſçauez que ce fut à Pompée, & vous ſçauez auſſi qu'il ne s'en fallut qu'vn homme ſeul que Pompée ne fût le premier homme du monde. Quant à Pâris, ſon action eſt ſans doute de fort mauuais exemple, mais ie ne penſe pas que vous imputiez ſon peu de cœur à ſa beauté, autrement Hector auroit eſté auſſi poltron que luy, puiſque Homere l'appelle,

Hector ayant le viſage tres-beau,

Et meſme Achille ſe ſeroit trouué le plus laſche de tous les Grecs, puiſque au rapport du meſme Homere, il eſtoit le plus beau ſans en excepter Nirée. Adiouſtons pour vous reconcilier auec la beauté des hommes, la priere que fait Thalés à la jeune Eumetis, ce Thalés que vous eſtimez plus ſage luy ſeul que ſes ſix compagnons enſemble, lors qu'ayant trouué cette aymable Fille dans le Portique du Palais de Periander, comme elle ac-

commodoit les cheueux d'Anacharsis, que les Barbares opposoient seul à tous les Sages de la Grece; il la baise & la prie de coëffer de sorte ce Scythe, qu'il paroisse beau à la compagnie qui deuoit souper chez Periander. Vous voyez donc que la beauté n'est pas vn deffaut à vn homme, & que les autres deffauts de quelques-vns de nos ieunes gens ne peuuent pas estre imputez à l'Amour. Qu'ainsi ne soit, vous en demeurez d'accord vous-mesme, puis que dans l'endroit de vostre Discours où vous occupez les Galands à débaucher, & à peruertir la conscience de nos Dames, vous les blasmez de ne se pas contenter de l'vnion des cœurs & des volontez, par où il paroist que vous reconnoissez aussi-bien que moy vn honneste Amour, qui se peut souuent limiter là, & que ceux qui passent ces bornes auec excez, comme nous auons posé dans les fondemens de nostre réponse, corrompent l'Amour, & n'en sont pas corrompus. Ie vous ay bien dit en riant, répondit alors Monsieur Menage, que ces Messieurs n'en vouloient pas demeurer là, mais je ne vous ay point dit du tout qu'il y fallust demeurer, & mesme à bien examinér les choses de prés, si vous reduisez vostre Amour honneste à ces affections spirituelles, je crains bien que vostre defense ne soit mal fondée. Ce n'est pas que je ne sçache combien a esté vantée de tout temps par les Philosophes cette liaison des ames, mais je sçay aussi que Ciceron remarque que ces gens escriuoient magnifiquement des choses qu'ils ne pratiquoient pas mieux que le Peuple, & l'imagination d'vn Poëte Grec me semble fort agreable, qui ne peut se persuader qu'vn Amant adore sans rien esperer, ny qu'vn gueux importune vn hom-

me riche, sans pretendre en tirer l'aumosne. Aprés tout, vous sçauez les railleries qu'on fait chez Athenée, de ces Philosophes Stoïques, qui disoient qu'ils n'auoient dessein que sur l'Ame. Icy vous m'alleguerez que Plutarque escrit que le seul Amour du corps ne peut pas estre appellé Amour, qu'Euripide veut qu'il y ait vn Amour qui ne s'attache qu'a l'esprit, & qu'enfin, vn Italien appelle l'vnion des cœurs :

Vltima speme di cortesi amanti.

Mais aprés tout, il en faut reuenir à la Nature qui a vne fin bien plus noble & plus necessaire, qui est la continuation des especes, & qui nous y attire par les charmes de la beauté, & conclure malgré tant de raisonnemens espurez, que ces Amans tous spirituels demeurent dans l'imagination de ceux qui les feignent. En cela, dit Monsieur de Trilport, ie tombe fort dans le sens de Monsieur Menage, & pour moy ie croy que c'étoit l'opinion des Anciens, mais ceux qui ont trauaillé sur leurs traitez de l'Amour, ont vn peu trop subtilisé leurs pensées : car que voulez-vous, par exemple, que nous iugions du Discours que tient Socrate dans le banquet de Xenophon, sinon qu'il approuuoit l'Amour où le corps a aussi bien part que l'esprit ? puis qu'il est dit que tout le monde fut tellement touché de ce discours, que des conuiez, tous les mariez sortirent pour caresser leurs femmes, & tous les ieunes gens firent incontinent vn serment de se marier. En verité, adjoustay-je, puisque quelqu'vn de ces Anciens a dit que la beauté estoit la fleur de la vertu, ie ne pense pas que Monsieur Chapelain fust assez iniuste pour vouloir interdire aux honnestes gens d'aymer cette fleur ; au con-

traire, ie m'aſſure qu'il jugera des Amours, comme des Orangers qu'on eſtime les plus beaux arbres, parce qu'ils ont enſemble des fleurs & des fruicts, & qu'il croira auſſi qu'vn amour ſatisfait d'autant plus que la Dame qu'on veut ſeruir, eſt, & belle & ſpirituelle. Ie ne veux pas me broüiller auec vous autres, reprit Monſieur Chapelain, ayant deſia aſſez affaire à ſauuer vne bonne propoſition de l'addreſſe & de la force de Monſieur Menage. Ie ne me trouue pas meſme trop eſloigné de voſtre derniere opinion : & ſi vous auez remarqué mes dernieres paroles, i'ay dit que l'Amour ſe peut limiter à l'vnion des cœurs, mais non pas qu'il le doit, & à mon auis, il peut paſſer plus auant, pourueu qu'il ne nous meine pas dans le deſordre. Ce qui me confirme meſme à ne pas blaſmer voſtre iugement, c'eſt que ie tiens que la nature du parfait Amour eſt telle qu'il s'augmente par la poſſeſſion de ce qu'on aime, n'eſtant pas poſſible à vn cœur genereux de receuoir de nouuelles graces ſans en eſtre touché, & ſans en augmenter ſa paſſion. Ainſi donc quand ie vous auray accordé que l'Amour tend à la joüiſſance, ie vous diray en meſme temps que le bon y tend par les bonnes voyes de l'honneur, de la vertu & des belles qualitez qui rendent vn homme aymable, & que nous taſchons d'acquerir quand nous aymons de cette ſorte. Au contraire ceux qui vſent mal de leur paſſion, & qui ayment ſans choix, employent les mauuaiſes voyes ; d'où vient que leurs intrigues eſtant mal conceuës & mal conduites, durent peu, finiſſent auec ſcandale, & ſont trauerſées pendant leur cours de deſordres continuels. Auoüez que ſur ce Chapitre vous me trouuez moins ſeuere que vous

ne penſiez. Nous vous trouuons, dit Monſieur de Trilport, comme en tout le reſte de vos ſentimens fort raiſonnable. Au moins pour cét endroit, i'en demeureray d'accord, ajouſta Monſieur Menage : & cependant, reprit Monſieur Chapelain, cela ne fauoriſe pas voſtre ſentiment, car quoy que ie vous auouë que le corps faſſe vne partie de l'objet que ſe propoſe l'Amour, cela ne veut pas dire que cét Amour ſoit dereglé, comme vous penſez ; au contraire cela le rend plus accomply, & la poſſeſſion de la beauté eſt vn lien qui l'attache & plus fortement & plus doucement ; mais c'eſt quand on en ſçait bien vſer & qu'on choiſit auant que d'aymer. Venons maintenant à l'apologie des Dames que vous traitez d'vne étrange façon, vous me direz que ce ne ſont que les Coquettes ; ſi cela eſt, nous voila d'accord, car voſtre Diſcours n'aura rien fait contre moy, mais certes l'inuectiue a eſté vn peu generale, & il n'y a pas lieu de croire qu'vn homme qui a attaqué la reputation de Penelope, de Lucrece & d'Artemiſe, puiſſe dire qu'il n'en veut qu'à celles qui font profeſſion publique d'eſtre nommées belles, & d'eſtre ſeruies de pluſieurs Galands. Ie veux pourtant croire qu'en cela vous auez imité Euripide qui blaſmoit ſur le Theatre ce ſexe qu'il adoroit en particulier, & que vous n'en auez pas dit de mal, ny parce que vous en auez crû, ny parce qu'elles vous en ont fait. Vous eſtes ſans doute trop honneſte homme pour auoir eu d'autres ſentimens, & le ſeul deſſein de bien defendre ce paradoxe, vous a fait trahir voſtre conſcience, ie ne connois pas meſme à parler ſincerement, vn homme qui reſpecte ny qui eſtime plus les Dames que vous, afin de ne rien dire de vos amours, qui vous

ont fait prendre pour le vray Pasteur fidelle. Ces considerations ne m'empescheront pourtant pas de destruire vostre Discours,& comme vous nous auez parû grand ennemy des Dames, ie me sens obligé de les defendre de vostre accusation, que ie vous feray voir plus ingenieuse que veritable. Leur cause est en effet si aisée à soustenir, que quand elle seroit iniuste, leur beauté seule la pourroit defendre : Il vous souuient des Iuges de Grece, il vous souuient de la Courtisane Phryné, on auoit accusé cette femme, Hyperides la defendoit, c'estoit vn fameux Orateur, dont on deuoit attendre tout le secours de l'eloquence : mais comme la cause estoit fort mauuaise, & les Iuges tres-seueres, la Rhetorique se trouuoit foible, & l'affaire penchoit à la condemnation : sçauez-vous où cét Aduocat eut recours dans cette cause desesperée ? à vn secours infaillible, à la beauté de Phryné ; il deschira la robe de cette criminelle, & fit voir vne si belle personne, que faisant conscience de la condamner, ils la renuoyerent deschargée de son accusation : ie m'asseure que si i'en voulois vser ainsi, ie ne vous trouuerois pas plus difficile que ces Anciens Barbons ; mais comme ie ne parle pas pour des Courtisanes, ny mesme pour des Coquettes, aussi n'ay-je que faire d'employer les remedes violens, & il me doit suffire de persuader vostre raison, sans l'entraisner de viue force: Ie parle pour les femmes qu'on appelle fortes, qui ont les sentimens esleuez & nobles, en vn mot pour des femmes qui ne sont point faites comme celles que vous nous auez dépeintes. Ce sont pourtant des Dames qui peuuent souffrir la belle galanterie, nous croyons qu'il ne leur est pas mes-

ſeant de faire d'illuſtres Eſclaues, & nous n'oſerions eſtre plus ſeueres que Plutarque qui conſeille à l'honneſte femme de ſacrifier à l'Amour. Il s'agit donc de ſçauoir ſi l'on trouue beaucoup de ces Dames, & veritablement s'il n'y auoit au monde que celles dont vous auez parlé, d'abord ie ne conſeillerois pas que nous nous miſſions fort en peine d'en chercher, noſtre cauſe ſeroit en tres-mauuais eſtat. Mais ce ſexe n'a pas eſté auſſi malheureux que vous pretendez, il s'eſt trouué dans tous les temps des Femmes illuſtres, auſſi-bien que des Hommes : & quoy que les vulgaires ayent eſté en plus grand nombre, nous n'auons rien à leur reprocher, puiſque les hommes que nous tenons excellens, ſe pourroient auſſi à peine demeſler dans la foule, s'il falloit les compter parmy le peuple. Ie dis meſme que leur vertu n'a iamais bien eſclatté, que celle des Dames ne l'ait accompagnée, & qu'elles ont partagé auec nous toutes les bonnes qualitez par où nous auons parû. Ie ne vous prouueray point leurs vertus par des exemples dont vous puiſſiez douter ; ie ne vous diray point que pendant le cours de ſept cens ans, on ne maria pas vne ſeule fille dans l'Iſle de Chio, qui ne fuſt pucelle, & que pas vne ſeule femme mariée n'y fit galanterie durant ce temps-là ; ie ne vous citeray point les Amazones qui ont combatu contre Hercule ; de l'humeur dont vous eſtes vous tiendriez le premier exemple apocryphe, & vous me diriez que le dernier ne paſſe pas pour conſtant, ie vous diray ſeulement que preſque chez toutes les Nations, les femmes ont fait dans le general & dans le particulier quantité d'actions remarquables & pour la politique & pour la guerre :

Plutarque comme vous ſçauez en a fait vn traité particulier ; mais ſans nous y arreſter, ſi nous voulons d'autres teſmoignages, Liuie s'eſt-elle pas trouuée auec Auguſte au gouuernement de l'Vniuers ? & l'Hiſtoire ne met-elle pas quantité de Reynes ſeules à la teſte des Empires & des Monarchies ? Si nous voulons des marques de la force, de l'eſprit & de la vertu, ſans aller chercher les Modernes Indiennes, ny nos Anciennes Gauloiſes, la paſleur glorieuſe que nous remarquerons ſur le viſage de la femme de Seneque nous fera voir qu'elle a voulu mourir auec ſon mary ; Arria s'eſtant donné le coup de la mort, nous apprendra mieux que Petus, à meſpriſer cette vie, Porcie perira genereuſement aprés Brutus, & quand nous verrons Sophronie & Olinde enuironnées de flammes ; nous nous eſcrierons,

O ſpectacolo grande oue à tenzono
Sono amore e magnanima virtute.

Mais nous ſerons ſurpris d'vn eſtonnement profond ; regardans Lœæna muette au milieu des tourmens, & reuelant auſſi peu les complices de la coniuration d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui, comme parle Plutarque, auoient beu auec elle dans la belle coupe de l'Amour : qu'euſt pû faire cette Lionne de bronze que les Atheniens voulurent faire fondre ſans langue en faueur du ſilence de cette femme ? Si nous voulons des qualitez plus paiſibles, la Grece qui ſe vante de neuf Poëtes Lyriques, ſe vante auſſi de neuf Dames excellentes en ce genre de Poëſie ; & Pindare le Prince de ces neuf fameux Poëtes fut le Diſciple de Myrtis l'vne de ces Dames, & n'eût point de honte d'eſtre repris par Corinne qui en eſtoit vne

autre, ny d'eſtre vaincu cinq fois ſolemnellement par elle : les Gracques nous aſſeureront qu'ils ne tiennent leur eloquence que de leur Mere, & Hortenſius nous perſuadera qu'il a laiſſé ſa fille heritiere de la ſienne. Si nous voulons aller enfin chez les Philoſophes, Aſpaſie ſera vanité d'auoir partagé auec Alcibiade les ſoins & l'amour de Socrate ; nous trouuerons Leontium dans les jardins d'Epicure ; Hipparcha prendra les haillons des Cyniques pour ſuiure Crates, & Meliſſe appaiſera Chryſippe, lors que l'enteſtement de la diſpute luy fera oublier qu'il eſt à table, & qu'il faut dîner. Mais ſi nous deſcendons à noſtre ſiecle & à noſtre Cour, apres auoir veu les vertus Grecques & Romaines, nous trouuerons comme en foule ces merueilles qui ne ſont que répanduës en petit nombre dans les ſiecles paſſez, & nous publierons auec raiſon que ces illuſtres Perſonnes ſont honneur à noſtre Nation & à noſtre temps, & n'ont pas l'ame moins parfaite que le viſage.

Tout ce qu'à façonner vn corps
Nature aſſemble de threſors,
Eſt en elles, ſans artifice ;
Et la force de leurs eſprits,
D'où jamais n'approche le vice ;
Fait encor accroiſtre leur prix.

Loin des vaines impreßions
De toutes folles paßions,
La vertu leur apprend à viure ;
Et dans la Cour leur fait des Loix,
Que Diane auroit peine à ſuiure,
Au plus grand ſilence des bois.

Vne Princesse les conduit,
Qui de tant de vertus reluit,
Que le Soleil qui tout surmonte,
Quand mesme il est plus flamboyant,
S'il estoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Vous sçauez aussi bien que moy qui sont ces Dames dont je parle, & combien ie dois honorer cette grande Princesse dont le merite est infiny, vous entrez souuent dans les lieux qu'elles habitent, & qui sont renommez pour estre des écoles celebres où l'on apprend la derniere politesse; ainsi j'appelle de vous à vous-mesme, & vous demande si les testes frisées y sont mieux venuës que les testes sages, & si l'on y iuge des personnes par l'exterieur, & par les auantages de la fortune. Croyez-moy, c'estoient-là les exemples que vous deuiez apporter, & ne pas vous amuser à tascher d'ébranler la reputation de Penelope, de Lucrece, & d'Artemise, trop bien establie desormais par l'opinion generale & par le consentement de tant de siecles pour dépendre d'vn bon mot, d'vne tradition, ou d'vn manuscrit peu connû, & je m'asseure que si vous en eussiez vsé ainsi, vous auriez changé en eloges le mépris que vous auez fait de ce sexe, au moins n'eussiez-vous pas soustenu qu'vn homme se fust perdu pour estre deuenu amoureux de ces Dames, ny l'entrée de la harangue de ce Romain, ny le reste des calomnies qui ont persecuté ce sexe. En cet endroit Monsieur Chapelain s'estant tû vn moment, comme pour reprendre haleine, recommença aussi-tost de cette

maniere. Iuſques icy j'ay répondu à voſtre diſcours, & comme j'ay taſché d'en leuer toutes les difficultez, j'oſe eſperer, dit-il s'adreſſant à Monſieur Menage, que vous demeurerez maintenant fort perſuadé que ces difficultez n'ont regardé que l'Amour du Vulgaire, & qu'il y a vne extreme difference entre cet Amour & celuy des honneſtes gens. Ce qui me reſte à prouuer, c'eſt qu'il reuient vne grande vtilité à ceux qui ſont aſſez heureux pour eſtre de nos Amants, & qui ont l'Ame éleuée au point de vouloir aſpirer à plaire aux excellentes perſonnes de l'autre ſexe. Mais comme deſia la chaleur commence à ſe paſſer, & que l'heure de la promenade approche, il faudra expedier en peu de mots ce qui me reſte à dire; car je ferois conſcience de vous faire perdre la promenade d'vn ſoir qui ſe prepare à eſtre fort frais & fort beau. Comme Monſieur de Trilport, & moy, & Monſieur Menage, qui prenoit vn ſingulier plaiſir à entendre Monſieur Chapelain, & à qui l'affaire ne touchoit pas tellement, qu'il ſe ſouciaſt beaucoup de changer vne opinion qu'il auoit ſouſtenuë par vn pur eſprit de conuerſation, comme dis-je, nous l'eûmes tous coniuré de ne ſe point haſter, qu'il n'y auoit rien qui preſſaſt, & qu'auſſi bien ce qu'il diſoit valoit mieux que la promenade; Il y a trop long-temps que ie harangue, reprit Monſieur Chapelain en riant, & ie ne ſuis pas reſolu à vous enſeigner dauantage vne doctrine que vous ſçauez auſſi bien que moy. Neantmoins, puis que ie ſuis engagé à en dire quelque choſe, je vous expliqueray ce qu'il m'en ſemble; mais comme je vous ay dit, ce ſera en peu de mots, quitte apres à parler du beau temps & des nouuelles, ſi ma harangue eſt

finie deuant que vous vouliez sortir. Personne n'ayant répondu, il continua de la sorte. I'ay tousiours estimé l'opinion d'Empedocle, qui appelle l'Amour, le principe de tout bien ; & aussi à examiner de prés la vie des hommes, il semble que ce soit la source & l'origine de ce qui se passe de bon ; car soit que nous considerions la police des Villes, & les occupations de la Paix, soit que nous regardions les guerres des Nations qui ont esté le theatre de la vertu heroïque, & les emplois publics, & la retraitte des particuliers doiuent à l'Amour ce qu'ils ont de beau, de doux & d'honneste. Pour commencer par la guerre, Plutarque remarque quantité de Peuples suiets à aimer & qui estoient extremement belliqueux, il conte quantité de grands hommes amoureux : & sans aller ailleurs, nostre Nation la plus martiale de l'Vniuers, n'est-elle pas aussi la plus amoureuse ? & auons-nous eu de celebres personnages, si nous en exceptons quelques-vns qui n'ayent point aimé ? L'on peut mesme dire que cette Diuinité ne preside pas moins aux combats qu'à la douceur de la Paix, au moins les Lacedemoniens luy faisoient-ils des sacrifices à la teste de leurs troupes, lors qu'elles estoient rangées en bataille, & toutes prestes à donner. Les Candiots pratiquoient encore la mesme chose auec cette seule difference, qu'ils tiroient les plus beaux hommes d'entre les rangs pour offrir ce sacrifice. Il y auoit des Peuples, qui pour s'asseurer de la victoire vouloient que les personnes aimées fussent spectatrices du combat de leurs Amans. Mais pour dire tout, l'Antiquité a-t-elle iamais rien veu de plus braue que cette cohorte des Thebains que l'on appelloit Sacrée, & qui estoit toute compo-

ſée d'Amants ? Et ne trouuez-vous pas agreable la Critique de Pammenes, qui cenſuroit le ſage Neſtor pour auoir chez Homere mis les Grecs en bataille par Nations, au lieu qu'il deuoit placer enſemble ceux qui s'aimoient? Or je prens volontiers des exemples Grecs, parce qu'il faut auoüer que cette Nation a mieux connu, & plus eſtimé l'Amour que pas vne autre Nation; mais pourtant je n'en ſçache aucune qui n'ait eu de braues Amants, & où la valeur ne doiue beaucoup à l'Amour. A ce propos il me ſouuient qu'entre quantité de Romancés que j'entendois quelquesfois chanter à Monſieur de la Lane lors qu'il reuint d'Eſpagne, & qu'il nous debitoit agreablement comme il a accouſtumé de debiter les gallanteries de Madrid. Il me ſouuient, dis-je, qu'entre ces Chanſons, il y en auoit vne que j'ay leuë depuis dans l'Hiſtoire des guerres ciuiles de Grenade, & qui commence, *Muy rebuelto anda Iaën.* Ce Romancé parle d'vne ſortie que les Chreſtiens firent ſur les Mores, ces Chreſtiens pouuoient eſtre douze ou quinze cens tous gentilshommes d'honneur, & tous amoureux à bon eſcient; ce ſont les termes de la Chanſon, ou bien plutoſt de l'Hiſtoire; car ces chanſons ſeruoient alors de Croniques. Or le Poëte, ſans ſe ſouuenir de la Religion ny de la patrie pour leſquelles les plus timides deuinrent vaillans, attribuë au ſeul Amour la victoire que ces Eſpagnols remporterent. Ils ſortent, dit-il, apres auoir ſolemnellement iuré entre les mains des Dames, de ne point retourner à Iaën ſans ramener chacun vn More captif, & ce qui me ſemble joly, ceux qui ont de belles Maiſtreſſes s'engagent à leur preſenter chacun quatre priſonniers. Si apres ces actions ge-

nerales, nous passons aux particuliers, nous jugerons que Platon a eu grande raison d'appeller l'Amour entrepreneur de toutes choses, soit que nous regardions Harmodius & Aristogiton attaquer la tyrannie de Pisistrate, soit que nous voyons vn autre Amant apres en auoir esté prié, parce qu'il aimoit, & auoit demandé pour toute recompense d'estre regardé en combattant, rompre auec vne petite troupe la Caualerie nombreuse des ennemis, & expirer glorieusement accablé de Myrthes & de Lauriers, soit enfin que nous nous souuenions de la mort de cet autre dont parle Plutarque, qui fuyant auec ceux de son party, comme il sentit qu'vn des ennemis l'alloit joindre, & luy donner le coup de la mort, le pria de le laisser retourner, afin que la personne qu'il aimoit ne le vist point blessé par derriere. Il faut bien dire aussi que Platon a creu que l'Amour estoit ce qui portoit le plus vn cœur aux gestes militaires, puis que la seule recompense qu'il establit aux Victorieux apres le gain d'vne bataille, c'est le plaisir de choisir entre les belles personnes celle qui leur plaira le plus, & de la baiser. En cela vostre Perceforests l'a imité, & le prix d'vn de ses plus fameux tournois est le baiser de la plus belle fille de la grande Bretagne. Or ces tournois qui pendant la Paix estoient vne image de la guerre, n'ont eu iamais pour obiet que l'Amour des Dames, & comme ils sont passez en Europe auec les Mores, aussi chez les Mores l'Amour les auoit-il inuentez; c'estoit le lieu où les Amants se signaloient, & où ceux qui n'auoient point encore de Maistresse, en faisoient vne. Il est vray que pour ce qui regarde ces Festes, le reste des Européens fut longtemps auant que de pouuoir arriuer à la politesse

des Mores, auant que le bal, les ſerenades, les courſes de bague, les combats à la barriere, & le reſte de la gallanterie éclatante, fuſt venuë au point où noſtre Cour l'a veuë du temps de la Ducheſſe de Valentinois. Meſme les commencemens ont eſté ſi groſſiers parmy nous, que l'Hiſtorien Iuuenal des Vrſins remarque, comme vne choſe tout à fait jolie, que Charles ſeptieſme eſtant encore Dauphin, allant à la guerre fit faire vne enſeigne où l'on auoit peint vn K. vn Cigne & vne L. parce qu'il aimoit vne fille qui s'appelloit Caſſignelle, & cependant vous voyez que ce n'eſt qu'vn Rebus groſſier. I'acheueray cet endroit apres auoir dit, que Ferdinand & Iſabelle ne conquirent le Royaume de Grenade, que lors que le Roy Chico en eut chaſſé les Abencerrages, c'eſt à dire l'Amour; les Caualiers de cette race eſtant les plus braues & les plus amoureux des Afriquains, & la renommée les ayant éleuez à vne ſi haute eſtime de galanterie, qu'on publioit que iamais Abencerrage n'auoit ſeruy de Dame à Grenade ſans en eſtre fauoriſé, & que iamais Dame ne s'eſtoit creuë digne de ce nom, qu'elle n'euſt eu vn Abencerrage pour ſeruiteur. C'eſt ce qu'en dit le More Abindaraſſe dans la Diane de Monte-Mayor, où l'Hiſtoire de cet Amant me ſemble ſi naïvement traittée, que ſi l'on la ſepare du corps du Roman, ce que la Grece a de mieux écrit en ce genre, n'aura aucun auantage ſur cette petite auanture, que celuy de l'Antiquité. Apres auoir veu l'Amour couuert des armes de Mars vaillant & victorieux, remettons-le en vn eſtat plus tranquille dans le calme & dans la paix. Zenon le Stoïque nous enſeignera qu'en cet eſtat il a ſoin des

choſes qui concernent le ſalut de la Republique, & qu'il eſt le Dieu de la Liberté, de l'Amitié, & de la Concorde, & nous liſons dans Athenée, qu'il eſtoit fort honoré dans les Alliances des Peuples. Si nous ſongeons apres aux bonnes mœurs d'vne Cité, les Atheniens les plus polis des hommes, nous monſtreront dans l'Academie dediée à Minerue, la Statuë de l'Amour auec celle de cette Deeſſe. Si nous cherchons vn ſentiment plus reglé que celuy du commun, & que nous ne nous voulions ſatisfaire que des opinions des Philoſophes, Athenée nous apprendra qu'au lieu où ils faiſoient leurs exercices, on auoit éleué les Statuës de Mercure, d'Hercule, & de Cupidon, afin de prouuer que l'eloquence & la force ſont inutiles, lors que l'Amour ne les regle point. S'il nous prend enuie de nous relaſcher vn peu dans les honneſtes diuertiſſemens, Euripide nous dira que c'eſt l'Amour qui nous donne les Vers & la Muſique, & vn Italien nous confirmera en cette opinion :

Amor prima trouò le rime è verſi
E ſuoni e canti e ogni melodia.

Mais afin de n'agir pas touſiours par authorité, & de donner quelquefois ſa place à la raiſon, apres la conuiction de tous ces grands témoignages, je vous demanderay s'il n'eſt pas vray que l'homme eſtant vn animal né pour viure en ſocieté, dans cette grande diuerſité d'humeurs que nous voïons, les plus accomodantes ne ſont pas les meilleures ? Vous me l'auoüerez ſans doute, mais cette complaiſance cõme veut le mot, neſt rien qu'vn deſſein de plaire, & ce deſſein ne vient point ſans quelque obiet, je ne penſe pas que vous le vouliez nier. Cependant, pour l'ordinaire, les ieunes gens ne

prennent ce deſſein de plaire que pour ſe rendre agreables aux femmes,parce qu'elles leur donnent de l'Amour ; car ny l'ambition ny l'auarice ne les portent guere à cela , ie croy que vous me l'accorderez encore. Accordez-moy donc en meſme temps , que de cét Amour naiſt dans l'eſprit des jeunes gens la qualité la plus neceſſaire à la vie ciuile , qui eſt de ſçauoir parfaitement , & ſans peine , s'accommoder à la maniere & aux ſentimens des autres. Et ſans doute cette douceur d'eſprit eſt tellement vn effet d'amour , que les Thebains n'ordonnerent les amours qui ſe pratiquoient publiquement parmy-eux , qu'à deſſein d'adoucir & de ployer leurs mœurs trop groſſieres & trop dures. Mais ce n'eſt pas aſſez que l'Amour nous rende capables d'agir ciuilement , & de nous faire eſtimer dans le commerce du monde ; ce n'eſt pas aſſez qu'il nous donne de bonnes qualitez ; il corrige encore tous nos autres defauts, & Plutarque le compare diuinement au Dictateur dont le pouuoir ſuſpendoit les fonctions de tous les Magiſtrats de la Republique Romaine, voulant monſtrer que toutes nos autres paſſions ne paroiſſent point quand celle-là nous occupe. Le Polipheme des Poëtes non ſeulement oublie ſa barbarie & ſa cruauté auſſi - toſt qu'il deuient amoureux , mais comme dit vn Ancien , il paſſe iuſques à vouloir eſtre galant , & ſe conſole de ſon amour auec les Muſes aux belles voix. Pluton meſme , cét inexorable Dieu,

Et ces barbares cœurs que iamais l'amitié
Ny les pleurs des humains n'eſmeurent à pitié,

Rendent Euridice à l'Amour d'Orphée ; Circé quitte ſa magie pour Vlyſſe auec qui elle agit ſincerement & de bonne foy ; & afin de paſſer à nos

contes qui n'ont pas moins de part dans la Morale que les Fables, l'Amour ne fait-il pas vn habile homme d'vn idiot, dans Bocace ? & n'eſt-ce pas en reuenir au prouerbe Italien ?

Amor può far gentil vn cuor villanò.

Si ce n'eſt pourtant pas aſſez de ces enſeignemens allegoriques ; l'Hiſtoire nous apprendra que la Courtiſanne Laïs, dont vous auez tantoſt parlé, deuint reglée & conſtante, dés qu'elle deuint amoureuſe du Theſſalien Hippolochus. Nous verrons de plus que l'Amour peut faire des prodiges dans les arts & dans les ſciences, & il nous ſouuiendra que l'on admire encore à Anuers le Tableau du fameux Quintin, que ce Dieu en vne ſeule année rendit, de Forgeron qu'il eſtoit, le meilleur Peintre de ſon Siecle. Que ſi les plus hauts ſentimens nous ſont inſpirez par l'Amour, ſi c'eſt luy qui corrige nos defauts, ſi dans la vie ciuile, ſi dans les actions militaires, tout ce qu'il y a de beau prend ſon origine de cette noble paſſion, pourrions-nous pas comme Euripide, prier les Dieux de nous preſeruer d'auoir affaire auec ceux qui ne ſont point initiez à ces ſaincts Myſteres, & que ce Poëte appelle des eſprits feroces & ruſtiques ? & n'aurons-nous pas bonne raiſon de conſeiller aux jeunes gens, ainſi qu'il fait, de n'éuiter pas l'Amour, & que lors qu'il approchera d'eux, ils en vſent bien ? Mais en voila deſormais aſſez pour poſer comme vne maxime indubitable ce que dit l'Italien,

Tutto è perduto il tempo che ci auanza
Se in amar non ſi ſpende.

A peine Monſieur Chapelain acheuoit ces mots, quand Monſieur du Pille entrant où nous eſtions, & me regardant d'vn viſage gay ; Voſtre inno-

cencē, dit-il, eſt reconnuë, & Monſieur d'Hemery qui arriue de la Cour, parle de vous comme d'vn homme entierement iuſtifié. Les Dieux en ſoient loüez, dit Monſieur Menage en riant, & ſur tous les autres l'Amour, que Monſieur Chapelain met par tout, & ſans lequel il ne veut plus qu'il y ait rien de bien fait dans le monde. Si i'ay dit cela, reprit alors Monſieur Chapelain, ie ne m'en dédis pas, & au contraire, ie m'aſſeure que Monſieur du Pille ſera de mon opinion quand il ſera informé de mes raiſons. Vous aurez tout loiſir, continuay-ie, de l'entretenir pendant le temps de la promenade, que ie ne ſuis pas d'auis que nous perdions. Ie remettray donc auſſi à ce temps-là, adjouſta Monſieur du Pille, à vous dire le détail des bonnes nouuelles que ie viens d'apprendre touchant voſtre affaire. Auec cela, pourſuiuit Monſieur de Trilport, il ſera impoſſible que noſtre promenade ne ſoit fort agreable. Aprés ces mots, nous montaſmes en Carroſſe, & nous fuſmes paſſer le reſte du iour dans le jardin de Renard; où faiſant rentrer dans la conuerſation, la queſtion de l'Amour, nous demeuraſmes tous d'accord que rien n'eſtoit ſi neceſſaire à vn jeune homme pour deuenir accomply, que de ſeruir vne honneſte femme.

FIN.



OPINIONS
DV NOM ET DV IEV
DES ESCHETS,

A MONSIEVR ARNAVLD Mestre de Camp, General des Carabins de France.



C'EST vne chose assez nouuelle, que vous qui faites quitter l'Eschiquier à Monsieur de Chaumont, me demandiez d'où vient le nom des Eschets, & que ie me mesle de vous l'enseigner, moy qui ne sçay à peine que *Pedina, piglia, pedina.* Il faut pourtant que ie le fasse, puisque vous le voulez & que ie vous l'ay promis; si vous sçauiez combien il y a d'espines de Grammaire à trauerser, combien il faut tirer d'etymologies, combien il faut essuyer de citations & de termes estrangers, ie pense que vous n'auriez plus cette curiosité, & que vous me quitteriez de ma parole. Si la migraine vous en vient, ne vous en prenez qu'à vous-mesme, car ie vous confesse que ie ne suis pas assez adroit pour faire parler à l'Vniuersité le

langage de la Cour, ny pour dépaïser la doctrine qui consiste aux mots. Ce qui pourtant me rend plus hardy à vous enuoyer ces mots, c'est que leur recherche a fait le trauail des Sçauans du siecle, & que i'ay appris d'eux ce que ie vais vous escrire du jeu des Eschets. Le Reuerend Pere Sirmond que vous auez veu auprés du feu Roy, qui est le plus vieux & le plus docte des Iesuites, croit que ce jeu, & celuy que les Romains appelloient des *Larrons* ou des *Larronneaux*, pour ne pas dire des *Latruncules*, ne sont qu'vne mesme chose; il pretend mesme que le mot d'*Eschet*, est venu de celuy de *Larron*, & que ce dernier estant passé des Latins aux peuples du Septentrion dans la decadence de l'Empire, ceux-cy en ont exprimé la significatiou en leur Langue, car *Scach*, chez eux signifie *Larcin*. Qu'ainsi ne soit, il y a vn Tiltre dans les Loix des Lombards qui est intitulé, *du Larcin*, ou *du Scach*, où la coustume permet que si ce *Scach* passe six escus, on puisse entrer en camp clos pour en rechercher la verité. Vous trouuerez de plus vn serment dans les Capitulaires de Charles le Chauue où le mot de *Larron* est joint à celuy de *Scachator*, sous vne mesme signification; ainsi donc du mot de *Scach*, les Italiens ont fait *Scacchi*, & nous auons fait *Eschets* selon nostre coustume qui met vn E, deuant les mots qui commencent par vne S; car nous disons *Esprit*, *Estude*, *Espée*, *Espagne*, & ainsi des autres mots, quoy que nous nous soyons heureusement deffaits d'*estatuë* & d'*estupide*, que les Prouençaux retiennent encore. Or Leunclauius a bien creu que nos Eschets estoient des Larrons, mais il n'a pas estimé que ce fussent les Romains: au contraire il a esté chercher vne Nation decriée

pour ses brigandages, afin d'en deriuer leur nom. Il en parle de cette sorte dans ses Pandectes de l'Histoire Turquesque, *le nom des Turcomans*, dit-il, *n'estoit pas alors moins infame que l'est aujourd'huy celuy de ces Volleurs que nous appellons Vscoques, d'où le mot de nos Eschets est venu.* La pensée peut estre bonne, mais sa preuue ne l'est pas; & si l'on tiroit ainsi les noms, on pourroit soustenir qu'*Escroc* vient de Croate; mais en cela il ne faut pas auoir plus de foy pour les Croates que pour les Vscoques, veu mesme que ceux-cy sont des Peuples Modernes de plus nouuelle creation que les Eschets, que le grand Scaliger croit auoir esté du temps du Poëte Lucilius pendant la fleur de la Republique, & beaucoup d'années deuant la domination des Cesars. Mais que direz-vous de Monsieur de Saumaise qui pretend que du mot de *Calcul*, s'est fait celuy de *Scaccho*? Que direz-vous de Ioseph Scaliger qui est de cette mesme opinion? Ces sçauans voyent des choses dans les Liures, dont les mediocrement doctes ne se doutent pas. I'en sçay pourtant le secret; & si vous voulez souffrir vn peu de Critique, je vous l'auray bien tost découuert. Les Latins pour *Calculus* disoient *Calclus*, & en mettant vne s. deuant *Scalcus*; ainsi pour *Phalange*, vous lisez *Sphalange* dans Vegece, & dans les Autheurs de la basse Latinité: pour *Quadrons, Squadrons*, & pour *Quadres, Squadres*, qui sont auec nostre E preposé, des Esquadrons & des Esquadres. Les Italiens qui ont pris ce mot de *Scalclus* des Latins, changent & amolissent d'ordinaire la lettre l, en la lettre i, pour *clarus* ils disent *chiaro*, & sur ce suiet il vous peut souuenir du Roy Clarion, qui fut tué deuant la Roque d'Albraque, & que le *Boiardo* appelle *il*

Re Chiarione, ainsi donc facilement de *Scalclus* s'est fait *Scaccius* : & enfin *Scaccho*, selon la terminaison moderne; c'est là tout le mystere : Or le mot de *Scaccius* & celuy de *Scach* estant le mesme, ce seroit tousiours en reuenir à l'opinion du Pere Sirmond, si ce n'est que ce Reuerend Pere pense comme vous auez veu, que le mot de *Scach* est Allemand, au lieu que Monsieur de Saumaise veut qu'il soit Latin, & que les anciens Lombards & les vieux peuples de Germanie l'ayent pris des Italiens : tousiours est-il vray qne le jeu des *Calculs* ou des *Marques* estoit le mesme que celuy des *Larronneaux*, car il en faut croire Ouide qui en parle de cette façon :

Siue Latrocinij sub imagine Calculus ibit.

Et Lucain encore, qui dans le Panegyrique qu'il addresse à Pison, employe le mot de *Calcul* pour designer ces petits *Larrons* qui se desrobent l'vn l'autre; l'endroit du Poëte est si beau, & décrit si bien vn excellent joüeur, que comme il semble qu'il soit fait pour vous, ie seray bien aise de le rapporter tout entier; & de vous dire en mettant la guerre au lieu de l'estude,

Te si forte iuuat bellorum pondere fessum
Non languere tamen lusúsque mouere per artem
Callidiore modo, tabulâ variatur apertâ
Calculus, & vitreo peragúntur milite bella.
Vt niueus nigros, nunc & niger alliget albos,
Sed tibi quis non terga dedit? quis te duce cessit
Calculus, aut quis non, periturus, perdidit hostem!
Mille modis acies tua dimicat, ille petentem
Dum fugit, ipse rapit, longo venit ille recessu
Qui stetit in speculis, hic se committere rixæ
Audet, & in prædam venientem decipit hostem.
Ancipites subit ille moras, similisque ligato
Obligat

Obligat ipse duos, hic ad maiora mouetur,
Vt citus & fractâ prorumpat in agmina mandrâ,
Clausáque deiecto populetur mœnia vallo.
Interea sectis quamuis asperrima surgant
Prælia militibus, plenâ tamen ipse phalange
Aut etiam pauco spoliatâ milite vincis,
Et tibi captiuâ resonat manus vtraque turbâ.

Vous voyez comme les Romains aimoient sur tous les ieux, celuy-cy qui leur representoit la guerre, & qne pour ce suiet ils auoient donné à leurs pieces le nom de soldats; car non seulement en nostre prouerbe, mais encore au langage de la Republique, *qui dit Soldat dit Larron*. Le bon homme Ennius l'entend ainsi dans ce Vers :

Hæc effatus, vbi Latrones dicta facessunt.

Et le *Soldat glorieux* de Plaute se vante que le Roy Seleucus l'a tres-humblement supplié de luy enrooller des Larrons, & d'en haster la leuée.

Nam Rex Seleucus me opere orauit maximo
Vt sibi Latrones cogerem & conscriberem.

En vn autre endroit vn homme qui a fait dix campagnes, les appelle dix années de brigandage.

Qui Regi latrocinatus decem annos Demetrio.

Et vous n'oseriez vous offenser en bonne Latinité, si voulant dire que les gens qui vont à la guerre, croyent que tout leur est permis, ie vous parlois ainsi :

Nam quia latrocinamini, arbitramini
Quiduis licere facere vobis.

Ie sçay bien que Varron le plus docte des Romains a estimé que *Latro* ne signifioit au commencement qu'vn *Garde du Corps*, ou vn soldat qui ne s'éloigne pas du costé du Prince, & il peut estre que ce mot a esté du depuis pris en mauuaise part, aussi bien que celuy de *Brigand*, qui aussi au com-

mencement ne vouloit dire qu'vn *Archer*. Mais auec cet autre ſens nous trouuerons encore noſtre compte ; car autrefois lors qu'on joüoit auec des Eſchets figurez, comme le ſont ceux de l'Empereur Charlemagne qu'on garde encore dans le treſor de ſaint Denis, ces gardes & ces Archers eſtoient prés des Roys ; Hieronimo Vidas dans ſon Poëme du jeu des Eſchets les place en ce lieu, & dit que les Grecs les nomme *Areiphiles*, c'eſt à dire, amis de Mars,

Inde ſagittiferi iuuenes de gente nigranti
Stant gemini, totidem pariter candore niuali.
Nomen Areiphiles Graij fecere vocantes,
Quod Marti ante alios cari, fera bella laceſſant
Continuò, hos inter Rex nec non regia coniux,
Clauduntur medij.

Voicy la traduction du Caualier Marino dans ſon Adone.

Nela fila medeſima confina
Gemino arcier da queſto e da quel fianco
Queſti la riſſa a prouocar ſen vanno
E dela Real coppia inguardia ſtanno.

Mais aujourd'huy ces deux braues ne paroiſſent plus, parce que la Cour du Roy des Eſchets s'eſt auſſi bien corrompuë que la Cour des autres Princes, & que comme dit Regnier,

Les foux ſont aux Eſchets les plus proches des Rois.

Vous auez donc des Soldats au lieu d'Eſchets : mais de bons Soldats propres à toutes les factions, & capables de vaincre ou par la force ou par l'adreſſe. Martial les tient excellens pour les ſtratagemes, & les traitte de gens qui ſont en embuſcade.

Inſidioſorum ſi ludis bella latronum.

Et le Commentateur Donat écrit ſur l'Eunuque de Terence, que Pyrrhus le Prince de ſon ſiecle, le

mieux entendu à mettre des gens en bataille, se seruoit des Soldats des Eschets pour former ses desseins, & pour en montrer le secret aux autres. Ainsi donc, toutes les fois que vous vous approcherez du Tablier, & que vous rangerez vos pieces, vous pourrez vous glorifier de cet endroit du Comique :

Idem hoc iam Pyrrhus factitauit.

Mais afin que vous ne pensiez pas que cette guerre ait esté sans triomphe, & qu'elle n'ait pas eu les honneurs de l'autre, ie vous auertis qu'on a appellé vn des Empereurs Romains *Auguste*, parce qu'il auoit gagné aux Eschets dix parties de suite, c'est Vopisque qui l'écrit dans la vie de Proculus. Ce Prince, dit-il, apres vn fameux festin s'estant mis à joüer aux Larrons, & ayant esté dix fois Empereur, vn grand diseur de bons mots qui se trouua present le salüa du nom d'Auguste, puis ayant fait apporter vne veste de pourpre, luy en couurit les épaules. Si l'on faisoit aujourd'huy les Monarques de cette sorte, nous vous verrions bien-tost sur le Thrône, & ie ne sçache pas d'homme qui osast ranger ses Eschets en bataille pour vous disputer le Sceptre. En voulez-vous dauantage ? le Poëte Lucillus trouue encore dans ce ieu l'image d'vn combat naual, & pense qu'on se peut figurer que l'Eschiquier est vn canal, & les pieces autant de Nauires.

Naumachiam licet hæc, alueolúmque putaris,
Et *Calces delectes te, hilo non rectius viues.*

Mais par malheur ce dernier Vers gaste tout, & comme vous voyez pour estre excellent joüeur d'Eschets, le vieux Satyrique n'estime pas qu'on en soit plus homme de bien. Il y a encore vn autre malheur plus grand, & auquel vous ne vous atten-

dez pas ; tous ces triomphes, toutes ces victoires, & toute cette guerre dont nous venons de parler, sont des choses qui ne regardent pas les Eschets, au moins si nous en croyons Monsieur Guyet, que je tiens de la force de Seruius, & que vous auez connu chez Monsieur le Cardinal de la Valette, cet homme ne pense pas que les Romains ny les Grecs ayent iamais joüé aux Eschets, & pour le passage de Lucain qu'on pretend entendre ce jeu, il l'explique de celuy des Merelles : si cela est vray, voila bien des sçauans trompez, bien du Latin perdu, & les Illustres de Plutarque priuez d'vn grand diuertissement. Pour les Merelles, Monsieur Guyet a tort ; car Ouide les décrit de la sorte que nous les joüons encore.

Parua tabella capit ternos vtrinque lapillos
In queis vicisse est continuasse suos.

C'est dans son *Art d'Aymer*, où il met ce jeu parmy les bonnes qualitez des Filles ; auiourd'huy ce ne seroit pas vn grand charme, & ie ne voy gueres de nos Dames qui se voulussent piquer d'y reussir ; mais pour le passage de Lucain, il décrit de sorte le jeu des Larrons, qu'il semble que Monsieur Guyet a raison de croire qu'on ne le peut pas rapporter entierement au ieu des Eschets. Et pour moy, ie pense qu'on l'expliqueroit mieux de celuy des Dames-poussées, que les Romains appelloient le ieu des vingt-quatre Scrupules, qui est le nombre des Dames que nous mettons sur l'Eschiquier. Car il n'y a rien qui n'ait beaucoup de rapport ; & de plus *Scrupule* signifie la mesme chose que *Calcul*, dont nous auons tant parlé, c'est à dire vne petite pierre ou marque ; mais pour le rapporter

aux Eſchets, il faudroit que nous fuſſions deuenus huiſt fois plus ſcrupuleux que les Anciens, puis qu'au lieu de leurs vingt-quatre marques, nous en voulons trente-deux; il faudroit que ce ieu fuſt bien changé depuis ce temps-là, où il ne ſe parloit ny de Roy de Roc, où toutes les pieces n'auoient point de démarches particulieres, où elles s'appelloient generalement Larrons, parce qu'elles ſe prenoient également les vnes les autres, comme font auiourd'huy nos Dames. Cela étant, il ne ſeroit, ce me ſemble, gueres à propos de rechercher l'etymologie d'vn ieu chez des Peuples qui peut-eſtre ne l'ont iamais ioüé, ny d'en faire venir le nom d'vne langue où il n'a point eſté connu. Nous ne trouuerons auſſi pas dauantage de certitude en Grec, quoy que cette Nation ſe vante d'auoir inuenté le ieu des Eſchets, quelques Autheurs ayant écrit que Palamedes le compoſa pour empeſcher que les Grecs ne s'ennuyaſſent au ſiege de Troye, & que pour marque de ſon inuention il dedia ſes Eſchets au Temple de la Fortune. Ce ſtratageme m'en remet en memoire vn que i'ay leu dans Plutarque, qui eſt qu'vn Capitaine aſſiegé, afin d'obliger ſes Soldats à garder les murailles qu'ils abandonnoient, eſtablit à chaque Tour des Cabarets & des Courtiſannes. Or quant à ces ſtratagemes, *il credere è di corteſia*, & ce ſont Hiſtoriettes qui n'ont ny preuue ny authorité. Retournant à nos Eſchets, vous ſerez bien eſtonné ſi je vous dis qu'il faut aller iuſques aux Indes pour en découurir l'origine, & qu'à mon avis elle nous vient

Des riches bords du Gange, & des lieux où l'Aurore
Bruſle de ſes rayons le riuage du More.

Elle n'en vient pourtant pas, comme Hieronymo Vidas se l'imagine dans l'agreable Poëme qu'il a composé de ce ieu, où il dit que l'Ocean qui de tout temps l'auoit joüé sous l'onde auec les Nymphes marines, l'apprit la premiere fois aux Dieux celestes, lors qu'ils assisterent aux ceremonies des nopces qu'il celebroit auec la Terre chez les bons Ethyopiens; que depuis ce temps-là Iupiter ayant débauché *Scacchide* vne honneste Nymphe d'Italie, luy donna ce ieu pour la payer de son pucelage, & que cette Nymphe qui luy imposa son nom, l'enseigna en suite aux mortels. Ie ne m'arresteray non plus à ce qu'en chante le Caualier Marin qui a traduit tous les Vers de Vidas, quoy qu'il en ait vn peu changé l'inuention; si ie vous connois bien, il vous faut quelque chose de plus solide, & vous n'estes pas homme à croire des fables, qui vous en voudroit conter. Voicy donc de meilleure monnoye que vous receurez, s'il vous plaist, & que ie tascheray de vous faire bonne. Monsieur Bochard que ie tiens vn des plus sçauans hommes du monde, & dont l'opinion est aussi estimée la plus probable par nostre sçauant Amy Monsieur Menage, écrit dans sa Geographie sacrée que le nom de *Scach* a tousiours signifié Roy parmy les Persans. Chez Athenée, Ctesias dans les Persiques parle d'vne Feste qui s'appelloit *Sacea*, où les Valets estoient vestus, & commandoient comme des Roys, & pendant laquelle il y auoit vn Triuelin *creduto Principe*. Dion Chrysostome se souuient aussi de cette Feste, qu'il nomme des *Sacques*; mais au lieu d'vn Esclaue il couronne vn criminel, & adiouste que tant que duroit la solemnité, ce criminel montoit au Trône des Roys, portoit leurs

ornemens, viuoit auec delicatesse, & se seruoit des plus belles du Serrail; encore auiourd'huy *Scha* signifie Roy, tesmoin *Scha Abas*, c'est à dire Roy Abas, dont vous auez leu l'Histoire: pour ce sujet les Persans ont nommé & nomment encore auiourd'huy le jeu des Eschets *Schatrang*, ou *Xatrang*, qui vaut autant à dire que le jeu des Roys: de ce *Xatrang* les Grecs Modernes ont fait leur *Zatriquion*, les Arabes y ayant adjousté vn accent leur *Alxatrang*, & les Espagnols ayant amoly cét accent *Axadres*, qui est le nom qu'ils donnent à leurs Eschets, ce jeu estant venu des Persans aux Arabes, & des Arabes aux Espagnols. Desia ce me semble, cette preuue est assez claire; on pourroit objecter seulement qu'en matiere d'étymologie les mots sont comme les cloches à qui l'vn fait dire ce que l'on veut: mais si vous lisez ce qui suit, ie suis asseuré que vous donnerez les mains. Il n'y a point de doute que les peuples d'Orient ne soient les plus grands joüeurs d'Eschets. Le Calabrois que vous auez veu à Paris, & qui auoit cherché par tout le Monde des gens qui luy pussent tenir teste, n'en auoit point trouué de si sçauans que les Leuantins: La Sale cét autre qui gagnoit de memoire feu Monsieur de Nemours Pere de Monsieur de Nemours d'aujourd'huy, quoy que ce Prince fust vn des plus forts de nostre Cour, auoüoit la mesme chose. Les Espagnols qui à ce qu'on dit jouënt à cheual par la campagne, & chez qui des Villes entieres se font des defis d'Eschets, disent franchement que les Mores en sçauent plus qu'eux. Dans l'Histoire de Florence, Piero Buoninsegni fait mention d'vn Sarrazin nommé Buzeca, qui seul & en mesme temps joüoit à deux Eschiquiers contre deux des meil-

leurs joüeurs d'Italie; & enfin, Tixeira Autheur Eſpagnol admire les excellens joüeurs de Perſe : ce qui fait voir que les Maiſtres en ſçauent toûjours plus que les Eſcoliers, & qu'on trouue plus parfaitement la ſcience de ce jeu lors qu'on va vers les peuples qui l'ont inuenté. Or pour monſtrer clairement que ces peuples ont eſté les Indiens, que de chez eux il eſt venu aux Perſans; & que de là les Mahometans l'ont appellé en Europe, nous n'auons qu'à lire ce meſme Tixeira, qui dans la Cronique qu'il a faite des Roys de Perſe & d'Ormus, nous en a laiſſé la preuue : il eſcrit donc qu'il a trouué dans Mijκond vn Hiſtorien Perſan, que ſous le regne de Keſere Anuxiron, que les Perſans & les Arabes appellent Nuſirauuan, & nos Autheurs Coſroez, & qui tenoit le Sceptre de Perſe vers l'année cinq cens ſoixante & treize, du temps que le fameux Auicenne floriſſoit, il a trouué, dis-je, dans Mijκond qu'en ce temps-là on auoit apporté en Perſe deux excellens Liures de Philoſophie & le jeu des Eſchets, & que les Indiens auoient donné ce jeu aux Perſans pour leur repreſenter l'inconſtance & le changement des choſes de cette vie, & la guerre continuelle à laquelle on la voit ſujette. Depuis ce temps-là ce jeu ayant eu grande vogue parmy cette Nation, les autres peuples qui l'ont receu d'elle en ont auſſi receu la même maniere de joüer & les meſmes pieces, par exemple, les Eſpagnols & les autres Européens Occidentaux dans l'appellation de leurs Eſchets retiennent encore beaucoup de l'appellation Perſienne, ou ſi le nom n'a pas de rapport, la ſignification eſt touſiours la meſme; les Perſans appellent leur principale piece *Scha* ou *Xa*, qui eſt noſtre Roy, d'où eſt venu l'Italien

Scacco, & le mot d'Eſchet parmy nous; & la ſeconde piece que les Eſpagnols nomment Dame, & nous Reyne, eſt appellée chez eux *Vuazir*, comme ſi vous diſiez la premiere aprés le Monarque. Noſtre Tuor que les Eſpagnols nomment *Delfil*, eſt appellé par les Perſans *Fil*, c'eſt à dire Elephant, & il vous peut ſouuenir de ce que vous me diſiez dernierement, que les Anglois vous auoient monſtré autrefois des Eſchets d'vn de leurs Roys, où vous auiez remarqué que la piece que nous appellons *Roc*, eſtoit figurée par vn Elephant chargé d'vne tour, ainſi qu'ils eſtoient armez, lors qu'on les menoit en guerre. & telles que le Marin les décrit en parlant du jeu des Eſchets,

Digran Rocche onuſti alti Elephanti.

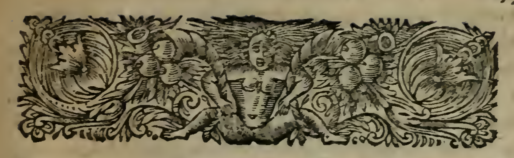
& comme vous auez leu le Roman de Quinte-Curce & l'Hiſtoire d'Arrian, vous ne pouuez ignorer que les Elephans en guerre ne nous ſoient venus des Indes, mais vous pouuez inferer pluſtoſt que le jeu des Eſchets nous en eſt venu auſſi : quant au mot de *Roc* que nous auons fait du *Rocca* des Italiens, & qui chez eux ſignifie vne tour ou vne fortereſſe; Monſieur Guyet que ie vous ay tantoſt allegué, m'a dit, qu'il auoit appris d'vn homme reuenant fraiſchement de Perſe, que ces peuples dans leur jeu des Eſchets, nommoient comme les Européens vne de leur pieces *Roc*, mais qu'elle ſignifioit vn oyſeau, qu'ils luy en donnoient la figure, & que ce pouuoit eſtre ce prodigieux oyſeau Rouch que l'on depeint au bord des Mappemondes enleuant vn Elephant dans ſes ſerres, comme vn Aigle fait vn agneau. Pour le Voyageur, ie le tiens homme de petite foy; & pour l'oyſeau, ie penſe que perſonne n'en a veu des plumes: mais reprenant l'alluſion des noms

Européens & Persans, & la conformité de la signification des Eschets, ce que les Castillans nomment *Cauallo*, qui est nostre *Cheualier*, les Persans l'appellent *Asp* ou *Faraz*, qui veut dire la mesme chose, nostre *Pion*, le *Peon* d'Espagne, & la *Pedina* d'Italie est le *Peada* de Perse, c'est à dire l'homme de pied; & enfin le mot de *Xa* Persien, d'Eschet François, de *Xaque* Espagnol que l'on dit en joüant, & qui proprement ne signifie rien en nos deux Langues, semble en Persan, appellant le Roy l'aduertit qu'il se prenne garde, car comme vous sçauez, ce mot ne se dit que lors que le Roy a besoin de songer à soy, & qu'il est en danger de mort: Mais pour decider entierement toute la difficulté le *Scalh-mat* qui en cette Langue signifie le Roy est mort; n'est ce pas nostre *Eschec-&-Mat* ou le *Scacco-matto* des Italiens, ou le *Mate* des Espagnols, l'ame & le nom de ce jeu. Aprés cela on n'a plus besoin de preuues, & aussi en voila ce me semble assez, si ce n'est que vous voulussiez que ie misse icy le passage de Tixeira: mais comme ce seroit vne redite, & que ie pense que vous vous fiez à ma bonne foy, ie me contenteray de vous en copier les dernieres lignes, qui sont les plus essentielles; pour le reste si cela ne vous suffit, vous le lirez dans le trente-cinquiesme chapitre du premier Liure de sa Cronique. *y lo que dezimos* xaque *diz en ellos* (il parle des Persans) xà *que es como auisar al Ré y en lugar de* mate *dizen* xamate *que en la misma lingua quiere dezir* el Rei es muerto *y hauiendo qui en diga que el Axadres que los Parsios dizen* Xatrank *quasi iuego o entretenmiento del Rei, fue inuentado en Babylonia, es mui conforme à razon que de los Persios nos vino per aca, hauiendo sido Babylonia muchas vezes y por

mucho tiempo sujetta à Persia y tan vezina della; Cette autre opinion de Babylone, vn peu differente de celle des Indes dont il parle au commencement, ne laisse pas de confirmer que ce jeu est originaire d'Orient, & sur ce sujet il ne faut pas aussi que i'oublie vne particularité fort remarquable que Monsieur Bochard apporte au Liure que ie vous ay cité, & qu'il a prise du Liure second de l'Histoire des Sarrazins: Il dit donc que le Caliphe Alamin auoit vn si grand emportement pour les Eschets, qu'vn iour qu'il y joüoit auec Cuterus, quelqu'vn estant venu en hâte luy donner auis que Bagdet, qui est Babylone, Capitale de son Empire, assiegée par les ennemis, estoit reduite à l'extremité, il le repoussa auec ces paroles, *laisse-moy, ne voy-tu pas bien que Scachmat, m'est apparu contre Cuterus?* qui est à dire en bon François, *Ne vois-tu pas bien que ie vay donner Eschec-&-mat à Cuterus?* Il me semble encore que i'ay leu vne pareille chose d'vn de nos Ducs de Normandie: la ville de Roüen estant assiegée; & ce fut peut-estre sur ces exemples que le feu Roy d'Angleterre Iacques, dans le Liure qu'il auoit composé pour le Roy d'àpresent, & qu'il auoit intitulé *le Don Royal*, luy defendit le jeu des Eschets. Pour moy qui ne le sçay point, ce n'est pas par là que ie me console, mais par ce que dit Montagne: *Que ce jeu n'est pas assez jeu, & qu'il exerce trop serieusement*, & puis me trouuant naturellement bilieux, ie ne pense pas auoir grand besoin d'vn diuertissement que les Espagnols ne pensent auoir esté fait que *para desflegmar vn hombre.* Et en verité ie ne pense pas aussi qu'on le puisse joüer sans colere, tesmoin Renaud de Montauban qui d'vn coup d'Eschiquier cassa la teste à Charlot Nepueu de l'Em-

pereur Charlemagne, tant que la mort s'en ensuiuit, & tesmoin encore ce qui arriua à Gauuain, Neueu du Roy Artus de la Grande Bretagne, lequel à ce que raconte le Roman de la conqueste du Saint Graal, estant arriué au Chastel du Roy Pescheur, se mist à joüer contre des Eschets qui joüoient d'eux mesmes, & les mal mena parce qu'ils le gagnerent; si vous ne m'en croyez, voicy le vray texte : *Puis void l'Eschiquier & les Eschets assis au Tablier d'or, les vns d'yuoire, les autres d'or. Messire Gauuain trait celle part, & se prend à joüer, & touche les Eschets d'yuoire, & ceux d'or saillent contre luy sans que nul y touche, si joüa Messire Gauuain par deux fois, & fut matté : à la tierce, voulut sa reuanche, mais quand il vid qu'il eut le pire, il se leua & depeça le jeu.* Cependant ie ne m'apperçoy pas que ie vous *matte* vous-mesme à force de lire, & que ie dois craindre que vous ne traittiez mon papier comme Messire Gauuain fit les Eschets du Roy Pescheur. Pourtant ie vous tiens à trop meilleur Cheualier, & trop plus courtois que luy, quoy qu'il fust vn des preux de la Table ronde, & à tant vous suffise.





LA POMPE FVNEBRE DE VOITVRE

A MONSIEVR MENAGE.



'Ay vne tres-mauuaiſe nouuelle à vous mander, mais pour cela ie ne vous exhorteray point à vous ſeruir de voſtre conſtance, à lire Epictete, ny à vous preparer contre le malheur. Ie ferois tort à voſtre vertu de croire qu'on la puſt ſurprendre, & il me doit ſouuenir de la maniere dont Homere ſe ſert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à cette heure que i'ay vne pareille ambaſſade à vous faire. Si celuy qui annonçoit à Achille le treſpas de ſon Amy euſt agi auec vn homme vulgaire, il euſt fait faire des pauſes à la douleur de cét homme vulgaire : il l'euſt conduit par des degrez iuſques où il le deuoit mener : il luy euſt dit, que Patrocle venoit de ſe battre contre Hector, qu'il auoit eſté bleſſé en ce combat, &

luy eust auoüé en suite qu'il y estoit succombé. Cela ne se passe point de la sorte chez le Poëte. Le Messager va son droit chemin, & comme si ce n'estoit pas assez de dire à Achille, *Patrocle est mort*, il débute par ces mots PATROCLE GIST, & commence ce recit par son Epitaphe. Ainsi ie ne vous en feray point à deux fois, & pour vous traiter comme vn grand homme, ie vous diray tout d'vn coup,

Voiture ce pauure mortel,
Ne doit plus estre appellé tel,
Voiture est mort, Amy MENAGE,
Voiture qui isi galamment
Auoit fait ie ne sçay comment
Les Muses à son badinage.
Voiture est mort, c'est grand dommage.

Si vous me demandez dequoy, ie vous diray, qu'ayant escrit qu'il n'estoit pas glorieux de mourir de la fiévre, cette maladie qui prend les choses chaudement, & qui se ressouuient tousiours que les Romains l'ont adorée, n'auoit pû souffrir ce mespris, & qu'aprés auoir bruslé deux ans Voiture à petit feu, lors qu'elle sembloit estre satisfaite d'vne si cruelle vengeance, tout d'vn coup elle auoit redoublé sa haine contre luy, & auec tant d'ardeur & de violence, qu'elle l'auoit emporté en quatre iours. C'est à quoy l'on attribuë la cause de sa mort, ce qui me paroist assez vray-semblable. Ie ne vous entretiendray point des Ouurages que nos Amis ont composez sur ce sujet, de la tristesse vniuerselle de la Cour, du grand deüil qu'ont pris Messieurs de l'Academie; & enfin, de ce qui s'est passé entre les Hommes aux derniers deuoirs qu'on a rendus à Voiture. I'ay bien de plus grands mysteres à vous reueler, I'ay à vous apprendre ce

qui s'est fait au Parnasse, & combien illustres ont esté les funerailles dont Apollon & les Muses ont honnoré le Deffunt. Ne demandez point qui m'en a instruit, c'est vn secret trop grand pour le confier à vne Lettre. Ie vous le diray à nostre premiere veuë, mais pour cette fois contentez-vous de ce recit :

Lors que des Demy-Dieux les ames eternelles ;
Delaissant pour iamais leurs dépoüilles mortelles ;
Volét vers les beaux Châps où la Paix & l'Amour,
Et les plaisirs tous purs ont choisi leur sejour :
Si pendant les trauaux de leur illustre vie,
Ces Heros ont suiuy la fortune de Mars,
Et si la gloire acquise au milieu des hazards ;
A fait leur plus grande enuie,
Sur vn char triomphant pompeusement armé,
Mars celebre la mort de ceux qui l'ont aymé,
Par de sanglantes funerailles,
Par cent combats fameux, par cent fieres batailles ;
Par la cheute de cent murailles.
Mais si d'autres Heros d'vn sentiment plus doux,
(Car il est des Heros d'vne douce maniere,
Il en est de iustice, il en est de Breuiaire)
Ont estimé de grands fous,
Ceux qui se fourrent aux coups,
Et n'ont cherché que la gloire
Qui vient aux adorateurs
Des neuf Filles de Memoire,
Nommez Autheurs :
Soudain que la mort a pris
Quelqu'vn de ces beaux Esprits,
(Vn Poëte par exemple)
Apollon sort de son Temple,
Et sur Parnasse montant,
Tous les Autheurs l'assistant,

Couuert d'vne robe noire,
Et d'vn grand cresþe de dueil,
D'vne pompe funebre honore son cercueil,
Ie vous coniure de m'en croire,
Sans demander quoy ny comment:
Car enfin, si seulement
Vous en doutiez vn moment,
Ie quitterois là l'Histoire,
Qui n'a que ce fondement.

Supposé donc que vous me croyiez, ie continuëray à vous dire qu'aussi-tost que le foible Voiture eut rendu l'esprit, le Genie qui l'auoit accompagné pendant le cours de sa vie, partit, selon la coustume, pour en porter la nouuelle au Parnasse. Mais parce qu'il estoit delicat, qu'il faisoit la pluspart de ses traites en litiere, & qu'il s'amusoit à badiner par les Hostelleries, Voiture estoit pleuré parmy les hommes, qu'Apollon ne sçauoit pas encore qu'il fust mort. On fit diuers iugemens de ce Genie dans les lieux par où il passa: Les vns le prenoient pour vn Genie enjoüé; les autres, pour vn Genie particulier, quelques-vns pour vn grand Genie. Il ne sembla commun à pas vn, & pas vn ne le trouua mauuais. Aussi-tost que la nouuelle de la mort de Voiture fut sceuë d'Apollon, il fit escrire & porter les billets de son Seruice, qui ne different des nostres qu'en ce que c'est au nom du Dieu qu'on prie, & qu'ils sont escrits en vers. Voicy celuy de Voiture:

De par le Fils de Iupiter
Vous estes priez d'assister
Aux funerailles de Voiture,
Qui demain Mardy se feront
Au Parnasse sa sepulture,
Où les Muses se trouueront.

Tout le monde ſpirituel eſtant ainſi conuié le Mardy, qui fut le 7. Iuillet de l'année 1648. Car, pour vous dire deſia vne partie du ſecret, cecy ſe paſſoit au Parnaſſe à meſure que ie l'eſcriuois, on commença la ceremonie des funerailles.

Au point de la clarté naiſſante
L'Aurore paſle & languiſſante
Quand la porte du iour s'ouurit
De nuages noirs ſe couurit,
Taſchant par ſes couleurs funebres
A continuer les tenebres.
Sous ces triſtes manteaux de deüil
Elle parut la larme à l'œil,
Et rendit en cette auanture
Cephale jaloux de Voiture.
Du grand deluge de ſes pleurs
Elle noya toutes les fleurs,
Et groſſit les flots d'Hypocrene
Preſqu'autant que ceux de la Seine.
Quelqu'vn qui cét endroit lira,
Quelque Bel Eſprit me dira,
Qu'encor que Voiture euſt des charmes;
Il ne meritoit pas ces larmes:
Que l'Aurore ſe faiſoit tort
De pleurer chaudement ſa mort,
Veu qu'il monſtroit par tout pour elle
Vne auerſion naturelle;
Ne la voyant que rarement,
Et touſiours fort chagrinement,
Se couchant quand elle alloit naiſtre,
Luy fermant au neZ la feneſtre,
Et meſmes eſtant ſi hardy
De receler iuſqu'à Midy
Sous vne peſante paupiere
Le ſommeil qui hait la lumiere.

Entre nous, cette obiection
Fait d'abord quelque impreſſion,
Et merite qu'on y reſponde;
Or voicy ſurquoy ie me fonde.
Ie dis donc que ce grand ennuy
N'eſtoit point pour l'amour de luy;
Mais ſeulement pour l'amour d'elles,
I'entens des neuf doctes Pucelles,
Qui depuis long-temps, ce dit-on,
Gouuernent Madame Tithon,
Et qui toutes l'auoient priée
Comme leur meilleure alliée,
De pleurer de bonne façon
Le treſpas de leur Nourriſſon.
Ce qu'elle auoit bien voulu faire
Dans la crainte de leur déplaire,
Et de perdre ſes beaux habits
D'or, de perles & de rubis,
Dont ces neuf Sœurs l'ont équipée
Comme l'on fait vne poupée.
Meſme on dit que ſans s'affliger
Elle les pouuoit obliger:
Car cette Deeſſe amoureuſe,
De ſa nature eſt fort pleureuſe.
Or dans peu l'orage ceſſa,
Et ſoudain le Conuoy paſſa.

Premierement parurent les Graces, les cheueux en deſordre & ſans leurs guirlandes accouſtumées. Elles auoient deſchiré leurs veſtemens, pour teſmoigner leur déplaiſir, & eſtoient quaſi nuës. Elles conduiſoient cinquante Amours communs, qui portoient au lieu de leurs flambeaux ordinaires des torches à demy eſteintes de leurs larmes, & marchoient deux à deux ayant leurs bandeaux deſchirez, leurs carquois renuerſez & vuides, leurs arcs

trainans, & leurs aisles ployées & basses. Trente petits Cupidons suiuoient ceux-cy, & faisoient beaucoup plus les affligez que leurs compagnons: mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie; Car ces trente estoient tous Amours Coquets, qui sont des grands Comediens, & qui ne ressentent iamais les passions qu'ils témoignent. Le Deffunt n'auoit point eu de plus chers Amis, ny qu'il eust plus volontiers employez en ses affaires. Aussi estoient-ils choisis pour porter vne partie des honneurs de la Pompe: & tenoient; l'vn, la bigotere; l'autre, le miroir; l'autre, les pincettes; & enfin, les autres, les peignes d'écaille de tortuë, les boëttes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les sauonnettes, les pastilles, & le reste des armes qui auoient seruy aux conquestes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des Amis. Ces petits fripons qui pensoient duper le monde auec leurs larmes feintes, dés qu'ils croyoient n'estre point apperceus, badinoient auec les choses qu'ils portoient. L'vn faisoit des grimaces deuant le miroir; l'autre se bridoit de la bigotere; l'autre tiroit les poils des sourcils de ses compagnons auec les pincettes. Il y en auoit mesme vn qui s'enfarinoit de la poudre, & vn autre qui se faisoit des lunettes de la peinture, dont dans les derniers temps Voiture rajeunissoit ses cheueux & sa barbe. Apres eux paroissoient vingt grands Cupidons couronnez de palmes & de cyprés, armez en Amours; mais ayant leurs armes couuertes de crespe. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes; des bracelets de cheueux, des bagues, des rubans, des bourses pleines d'argent, des bavolets & des aprestadors de pier-

teries : Car Voiture auoit aimé depuis le Sceptre iusqu'à la houlette ; depuis la Couronne iusqu'à la Cale.

Vn certain Amour de respect,
Amour d'ordinaire suspect,
Et qui demande dauantage
Qu'il ne monstre dans son visage,
Auec vn autre Amour discret,
Qui se picque d'estre secret,
Suiuoient cette braue vingtaine,
Portant deux cassettes d'ebeine.

Ces cassettes estoient remplies, l'vne de Poulets, & l'autre de Boëttes de portrait : les Poulets estoient cachetez, & les Boëttes de portrait fermées. On voyoit apres eux vn Amour seul, qui auoit la mine d'vn enfant fort opiniastre. On l'appelloit *l'Amour Constant.* Celuy-là de sa nature est bien plus dangereux que ses Freres. Le mauuais Garçon auoit si cruellement tourmenté Voiture, que pour exprimer le desordre de son ame, il l'auoit contraint de faire imprimer au deuant du Poëme de l'Arioste, qu'il n'estoit pas moins furieux que Roland. Aussi depuis ces mauuais traittemens, Voiture ne l'auoit iamais pû souffrir, non pas mesme en la personne de l'Angelique, pour laquelle il auoit tant enduré, tellement que cette pauure Dame en auoir esté persecutée à son tour.

Elle auoit souffert sa blessure,
Sur la terre & les flots par le monde, courant
Pour Voiture,
Mais pour Voiture indifferent.
Tantost suiuant sa debile personne,
Des riuages de Seine aux riuages de Somme,
Et cela veut dire en somme,
Depuis Paris à Peronne.

Il y auoit vne chanson de Pont-Neuf sur le depart de la Reyne de Pologne, dont la reprise étoit *Puisqu'il faut que ie m'éloigne,* &c.

Pour flatter son tourment,
Chantant gaillardement :
Puisque Voiture s'éloigne,
Ie m'en vay dans la Pologne.
D'vn si bon conte c'est assez.
MENAGE *vous la connoissez,*
Et vous sçauez toute l'histoire
Du grand Conducteur CVISSE-NOIRE.
Reuenons donc à nos moutons,
Qui sont les Amours, & contons.

On ne s'estonna pas de voir cet Amour Constant à l'enterrement d'vn homme qui le haïssoit si fort: car c'est sa coûtume (au moins à ce qu'il iure) de durer iusques au tombeau, de vaincre mesme la mort, & de se perpetuer comme vn Phœnix dans les cendres de la personne aimée, apres auoir esté comme vn Phœnix bruslé de ses deux Soleils.

Mais de tels discours fort souuent
Autant en emporte le vent,
Et peu de gens vont à l'école
De la veuve du Roy Mausole.
Or cela soit dit en passant
Pour la Belle que j'ayme tant.
Enfin suiuoit vne volée
Grande & confusement meslée
D'Amours de toutes les façons
C'estoient tous ces oyseaux Garçons
Dont Voiture a donné la liste. Dans l'Epistre à M. de Colligny.
Aprés on voyoit sur leur piste
Les Amours d'obligation :
Les Amours d'inclination :
Quantité d'Amours idolatres :
Vne troupe d'Amours folatres ;
Force Cupidons insensez ;
Des Cupidons interessez ;

De petits Amours à fleurettes,
D'autres petites Amourettes.
Mesmement de vieilles Amours,
Qui ne laissent pas d'auoir cours
En dépit des Amours nouuelles,
Et qui mesme sont assez belles;
Car vous sçauez qu'on dit tousiours;
Qu'il n'est point de laides Amours.
Et bref tant d'Amours, qu'à vray dire;
On ne pourroit pas les décrire.
Comme l'on voit les Estourneaux
Tournoyant aux riues des eaux,
Lors que la premiere froidure
Commence à ternir la verdure;
Leur nombre qui surprend les yeux
Noircit l'air, & couure les Cieux;
Tels ou plus épais, ce me semble;
Se pressant cheminoient ensemble
Tous les Amours de l'Vniuers;
Mais vn peu de treue à nos vers,
Et pour discourir d'autre chose
Retournons tout court à la prose.

Les Amours acheuoient de passer lors que l'on vit venir les Auteurs que Voiture auoit aimez, & ausquels il auoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette Pompe de leur presence, & marchoient selon leurs degrez d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers; car pour les Grecs, d'autant que Voiture pretendoit que tout François de par Francus descendoit d'Hector, il les auoit toûjours haïs comme les ennemis de ses Peres. Il auoit composé en Latin quelques Epistres & quelques vers que l'ancienne Rome auroit approuuez & pour l'en recompenser, plusieurs prioient Tibulle de pleurer sa mort par vne Elegie, & Pline le

Ieune d'honorer ſa memoire par vn Panegyrique. Mais ils s'en excuſoient tous deux; l'vn parce, qu'il y auoit long-temps qu'il n'auoit fait de vers; l'autre, ſur ce qu'il ne haranguoit plus depuis qu'il eſtoit mort: Et ils vous les renuoyoient, proteſtant que vous compoſiez des vers dignes du ſiecle d'Auguſte, & que voſtre proſe égaloit celle des meilleurs Ecriuains de ce meſme ſiecle. Vne partie de leur troupe chantoit les loüanges de ce bel Eſprit. Voicy les vers que quelques-vns de cette troupe firent pour ſon Epitaphe;

Pullus Apollinis,
Heu! lacrimabili
Morte peremptus,
Inclytus iſtâ
Conditur venâ.
Spargite flores,
Et tumulo leui
Hoc manſurum
Addite Carmen,
VETTVRIVS NVLLI NVGARVM LAVDE SECVNDVS.

Les Italiens marchoient apres les Latins, & chantoient à l'envi

Sonetti, madrigaletti,
Verſi ſcialti vezzozetti
Per Vincenzo Vetturetti.

Le Ciéco d'Adria entendant ainſi louer Voiture, demandoit au Taſſoné qui le conduiſoit, qui étoit ce François dont on diſoit tant de bien; car pour luy, il ne l'auoit iamais veu, & n'auoit iamais leu aucun de ſes Ouurages. Le Taſſoné à ſa mode accouſtumée luy répondoit:

Era quel Vetturetto, vn Chriſtiano
Maninconico in veſta e picciolino;
Mà d'ingegno ſi grande e ſi ſcurano,

Che Pegaso, caval da Paladino,
Sotto quel graue peso andava piano,
Et parea caval da Vetturino,
Benche tal volta porti sù la schiena
Di Poëti moderni vna dozzeina.

Les Espagnols passoient les troisiémes, & disoient en chemin faisant, *vnas Decimas* que Voiture auoit composées en Castillan.

Ces gens ravis de la beauté
De ces vers pleins de maiesté,
Admiroient vn si noble ouurage,
Et chacun au stile trompé
Crioit tout haut en son langage,
E's dé Lopé, és dé Lopé.
Lopé qui se voyot flatter
Pour oster tout lieu de douter
Qu'il n'eust fait ce divin Poëme,
D'vne fausse gloire pippé,
Crioit comme vn diable luy-mesme,
E's dé Lopé, és dé Lopé.
Y los echos de Parnasso
Per fauorescer Vettura,
Otro Narcisso moderno,
A unque és de Lopé oieron
E's de Vettura dixeron.

Aprés ces Autheurs estrangers paroissoient nos vieux Romanciers. On y voyoit presque tous ceux qui ont escrit depuis Philippes Auguste jusques au grand Roy François. Et parce que Voiture auoit pris vn singulier plaisir à lire leurs Ouurages & à trauailler en leur stile, pour l'en recompenser ils vouloient croniquer ses faits, & donnoient en passant vn Inuentaire des Chapitres du Roman qu'ils pretendoient en escrire. Celuy qu'on m'a apporté, dit ainsi,

S'EN-

S'ensuit

LA TABLE DES CHAPITRES DE LA GRAND' CHRONIQVE du Noble Vetturius.

CHAPITRE I.

DV grand & horrible combat de Vetturius contre *a* Brun de la Coste : & comme Vetturius fit sa priere au Dieu Mars, qui ne luy seruit de rien.

a La Coste Monbrun.

CHAP. II.

Comme le Comte *b* Guicheus, le Cheualier de la *c* Mouche, & le Gentil *d* Arnaldus gabans entr'eux trois, enuoyerent par vn Menestrel joyeusetez rimées à Vetturius, & sa réponse.

b Le Mareschal de Grammont.
c Le Comte de Saint Aignan, qui porte toûjours vne mouche.
d Monsieur Arnauld.

CHAP. III.

Comme Vetturius arriua à la Cour de la Reyne Lionnelle de Galle ; comme il en deuint amoureux ; & comme il en fut chassé par les menées de Hunault d'Armorique & de Rousselin de Grenade.

CHAP. IV.

Comme apres la mort de Hunault d'Armorique, Lionnelle vint visiter Vetturius chez vn Vauasseur, où il estoit au lit gisant de ses playes : comme il la méprisa ; & comme estant guery, il

fut la conqueste de la *a* Lionne du Temple marecageux.

CHAP. V.

Comme Vetturius entreprit la conduite de la *b* Reyne de Sarmatie iusques au Chasteau des Peronelles : & comme Lionnelle l'y suiuit dans le Char de l'Enchanteur *c* Fiacron.

CHAP. VI.

De la Cour pleniere que tint le Duc *d* Gravelinor, où Vetturius introduisit les Nains & autres Messagers : comme il seruoit au manger deuant l'Empereur de Lutece : & comme son premier Tresorier luy bailla en garde son Aumosniere.

CHAP. VII.

Comme *e* Cazalie fut deliurée des mains du Geant Giron par Herculin d'Austrasie : & de la noble Chronique que Vetturius en compila.

CHAP. VIII.

Comme Vetturius sacrifia au Temple de la Diuine *f* Aplanie : & comme il graua les vertus du Prince Porphyrogene *g* & celles de la belle Megalopolie sa sœur.

CHAP. IX.

D'vne Lettre que l'incomparable *h* Germanicus & deux siens Cheualiers écriuirent à l'illustre Iulie : & comme le genereux Osiermont d'Alsace se reposa de la réponse sur la Clergie de Vetturius, qui moult noblement s'en acquitta.

a *Mademoiselle Paulet, qui logeoit au Marais du Temple : Lionne, à cause de son courage & de ses cheveux dorez.*

b *La Reyne de Pologne. Il la suiuit iusqu'à Peronne comme Maistre d'Hostel du Roy.*

c *Carrosse de louage. Voyez les Origines de la Langue Françoise.*

d *M. d'Orleans qui a pris Graveline. Il estoit Introducteur des Ambassadeurs chez son Altesse Royalle, & Maistre d'Hostel chez le Roy. M. d'Auaux Surintendant des Finances le fit son premier Commis. Aumosniere signifie bource.*

e *Casal secouru par Hercule de Loraine, c'est M. le Comte de Harcourt.*

f *Madame la Princesse Doüairiere, à cause de la deuise de Montmorancy* APLANOS.

g *M. le Prince de Conty & Madame de Longueville.*

h *M. le Prince, M. de la Moussaye, & M. Arnault écriuirent en Vers à Madame de Montauzier. Osiermont, M. de Montauzier Gouuerneur d'Alsace.*

CHAP. X.

Comme Vetturius arriua au Palais des Fées où il deuint Carpe. D'vn merueilleux *a* Brochet qu'il y trouua, qui auoit vaincu tous les poissons de la mer : & comme en presence de la Nymphe Galatée ce Brochet fut fait son Compere.

a Cela est fondé sur la Lettre de la Carpe. Ils auoient joüé au jeu des Poissons, où M. le Prince estoit le Brochet.

CHAP. XI.

Comme Vetturius composa mains Lays, & au dernier le *b* Lay de la fievre qu'il harpa au Tournoy des neuf Preux en presence de Germanicus : & comme apres auoir ramentu les hauts faits de Germanicus, les neuf Preux l'assirent au dixiéme siege, surnommé par Merlin, le siege d'accomplissement de Cheualerie.

b La piece sur la maladie de M. le Prince, qu'il recita à Chantilly, où M. le Prince & sa Cour couroient la bague.

C'est là en somme ce que contenoit la matiere de ce Roman, à laquelle Maistre François Rabelais auoit adiousté sept autres Chapitres par la permission de ses Deuanciers ; d'autant, disoit-il, qu'il estoit bien aise de s'acquitter aussi bien qu'eux des honneurs qu'il auoit receus du Mort, & que les choses qu'il auoit à adiouster ne se pouuoient bonnement écrire qu'en stile Pantagruelique. Ces Chapitres contenoient.

CHAP. I.

Comme Vetturius cribloit de nuit dans l'Vniuersité d'Orleans : & comme vn matois *c* Normand luy coupa les doigts.

c Le President des Hanneaux.

CHAP. II.

Comme vn Esprit folet emporta Vetturius au Royaume des Alphabets, *b* où il accorda les lettres. Comme il en fut remercié par le Roy Tarin de Grammaire : & comme il entretint le Prophete *c* Bdelneufgermicopsant en son patois.

b Voyez les Vers de Voiture où quelques lettres se plaignent de n'entrer pas dans le nom de Neuf-Germain.
c Neuf-Germain.

CHAP. III.

Comme Vetturius arriua en l'Isle des Mensonges, où il s'amouracha de la belle Extraordinaire, fille de Nazin de Gazette, Dinaste du pays. Comme les Archiues luy en furent montrées, où il ne vit qu'histoires Hebdomadaires, qui ne contenoient que billevesées.

CHAP. IV.

Comme Vetturius apprenoit aux *d* Nouueaux Mariez ce qui s'estoit passé entr'eux le iour de leurs nopces.

d Dans la lettre à M. de Coligny.

CHAP. V.

Comme Vetturius se battoit nuit & iour ; & de l'Edict des duels qui n'estoit pas fait pour luy.

CHAP. VI.

Comme Vetturius emprunta le cornet & les dez de Bridoye, dont il ne pût trouuer chanse : & comme il sembloit niaiser, & pourtant n'estoit grain niais.

Ces Romanciers estoient suiuis d'vne troupe de bonnes gens, se lamentans pitoyablement: C'estoient nos vieux Poëtes que Voiture auoit

remis en vogue par ses Balades, ses Triolets, & ses Rondeaux, & qui par sa mort retournoient dans leur ancien décri. Marot, qui sur tous luy estoit le plus obligé, se plaignant plus fortement que les autres, & à demy desesperé, leur chantoit cette Balade.

BALADE.

Maistre Vincent nous auoit retirez,
Par ses beaux vers faits à nostre maniere,
Des dents des vers nos ennemis iurez,
Du long oubly, d'vne sale poussiere.
Lors que jadis nous tenions Cour pleniere,
Tout gentil cœur composoit vn Rondeau.
Vieille Ballade estoit vn fruit nouueau.
Les Triolets auoient grosse pratique,
Tout nous rioit: mais tout est à vau-l'eau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Bien est raisen que soyons esplorez
Quand Atropos la Parque Safraniere,
En retranchant les beaux filets dorez
Où tant se plut sa Sœur la Filandiere;
A fait tomber Voiture dans la biere.
Bien nous faut-il prendre le Chalumeau;
Et tristement, ainsi qu'au renouveau
Le Rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter en pleurant comme vn veau;
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Or nous serons par tout deshonnorez,
L'vn sera mis en cornets d'espiciere:
L'autre exposé dans les lieux esgarez
Où les Mortels d'vne posture fiere

Luy tourneront par mespris le derriere.
Plusieurs seront balayez au ruisseau,
Maint au foyer trainant en maint lambeau
Sera bruslé comme vn traistre Heretique:
Chacun de nous aura part au gasteau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

ENVOY.

Prince Apollon, vn funeste Corbeau,
En croassant au sommet d'vn Ormeau,
A dit d'vne voix prophetique,
Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

La Deesse Badinerie suiuoit les Autheurs. Sa tristesse paroissoit badine, & elle estoit accompagnée du vieux Badin que vous connoissez.

Neuf-germain qui fait des Vers, les syllabes du nom de celuy pour qui il les fait, seruant de rimes.

Il me semble que ie le voy
De noir comme vn Page *vestu*
En sa nouuelle tablature
Cherchant trois rimes à Voiture,
Il cheminoit en ce conuoy
Le front ridé, l'œil abbatu
La barbe iusqu'à la ceinture
Triste du trespas de Voiture.

Cét homme menoit le Cheual Pegase en main, & ce Cheual estoit là venu, parce que, comme Voiture estoit petit, il auoit accoustumé de s'agenoüiller badinement toutes les fois qu'il vouloit monter dessus; le pauure Cheual marchoit auec grande peine, tant il auoit les jambes de derriere gorgées de ces eaux qui luy descendent

inceſſamment, & qui ſe ſont tellement corrompuës ſur ſa vieilleſſe, qu'enfin elles ont fait vn vilain marais aux pieds du Parnaſſe, & produit toutes les Grenoüilles Poëtiques dont nous ſommes perſecutez.

Comme vn vieux cheual de ren-voy
Maigre, haraſſé, courba- tu
Venoit la debile montu- re
Aux funerailles de Voiture.

Son Corbeau & ſon Chien y eſtoient auſſi. Le Corbeau iettoit des cris pitoyables, & le Chien ne diſoit mot: au contraire, il marchoit fort penſif, & tenoit la queuë entre les jambes. On s'eſtonna fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, la Tortuë, & la Taupe, à qui Voiture auoit donné l'immortalité dans ſes Ouurages, & qui, à moins d'vne eſtrange ingratitude, ne pouuoient luy refuſer les derniers deuoirs: Mais le miſerable eſtat où le deſeſpoir de cette mort les auoit reduits, & dans lequel ils ſont encore, les deuoit bien excuſer. Vous aurez peine à croire ce que ie vous en vay dire, & vous ne vous imagineriez iamais les choſes que leur douleur les force de faire, ſi vn autre que moy vous les racontoit. Mais ie vous les garantis vrayes; car ie les ſçay d'original.

Il auoit vn Corbeau & vn Chien.

On enuoya de M. Eſprit pour Eſtrenes vn Grillon, vn Hibou, vne Tortuë, & vne Taupe: & Voiture fit des Vers ſur cette galanterie.

Le Grillon ſaiſi de douleur,
Voulant mourir en ce malheur,
S'eſtoit, cheminant ſur les piſtes
Des anciens Gymnoſophiſtes,
Au trauers des flammes jetté,
Et dans vn four precipité:
Mais tous ſes amis qui coururent,

A point-nommé le ſecoururent,
Lors que les ardeurs du fourneau
Commençoient à griller ſa peau
Maintenant, contre ſon envie,
Forcé de conſeruer ſa vie,
Gardé des ſiens, plein de courroux;
Il ſe renferme dans les trous,
Et prés des fours fait ſa demeure,
N'attendant là ſinon quelque heure;
Que les gens ne s'en doutent pas,
Afin de courir au treſpas,
Montrant par vne voix dolente
Qu'empeſcher ſa fin violente,
Luy cauſe vn immortel ennuy,
Et portant touſiours auec luy
Sur ſa peau plus noire que meûre,
D'illuſtres marques de bruſlure;
Comme autrefois on remarqua
La femme du grand Seneca,
Portant ſur ſon viſage pâle
Les marques d'amour coniugale.
Le hibou l'vnique ſoulas,
Et les delices de Pallas,
Qui deuant que le bon Voiture
Euſt ſuby la loy de Nature,
Ne recherchoit que l'entretien
Du gentil Peuple Athenien;
Maintenant, dont chacun s'étonne
Ne voulant frequenter perſonne,
Melancholique, ſonge-creux,
D'vn eſprit fantaſque & hideux,
Sous des toicts remplis d'araignées,
Ou dans des foreſts éloignées,
Il fuit la lumiere du iour,
Et lors que la nuit à ſon tour

Couvre l'Vniuers de tenebres,
Il pousse mille cris funebres,
Songeant seulement à gemir,
Sans se coucher & sans dormir:
D'ailleurs la discrette Tortuë,
Pleine de l'ennuy qui la tuë,
De voir dans la tombe enfermé
Le Mortel qu'elle a tant aymé,
Pour cacher sa douleur secrette,
De crainte que l'on n'en caquette;
Choisit sa petite maison,
Comme vne eternelle prison;
Et là seule, veuve & dépite,
Ne reçoit aucune visite.
De là vient qu'assez à propos
Le monde dit que sur son dos
Elle portera sa demeure
Iusques au moment qu'elle meure;
Sans s'en esloigner tant soit peu
Quand mesme on y mettroit le feu,
Et sans desormais plus paroistre
Qu'vn peu la teste à la fenestre.
Mais on tient pour tout asseuré
Que la Taupe a si fort pleuré
Qu'enfin elle a perdu la veuë;
Qu'elle dit qu'elle est resoluë
De porter tousiours le grand dueil;
Et pour rencontrer le cercueil
Qui le fameux Voiture enserre,
De foüiller par toute la terre,
Cherchant sur tout dans les Iardins;
Comme croyant que les iasmins
Et les fleurs de cette nature,
Naissent sur cette sepulture,
Où le plus insolent Hyuer

N'oseroit les aller trouuer :
Au reste, bien determinée,
Ne cessant ny nuit ny iournée,
De trauailler aueuglément :
Et si dans ce beau monument
Le destin permet qu'elle arriue,
De s'enterrer là toute viue,
Et d'accompagner à la mort
Voiture qu'elle ayma si fort.
Or maintenant ie vous demande
Si cette miserable bande
Ne pouuoit pas honnestement
S'excuser de l'enterrement.

La representation de Voiture paroissoit enfin couronnée de laurier, & portée sur les espaules de huit beaux Garçons. C'estoient les Ieux & les Ris qui l'auoient accompagné pendant sa vie. Mais les Ris estoient melancoliques, & les Ieux ne prenoient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap sur lequel cette Figure estoit posée, estoient soustenus par Ronsard, des Portes, Bertault & Malherbe. Iupiter menoit Apollon, & neuf des plus grandes Deesses, chacun vne Muse. Le reste de nos Poëtes des derniers temps suiuoient la Figure, & fermoient le Conuoy. Il y auoit au reste vne telle foule le long du chemin qui va du Temple d'Apollon au Temple de Themis, où on a éleué la sepulture des grands hommes, que sans les Satyres qui faisoient faire place à coups de thyrses, la Pompe auroit eu peine à passer; les lauriers rompans sous le faix de la canaille Poëtique qui auoit monté dessus, & tout le monde auoüant que depuis les funerailles de Catulle, que son siecle regardoit comme le nostre a fait

Voiture, on n'auoit point veu au Parnasse vne si belle assemblée. Apres qu'on eut rendu les derniers deuoirs à l'Image du Deffunt, Apollon couronné de cyprés, tenant vn luth, & s'auançant deuant les Hommes & deuant les Dieux, chanta des vers.

En cét endroit, si i'eusse creu l'entousiasme, i'aurois poussé quantité de vers; mais la Raison s'estant presentée à point-nommé, & m'ayant monstré qu'il ne m'appartenoit pas de faire parler Apollon ny de loüer Voiture, i'ay esté obligé d'en demeurer-là. Mon dessein estoit, apres luy auoir donné toutes les loüages qu'on peut donner à vn homme d'esprit, & qu'il meritoit sans doute, de le faire choisir par Apollon son Collegue à l'Empire de la Poësie, & de faire ordonner à ce Dieu, que doresnauant les Autheurs l'inuoqueroient au commencement de leurs Ouurages.

De plus ie luy voulois bastir en ces lieux
Vn Temple & des Autels d'eternelle structure;
Ie voulois le placer aux Cieux,
Et nommer de son nom quelque estoille Voiture;
Comme nous appellons l'astre du Nort Arcture.
Mais pour bien faire voir ces choses par escrit,
Et dignes de Voiture & dignes de paraistre,
Il faudroit estre Bel Esprit,
Et ie n'ay pas l'honneur de l'estre.



L'ODE DE CALLIOPE SVR LA BATAILLE DE LENS, *A MONSIEVR ARNAVLD.*



ONSIEVR,

I'ay ordre d'vne Fille de voſtre connoiſſance de vous écrire ce qui s'eſt paſſé à Sainct Clou, & de vous reciter vne auanture que nous y auons euë enſemble. Si ie deuine bien, le mot d'auanture, & le lieu de S. Clou, vous feront d'abord ſonger à quelque choſe d'eſtrange, & vous ne tarderez guere à ſcandaliſer voſtre bonne amie, & voſtre tres-humble ſeruiteur. Vous autres galans, eſtes naturellement ſoupçonneux, & comme vous iugez d'autruy par vous-meſmes, vous ne ſçauriez vous imaginer qu'vn homme & vne femme puiſſent eſtre ſeuls, ſans que l'Amour faſſe le troiſiéme,

En cela j'auouë que vous reüssissez souuent; mais pour cette fois, vous me permettrez de vous asseurer que la rencontre a esté sage, que la conuersation s'est trouuée guerriere, & non amoureuse, que les chants de triomphe y ont tenu la place des Elegies, & qu'il n'y a rien eu de coquet entre vne Pucelle de la vieille roche, telle que vous la reconnoistrez, quand ie vous l'auray nommée, & vn homme qui ne se picque plus de bonnes fortunes. Ces veritez vous paroistront mieux que ie ne vous le dy, par la relation que ie vous ay faite. Ie me promenois ces iours passez auec Calliope dans les jardins de Gondy, où les Muses se sont retirées depuis que la Barbarie les a chassées de la Grece, & le Galimatias, d'Italie. La diuine conuersation du Genie de Corinthe, qui les a receuës comme ses voisines, & ses amies, le murmure des fontaines, la fraischeur des ombrages, la tranquillité de la solitude, la beauté de l'aspect, & enfin les délices de ces lieux les charment si fort, que non seulement il leur est facile d'oublier le Parnasse, mais Apollon mesme, qui vient rarement en France, depuis que l'insolence Burlesque & le malheur de sa rime font qu'on l'y traitte de violon. Il estoit matin, c'est le temps où les Muses donnent plus volontiers leurs audiences, & pendant lequel elles sont si fauorables, que s'il estoit permis de pretendre à la galanterie de ces farouches Pucelles, la naissance de l'Aurore seroit asseurément pour elles l'heure du Berger. De bonne fortune i'auois trouué Calliope seule : Comme son esprit est grand & releué, & qu'elle est plus fiere que ses autres Sœurs, aussi est-elle plus difficile à aborder, & méprise dauantage le commerce des Mortels. De là vous pouuez bien

penser que ie n'aurois pas eu l'audace de m'en approcher, si le plaisir qu'elle prend à estre entretenuë de la gloire du fameux Prince de Condé, & à faire chanter les merueilles de sa vie, ne l'auoient obligée à m'appeller. Hé bien, me dit-elle comme ie luy faisois la reuerence, la victoire de Lens ne sera-t-elle point celebrée ? En verité, luy répondis-je ; c'est à quoy ie songeois presentement; mais à n'en point mentir, continuay-je, ie m'y trouue tellement empesché, & les difficultez qui se presentent à mon esprit, me semblent si grandes, que ie suis sur le point d'abandonner tout. Cependant, reprit-elle, nous estimons, mes sœurs & moy, qui, comme vous sçauez, nous connoissons assez à ces choses, que iamais le Parnasse n'a eu vn plus noble sujet pour les vers. Et cela estant, luy repliquay-je, vous estonnez-vous si ie fais difficulté de l'entreprendre ? & quel Poëme pensez-vous que ie puisse écrire à la gloire du plus fameux Heros du monde, moy dont le plus grand ouurage n'a esté que la loüange d'vne Souris ? Si cette difficulté seule vous empesche de chanter, adiousta la Muse, ie puis faire pour vous, ce que ie fis jadis pour Hesiode, qui s'estant endormy homme de Prose, se sentit Poëte à son réueil, & mesme, sans vous flatter, ie vous trouue plus de disposition à nostre Art que n'en auoit ce bon homme, car c'estoit vn rustique qui ne sçauoit que des vaux de-ville, au lieu que tout au moins, auez-vous desia fait quelques Sonnets, & quelques Stances pour Cloris, & pour Syluie : Mais, dis-je, quand en faueur de mon Prince, vous m'auriez accordé la grace d'vne si auantageuse metamorphose, quand mesme, vous m'auriez donné l'ame d'Homere, qui est la plus propre pour chan-

ter les batailles & les Heros, ie ne pense pas que ie m'en peusse seruir. Pourquoy ? interrompit Calliope auec estonnement, Homere n'est-il pas le plus excellent de tous les Poëtes ? Oüy sans doute, continuay-je, & digne d'estre esleué au dessus de l'humaine condition; mais les Heros du temps passé & les nostres, sont bien differens; ni leur vie, ni leurs coustumes, ni leur maniere de combattre, ne se ressemblent en aucune sorte. Autres-fois la Grece ne se scandalisoit point de voir comparer de vaillans hommes à vn asne au milieu d'vn blé vert, ou à vne mouche dans la cuisine. Il estoit merueilleux d'introduire dans les Poëmes des cheuaux Prophetes & immortels; rien ne sembloit si fort qu'vn bouclier de sept cuirs. On peignoit dessus, des vendanges, & des nopces de village, & les Roys qui n'auoient pour sceptres que des bastons, ne faisoient aussi leurs presens que de trepieds, & de gobelets. Si auiourd'huy on en vsoit de la sorte, l'on ne seroit pas entendu, & peut-estre pas souffert. Ronsard, qu'on nomme le Prince de nostre Poësie a-t-il bien reüssi, à vostre auis, en affectant cette vieille singerie ? & ferois-je bien, par son exemple, d'introduire le General Bec raisonnant auec sa caualle, & luy faisant cette promesse :

Ronsard

Ie doubleray, pour telle recompense,
En tes vieux ans ton foin & ta dépense,
Seule au haut bout ie te feray loger
De mon estable.

Aurois-je eu bonne grace en décriuant l'armée, de fournir les rangs de vieux soldats,

Qui la moustache en la tasse lauoient ?

Ou,

De ieunes gens aux mentons damoiseaux.

Pour exprimer le bruit de ces combatans, me seruirois je de cette comparaison :

Ainsi qu'on voit les bien volantes gruës
Craquer aigu.

Egalerois-je leur nombre aux neiges,

Que l'on voit bruiner ;
Quand l'hyuer vient les champs enfariner ?

Et enfin, prenant entierement le haut stile, chanterois-je à l'approche des Armées ?

Que l'ost tourbillonneux
Ennubiloit l'air d'vn poudrier sablonneux.

Vous voyez bien que cette sorte de Poësie ne seroit gueres au goust de nostre siecle, & que ie me broüillerois facilement auec mes Amis de l Academie, si je remplissois mes écrits de *l'Aigle foudrier, des Herauts claire-voix, du feu mangeard, des cliquantes armes, du sommeil mignon, & du*

Soleil perruqué de lumiere.

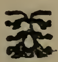
Pour tout dire, trouueriez-vous bon vous-mesme, qu'en vous appellant ma nourrisse, ie vous inuoquasse de cette sorte ;

Ma nourrice Calliope,
Qui du Luth musicien,
Dessus la iumelle crope
Du saint chœur Parnaßien ?

D'ailleurs, il faut que ie vous auouë que j'ay vne extreme repugnance à quitter les ornemens qui éleuent cette ancienne maniere au dessus de la nostre, & qui l'ont fait appeller le langage des Dieux, & encore pour me reduire à rimer simplement la Gazette, sans fables, sans figures, dans vn stile mol & énerué, priué de toute hardiesse, & scrupuleux iusques aux paroles. Ainsi donc ie me fortifie plus que iamais, quelque passion que j'aye

pour la gloire de ce grand Prince, à ne point hazarder la description de la fameuse Bataille qu'il vient de gagner, puis que ie ne sçaurois trouuer ce iuste temperament qui fait le stile parfait, & qui le tient également éloigné de nostre prose mesurée, & de la hardiesse rude & sauuage des Anciens. Et toutesfois, interrompit Calliope, cette glorieuse action ne demeurera pas sans estre chantée, & mesme auant que nous nous separions. Vous en prendrez donc la peine, luy repartis je; car pour moy, je me garderay bien d'en amoindrir le merite en la loüant de mauuaise grace. Oüy, repliqua-t-elle d'vn visage plus ouuert & plus gay, ce sera moy qui l'entreprendray, & pleust aux Destins qu'il me fust permis de la celebrer de la maniere que nous chantons la naissance du Monde, l'education de Iupiter, la deffaite des Geants, & le reste des gestes des Dieux Immortels. Mais les Parques qui lient Iupiter luy mesme, ne souffrent pas que nos diuines chansons viennent aux oreilles des hommes, & de cette sorte toutes les fois que nous voulons écrire les actions de nos Demy-Dieux, nous sommes contraintes de nous contenter du Genie de quelques mortels; nous auons les mesmes peines que luy pour les rimes, pour la beauté de l'expression, & pour la iustesse des pensées; & comme à luy, il nous faut beaucoup de temps pour produire quelque ouurage. Ainsi, quoy qu'il ne soit pas encore huit heures à ma montre, je m'asseure qu'il sera nuit auant que l'Ode que ie desseigne soit acheuée. Mais voicy de l'eau & des fruits, & nous ne ferons pas plus mauuaise chere auiourd'huy qu'on la faisoit au bienheureux siecle, dont les Poëtes font tant de bruit: nous trouuerons mes-

nes sur ces couches, & sur ces treilles, des melons, & des muscats, plus delicieux que le miel des chesnes, & le lait des riuieres, & ie quitteray pour vous la table des Dieux, si vous quittez pour moy celle de la Durier. Or afin de vous fauoriser, & de vous faire voir que le stile moderne est capable des ornemens de la vieille Poësie, ie me veux seruir de vostre maniere, & dans ce mélange, ie gage que j'imiteray si bien vostre façon d'écrire, qu'aprés que ie vous auray dicté mes vers, vous y serez le premier trompé, & que vous iureriez à vn besoin, que c'est vous qui les auez faits. En cet endroit, Calliope s'estant teuë, comme si elle auoit voulu mediter; Ie me sens infiniment honnoré, luy dis-je, d'vn choix si auantageux. Ie souhaiterois bien pourtant, pour vostre honneur, pour celuy d'vn si grand Prince, & pour vn si haut dessein, que vous eussiez voulu prendre vn plus habile homme; car ie vous declare que si vostre ouurage ressemble aux miens, vous allez faire vn Poëme plein de manquemens, & donner lieu aux Critiques de censurer iustement les Muses. Cela pourroit bien estre, respondit Calliope en soûriant, & lors, m'ayant commandé d'apprester des tablettes, & de ne l'interrompre pas dauantage, elle commença à composer ces vers, que i'escriuis à mesure qu'elle les dictoit.



L'ODE DE CALLIOPE.

QVITTE promptement l'Armée
De l'Inuincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'as tousiours secondé;
Passe d'vne aisle legére
De l'vn à l'autre Hemisphere;
Et sur la terre, & les flots,
Dy de ce Prince indomptable,
Que l'Histoire, ny la Fable
N'ont point de plus grands Heros.

Dy qu'en sa derniere guerre;
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolens:
Mais quoy! de cette victoire
Desia le bruit & la gloire
Ont estonné l'Vniuers,
Et pour ces grandes nouuelles
Tes paroles, ny tes ailes
N'ont point attendu mes vers.

Des flots pareſſeux de l'Ourſe,
Iuſques au bruſlant climat
Où le Nil cache ſa ſource,
L'on vante ce grand combat;
L'on le vante où le Caucaſe
Aux Cieux preſente pour baze
Mille effroyables rochers,
Et ſa gloire eſt paruenuë
Iuſqu'à la Terre inconnuë
Aux plus hazardeux nochers.

Au recit de la vaillance
D'vn Prince ſi redouté,
Dans le Serrail de Bizance
Le Turc eſt épouuanté;
L'ame de frayeur ſaiſie,
Aux derniers lieux de l'Aſie
Il ſonge à ſe retirer,
Et les troupes ſanguinaires
De ſes fameux Ianiſſaires
Ne le ſçauroient raſſeurer.

Le redoutable Sarmate
Aduerty de ſon effroy,
Pour le terraſſer ſe flatte
De voir mon Prince ſon Roy;
Il prepare à cette guerre
Son arc & ſon cimeterre,
Preuoyant que le deſtin,
Laſſé d'vn Tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prepare
Le Throſne de Conſtantin.

Mais celebrons cette Palme
Qui nous inuite à chanter,
Par tout la Nature calme
S'appreste à nous écouter;
Tous les vents ont fait silence.
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux;
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ny le murmure des eaux.

Desia par toute la plaine
L'on dépouilloit les guerets,
Desia la grange estoit pleine
Des richesses de Cerés:
Quand de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des François & des Flamans
Se ioignirent, s'attaquerent
Auec fureur se choquerent
Sur les campagnes de Lens.

Sous le harnois le plus riche
Que Vulcan ait inuenté,
L'orgueilleux Prince d'Austriche
Marche au combat souhaité;
Contre luy CONDÉ *s'auance,*
CONDÉ, *de qui la vaillance*
A merité le Nectar,
Et qui seul peut entreprendre
Auec plus d'heur qu'Alexandre
Et de vertu que Cesar.

Ce Prince marche à la teste
Des corps les plus auancez,
Et méprise la tempeste
De cent canons courroucez;
Le Laurier qui l'enuironne
D'vne immortelle Couronne,
Brave la foudre, & le fer;
Et quand ce Heros s'expose,
Il ne craint point autre chose,
Que de ne pas triompher.

D'vne cuirasse éprouuée
Il prend le corps seulement;
Sa vertu dessus grauée
Luy sert encor d'ornement;
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroy, Norlingue, Fribourg;
La prise de mainte Ville,
Dunkerque, Ipre, Thionville;
Vvormes, Spire, & Philisbourg.

Il monte vn cheual superbe;
Qui furieux aux combats
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche;
L'écume sort de sa bouche,
Prest au moindre mouuement;
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeller la guerre
Par vn fier hannissement.

Auec ce grand Capitaine,
Nos plus braues combattans,
Couurent le dos de la plaine,
Sous mille drapeaux flotans;
Ils sont suiuis des Polaques,
Inuincibles aux attaques,
Des Escossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.

Iamais la guerriere France,
Fertile en braues soldats,
N'a veu tant d'obeissance,
Ny d'ardeur dans les combats;
D'vne discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale,
Suiuant des partis diuers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour decider du grand Homme
Qui conduiroit l'Vniuers.

Desia l'vne & l'autre armée
S'attaquent auec fureur;
La poussiere & la fumée
Forment la nuit & l'horreur;
Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se trauersent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manieres,
Et les prochaines riuieres
Roulent des ondes de sang.

CONDE' lance cette foudre,
Qui pour affermir son Roy
Fait trebucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroy
Auec luy vont la Victoire,
L'Honneur, la Valeur, la Gloire;
La fiere Bellone, & Mars,
Font passage à cet Alcide,
Et Pallas de son Egide
Le couure dans les hazars.

Dans l'effroyable furie
Son cheual a succombé,
Vn cheual de Barbarie
Est encor sous luy tombé;
Cependant, rien ne le lasse,
Il n'est rien qu'il ne terrasse,
Il rompt mille bataillons,
Et les piques herissées
Sont deuant luy renuersées
Comme les bleds des sillons.

Les secousses de la terre
Qui font crouler les rochers,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renuerse les clochers,
Le bruit & la violence
D'vn noir torrent qui s'élance,
Et traisne estant débordé
Les troupeaux & les villages
Ne sont que foibles images
De la force de CONDE'.

Lassé de la mort vulgaire
D'vne foule de soldats,
Il cherche dans sa colere
Dequoy signaler son bras;
L'Archiduc est la victime
Qui d'vn Laurier legitime
Le peut orner dignement;
Il l'appelle, il le menace;
Mais Lupold quitte la place,
Et tremble d'estonnement.

Comme dans le gras herbage
Où la Diue estend son cours,
Deux taureaux pleins de courage
Combattent pour leurs amours;
Le moindre prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe vainqueur,
Qui dans la vaste prairie,
Mugissant auec furie,
Le chasse, & glace son cœur.

Ainsi Lupold plein de honte,
Et soûpirant son malheur,
De mon Prince qui le domte
Fuit la fatale valeur;
Auec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie;
Bec, en ce funeste estat
Deteste sa destinée;
Bec, donc l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouueau fils de la terre,
Geant plus audacieux
Que ses freres, qu'vn tonnerre
Fit jadis tomber des Cieux,
Croyant aller à la gloire
D'vne facile victoire,
Mesprisoit nos combatans,
Et son orgueil ridicule
Ignoroit que nostre Hercule
Sçauoit vaincre les Titans.

Enyuré de l'esperance
De vaines prosperitez,
Il domptoit desia la France,
Et desoloit nos Citez;
Au bruit de cette tempeste,
L'Espagne leuant teste
Attendoit ses Conquerans,
Et les troupes bazanées
Alloient des hauts Pyrenées
Tomber comme des Torrens.

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassez,
Il entend les tristes plaintes
Des mourans & des blessez;
Par tout ses soldats sans armes
Se prosternent auec larmes
Aux pieds du Victorieux,
Par tout ils sont en déroute,
Le cruel fremit, & doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage
Comme vn Lyon irrité ;
Mais que luy sert tant de rage,
Il est luy-mesme domté ;
Et tel qu'vn autre Tiphée,
Dont l'audace est estouffée
Par les monts Siciliens,
Seul, au milieu de la plaine,
Priué de force & d'haleine,
Il tombe sous nos liens.

Ce Guerrier hautain & braue
Ne peut fléchir son grand cœur,
A suiure comme vn esclaue
Le triomphe du Vainqueur ;
Son sang qui teint son armure,
D'vne profonde blessure
A grands flots sort de son flanc ;
Sa face deuient affreuse,
Et son ame furieuse
S'enfuit auecque son sang.

De son armure estoffée
D'or & de pierres de prix,
Mon Prince dresse vn trophée
Au fier amant de Cypris ;
A l'entour sont entassées
Les despoüilles amassées,
Les harnois, les Estendars,
Les tambours, les banderoles,
Et l'on y lit ces paroles,
CONDÉ LES CONSACRE A MARS.

C'est assez, Vesper s'auance,
Il faut quitter nos chansons;
Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons;
Le Soleil tombe sous l'onde,
La nuit va couurir le Monde,
Et sur la terre, & les flots
Le sommeil ouurant ses aisles,
Espand les moissons nouuelles
De ses humides pauots.

Ce sont là, MONSIEVR, les Vers que Calliope me dicta, tantost se promenant le long des allées; tantost se reposant au bord des fontaines, tantost retouchant aux Stances qu'elle venoit de faire, tantost en produisant de nouuelles. Aprés qu'elle eut acheué cette Ode, & que ie la luy eus leuë toute entiere; Ie vous prie, me dit-elle en riant, quand vous écrirez à Monsieur Arnaud, & que vous n'aurez gueres de nouuelles à luy mander, faites-luy le recit de cette auanture, & luy enuoyez mon Ode. Et aussi-tost reprenant vn visage plus serieux; Sur tout, ajousta-t'elle, suppliez-le de ma part, qu'il la presente à ce grand Prince, & qu'il l'asseure que ie suis sa tres-humble seruante. Ie ne doute point qu'il ne prenne cette peine volontiers; il y a long-temps qu'il me connoist particulierement, & que nous auons iuré amitié dans le temple de la Gloire, où son merite & sa valeur le rendent tres-considerable. Comme i'allois luy respondre, vn des Nourrissons des Muses la vint auertir que l'ambrosie estoit portée, & que ses Sœurs l'attendoient. Alors cette sage Fille, qui ne vouloit pas les incommoder, me donna le bon-soir; apres m'auoir auoüé en me quittant, que quelque peine qu'elle eust prise à esleuer mon Genie, son Ouurage estoit infiniment surpassé par l'excellence de la matiere.

LETTRE ESCRITE DE CHANTILLY à Madame de Montausier.

NY tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée
Où Messire Honoré fit adorer Astrée,
Ni tout ce qu'on a fait des superbes beautez
De ces grands Palais enchantez,
Où l'amoureuse Armide, & l'amoureuse Alcine,
Emprisonnerent leurs Blondins,
Ny les inuentions de ces plaisants iardins,
Que malgré Falerine
Détruisit le plus fier de tous les Paladins;
Tout cela, quoy qu'en veuillent dire
Les gens qui nous en ont conté,
Est moins beau que le lieu d'où ie vous ay datté,
Et d'où ie pretens vous écrire
En style de Roman la pure verité.

Le bruit que le Zephire excite parmy les feüilles des bocages, au point que la nuit va couurir la terre, agitoit doucement la Forest de Chantilly, lors que dans la plus grande route trois Nymphes apparurent au solitaire Tirsis; elles n'estoient pas de ces pauures Nymphes des Bois, plus dignes de pitié que d'enuie, qui pour logis & pour habit n'ont que l'escorce des arbres; leur équipage estoit superbe, & leurs vestemens brillans de l'esclat des pierreries; elles auoient sur leurs coëfures des Capelines couuertes de plumes, sur leurs espaules des trousses pleines de fléches, dans leurs mains des arcs funestes aux bestes de la Forest qu'elles vouloient attaquer; elles venoient sur vn Chariot paré de velours cramoisy,

bordé d'vne crépine d'or, & enrichy de grosses houpes : la plus âgée, par la maiesté de son visage, imprimoit vn profond respect à ceux qui l'approchoient; celle qui se trouuoit à son costé, faisoit esclater vne beauté plus accomplie que la Peinture, la Sculpture, ny la Poësie, n'en ont pû iamais imaginer : La troisiéme auoit cet air aisé & facile, que l'on donne aux Graces; elle se trouuoit placée aux pieds des deux autres sur vn carreau de toile d'or, & tenant d'vne main les resnes de soye, conduisoit quatre cheuaux blancs, qui tiroient le chariot, & qui marchoient d'vn air plus superbe que les cheuaux d'Achille, que ceux de Rhesus, & que ceux de Neptune qui firent triompher Pelops; & pour les oster de toute comparaison, ces cheuaux surpassoient en tout les cheuaux du Soleil.

Aux deux costez alloient deux demy-Dieux,
L'vn d'vn air doux, & l'autre audacieux,
L'vn comme vn vray foudre de guerre,
Par Mars n'estoit pas esgalé:
L'autre auecque raison pouuoit estre appellé
Les delices de la terre.

Cette diuine troupe s'estant arrestée à la rencontre du melancolique Berger, la premiere Nymphe luy fit commandement de s'approcher d'elle; & pendant que dans vn profond respect, rauy d'estonnement il admire cette auanture, la Deesse auec vn ton de voix qui acheua de le charmer, luy parla ainsi :

Quitte ta melancolie,
Prens ta plume, écris à Iulie
Tout ce qui se passe en ces lieux;
Et pour luy faire mieux connoistre qui nous sommes,
Nomme-nous comme font les hommes,

C'est le commandement des Dieux.
Le Berger, homme assez sage,
Suiuant ce commandement,
Prit des hommes le langage,
Et quittant là le Romant,
Escriuit naïuement
Ce qui suit en cette page.

MADAME,

Hier au soir, entre Chien & Loup, ie rencontray dans la grande route de Chantilly, Madame la Princesse qui s'y promenoit, & qui n'eut iamais tant de santé, accompagnée de Madame de Longueuille, qui n'eut iamais tant de beauté, & de Madame de S. Loup, qui n'eut iamais tant de gayeté, toutes trois en deshabillé, & en caleche, suiuies des Altesses de Condé, & de Conty.

Et d'vn autre petit Cadet
Monté sur vn petit Bidet,
Dont la mine mutine & fiere
Montre qu'il est fils de son pere,
C'est nostre Duc qui se fait grand,
Et qui visiblement profite
Sous la conduite
De Madame de Champ-grand,
Dont vous connoissez le merite.

Madame la Princesse m'ayant aperceu, m'appella, & me dit: Sarasin, ie veux que vous alliez tout à cette heure escrire à Madame de Montausier, que iamais Chantilly n'a esté plus beau, que iamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a iamais dauantage souhaitée, & qu'elle se mocque d'estre en Xaintonge pendant que nous sommes icy.

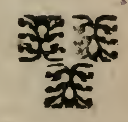
Mandez-luy ce que nous faisons,
Mandez-luy ce que nous disons;

I'obeis comme on me commande,
Et voicy que ie vous le mande.
Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient
Fait voir aux Indiens son visage riant,
Que des petits oyseaux les troupes éueillées
Renouuellent leur chant sous les vertes feüillées,
Que par tout le trauail commence auec effort,
A Chantilly l'on dort:
Aussi lors que la nuit étend ses sombres voiles,
Que la Lune brillante au milieu des Estoiles
D'vne heure pour le moins a passé la minuit,
Que le calme a chassé le bruit,
Que dans tout l'Vniuers tout le monde sommeille,
A Chantilly l'on veille.
Entre ces deux extremitez
Que nous passons bien nostre vie!
Et que la maison de Syluie
A d'aymables diuersitez!
Les sens y sont enchantez,
Les bois, les estangs, & les sources,
Et les ruisseaux qui dans leurs courses,
D'vn pas bruyant & diligent,
Font rouler leurs ondes d'argent;
Les iardins, les forests, les costaux, les prairies;
Le superbe bastiment
Paré de tapisseries,
Où la matiere & l'art combattent noblement,
Et que vous connoissez particulierement,
Peuuent-ils pas passer pour vn enchantement?
Icy nous auons la musique
De luts, de violons, & de voix,
Nous goustons les plaisirs des bois,
Et des chiens, & du cor, & du Veneur qui pique.
Tantost à cheual nous volons,
Et brusquement nous enfilons

La bague au bout de la carriere ;
Nous combattons à la barriere ,
Nous faisons de jolis tournois ,
Nous allons tous au cours à l'ombrage des bois ;
Et nous donnons le Bal tous les soirs vne fois ;
Ioignant l'humeur galante auec l'humeur guerriere ;
Et quant à nos festins ils valent beaucoup mieux
Que le festin des Dieux.
Ny le Nectar , ny l'Ambrosie ,
Qui sont mets fort legers , selon ma fantaisie ;
N'égalent pas nos perdreaux ,
Ny les gros poissons de nos eaux ,
Ny nos fruits tres-bons, & tres beaux ,
Ny nos melons qu'on croiroit d'Italie :
Conteray-ie dans cet écrit
Les plaisirs innocens que gouste nostre esprit ?
Diray-je qu'Ablancourt , Calprenede , & Corneille,
C'est à dire vulgairement ,
Les Vers , l'Histoire , le Romant ,
Nous diuertissent à merueille ,
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant
Or çà parlez-moy franchement ,
En vous imaginant ce diuertissement ,
Vous auez la puce à l'oreille ,
Et vous haïssez bien vostre Gouuernement.
Quant est de moy ie vous conseille
De venir icy promptement ;
Et pour vous y pouuoir trouuer dans vn moment ;
D'emprunter la grande serpente ,
Où les bons Amadis s'embarquoient à souhait .
Elle court comme la tourmente ,
Ou le cheual de Pacolet ,
Qui vole comme vne fusée ,
C'est là iustement vostre fait ,
Et la monture est fort aisée ;

Car l'Hypogriphe est vn oyseau trop laid,
Tels Palefrois font peur aux Demoiselles,
Et puis du grand vent de ses aisles
Il gasteroit vostre colet:
Venez donc, diuine Iulie,
Nostre Princesse vous en prie,
Ne vous faites plus desirer,
Et laissez en paix murmurer
Vostre Espoux qui peste & qui gronde
Contre ceux qui prennent la fronde,
Et qui ne souffre nullement
Qu'on dise bien du Parlement;
C'est vn fier & merueilleux Sire,
S'il vouloit pourtant nous écrire,
Il nous obligeroit bien fort.
Adieu, mon Apollon s'endort,
Et ie n'en pensois pas tant dire
Sur le champ, & tout d'vne tire.

Toutefois ie ne suis pas encore si endormy, que ie ne sçache bien qu'vne lettre qui a commencé par Madame, doit aussi finir par ie suis vostre tres, &c.



DISCOVRS
DE LA
TRAGEDIE,
OV
REMARQVES
SVR L'AMOVR
TYRANNIQVE
DE
MONSIEVR DE SCVDERY.

A MESSIEVRS
DE L'ACADEMIE
FRANÇOISE.

A MESSIEVRS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.



ESSIEVRS,

Puis que vous estes les Iuges de nos belles Lettres; Que par vostre moyen la France n'a plus rien à enuier à la Grece & à l'Italie; Que vous rendez Paris aussi fameux que Rome & Athenes; & que vostre Compagnie donne à nostre Siecle des Poëtes & des Orateurs aussi parfaits que ces Anciens, dont la memoire sera tousiours en veneration: Il y auroit eu de l'iniustice de ne vous pas dedier cette Critique, & de la presomption de determiner de son prix, sans vous en auoir consultez auparauant. Nous sommes en vn temps où tout le monde croit auoir droit de iuger de la Poësie, de laquelle Aristote a fait son chef-d'œuure; Où les ruelles des femmes sont les Tribunaux des plus beaux Ouurages; Où ce qui fut autrefois la vertu de peu de personnes, deuient la maladie du peuple, & le vice de la multitude. Mais parmy tant de corruption il y a encore des lieux qui seruent d'asyles aux bonnes Lettres. Il y a des personnes de sçauoir & d'integrité; Et des Iuges auf-

quels on peut appeller de la mauuaise opinion du Vulgaire, & de la persecution des demy-sçauans. Comme ie trauaille pour la seule gloire des Lettres, & que ie souhaitterois que mes fautes deuinssent publiques, afin qu'elles peussent profiter, i'ay deû sans doute chercher ces excellens hommes qui ont conserue le bon sens malgré la contagion, & leur enuoyer mes Remarques, afin qu'ils en prononçassent solemnellement l'Arrest. Et dautant qu'il n'y a point d'Assemblée en l'Europe où il y ait tant de grands personnages, que dans la vostre, c'est auec raison que ie vous demande la censure, on l'approbation de cette Critique que ie vous dedie. Ce n'est pas que ie mette en doute la perfection de l'Ouurage de Monsieur de Scudery, ny que ie craigne que vostre sentiment ne soit celuy de toute la Cour: mais ie pourrois auoir mal trauaillé sur vn beau sujet, & c'est dequoy ie veux m'esclaircir en vous presentant cette Dissertation, que ie vous supplie de receuoir auec vostre bonté ordinaire. Ie suis,

MESSIEVRS,

Vostre, &c.



DISCOVRS DE LA TRAGEDIE, OV

REMARQVES SVR L'AMOVR Tyrannique de Monsieur de Scudery.

L'AMOVR Tyrannique de Monsieur de Scudery, est vn Poëme si parfait, & si acheué, que si le temps n'éust point enuié au siecle de LOVYS LE IVSTE, la naissance d'Aristote, ou que Monsieur de Scudery eust escrit sous l'Empire d'Alexandre, ie pense auec raison que ce Philosophe auroit reglé vne partie de sa Poëtique sur cette excellente Tragedie, & qu'il en auroit tiré d'aussi beaux exemples, que de celle d'Oedipe, qu'il estimoit singulierement.

Depuis que ce diuin homme, ayant remarqué tous les deffauts des Poëtes Grecs, & reduit en Art ce qu'il trouuoit d'excellent dans leurs Ouurages, nous a enseigné quelle opinion nous deuions auoir des Poëmes d'autruy, & ce qu'il

falloit ſuiure dans les noſtres ; il ne ſe trouuera peut-eſtre pas vn des Dramatiques, qui ait ſi bien profité de ſes Remarques, ny ſi fidellement ſuiuy ſes preceptes que Monſieur de Scudery.

Si ie donnois ce Diſcours à vne ambition Critique, pluſtoſt qu'au merite de mon Amy, & à la iuſtification de ſon Poëme ; i'aurois icy lieu de faire vn grand examen des Tragiques, & d'amener beaucoup de difficultez, de citations, & d'exemples : Mais comme i'eſcris ſeulement pour ſa gloire, ie me contenteray de faire voir les beautez de ſon Ouurage, ſans obſeruer les vices des autres, & ſans eſtablir ſa reputation ſur leurs ruines ; & i'auray aſſez fait, ſi ie confirme les Doctes dans l'eſtime qu'ils font de ce Poëme, & ſi ie rends tous mes Lecteurs perſuadez de ſon excellence.

Que ſi ie ſuis obligé dans la ſuite de mon diſcours de comparer à cet Ouurage quelques endroits des Anciens, ce ſera ſeulement pour en appuyer la deffenſe ; ou s'il arriue qu'il faille les conteſter, ie le feray ſans enuie & ſans affectation, & lors ſeulement qu'il me ſemblera neceſſaire.

En effet, ie n'ay pas deſſein de charger ce Traitté de recherches inutiles, ny d'en eſtudier exactement la compoſition.

Les Panegyriques ont beſoin des graces de l'Eloquence, & des forces de la Rhetorique, mais non pas les Commentaires ; & puiſque i'eſcris de ſimples Remarques ſur l'Amour Tyrannique, pluſtoſt que ie n'en fais l'Eloge, ie laiſſeray le ſoin de l'elocution pour vn autre ſujet, & il me ſuffira de traitter cette matiere auec la ſimpli-

cité, & l'ordre qui sont necessaires au style dogmatique.

Toutesfois, d'autant que ce style est d'ordinaire espineux, & que l'ordre tout simple est sec & sterile, ce ne sera pas sans temperer en quelques lieux cette dureté & cette secheresse, & sans donner quelque chose à la volupté de l'esprit.

Auparauant que de commencer à iuger de cette Tragedie, (c'est ainsi que nous l'appellerons, & non pas Tragi-Comedie, pour les raisons que nous apporterons en leur lieu) il faut voir quelle est la fin & l'vsage que se proposent ces Poëmes, & ce que le Philosophe, que nous suiuons, en a enseigné. Car comme tous les Ouurages sont d'autant plus parfaits, qu'ils approchent le plus de leur fin, il nous sera en suite aisé d'examiner s'il en est de mesme de celuy de M. de Scudery, & s'il a ce degré de perfection que nous souhaittons.

La Muse Tragique s'occupant principalement à esmouuoir les passions des Spectateurs, par les funestes auantures qu'elle represente, Aristote a pensé que sa fin estoit de les appaiser, & de redonner aux Ames la tranquillité, & le calme qu'elle leur auoit ostée. Il a crû que la pitié, & la terreur estant celles qui luy estoient propres, elle deuoit les reprimer, & les reduire à vne mediocrité raisonnable, aprés les auoir esmeuës, & souleuées; & il a appellé cette façon d'appaiser nos Ames, l'expiation, ou si nous l'aimons mieux, la purgation des passions & des troubles.

C'estoit de ces passions qu'il iugeoit ainsi.

Il ne les mettoit pas au nombre des vices, mais il ne les souffroit pas aussi parmy les vertus,

ſi bien que ſans les deffendre, & ſans les bannir d'entre les hommes, il ſouhaittoit que les Sages en fiſſent vne habitude, & ſe conſeillaſſent auec leur raiſon, juſques à quel point, & en quel temps ils les deuoient admettre & les receuoir.

Cette excellente habitude deuoit naiſtre, à ſon aduis, de la repreſentation des Tragedies: & comme à force d'exercer vn Art, l'on s'y rend parfait à la fin, de meſme l'on acquiert vne mediocrité des paſſions, lors qu'on s'accouſtume à voir ſouuent les objets qui les excitent dans nos eſprits.

Les bons Chirurgiens penſent les plus dangereuſes playes ſans fremir, comme font ceux qui n'ont point encore fait de cures. La pratique apporte aux Medecins vne inſenſibilité pour les malades; & les vieux Regimens, qui ſont tous les iours aux mains auec l'ennemy, l'attaquent ſans ſe craindre & ſans s'eſbranler, comme font les nouuelles troupes.

Il en eſt de meſme d'vn homme qui voit tous les iours des miſeres: Il en eſt touché, mais iuſques au point où les Sages le doiuent eſtre, & l'habitude qu'il a d'aſſiſter aux ſpectacles qui luy donnent de la terreur & de la pitié, luy en procure le temperament & la mediocrité.

Puiſque c'eſt ſur le Theatre que ces choſes ſe repreſentent, que la Scene y retentit des plaintes d'Hecube, d'Electre, d'Antigone; que l'on y introduit Oedipe, Atrée, Egyſte, & qu'elle peut eſtre à bon droit nommée la lice des paſſions; c'eſt auſſi à la repreſentation des Poëmes Tragiques, où agiſſent ces perſonnes, qu'il faut aller preparer ſes paſſions, & les conduire à cette parfaite mediocrité du Philoſophe, où elles n'ar-

riuent iamais, qu'elles ne contribuent beaucoup à l'acquisition de la Vertu, & à la connoissance des Sciences.

Voila quelle est l'opinion d'Aristote touchant l'vsage de la Tragedie, laquelle il nomme pour cette cause *la regle des passions*. Ce qui fait bien voir qu'il n'estoit pas du sentiment de ceux, qui rapportent la fin de ce Poëme sublime au plaisir du peuple. Ce que nous auons bien voulu mettre icy afin de les desabuser, & de iuger si l'Ouurage de M. de Scudery peut exciter ces esmotions violentes, qui preparent les esprits à la vertu & aux disciplines, & s'il a ce degré de perfection que nous souhaittons aux excellentes Tragedies.

Pour cet effet, il le faut examiner sur les regles du Philosophe, & iuger par la regularité de ses parties separées, de celles du tout qu'elles composent. Ainsi nous suiurons la facilité methodique que ce Sage a tousiours dans ce qu'il enseigne; & l'enuie mesme n'aura pas suiet de dire que nous flattions M. de Scudery, puisque nous examinerons son Poëme selon la seuerité des preceptes du premier Critique du monde.

Cet excellent homme a definy la Tragedie en cette maniere : *La Tragedie est l'imitation d'vne action serieuse, complette & iuste dans sa grandeur, qui par l'action, & non pas simplement par le discours, excitant la pitié & la terreur, en laisse apres vne mediocrité raisonnable dans l'esprit des Spectateurs.*

De laquelle definition nous auons banny le Rythme & la Musique, qui ne sont plus de l'vsage de nostre siecle.

Ce Philosophe, dis-ie, l'ayant ainsi definie, la diuise en six parties essentielles, dont les deux

dernieres ſe rapportent aux autres, & en dépendent.

Celles-là ſont, la Fable, les Mœurs, les Sentimens, la Diction : Celles-cy ſont, l'appareil du Theatre, & la Muſique.

Mais comme de celles-cy, la premiere regarde ſimplement le Decorateur, & que l'autre, qui eſtoit le charme de l'ancienne Scene, n'a plus d'vſage ſur la noſtre, il faudra ſeulement parler, ſi nous en auons le loiſir, des quatre qui nous reſtent, & qui regardent l'Office du Poëte, & voir ſi noſtre Autheur en a eu la connoiſſance parfaite, & s'il les a iuſtement miſes dans ſon Amour Tyrannique.

La Fable qu'Ariſtote prend pour la matiere de la Tragedie, qui eſt l'action & la diſpoſition de cette action, qu'il nomme *la conſtitution des choſes*, eſtant la premiere dans l'ordre de la diuiſion, l'eſt auſſi dans celuy de l'excellence. C'eſt en ſa faueur que le Philoſophe apporte de ſi belles raiſons; c'eſt celle qu'il nomme *l'ame de la Tragedie*, & ſans laquelle il ſouſtient qu'elle ne peut eſtre parfaite.

En effet, puis que la fin eſt le principal dans toutes les choſes, que c'eſt pour elle que l'on fait tout, & à elle que tout ſe rapporte, la fin de la Tragedie eſtant d'imiter le bonheur ou le malheur des hommes, & les hommes n'eſtant heureux ou malheureux, qu'entant qu'ils agiſſent, la Fable ſans doute eſt la premiere partie de la Tragedie, parce qu'elle contient l'action, & que l'action contient la felicité ou le malheur, qui eſt la fin de la Tragedie.

Et certes, puis que ſans la Fable vn Poëte ſe ſeruant des Mœurs, des Sentimens, de la Diction, &

des autres parties, n'auroit non plus fait vn Poëme regulier, qu'vn Peintre auroit fait vn bon Tableau meslant confusément la Lacque, l'Azur d'outremer, & les autres couleurs sans aucune portraiture; & qu'au contraire, vn Poëte auec la seule action pourroit aussi bien faire vne belle Tragedie, qu'vn Peintre vne belle figure auec de la sanguine ou du charbon; il me semble qu'il n'y a plus lieu de douter qu'elle ne soit la principale partie d'vne chose qui ne peut iamais subsister sans elle, & qu'elle ne doiue estre mise deuant les autres parties qui dépendent d'elle si necessairement.

D'ailleurs, puis que la derniere chose que les hommes apprennent dans les Arts, apres beaucoup d'exercice & de diligence, est ce qu'il y a d'excellent & de parfait, les Anciens Poëtes qui ne sçauoient pas encore traitter la Fable regulierement, quoy qu'ils employassent par tout diuinement les autres parties Tragiques, sont des témoins suffisans que la Fable, dont ils n'acquitent la connoissance que sur la fin, est sans contredit la perfection & l'acheuement d'vn beau Poëme.

S'il me falloit donner des exemples de cette derniere preuue, nostre Theatre m'en fourniroit assez, sans que ie fusse en peine d'en aller chercher parmy les ruines de la Scene Grecque. La Tragedie n'est pas si vieille chez nous, qu'encore que nous la voyons dans sa perfection, nous ne l'ayions veuë aussi dans son enfance, & que les mesmes Poëtes qui nous donnent des Ouurages tres-acheuez, ne nous en ayent donné de tres-defectueux.

Il n'y a pas encore fort long-temps que la Fable estoit ce qui leur faisoit le moins de peine: ils n'estudioient rien que la versification, ils trait-

toient indifferemment toutes ſortes de matieres : & pourueu que dans leurs Poëmes ils euſſent meſlé confuſément les Amours, les Ialouſies, les Duels, les Déguiſemens, les Priſons, & les Naufrages, ſur vne Scene diuiſée en pluſieurs Regions, ils croyoient auoir fait vn excellent Poëme Dramatique :

—————————— Poſt hoc
Securi cadat an recto ſtet fabula talo.

Nous auons cette obligation à Monſieur Mairet, qu'il a eſté le premier qui a pris ſoin de diſpoſer l'action ; qui a ouuert le chemin aux Ouurages reguliers par ſa Siluanire, & qui a ramené la maieſté de la Tragedie dans ſa Sophoniſbe ; eſtant vray de dire de luy, qu'il eſt né pour la gloire de noſtre Siecle, & de la Poëſie de noſtre Nation. Vn peu aprés l'on repreſenta auec applaudiſſement la mort de Ceſar de M. de Scudery ; Poëme certainement incomparable en ſon eſpece, & qui ſans doute le ſera touſiours ; tant la force des penſées, & la magnificence des Vers, le rendent digne de la maieſté de la vieille Rome ; & tant il eſt regulier en toute ſon œconomie. Depuis eux, quelques-vns de nos Autheurs ayant appris dans vne eſtude plus exacte de l'Art Dramatique, combien la Fable eſtoit importante, & abſolument neceſſaire à la perfection de la Tragedie, nous ont enfin donné pluſieurs beaux Poëmes, & reparé heureuſement leurs premiers deffauts.

Ie me ſuis vn peu eſtendu ſur les loüanges de la Fable, auparauant que d'en faire la recherche dans l'Ouurage de mon Amy, afin de monſtrer combien elle eſtoit neceſſaire, & combien il merite

de gloire, puis qu'il l'a ſi bien traittée.

C'eſt ce que ie pretens remarquer ſur ſon Ouurage, & à quoy vne partie de ce Diſcours ſera employée.

Il eſt impoſſible qu'on puiſſe appeller vne choſe belle, ſi elle n'a l'ordre & la grandeur qui ſont conuenables & proportionnées à ſa nature. Et tant plus elle approche de ce periode de grandeur, tant plus elle eſt parfaite; comme au contraire elle eſt plus defectueuſe, plus elle s'en eſloigne, ou par l'excés, ou par le deffaut. Les grands hommes ſont beaux, mais les Nains & les Geans ſont difformes.

Il en eſt de meſme de la Fable, qui contient la grandeur de la Tragedie: & comme les corps ne peuuent eſtre beaux ſans la grandeur, de meſme la Tragedie ne peut eſtre belle ſi elle n'eſt grande, & ſi elle n'arriue à ce ſuprême periode qui luy eſt propre, & au delà duquel ſa nature ne luy ſouffriroit pas de paſſer ſans eſtre defectueuſe.

Quoy qu'Ariſtote laiſſe la meſure de cette grandeur au iugement des Poëtes, c'eſt toutesfois auec de certaines regles où il les reſtraint. Il penſe donc que l'action puiſſe croiſtre, & eſtre continuée, iuſques à ce qu'il ſoit abſolument neceſſaire, ſelon l'ordre des choſes que l'on repreſente, d'y apporter le changement qui en eſt le dernier terme, comme lors que la bonne fortune ſe charge en malheur, ou que le malheur ſe change en felicité.

Il ne faut point d'autre exemple que l'Amour Tyrannique pour eſclaircir cette doctrine, & pour faire voir par là combien il eſt regulier.

Tyridate ayant reduit Tygrane & Polyxéne dans Amaſie, l'emporte d'aſſaut. Ce n'eſt pas

de l'Amphitryon de Plaute est de neuf mois tous entiers ; il contient les Amours de Iupiter, & les couches d'Alcmene ; la naissance d'Hercule aussi bien que sa conception ; tant ce bon Comique a eu de honte de donner à l'Vniuers cét exterminateur de monstres, croyant faire vn crime de conclure son Ouurage auparauant que ce demy-Dieu fust né.

L'Autheur Tragique qui a mis sa mort sur la Scene, & duquel l'Ouurage se lit parmy ceux de Seneque, quoy qu'il n'en soit pas au sentiment d'Heinsius, est tombé dans la mesme faute ; sa Scene est partagée en plusieurs lieux, & son action dure plusieurs iours. Au commencement il introduit Hercule en Eubоée ; apres il le fait sacrifier sur le Promontoire Cenéen ; c'est là qu'il prend cette chemise teinte du sang de Nesse ; c'est là que le poison commence à faire son effet ; c'est en ce lieu qu'il s'estonne de gemir :

——— Hic cælum horrido
Clamore complet. ———

Il me semble qu'en cet endroit aussi il eust esté à propos que le Poëte eust finy ses tourmens, & que du feu de son sacrifice il en pouuoit faire aisément celuy de son bûcher. Il deuoit se souuenir, que du Promontoire Cenéen iusques sur le mont Oeta, où il le fait mourir, il y a presque quatre iournées de chemin, qu'il n'estoit pas de la bien-seance de brusler ce Heros à petit feu, ny du vray-semblable, qu'vn venin duquel il auoit dit,

Quidquid illa tabe conta[illegible]um est labat,

eust agy si lentement, & operé seulement en ce long espace de temps.

Nos Modernes, qui pour la pluspart ont violé la regle de laquelle nous parlons, ne l'ont pas

voulu faire à si bon marché que les Anciens,

Ils ont quelquefois enfermé vne suite de plusieurs années dans vne mesme Tragedie; ils ne se sont pas contentez de pecher pour les Doctes, leurs fautes se sont renduës publiques, & le peuple s'est estonné de voir que les mesmes Acteurs deuenoient vieux dans la mesme Tragedie, & que ceux qui auoient fait l'amour au premier Acte, paroissoient au cinquiesme en figure decrepite.

Sans doute le desir de mettre quantité de beaux incidens dans leurs Poëmes, & la crainte que l'espace de vingt quatre heures ne leur fournit pas assez, les auoit jettez dans ce desordre : l'agréement du spectacle les auoit souleuez contre la seuerité des preceptes, & ce grand nombre d'euenemens que la longueur du temps leur fournissoit facilement, les auoit portez à mespriser ceux qu'ils croyoient moins aisez, parce qu'ils estoient plus resserrez, & plus reguliers.

Ils me pardonneront bien, si ie leur dis qu'ils se sont informez auec peu de soin, des choses qui peuuent arriuer en vn iour, & qu'ils ont condamné tumultuairement vne regle qu'ils n'auoient pas assez reconnuë : cela ne leur seroit pas arriué, s'ils en eussent cherché l'instruction dans les bons Poëtes, auec vn peu de reflexion : ils y auroient descouuert des iours bien employez, & beaucoup d'actions en bien peu d'heures : ie ne sçay mesmes si quelquefois dans vn iour il ne leur seroit point demeuré de matiere de reste pour vne Tragedie, s'il n'eust point fallu se contenter de quelques heures, & s'ils n'eussent point esté obligez de retrancher des actions superfluës, où ils auoient apprehendé de n'en pas trouuer assez de necessaires.

Ils demeureront d'accord auec moy, que ce iour qui finit le Siege de Troye & l'Empire de Priam, estoit vn de ces iours occupez, & remply d'vne grande suite d'euenemens. En veut-on dauantage que ce qu'il y en a, & ce qu'il y en a, est-il pas tres-iuste, & tres regulier, à prendre depuis ce Vers du deuxiesme de l'Eneïde,

Ergo omnis longo soluit se Teucria luctu

iusques à celui-cy,

Hic finis Priami fatorum, &c.

On trouuera ce me semble beaucoup de matiere, & beaucoup d'occupation pour vn iour : & ie ne voy pas que nos Dramatiques puissent auec raison se plaindre de la briefueté d'vn temps, où ils rencontreront en foule tant d'euenemens considerables, & tant d'actions importantes.

Au contraire cette multitude d'incidens, qui se rassemble en vn iour, est d'vne telle consequence, & d'vne telle beauté, que ce raprochement fait vne des raisons pour lesquelles Aristote n'a point douté de preferer la Tragedie au Poëme Epique, & de iuger pour Sophocle au preiudice d'Homere. Voicy ce qu'il dit au dernier chapitre de sa Poëtique, ἔτι τῷ ἐν ἐλάττονι μήκει τὸ τέλος τῆς μιμήσεως εἶναι· τὸ γὰρ ἀθροώτερον ἥδιον, ἢ πολλῷ κεκραμένον τῷ χρόνῳ.

Nostre Autheur qui connoissoit l'importance de ce cette maxime, l'a religieusement obseruée; parmy l'affluence des choses qui se passent sur la Scene, il a laissé lieu à l'artifice des Episodes, & aux embellissemens estrangers : il a bien employé tout le temps qu'il pouuoit prendre, mais il pouuoit demeurer au deçà, bien loin de le passer; & à regarder son Ouurage de bien prés, & à donner le iuste temps qu'il faut à executer les actions

qu'il contient, tous les Critiques equitables trouueront qu'il a pû auoir quelques heures de reste, & qu'il n'a pas esté trop pressé.

En effet, si nous demeurons d'accord qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour forcer vne Ville presque sans murailles, de laquelle Tyridate dit,

Les beliers ont agy, la bresche est raisonnable,
Et le premier assaut que ie m'en vay donner
Acheue cette guerre, & me va couronner:

& que nous considerions que ce Tyran estant haï de ses soldats, comme luy dit Pharnabaze,

Vos gens auec douleur semblent porter les armes,
Quād ils versent du sang, ils répandent des larmes:

& trompé genereusement par Phraarte, le Prince de Phrygie a pû se rendre à trois lieuës de son Camp, sans que l'on luy en ait donné aduis, y estant mesme venu,

——— — auec vn Camp volant
Ne marchant que de nuit à la faueur des ombres,
Et sous l'obscurité des forests les plus sombres.

Il sera aisé de conclure veritablement, que ces deux actions, qui doiuent estre les plus longues du Poëme, n'ayant de cette sorte besoin que de quelques heures pour s'acheuer, le reste aura pû aisément se passer dans vn espace de temps moindre que celuy qu'enferment deux Soleils; tant il est aisé de iustifier ce qui de soy est veritable, & de iuger equitablement d'vn Poëme, pourueu que l'on n'y apporte point d'enuie, ny de preoccupation.

De la negligence de cette regle, que nostre Poëte a si heureusement pratiquée, s'ensuit ordinairement celle de l'vnité de l'action, qui n'est pas moins importante, ni moins difficile; & il est tres-

mal aisé que dans vne grande longueur de temps il ne se passe quantité de choses détachées les vnes des autres, & qu'il seroit impossible de rapporter toutes ensemble à vn seul sujet.

Ce mot d'vnité d'action, pour n'estre pas bien entendu, a causé autrefois de grands manquemens, & fait commettre encore auiourd'huy d'estranges fautes. Plusieurs ont crû qu'il signifie les actions d'vn seul, comme de Thesée, d'Hercule, ou d'Achille, & non pas celles de plusieurs, mais qui se rapportent, & qui ne regardent qu'vne mesme fin; de sorte que sur ce mauuais fondement ils nous ont donné des ouurages dont les parties n'ont point de rapport ny de liaison, & fait des Poëmes du ramas de quantité de choses diuerses, parce qu'elles estoient arriuées à vn mesme homme. Les bons Tragiques ont éuité cette licence auec soin, & dans les Poëmes Epiques mesmes, Homere & Virgile s'en sont abstenus; & quoy que l'estenduë de leurs ouurages soit bien plus vaste & plus diffuse que celle des Tragedies, & qu'il y ait lieu pour vn nombre infiny d'actions, ils n'y ont pourtant souffert que celles qui regardoient vne mesme fin; qui estoient necessaires à leur ornement. De cette sorte Virgile, qui n'auoit dessein que d'amener Enée sur les bords du Tybre, s'est bien gardé de nous descrire tout ce qui luy estoit iamais arriué; & Homere ne nous a pas raconté tout ce qu'il sçauoit des auantures d'Vlysse, ny traité la guerre de Troye, comme ce Poëte, duquel Horace se mocque dans son Art,

Et bellum gemino Troianum orditur ab ouo.

En cet endroit ie ne me sçaurois tenir que ie ne plaigne vn peu l'erreur de Ioachim du Bellay, qui trouuoit estrange que les Escriuains de son temps

ne trauaillassent pas sur les auantures des Amadis, de Lancelot du Lac, ou de Tristan de Leonnois ; qui prenoit ces Liures pour vn legitime sujet de Poëme Epique, & qui s'imaginoit que *l'Orlando Furioso* de l'Arioste estoit regulier.

Et à mon aduis, Ronsard emporté de cette mauuaise opinion, alloit faire de son Francus vn Cheualier errant, s'il eust poursuiuy dauantage son Poëme, & qu'il se fust vn peu separé de l'Eneïde : au moins commençoit-il desia à le commettre auec des Geans, & a le faire entrer en lice poûr l'honneur des Dames ; tant il est vray que ces grands hommes n'auoient pas encore la connoissance de la Poëtique, quoy qu'ils eussent vne grande lecture des Poëtes.

Ce n'est donc pas ce qui arriue à vne seule personne, qui fait l'vnité d'action, mais bien ce qui se passe entre plusieurs, & que l'on peut raporter à vn mesme sujet.

On peut tirer vne instruction de cette Doctrine sur le modelle de l'Amour Tyrannique, & voir comme toutes les choses se rapportent à l'Amour violente de Tyridate, & en dependent. Polyxéne estant preste de tomber entre les mains de ce Tyran, demande la mort à son mary, & le coniure de viure aprés elle pour la vanger ; elle en obtient l'vn & l'autre aprés beaucoup de difficulté, & Tigrane pensant l'auoir tuée, entre déguisé dans le Camp de Tyridate, à dessein de le poignarder. Il s'adresse à sa sœur, laquelle au lieu de luy faciliter les moyens de cette sanglante execution, tasche de l'en destourner, en luy apprenant que Polyxéne n'est pas morte, mais prisonniere Cette connoissance faisant l'effet qu'elle deuoit faire dans vn cœur passionné, le porte à mespriser tou-

tes ſortes de conſiderations, & comme il eſt tout preſt de ſe jetter au milieu des Gardes de Tyridate pour l'aller aſſaſſiner, on le reconnoiſt & on l'arreſte.

Si vous joignez à ces diuers ornemens leur fin, que nous auons deſcrite quand nous traitions de la grandeur de la Fable, vous y trouuerez exactement obſeruées toutes les choſes qui ſont neceſſaires à cette vnité d'action de laquelle nous parlons.

Premierement, toutes ces actions qui n'en font qu'vne, ont tant de rapport & de liaiſon, que l'on n'en ſçauroit mettre aucune, que celle qui ſuit apres n'en depende, ou par neceſſité, ou par vray-ſemblance.

D'ailleurs, pas vne d'elles ne produit ſon effet, ſi on la ſepare des autres, au lieu qu'elles font toutes enſemble auec conformité cette grande action dont elles ſont les parties.

Et enfin, on les connoiſt ſi bien pour les veritables parties de ce tout, qu'il eſt impoſſible d'en retrancher aucune ſans deſtruire l'argument, ou au moins, ſans faire que la Tragedie change de face.

Toutes ces choſes eſtant les remarques de l'vnité de l'action, & toutes ces choſes ſe pouuant verifier des actions de noſtre Poëme, il faut conclure qu'il eſt tres-parfait en cette partie, & qu'en cette partie, comme aux autres, nous ſerions iniuſtes de ne pas couronner ſon Autheur.

Il merite ſans doute beaucoup de loüanges pour cette vnité, mais nous ne luy en deuons pas moins pour celle de la Scene: iamais on n'a veu de Theatre ſi bien entendu, ny ſi deſbroüillé que le ſien: & pour ce grand nombre d'auentures qui s'y repre-

sentent, il ne faut point de lieu que celuy de la pointe d'vn bastion de la ville d'Amasie, & les Pauillons de Tyridate, qui en sont si proches qu'Ormene dit,

Et Tyridate alors fauorisé de Mars,
Plante ses Pauillons au pied de ses rampars.

Hardy, qui veritablement a tiré la Tragedie du milieu des ruës, & des eschaffaurs des carrefours, parmy ce grand nombre de defauts que l'ignorance du Siecle rendoit supportables, n'aimoit rien tant que celuy-cy. Il ne pouuoit tenir sa Scene en vn mesme lieu; il changeoit de Region, & passoit les Mers sans scrupule, & l'on demeuroit souuent surpris, de voir qu'vn Personnage qui venoit de parler dans Naples, se transportast à Cracouie, pendant que les autres Acteurs auoient recité quelques vers, ou que les violons auoient ioüé quelque chose.

Mais quoy que presque tous ses Poëmes soient suiets à ce manquement, il n'y en a pas vn où il soit si remarquable, que dans celuy qu'il intitule *la Bigamie:* il ne s'est iamais veu vne si longue peregrination que celle que cet Ouurage contient. L'Autheur s'y est seruy aussi hardiment du Pegaze, que l'Arioste de l'Hypogriphe; & le Comte de Gleichen du Poëte François, ne fait pas moins de chemin que l'Astolphe du Poëte Italien.

Ce deffaut de Hardy ne mourut pas auec luy, non plus que la reputation de ses ouurages: ceux qui luy succederent, conseruerent long-temps cette Scene ambulatoire: leurs Lires aussi-bien que celles d'Orphée & d'Amphion, eurent le priuilege de bastir des Villes, & de faire suiure des rochers & des forests, & leur Theatre fut comme ces Cartes de Geographie, qui dans leur petitesse

repreſentent neantmoins toute l'eſtenduë de la Terre.

Maintenant, quoy que cette licence ne ſoit plus ſupportable, & que cette hereſie n'ait plus de fauteurs, il en eſt pourtant encore demeuré quelques reſtes, & nos Poëtes n'ont pas eſté aſſez diligens à s'en prendre garde exactement: leur Scene eſt bien en vne ſeule ville, mais non pas en vn ſeul lieu: on ne ſçait ſi les Acteurs parlent dans les maiſons, ou dans les ruës, & le Theatre eſt comme vne ſalle du commun, qui n'eſt affectée à perſonne, & où chacun pourtant peut faire ce que bon luy ſemble.

Puis qu'il n'y a pas vne beauté qui manque à noſtre Amour Tyrannique, il ne ſeroit pas raiſonnable qu'il s'y rencontraſt vn ſeul manquement: auſſi le Poëte, comme nous auons deſia dit, n'y fait point tomber de murailles, comme les trompettes de Hierico, & toutes choſes s'y paſſent en vn meſme lieu.

Il ne ſuffit pas que la Tragedie ſoit reguliere dans la grandeur, dans celle du temps où elle ſe paſſe, dans l'vnité de ſon action, & de la Scene; il faut encore pour la rendre parfaite, qu'elle excite la pitié & la terreur, & qu'elle ſouſleue ces troubles dans les Ames de ceux qui la regardent.

Mais de plus, il eſt neceſſaire que ces paſſions & ces mouuemens y naiſſent, non pas ſimplement des vers que l'on y recite, ou des choſes que l'on y raconte, mais auſſi de la diſpoſition de ſon action, & de la nature de la Fable, laquelle pour cette cauſe eſt extrémement de l'eſſence de la Tragedie, & en fait la principale partie, comme nous l'auons prouué cy deſſus.

Et pourtant, quoy que toutes les bonnes Trage-

dies doiuent necessairement produire ces troubles; neantmoins celle que nous appellons *Meslée*, que les Latins nomment, mieux que nous, *implexam*, & les Grecs excellemment, comme c'est leur coustume, πεπλεγμένην, les cause bien plus necessairement que *la Simple*, qui n'a rien d'inopiné, ny de surprenant.

De la premiere espece est la Tragedie de mon Amy, & sans le flatter, on peut dire qu'elle est excellente en cette espece.

En effet, la Peripetie, & la reconnoissance, qui sont les deux parties de cette Fable; ont vn lieu si necessaire & si beau dans l'Amour Tyrannique, que peut-estre l'Oedipe, qui est la seule Tragedie Latine qui nous reste de cette constitution, ne les a pas plus belles ny plus acheuées.

Et de vray, pour la Peripetie, qu'on peut definir *vn changement inopiné de l'action, & vn euenement tout contraire à celuy que l'on attendoit, & que l'on s'estoit proposé*, il faudroit beaucoup de temps, & ie puis asseurer que l'on l'employeroit inutilement, pour en trouuer vne plus reguliere que celle de nostre Poëme.

N'est-il pas vray que lors que Tyridate paroist dans ce Tribunal terrible, où il doit condamner Tygrane, Polyxéne, sa femme & son beau-pere, on voit arriuer deuant luy ces innocentes victimes chargées de chaisnes, qui semblent abandonnées de tout, horsmis de la vertu & de la constance, & que l'iniustice du Tyran, aussi bien que sa rage, ont prononcé ce cruel Arrest; *Qu'ils meurent*? n'est-il pas vray, dis je, qu'il n'y a personne qui ne plaigne ces victimes couronnées, & qui ne croye que le Ciel n'auroit pas assez de force pour les retirer d'vn trespas si proche, & qui semble si

asseuré ? & cependant, selon la nature du Poëme, & la constitution de la Fable, leur secours arriue. Troïle fait changer la nature des choses. Tyridate tombe de ce Trosne, où la violence & la trahison l'auoient esleué, & par vn renuersement inopiné, & vn changement tout contraire à celuy que l'on s'estoit promis, Orosmane se trouue en estat de pouuoir condamner le Tyran.

C'est à l'arriuée de ce genereux frere de Polyxéne que paroist la science du Poëte, & c'est à l'ordre qu'il a tenu pour faire secourir ces Princes, que l'on peut remarquer son iugement. Dans plusieurs endroits de son ouurage; son œconomie laisse preuoir ce secours à l'Auditeur, l'y dispose par la genereuse tromperie de Phraarte, & par l'aueuglement du Tyran qui luy remettoit le soin de son armée (où les Doctes peuuent remarquer vn diuin artifice) & enfin l'en instruit pleinement par la conference de Phraarte, & du Phrygien que Troïle luy auoit depesché.

Marcus Seneca dans son Agamemnon, a fait vne grande faute, de la mesme chose de laquelle Monsieur de Scudery tire vn de ses principaux ornemens : le Strophius qu'il introduit pour sauuer Oreste & Pilade, vient sur son Theatre comme vn Dieu de Machine. Personne ne l'attendoit Il n'y a dans tout l'ouurage aucune preparation pour cette entrée, & l'on y songe si peu, qu'il est contraint luy-mesme de dire son nom aux Spectateurs :

Phocide relicta, Strophius Eleâ inclytus
Palmâ reuertor.

Le sujet mesme qui l'amene n'est que pour baiser les mains à Agamemnon, & se resioüir auec

luy de la priſe de Troye.

——— *Cauſa veniendi fuit*
Gratari amico, &c.

Mais le Poëte n'eſt il pas agreable, de le faire venir auec les plus viſtes cheuaux de la Grece, afin d'enleuer Oreſte, & de le dérober plus ſeurement à la cruauté de ſa mere :

Vos Graciæ nunc teſte, veloces equi,
Infida curſu fugite præcipiti loca.

Tout ce qu'on peut dire de luy, c'eſt qu'ayant bien pourueu à ſa ſeureté de ſes enfans, il n'a pas eu ſoin de ſauuer ſa reputation.

Cela nous apprend qu'autresfois on faiſoit de grandes fautes, & que nos Cenſeurs ne doiuent pas tout donner à l'Antiquité, aux deſpens de noſtre ſiecle, & de nos Ouurages.

Du ſecours de Troïle, & de la cheute de Tyridate naiſt l'Anagnoriſe; c'eſt ainſi que le Philoſophe appelle la reconnoiſſance des perſonnes, des actions, des lieux, ou des autres choſes, qui produit quelque effet, ou qui cauſe quelque changement notable dans le Poeme. Elle deſpend de la Peripetie, & ne peut eſtre ſans elle, quoy qu'il n'en ſoit pas ainſi de l'autre, qui ſe trouue ſeule dans beaucoup de Tragedies.

Dans celle-cy, elle eſt tres-aiſée & tres naturelle: car Tyridate voyant ſon ingratitude recompenſée par les bons offices d'Ormene, & luy entendant dire ces vers,

Si ſon Regne finit, il faut que ie finiſſe,
Si l'on punit ſa faute, il faut qu'on me puniſſe.
Son deſtin & le mien marchent d'vn meſme pas,
&c.

commence à deſbroüiller ceux-cy :

Mais pour nous tirer tous de peine,

& à reconnoiſtre ſon crime, & l'innocence de ces perſonnes qu'il auoit condamnées. D'où vient ſon repentir, ſa reconciliation, & enfin le notable changement de ce merueilleux Poëme.

Pour moy, qui iuge touſiours autant qu'il m'eſt poſſible ſans preoccupation, qui d'ordinaire ay pour les ouurages de mes Amis, plus de ſeuerité que d'indulgence, & qui taſche de paroiſtre cet homme bon & ſage, dont Horace dit,

Fiet Ariſtarchus, nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis?

I'auoüe que ie n'ay iamais penſé à la diſpoſition de cette Fable, qu'elle ne m'ait ſouuent tiré en ſecret, & ſans l'aide des vers ny du ſpectacle, les larmes que tout le monde n'a pû dénier à ſa repreſentation, & qui ont arroſé les galeries & le parterre.

Certes, ſi i'ay quelque connoiſſance de la Poëtique, & que mes Amis ne m'ayent point trompé, i'aſſeureray hardiment qu'il eſt impoſſible de trouuer vne action plus propre pour la Tragedie, que celle de l'Amour Tyrannique; & que Monſieur de Scudery a fait vn chef-d'œuure, en inuentant ce merueilleux ſujet.

Il y faut encore remarquer, ſans s'y appuyer pourtant, l'obſeruation de ce precepte, qui veut que la Peripetie, & la reconnoiſſance tendent & regardent vne meſme fin, & voir que comme le changement inopiné de la fortune d'Oroſmane, d'Ormene, de Polyxéne & de Tigrane a pour but vn heureux ſuccés, la reconnoiſſance de Tyridate le conduit auſſi à ce meſme but, & le fait participer à cette meſme felicité.

Et il y faut encore dire, que de toutes les

ſortes de reconnoiſſances, qui ſe peuuent reduire à ſix par les marques naturelles ou accidentelles, par l'artifice du Poëte, par la memoire, par le raiſonnement, par la tromperie, ou enfin, quand, ſans tous ces ſignes, qui viennent du dehors, la reconnoiſſance naiſt inſenſiblement de la Fable, & de la diſpoſition de l'argument.

Celle-cy, qui au teſmoignage d'Ariſtote, eſt la meilleure & la principale, *πασῶν δὲ βελτίστη ἀναγνώρισις, ἡ ἐξ αὐτῶν τῶν πραγμάτων* eſt celle que noſtre Poëte a employée, & que Tyridate, auec l'eſtonnement & l'admiration, qui vrayſemblablement le doiuent ſurprendre, reconnoiſt par les meſmes tablettes, qui luy auoient perſuadé le crime de ſes parens, leur innocence, & ſon iniuſtice.

Ces deux beautez, qui ſont de grande conſequence, m'auoient preſque eſchapé dans le nombre infiny de celles que contient cet Ouurage excellent, & dans l'empreſſement que i'apporte à ce Diſcours que i'eſcris tumultuairement; l'Amour Tyrannique eſtant vn parterre qu'il faudroit entierement deſerter, ſi l'on en vouloit leuer toutes les belles fleurs, & puis la nature de cette Preface, qui tient pluſtoſt lieu d'vn Diſcours familier, que d'vn volume trauaillé, m'a contraint de rejetter quantité d'ornemens eſtrangers, & de doctrine aſſez curieuſe; loin de conſiderer les moindres beautez, & de faire en haſte ſur ce Poëme ſi fertile, ce qu'auroit fait vn homme de plus de loiſir ſur vn ſujet ſi aduantageux.

Le trouble que les Grecs appellent *πάθος*, & les Latins *perturbatio*, ſuit ſi neceſſairement la Pe-

ripetie & la reconnoissance, & en despend si absolument, que le Philosophe en a fait la troisiesme partiè de la Fable meslée.

Ce n'est pas qu'il soit banny tout à fait de celle que nous auons appellée *Simple*; ou qu'il doiue y auoir aucun Poëme Tragique, qui n'émeuue la pitié & la terreur, ou par l'artifice du langage, & de ce qu'on y recite, ou par l'euenement des choses, & de la fortune. Mais c'est que les troubles qui sont de l'essence de la Tragedie, naissènt necessairement, & sans aucun secours estranger de ces deux parties de la Fable meslée, & que le propre de cette Fable est d'imiter les accidens, qui par leur succés émeauent la pitié & la terreur.

Au reste, comme ce que l'on tire de la disposition des choses, est sans doute preferable à tout ce que l'on amene d'ailleurs (& c'est ce que nous auons dit lors que nous mettions les differences de la reconnoissance selon l'opinion du Philosophe) il est vray aussi que les troubles que la Fable produit d'elle-mesme, & qui se rencontrent dans son sujet, doiuent estre tout autrement considerez que ceux qui viennent du dehors, dautant qu'ils sont plus reguliers, & plus excellens.

Il en est de mesme que des argumens que l'Art fournit à l'Eloquence, & qu'Aristote pour cette raison estime beaucoup dauantage, que ceux qui ne despendent point du tout de la Rhetorique : & de la mesme sorte que les mauuais Orateurs auoient recours aux Loix, aux tesmoins, & aux pactions, parce qu'ils ignoroient les preceptes de l'Eloquence, & qu'ils ne pouuoient se seruir des forces de la Rhetorique ; de mesme au-

tesfois les Poëtes, & encore quelques-vns de ce siecle, pour exciter la pitié & la terreur, se sont seruis de l'art des Comediens, dautant qu'ils ne connoissoient pas bien le leur.

L'on commet ces fautes lors que l'on ensanglante la Scene, que l'on y represente des euenemens prodigieux, & des Metamorphoses incroyables, & que l'on montre aux yeux du peuple des impossibilitez.

Nec pueros coram populo Medea trucidet,
Nec humana palam coquat exta nefarius Atreus,
Nec in auem Progne vertatur, Cadmus in Anguem.

Et c'est pour ces causes que Neron, qui nasquit pour la honte de la Poësie, choisissoit des Fables pleines de meurtres, dont la representation estoit perilleuse, & bien souuent funeste à ceux qui les recitoient, afin qu'il se resioüist en voyant respandre le sang des Comediens, & qu'il satisfist sa cruauté par la representation de ces funestes spectacles. C'est ce que remarque Suetone de ce malheureux, qui recitant deuant luy le roolle d'Icare, dés le premier effort qu'il fit pour voler, tomba proche de sa chambre, & soüilla de son sang ce monstre qui en auoit vne soif si inextinguible.

Il faut donc, que sans l'appareil du Theatre, sans les representations funestes, & sans le secours des Comediens, la Fable soit conduite si adroitement, & d'vne constitution si pleine d'artifice, que l'on ne puisse ou l'entendre, ou la lire, qu'elle ne fasse son effet, & qu'elle n'excite la pitié & la terreur.

C'est l'opinion d'Aristote, c'est-ce que veut la souueraine raison, & c'est ce que les Doctes trouuent dans nôtre Poëme digne de leurs applaudissemens,

Et de vray, qui eſt-ce qui ne reſſent pas ces deux paſſions ſi violentes, & ſi propres à la Tragedie? & qui peut conſiderer ſans émotion l'étrange cheute de Tyridate? Au moment qu'il tombe de cette felicité que l'iniuſtice de la fortune luy auoit donnée, il ſe reconnoiſt ennemy & perſecuteur de ſon beau-pere, deſolateur de tout ſon Royaume, mary perfide, Amant infame, riual inceſtueux, & preſque patricide & bourreau de ſes parens.

Certes, ſans joindre à tant de malheurs les tourmens d'Oroſmane, d'Ormene, de Polyxéne, & de Tigrane, ſans parler des honteuſes chaiſnes de ces illuſtres Perſonnes, il n'y a point d'ame qui ne fremiſſe d'horreur, & qui ne ſe ſente attendrir au ſimple recit de ces auantures, ſans auoir pour cela beſoin de la face du Theatre, de la ſurpriſe des Acteurs, ny de la force de la Poëſie.

S'il eſt permis de découurir icy les ſecrets de l'Art, & de diuulguer les Myſteres les plus cachez de la Poetique, ce doit eſtre en faueur de mon Amy, & ſeulement pour le peu de perſonnes qui s'y connoiſſent.

Diſons donc pour eux & pour luy, que le changement d'où dépendent les paſſions & les troubles, conduiſant touſiours à la felicité, ou à l'infortune, & tous les hommes eſtant, ou meſchans, ou gens de bien, ou dans vn eſtat qui ſepare ces deux extremitez, & qui ſe trouue également eſloigné du vice & de la vertu, il faut que le Poëte ſe ſerue d'vne de ces ſortes de perſonnes pour exciter la pitié & l'horreur, & atteindre à la fin que ſe propoſe la Tragedie.

Deſia, pour ce qui eſt de voir vn homme de

bien qui passe de la felicité dans l'infortune, il me semble que ce changement ne doit pas toucher les ames, de la maniere que nous desirons, dautant que la pitié & la terreur estant enuoyées dans l'esprit des hommes par les choses qu'ils voyent arriuer aux autres, & qu'ils apprehendent qui ne leur arriuent aussi, il n'y a pas d'apparence que la calamité d'vn homme de bien excite ces troubles dans les ames, ni que personne apprehende le mal-heur à cause de sa probité, qui pour recompense a d'ordinaire le bon-heur de la vie, & c'est la raison du Philosophe dans les Liures de la Rhetorique.

D'ailleurs, la mauuaise fortune d'vn meschant est pour le moins aussi peu vtile, & ne soufleue pas plus de troubles que celles d'vn homme de bien; dautant qu'elle semble venir de la vengeance diuine, & que sa felicité qui paroist toûjours iniuste, exclud la pitié. Personne n'a de commiseration du malheur d'vn meschant, parce qu'on le croit digne de ce chastiment, & qu'on n'apprehende pas la mesme misere pour soy, chacun ayant de bons sentimens de sa probité, & qu'à dire vray, la plus grande partie des hommes est mediocrement bonne.

Il reste seulement à considerer ce troisiesme homme, qui n'a rien de trop criminel ny rien de trop vertueux, qui seul est propre pour émouuoir les troubles où aspirent les Dramatiques, & que le Philosophe definit dans le troisiesme des Morales. Celuy qui peche par imprudence ne merite pas le nom d'homme de bien, parce qu'il en a transgressé le deuoir; il ne doit pas aussi estre nommé meschant, dautant qu'il peche inconsiderément, & sans preélection, comme

l'on parle dans les Eſcholes.

C'eſt de cette ſorte que ſont ceux qui ont abandonné leur iugement à la violence de quelque paſſion, qui n'en peuuent plus eſtre les maiſtres; qui ſe laiſſent emporter à ce torrent; & comme les yeux malades ſont de mauuais iuges des couleurs, ces eſprits aueuglez de nuages, & priuez de toutes leurs lumieres, n'agiſſant plus que par la force de la paſſion, trouuent iuſte ce qu'elle leur dicte, & ſont ſans doute à plaindre lors qu'ils s'imaginent faire des actes heroïques en commettant des crimes eſpouuentables.

Le Tyran de M. de Scudery a parfaitement le caractere de ces derniers; & la confeſſion qu'il fait en la Scene troiſieſme du troiſieſme Acte, le fait aſſez voir, & monſtre que l'amour eſt la cauſe de tant de funeſtes accidens.

D'abord il deſcouure qu'il aime Polyxéne ſa belle ſœur.

——— Il eſt vray, i'adore Polyxéne;
Ie ne veux plus cacher que i'en ſuis enflammé.

Sa paſſion luy dicte en ſuite qu'il a raiſon de l'aimer;

Cet objet eſt trop beau pour n'eſtre pas aimé,
I'ay des yeux, elle eſt belle autant qu'il eſt poſſible.
Ses regards ont des traits, & mon cœur eſt ſenſible.
Peut-on ne l'aimer point en voyant ſes appas?

Et apres cela il conclud, qu'il ſeroit deſraiſonnable s'il n'auoit pas cette paſſion:

Il faudroit s'eſtonner ſi ie ne l'aimois pas.

De ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner auſſi, s'il n'eſt rien qu'il ne propoſe de faire pour conquerir cette beauté, & s'il continuë ainſi,

Qu'elle aille en me fuyant iuſqu'au bout de la terre,
Plus viſte qu'vn torrent i'y porteray la guerre:

Ie la suiuray par tout, & les bois & les mers,
Et les plaines de sable, &c.

Il oste encore dauantage le masque, & tesmoigne son aueuglement entier, se voyant contredit par le sage Pharnabase, qui auoit eu le soin de l'esleuer, & qui r'appelloit à la vertu cet esprit possedé par la passion. Voicy comme il luy parle apres la prise d'Amasie,

Si ie trouue ma Reyne aprés cette victoire,
Plus i'auray de témoins & plus i'auray de gloire,
Et ie voudrois pouuoir par cent combats diuers
La mener en triomphe aux yeux de l'Vniuers:
Ie tiens ma flame iuste autant qu'elle est plaisante.

Si nous voulons en suite considreer la Sentence mortelle qu'il donne contre cette belle Maistresse, & qu'en mesme temps nous jettions la veuë sur les sentimens que suggere vn amour si violente & si mesprisée, nous trouuerons que par tout Tyridate a eu pour conduite vne passion demesurée, qu'il a failly inconsiderément, & sans preélection, comme nous auons dit auparauant, & que sa raison morte ou assoupie n'a point eu de part a ses crimes.

Ie ne m'estonne donc plus, si ce Poëme a eu tant d'admirateurs, & si tout le monde est sorty de sa representation l'ame esmeuë, & les yeux en larmes; puisque ce Tyran qui en est la base & le personnage, auquel tous les incidens se rapportent, a toutes les qualitez necessaires, & pour la crainte, & pour la pitié; Qu'il n'est ny trop vertueux, ny trop meschant, parce qu'en faisant de mauuaises actions, il se sent forcé de les faire par vne violence superieure: Que ce n'est point à cause de sa meschanceté que son malheur luy arriue, dautant qu'il pense

auoir raiſon d'aimer Polyxéne, & auſſi de la perdre : Et qu'enfin, pour augmenter dauantage la commiſeration & l'horreur, & pouſſer ces paſſions iuſqu'à leurs dernieres limites, à l'inſtant qu'il voit deux Roys & deux Reynes enchaînées au pied de ſon Thrône, il en eſt renuerſé, dépoüillé de la Pourpre, contraint de porter les meſmes fers qu'il auoit fait ſouffrir aux autres, & de paſſer d'vn bon-heur extrême à vne calamité déplorable.

Mais, comme il eſt neceſſaire que les intereſts de quantité de perſonnes ſe mêlent enſemble pour produire tous ces troubles, & qu'vn ſeul homme n'en eſt pas capable, il faut neceſſairement auſſi, que ces perſonnes ſoient, ou ennemies, ou indifferentes, ou conioinctes par l'amitié & par le ſang pour les exciter.

Mais certes, le deſir de nous vanger & de nuire à nos ennemis eſtant né auec nous, l'execution en paroiſſant plus douce dans nos eſprits que le miel, comme dit Homere, & les cauſes que les hommes ont de ſe haïr, ſemblant ordinairement odieuſes à tout le monde, le moyen que la vangeance que l'on veut prendre de ſes ennemis, puiſſe toucher les Spectateurs, qui la iugent tres equitable ? Le moyen qu'ils ayent de la terreur des malheurs dont ils deteſtent la cauſe, & qu'ils voyent auec pitié des infortunes qu'ils ſouhaittent eux-meſmes à leurs ennemis.

Il en eſt ainſi des actions funeſtes qui ſe paſſent parmy les perſonnes indifferentes, qui ſont dans vn eſtat neutre, qui n'aiment ni ne haïſſent; qui ne peuuent ſouſleuer les paſſions, & qui agiſſent ſans elles; & enfin, deſquelles les mal-heurs ne laiſſent point de triſteſſe dans les

a mes,

ames, si ce n'est celle que l'on est obligé de donner à l'humanité affligée.

Il n'y a donc que les Tyridates, les Ormenes, les Tygranes, les Polyxénes, les Orosmanes, qui puissent espouuenter nos ames & les attendrir; c'est à dire, il n'y a que les Maris, les Femmes, les Beaux-peres, les Beaux-freres, les Belles-sœurs qui nous puissent toucher auec violence; il n'y a que ceux que le sang & l'amitié ioignent, dont les malheurs nous donnent de la terreur & de la pitié.

Ils l'ont fait certes, dans le Poëme de Monsieur de Scudery. Les malheurs qu'il expose sur sa Scene, ont touché les plus grandes ames de l'Vniuers, aussi bien que les plus vulgaires; & pas vn des Spectateurs ne s'en est retourné, qu'il n'ait beaucoup profité, dans cette moderation des passions que la Tragedie se propose.

Enfin, de tous les moyens qu'Aristote enseigne pour exciter la commiseration & l'horreur, celuy qu'il choisit, & qui est lors que l'on a commis vn crime, & qu'aprés on vient à le reconnoistre, n'a pas esté obmis dans cette excellente Tragedie.

Dés que Tyridate condamne ses parens à la mort, il est criminel, quoy que sa passion fasse son crime, & que, comme nous auons dit, elle l'excuse en quelque sorte. C'est ce qu'il dit apres qu'il a reconnu sa faute; c'est ce remors qui l'afflige & qui le tuë, & qui luy fait enfin souhaitter la mort, parce qu'il se croit indigne de viure: ce qui fait bien voir par ce desir de mourir, qu'il n'y a rien de feint, ny d'artificieux dans son repentir. Voicy comme il vient à se reconnoistre.

Le bandeau m'est tombé, i'apperçoy mon erreur :
Mon crime s'offre à moy, i'en frissonne d'horreur.

Voicy comme il prie Ormene de se vanger :

Non, non, ne m'aime plus, l'honneur te le deffend ;
Fay donner à ce cœur le trespas qu'il attend.
Vange toy, puny-moy, &c.

Voicy comme il en coniure les Princes qu'il auoit persecutez :

Vous, Princes outragez auec tant d'insolence,
Prestez, prestez la main à son iuste courroux,
N'épargnez point mon sang, vangez-la, vangez-vous,
Ie suis vn ennemy qu'il faut qu'on apprehende.

Et enfin, comme il leur demande la mort :

Ma mort vous peut sauuer, & ie vous la demande.

C'est dans ces vers que finit l'enchainement ou l'intrigue que l'on pourroit appeller auec les Latins *Connexion :* & c'est aussi là que commence le dénoüement, ou la solution de la Fable.

Ces deux parties, que contiennent toute l'action Tragique, sont opposées entierement, & veulent estre traitées d'vne maniere toute diuerse : la premiere ne comprend pas seulement les choses qui sont propres à la Fable, mais encore celles que l'on peut en esloigner, comme les Episodes, les descriptions, & ce que l'on adiouste, ou pour accroistre, ou pour embellir l'ouurage, & generalement tout ce que le monde amene de dehors, pour en orner son Poëme ; au lieu que l'autre partie bannit toutes ces beautez estrangeres, s'attache seulement au sujet, & ne souffre rien de superflu.

Outre le grand nombre d'ornemens que le genie & la science de Monsieur de Scudery, ont mis auec prodigalité dans toute sa Tragedie, les Episodes doiuent faire vne partie de nos loüanges

& de ſa reputation : il les a trauailiez auec ſoin ; il ne s'y eſt pas permis la moindre licence : il les a diuerſifiez pour le plaiſir du Spectacle, & pour la grace de la Scene ; tantoſt il y charme ſes Auditeurs par des Tableaux miraculeux, & qui partent d'vne excellente main ; tel eſt celuy du quatrieſme Acte, où il deſcrit vne Ville forcée, & abandonnée au feu & au pillage. Tantoſt il touche l'ame des Spectateurs par la veuë des peuples eſclaues ; tantoſt il ſe ſert de Pharnabaſe, pour enſeigner la vertu auec plus de ſuccés & de plaiſir, que l'on ne fait dans les Eſcoles & dans les Chaiſes des Academies.

Ces Epiſodes ſont pris du ſujet & de la Fable ; ils ne ſont pas inutiles ; & ce qui en eſt le principal artifice, ils taſchent d'auancer l'action, qui neantmoins n'a rien de precipité pour cela, & n'arriue à ſa fin qu'aprés auoir eu toute l'eſtenduë que demande la conſtitution de la Fable. En effet, le miſerable eſtat des Citoyens d'Amaſie ne touche pas Tyridate : les leçons de ſon Gouuerneur ne le retirent pas de ſon vice ; & Ormene ne ſe laiſſe pas ſi fort emporter à la deſcription de la perte de ſon païs, qu'elle ſe reſolue, & qu'elle conſente à la mort de ſon Tyran, qui ſont les choſes où le Poëte a conduit ſi adroitement ſes Epiſodes, & la fin qu'il leur auoit propoſé.

Il n'y a rien de tout cecy dans le dénoüement, en cela dautant plus regulier, que ſa nature ne ſouffre pas tous ces ornemens. Il n'y a rien qui ne ſoit de l'action ; rien qui ne regarde la Fable ; rien que l'on en puiſſe, ou que l'on en doiue oſter ; rien enfin qui vienne de dehors, ou qui ne trouue pas vne place abſolument neceſſaire.

Il ne nous reste plus rien à considerer de cette Fable, que la fin qui en est heureuse. Cette issuë tranquille de tant de troubles, & d'incidens malheureux; cette conclusion paisible de la pluspart des Poëmes Tragiques de nostre Theatre, & qui semble tenir quelque chose de la fin de la Comedie, a fait trouuer le nom de *Tragi-Comedie* à nos Poëtes. Quelques-vns d'entr'eux se sont persuadez, que si la conclusion d'vn ouurage de cette nature n'estoit point ensanglantée, il ne pouuoit pas s'appeller *Tragique*. Pour cela, ils ont allié deux choses toutes contraires; ils ont fait vn monstre de deux natures excellentes; ils ont oublié les premiers preceptes de leur Maistre.

Sed non vt placidis coëant immitia, non vt
Serpentes Auibus geminentur, Tigribus Agni.

Aristote qui met l'issuë heureuse parmy le dénombrement des fins de la Tragedie, ne nous donne pas lieu d'estre de leur opnion. Les exemples d'Alceste, des deux Iphigenies, d'Io & d'Helene aident & confirment la nostre; & quoy que la pluspart des Tragedies versent du sang sur la Scene, & s'acheuent par quelque mort, il ne faut pas pour cela conclure, que la fin de tous ces Poëmes doiue estre funeste; mais sur tout il faut bien s'empescher d'y mesler rien de Comique.

Et de vray, quelle apparence que les Acteurs ayent vn pied dans le cothurne, & l'autre dans l'escarpin? que leurs habillemens soient vne Cimarre & vne robe simple my-parties? comment peut-on faire compatir ensemble les commandemens des Roys, les meurtres, les desespoirs, les morts violentes, les bannissemens, les parricides, les incestes, les incendies, les batailles, les plaintes, les pleurs, les gemissemens & les funerailles,

qui sont les choses que contient la Tragedie, auec les jeux, les festins, les nopces, l'auarice des vieillards; les fourbes & l'yurognerie des Esclaues, & des Parasites de la Comedie? & qui pourroit raisonnablement s'imaginer qu'en mesme temps on veüille exciter la commiseration & l'horreur, la volupté & le plaisir, faire pleurer & rire les Spectateurs, calmer leurs ames en les remuant auec violence, qui sont les diuerses fins que deux Poëmes si differens se proposent?

C'est pour ces raisons, qui sont & valables & conuainquantes, que dans tout ce Discours nous auons appellé l'Amour Tyrannique *vne Tragedie*. Mais de plus, parce que c'en est vne si parfaite & si acheuée, qu'on peut dire tres-veritablement qu'il ne luy manque rien de tout ce que le Philosophe souhaitte, & de tout ce que les plus seueres Critiques recherchent dans ces ouurages.

Qu'on ne m'oppose point en ce lieu l'Amphitryon de Plaute, que nous auons desia censuré: presque dans tous ses Poëmes cet Autheur peche contre les regles Comiques. Menechme a tant d'amour qu'il en paroist furieux; qui est vne passion de la Tragedie: dans vne autre Comedie, Alesimacchus vient sur la Scene pour se tüer; ce qu'on ne peut excuser dans ces Poëmes: & l'authorité d'vn homme duquel Horace dit,

Quam non adstricto percurrat pulpita Socco,

ne doit pas faire pecher contre les regles que le plus sage des Philosophes a establies.

Il faut dire la mesme chose parmy les Grecs du Cyclope d'Euripide, que Iules Scaliger exclud du nombre des veritables Tragedies, parce qu'il y a des choses trop Comiques: & de vray, qui pourroit supporter dans vn Poëme serieux, ce que ce

Cyclope dit de Bacchus, lors que par vne froide rencontre, il demande, comme il se peut faire qu'vn Dieu habite dans vne bouteille.

Monsieur de Scudery sçauoit donc bien que son merueilleux Poëme estoit tout Tragique, & toutesfois il luy a donné le titre de *Tragi-comedie*, afin de faire voir qu'il ne s'esloigne pas de la coustume receuë, & qu'il aime mieux s'accommoder à l'vsage, que de s'attacher auec trop de scrupule à la souueraine raison.

Iusques icy nous auons traitté de la Fable, que le Philosophe trouue la plus excellente partie de la Tragedie; &, si ie ne me trompe, nous auons monstré qu'il a eu raison de l'appeller l'ame de cette sorte de Poëmes: nous auons fait voir qu'en cette partie l'Ouurage de Monsieur de Scudery estoit au dessus de la loüange, & nous eussions continué à y verifier la regularité des mœurs, des sentimens, & de la diction, où sans doute nous eussions mis dequoy satisfaire les Habiles, & instruire les Ignorans, si vn voyage que nous allons faire au delà des Monts, n'auoit empesché la suite de nostre dessein

Mais, outre que cela retarderoit l'edition qui presse, & arresteroit trop long-temps l'impatience publique; outre que nostre singulier Amy Monsieur de la Mesnardiere a diuinement traitté ces trois parties dans le grand Ouurage de la Poëtique qu'il va mettre au iour, & que dans les preceptes du Philosophe, on peut voir combien religieusement les a suiuis nostre Autheur.

Outre cela (dis-je) nous auons iugé que la Fable estant la partie d'vn Poëme la moins commune, & toutesfois la plus importante; il estoit plus à propos de nous y arrester, & de faire voir l'in-

comparable beauté de celle de l'Amour Tyrannique, que Monsieur de Scudery a si merueilleusement inuentée ; car pour les mœurs, les sentimens, & la diction, à moins que d'estre entierement priué de sens commun, on ne sçauroit manquer de connoistre dans ce Poëme, la regularité des premiers, la generosité des seconds, & la pureté majestueuse de la troisiéme.

Il est vray qu'à prendre le chemin ordinaire des Auant-propos de nos Liures, nous eussions encore éuité la peine de parler de la Fable ; car à la mode des autres Escriuains, nous eussions seulement jetté trois ou quatre poignées de fleurs au deuant de l'Ouurage, remply de deux ou trois pages de BON & de BEAV, donné des loüanges sans en dire la raison, ennuyé le Lecteur par des flatteries inutiles, & couronné le Poëte de nostre authorité priuée.

Mais il nous fust arriué, sans doute, ce qui d'ordinaire arriue aux autres ; personne ne nous eust adiousté de foy ; on se fust mocqué de la vanité de nos Eloges, & on n'eust pas iugé de la reputation de nostre Amy sur des loüanges appostées.

C'a donc esté le mieux d'amener par tout l'authorité de la Raison & de la Science ; de ne loüer point Monsieur de Scudery, qu'aprés en auoir consulté Aristote ; de ne le couronner que par les mains de ce Sage ; & de n'appuyer sa gloire que sur vn fondement qui n'apprehendast, ny les Enuieux, ny les Calomniateurs.

Et toutesfois nous auoüons icy ingenuëment, qu'auec tous ces aduantages nostre Discours n'auroit pas mis ce Poëme à couuert de l'incursion de ces deux ennemis de belles choses, & que peut-

estre il nous eust encore fallu deffendre les veritez que nous venons d'exposer, & tesmoigner à ces Enuieux que nous sommes,

Et cantare pares, & respondere parati,

si ce Grand Genie de nostre Siecle, la honte des Siecles passez, & la merueille de ceux qui sont à venir, le diuin CARDINAL DE RICHELIEV, ne nous eust espargné ce trauail.

Ce grand Esprit ayant esté charmé de ce Poëme, & ayant crû auec raison que l'on ne pouuoit rien escrire que d'iniuste & d'impertinent, contre vn Ouurage si parfait, a deffendu à son Autheur de respondre si iamais la malice des hommes l'attaquoit au preiudice de la verité.

Si bien que par cette raison nous iugeons que cette Tragedie est au dessus des attaques de l'Enuie, & par son propre merite, & par vne protection, qu'on seroit plus que sacrilege de violer, puis que c'est celle D'ARMAND, LE DIEV TVTELAIRE DES LETTRES.

C'est de la voix de cet ORACLE, que sont sorties ces propres paroles: QVE L'AMOVR TYRANNIQVE ESTOIT VN OVVRAGE QVI N'AVOIT POINT BESOIN D'APOLOGIE, ET QVI SE DEFFENDOIT ASSEZ DE SOY-MESME.

POESIES

POËSIES

DE

MONSIEVR

SARASIN.

a

POESIES DE MONSIEVR SARASIN.

ODE SVR LA PRISE DE DVNKERQVE; A MONSIEVR LE MARQVIS DE MONTAVSIER.

MVSE, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques Chalumeaux
Qui flatoient nos resueries;
Il faut d'vn air bien plus grand,
Sur la Lyre qu'en mourant
MALHERBE *nous a laissée,*
Celebrer le Conquerant
De Dunkerque terrassée.

MONTAVSIER, *de qui la gloire*
Vole aux climats estrangers,
Toy qui pris part aux dangers
D'vne si noble victoire;
Toy qu'on ne peut trop vanter,
Vueille me faire escouter
De ce Heros magnanime,
De qui la main doit planter
Nos Lys aux champs de Solyme.

Enfin, retraitte superbe
De Corsaires furieux,
Le plus grand des demy-Dieux
Renuerse tes murs sous l'herbe.
Tes portes de toutes parts
Reçoiuent ses estendarts,
Et du plus haut de la Dune,
Nous voyons ce ieune Mars
Oster les fers à Neptune.

Des flots de Seine & de Loire,
Iusqu'où la Garonne bruit,
Ton peuple auoit tout destruit
Chargé de proye & de gloire;
Tous les iours par ta valeur
S'augmentoit nostre douleur,
Et la fureur des orages
Estoit le moindre malheur
Qui desolast nos riuages.

Quand ce Heros redoutable
Condé lassé de nos maux,
Voulut qu'vn de ses trauaux
Soûmit ta force indomptable;
Il a finy nostre deüil,
Il a puny ton orgueil,
Et de ta rage estouffée,
Sur le sommet d'vn escueil
Pend le glorieux trophée.

O Prince! quels sont tes charmes!
Dunkerque ayme son vainqueur:
Tu triomphes de son cœur
Aussi-tost que de ses armes.
Elle qui fut autresfois
L'heritage de nos Roys,
Satisfaite & glorieuse,
Reprend ses premieres loix
De ta main victorieuse.

Ses Gens, apres ta victoire,
Sous tes auspices fameux,
Sur l'Ocean escumeux
Bien-tost porteront ta gloire;
Et tandis qu'aux Nations
Publiant tes actions
Ils feront le tour du Monde,
Eole & les Alcions
Calmeront le vent, & l'onde.

Leurs Barques plus dangereuses
Aux Pilotes de nos mers
Que le Faucon dans les airs
N'est aux Colombes peureuses,
Vont laisser nos Matelots
Dans l'aise & dans le repos,
Et leur guerriere furie
Ne troublera que les flots
De la derniere Hesperie.

Desia ie voy cent Fregates
Peintes de nos Fleurs de Lys,
Vers les costes de Calis
Porter ces braues Pirates:
Ie les voy dessus nos bords
Exposer tous les tresors
Que l'Ibere aux Indes pille,
Et remorguer les grands corps
Des Gallions de Seuille.

Cependant le vieux Nerée
Appaisant les flots mutins,
PRINCE, *predit tes destins*
Du haut de l'onde azurée:
Il annonce que ton bras,
Dont les coups dans les combats
Semblent des coups de tonnerre,
Ayant mis l'Espagne bas
Rendra la paix à la Terre.

Suy ces grandes Destinées,
Que t'ont reserué les Cieux,
Va te rendre égal aux Dieux
Dés tes premieres annees;
Et quand tes puissans efforts
Au trauers de mille morts
Auront l'Espagne domptée,
Reuien planter sur nos bords
L'Oliue tant souhaittée.

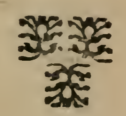


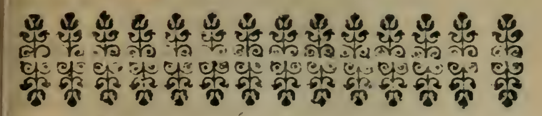
EGLOGVE.

DAPHNIS l'ame aux douleurs sans
cesse abandonnée,
Lorsque la froide nuit de pauots couronnée
Assoupit nos ennuis & nous force à dormir,
Le cœur blessé d'amour ne faisoit que gemir:
Absent d'Amarillis, & sans nulle esperance
De voir si tost finir cette cruelle absence,
Seul dedans sa cabane attendant le matin,
Il plaignoit vainement son malheureux destin.
O belle Amarillis si chere à ma pensée,
Voy (disoit-il) les maux, dont mon ame est blessée.
Ie suis persecuté de l'amour & du sort,
Eloigné de tes yeux & proche de la mort.
Maintenant le sommeil dans nos hameaux assemble
Les maistres des troupaux & les troupeaux ensẽble:
Le vent n'agite plus les fueilles des forests,
Les bruyeres des champs, ny les joncs des marests:
Les mastins ont cessé d'aboyer à la lune,
Les hiboux ont mis fin a leur plainte importune.
Tout dort dans la nature, & Daphnis seulement
Priué de ce repos soûpire son tourment.
Car si-tost que du iour la lumiere est esteinte,
Parmy l'obscurité se resueille ma plainte,
Et sans estre assoupis du sommeil qui les fuit,
Mes yeux baignez de pleurs laissent couler la nuit.
Alors parmy l'horreur & dans la solitude
Ma passion reuient plus fascheuse & plus rude.

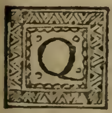
Alors mille penſers de peine & de douleur,
Et d'abſence & d'amour redoublent mon malheur :
Ainſi donc vainement la nuit m'offre ſes charmes,
Ainſi donc vainement ie verſe tant de larmes,
Iamais l'Amour cruel ne ſe ſaoule de pleurs,
Ny l'herbe de ruiſſeaux, ny l'abeille de fleurs.
O chere Amarillis, ie garde la memoire
Du temps, où prés de vous plein d'amour & de gloire,
Ie chantois tout le iour auecque liberté
La grandeur de ma flame, & de voſtre beauté,
Où ma voix enſeignoit les riues de la Seine,
Et les bois de Madrid, & les monts de Surene
Et tous ces longs coſtaux de iardins embellis,
A redire apres moy le nom d'Amarillis.
Cent fois, vous le ſçauez, repoſant à l'ombrage
De ces ſaules eſpais qui bordent le riuage,
Et que le vieil Egon fit planter autrefois,
Vous auez eſcouté les accens de ma voix.
Alors ie vous contois quelque hiſtoire agreable
Des plus fameux Amans que nous vante la fable,
Les feux de Iupiter au monde ſi connus,
Les larcins amoureux de Mars & de Venus,
La fuite de Daphné, le malheur de Cephale,
Ou de Paſiphaé la paſſion brutale,
Heureuſe ſi pour nuire à ſa felicité
Dedale & les troupeaux n'auoient iamais eſté.
Tantoſt ie vous diſois ce que le grand Malherbe,
Pour flechir Lyceris Nymphe ieune & ſuperbe,
Comme vn Cygne mourãt, chantoit au bord des eaux,
Où l'Orne pareſſeux dort parmy les roſeaux.
Tantoſt ie vous parlois du ſoin des bergeries,
Ie vous monſtrois quelle herbe infecte les prairies,
Et comme les Paſteurs partagent aux troupeaux
L'ombrage, le Soleil, les herbes & les eaux.

Mais parmy ces discours l'amour forçoit mon ame
D'y mesler le recit de l'excés de ma flame,
Qui pourroit s'empescher de plaindre son tourment?
Et vous oyiez tousiours ma plainte doucement
Mesme quand ie partis, & qu'aux bords de la Seine
Pan qui prend soin de nous eut pitie de ma peine,
Pleine de la douleur de mes maux infinis,
Adieu, me dites-vous, adieu pauure Daphnis.
Maintenant loin de vous & de ces doux riuages,
Parmy des monts affreux & des roches sauuages,
Où de noires Forests de pins audacieux
Croissent parmy la neige, & s'esleuent aux cieux,
Ie consume en regrets les nuits & les iournées,
Prest de finir bien tost mes tristes destinées.
(Ainsi le veut Amour) loin de vostre beauté,
Et des aimables lieux où ie fus enchanté,
Sans craindre que le temps bannisse de mon ame,
Ny ces aimables lieux, ny cette belle flame,
Ny que l'amour cruel qui fait naistre mes pleurs
Aprenne à s'apaiser par mes longues douleurs.
Leuons-nous, le Soleil des cimes reculées
De ces monts éleuez descend dans les valées;
Desia tous les Bergers ont quitté les Hameaux,
Et l'on entend par tout le son des Chalumeaux.





ELEGIE.



VAND vous me puniriez de mon audace extreme,
Enfin il le faut dire, Orante, ie vous aime.
L'amour, qui suit toûjours vostre extréme beauté,
Triomphe de mon cœur & de ma liberté.
Ie n'ay pû voir vos yeux sans sentir leur atteinte,
Ny la sentir aussi sans en faire ma plainte.
Souffrez donc que mes maux puissent estre écoutez,
Si mon cœur & mes vœux se trouuent rejettez.
Les Dieux ne m'ont point fait pour pretendre à la gloire
De prendre des lauriers des mains de la Victoire.
Ils m'ont fait naistre icy pour aimer constamment,
Et mon cœur doit aimer Orante seulement.
Rien que vous à mes yeux ne paroist adorable:
Vostre beauté fait honte aux beautez de la Fable.
Celle pour qui jadis Ilion fut destruit,
Si vous eussiez esté, n'auroit point eu de bruit.
Pâris eût auec vous, plein d'amour & de joye,
Porté sur ses vaisseaux le feu qui brûla Troye,
Et l'on n'eût point blâmé ceux qu'on eût veu perir
Ou pour vous conseruer, ou pour vous conquerir.
Iugez par ces appas esloignez des vulgaires,
Combien vous surpassez les beautez ordinaires;
Iugez si de vos coups vn amant peut guerir,
S'il ne faut pas enfin ou vous plaire, ou mourir.

Mais ce puissant éclat de vostre beau visage
Est le plus foible nœud par où l'amour m'engage.
Vostre esprit adorable, & digne des Autels,
Comme il est immortel, rend mes feux immortels.
Il n'est rien qui ne cede à sa force supréme,
Il peut tout, si ce n'est d'empescher qu'on ne l'aime;
Mais ce crime est commun à quiconque à des yeux,
D'aimer, en vous voyant, vn chef-d'œuure des Cieux.
Ainsi, ne trouuez pas ma flame illegitime;
Ou bien accusez-vous d'auoir commis ce crime.
Que si l'ambition de souspirer pour vous,
Quoy que vous la causiez, aigrit vostre courroux:
Si vous voulez ma mort pour punir cette audace,
Vn si noble trépas me tiendra lieu de grace,
Expirant à vos yeux, par leur foudre abbatu,
Pour vn crime plus beau que la mesme vertu.
Orante, ie vous aime, il est temps de le dire;
Ie suis trop genereux pour celer mon martyre,
Ce martyre est trop beau pour n'estre pas connu,
Et l'on ne peut cacher l'amour qui va tout nu.
Si du peu que ie vaux vostre grand-cœur s'irrite;
Sçachez que mon ardeur me tient lieu de merite,
Apprenez que l'amour n'a rien determiné,
Que le cœur d'vn Amant est vn cœur couronné,
Et que le noble excez d'vne flame parfaite
Ne distingue iamais le sceptre & la houlette.
Apprenez qu'on a veu pour des objets mortels,
Les Deesses quitter le soin de leurs Autels.
Apprenez que Venus bannit le Dieu de Thrace,
Pour seruir Adonis, & le suiure à la chasse,
Et que loin de punir ce ieune Audacieux,
Le plaisir de le voir luy fit quitter les Cieux.
C'est pour Endymion que la Lune est si pasle;
Et l'Aurore rougit du mépris de Cephale.

Belle Orante, imitez ces exemples puissans,
Laissez toucher vostre ame au tourment que ie sens.
Comme ces Deitez vous estes adorable,
Comme ces Deitez deuenez exorable.
N'irritez point l'Amour en voulant m'outrager,
Si vous causez ma mort, il sçaura la venger,
Et fera souspirer pour quelque ame volage
Cette beauté superbe à qui ie rends hommage.
Alors, s'il vous souuient de ma fidelité,
Vous vous plaindrez en vain de m'auoir mal-traité.
Quand cet Amant trompeur méprisera vos charmes,
Vous viendrez arroser mes cendres de vos larmes,
Et les yeux tous en pleurs, vous direz foiblement,
Alcidon, tu fus seul qui m'aimas constamment.
Fuyez cette menace, & suiuez vne enuie,
Où, pour vostre repos, mon amour vous conuie.
Nos iours, comme les flots, courent rapidement,
Le temps propre à l'amour se passe promptement:
L'inutile vieillesse au tombeau nous appelle,
Et quand nostre nuit vient, elle vient eternelle.
Souffrez donc que l'Amour vous range sous sa loy.
Aimez, puisqu'il le veut, mais n'aimez rien que moy.
Belle Orante, imitez ma constance & ma flame,
Et me donnez vn cœur qui possede mon ame.





STANCES.

VOICY bien les beaux lieux où l'amour couronna
Par les mains de Phylis le bien-heureux Cyrene,
Mais l'aimable Phylis qui les abandonna,
A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.

Ces bois & ces jardins & ces prez & ces eaux
Et ces plaisans valons & ces noirs precipices,
Seuls cōfidens des pleurs qu'il verse à grans ruisseaux
L'ont esté mille fois de ses chastes delices.

Le Soleil mille fois l'a veu dés le matin,
Tantost auec Phylis dansant sur la fougere;
Tantost se reposant sur des fleurs de iasmin,
Dont la blancheur cedoit au teint de la Bergere.

Sur ces lits parfumez mille fois les zephirs,
Trouuans prés du Pasteur son Amante rauie,
Ont porté iusqu'au Ciel leurs amoureux souspirs,
Et mille fois les Dieux en ont eu de l'enuie.

Cyrene maintenant accablé de soucy,
Voyant tous ces beaux lieux touchez de sa misere,
Leur dit en souspirant, Phylis n'est plus icy,
Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sçauriez plaire.

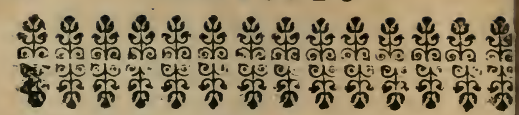
Elle est loin de ces bords en des lieux inconnus,
Prés d'vn fascheux jaloux qui la tient arrestée,
Plus fascheux que Vulcan n'estoit prés de Venus,
Ou l'importun Cyclope auprés de Galathée.

Par ce fascheux Ialoux & la nuit & le iour,
Sans ozer murmurer, la Belle est asseruie;
Ha! Berger malheureux, tu n'eus iamais d'amour,
Ou ce penser tout seul te doit couster la vie.

Dans vn mal si pressant il deteste les Dieux,
Comme autheurs du tourment que sa Phylis endure:
Il trouble le silence & la paix de ces lieux,
Et le long de ses bords la Garonne en murmure.

Les Pasteurs d'alentour, Pan le Dieu des Pasteurs,
Bachus & les Syluains, & Pomone & Zephire,
Venus & les Amours, Phœbus & les neuf Sœurs
Accourent estonnez d'vn si cruel martyre.

Quelle est cette fureur qui t'oste le repos?
Demande auec douleur la troupe desolée:
Et le triste Berger estouffé de sanglots,
Leur respond seulement, Phylis s'en est allée.



ODE

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ENGVIEN.



Rand Duc, qui d'Amour & de Mars
Portes le cœur & le visage;
Digne qu'au throsne des Cesars
T'esleue ton noble courage.

ENGVIEN, *delices de la Cour,*
Sur ton chef esclattant de gloire
Vien mesler le myrte d'Amour
A la Palme de la Victoire.

Ayant fait triompher les Lys
Et dompte l'orgueil d'Allemagne,
Vien commencer pour ta Phylis
Vne autre sorte de campagne.

Ne crain point de monstrer au iour
L'exces de l'amour qui te brusle;
Ne sçais-tu pas bien que l'amour
A fait vn des trauaux d'Hercule?

Tousiours

Tousiours les Heros & les Dieux
Ont eu quelques amours en teste;
Iupiter mesme en mille lieux
En a fait plaisamment la beste.

Achille beau comme le iour,
Et vaillant comme son espée;
Pleura neuf mois pour son amour
Comme vn enfant pour sa poupée.

O Dieux que Renaût me plaisoit!
Dieux qu'Armide auoitbonne grace!
Le Tasse s'en scandalisoit;
Mais ie suis seruiteur au Tasse.

Et nos Seigneurs les Amadis
Dont la Cour fut si triomphante,
Et qui tant jousterent jadis,
Furent-ils iamais sans Infante?

Grand Duc, il n'y va rien du leur,
Et ie le dy sans flaterie,
Tu les surpasses en valeur,
Passe-les en galanterie.

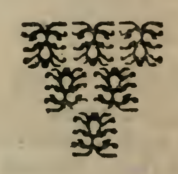
Vien donc hardiment attaquer
Phylis, comme tu fis Bauiere;
Tu la prendras sans y manquer,
Fust-elle mille fois plus fiere.

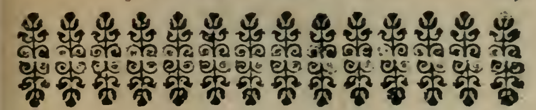
Nous t'en verrons le poſſeſſeur,
Pour le moins ſelon l'apparence;
Car ie croy que ton Confeſſeur
Sera ſeul de ta confidence.

Cependant ſay qu'en deux beaux vers
La plus galante renommée
Debite par tout l'Vniuers
Les graces de ta Bien-aimée.

Choiſy quelque excellente main
Pour vne ſi belle auanture:
Pren la Lyre de CHAPELAIN,
Ou la Guitarre de VOITVRE.

A chanter ces fameux exploits
I'employrois volontiers ma vie;
Mais ie n'ay qu'vn filet de voix;
Et ne chante que pour Syluie.





ODE
A MONSIEVR CHAPELAIN.



Sprit né pour les grandes choſes,
Qui chantes hautement les faits de nos Guerriers,
CHAPELAIN, *meſle à tes lauriers*
Des guirlandes de fleurs,
Et comme nos Paſteurs
Couronne toy de roſes.

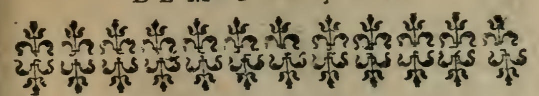
Le lion ardant te menace,
Si tu veux trauailler, de nuire à ta ſanté.
Deſbauche ta ſeuerité;
Souuent prés d'vn vin frais
Sous vn ombrage eſpais
Le Sage a bonne grace.

Voy ſur les riues de la Seine
Languir l'herbe fleſtrie & les roſeaux ſechez;
Voy dormir dans ce Bois couchez
Les Moiſſonneurs haſlez,
Qui du Soleil bruſlez
Abandonnent la plaine.

Quitte le ſejour de la Ville,
Vien gouſter la fraiſcheur des eaux & des valons;
Vien entamer tous nos melons,
Et dans ce beau ſejour
Paſſer le plus beau jour
Que la Parque te file.

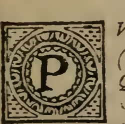
L'agreable & ſçauant MENAGE,
L'honneur de ſa patrie, & l'honneur de nos iours,
Le cœur libre de ſes amours,
Qui l'auoient irrité,
Gouſtant la liberté,
T'attend ſous cét ombrage.





GALANTERIE.

A VNE DAME A QVI ON AVOIT donné en raillant le nom de Souris.



Visque vous m'auez demandé
(Cela s'appelle commandé)
Que i'inuentasse quelque chose,
ur le nom que l'on vous impose,
Depuis quelques iours, de Souris,
Voicy ce que i'ay fait, Cloris.
L'vn aime vn chat, l'autre vne chate,
L'autre vn chien qui baille la pate;
L'autre vne guenon qui bondit;
L'autre vn perroquet qui mesdit;
Moy i'aime vne Souris si belle,
Qu'au monde il n'en est point de telle;
Aussi Mesdames les Souris
Vont chantant tout haut dans Paris,
Qu'elle seroit leur Souueraine,
Si Souris auoient vne Reine,
Et qu'adorer on la pouroit
Si les Souris on adoroit,
Et que Souris eussent vn Temple,
Ce qui se trouue sans exemple,
Quoy que de Souris parle assez
L'Histoire des siecles passez:
Mais comme quoy se peut-il faire
(Car cela n'est pas ordinaire).

Que vous aimiez vne Souris
Plus que les Dames de Paris ?
Si quelqu'vn fait cette demande
La difficulté n'est pas grande,
Il faut qu'il lise seulement,
Et puis il apprendra comment.
L'Amour plus fort que cent Alcides,
Ayant fait cent mille homicides,
Vint apprehendant d'estre pris
Se refugier à Paris,
Où de crainte que la Iustice
Ne le fist traisner au supplice,
Ce faux rusé se vint aussi
Loger proche de la Mercy,
Afin que mercy luy fust faite
Si l'on découuroit sa cachette.
Dans le logis qu'il habitoit
Vne ieune Souris estoit,
Qui voyant degoutter les fleches
Dont il fait de sanglantes breches
Au cœur de ceux qu'il sçait domter,
Aussi-tost en voulut taster;
Car de ces sortes de viandes
Les Souris sont tousiours friandes:
Si qu'à l'instant en tapinois
S'estant glissée en son carquois,
De ses traits elle fut piquée,
Et des vieilles Souris mocquée,
Dont bien iura de se venger,
Et soudain se mit à ronger,
Comme vne petite perduë,
La corde en l'arc d'Amour tenduë,
Et fit tant qu'elle la mangea.
Cupidon de corde changea,

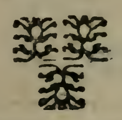
La Souris sans misericorde
Rongea cette secande corde;
Ainsi la Souris & l'Amour
Ioüant aux barres tour à tour,
Se trouuerent vne semaine
Tous deux en vne égale peine,
La Souris à cordes ronger,
Et l'Amour à cordes changer.
Mais la partie estant mal faite,
La Souris colere & finette
Enfin emporta le dessus,
L'Amour de cordes n'ayant plus;
Courut au Marais vers sa Mere
En pleurant luy conter l'affaire,
Venus le prit & le baisa,
Et de pois sucrez l'appaisa.
Tay-toy, tay-toy, mon fils, dit-elle,
Ne me tien ny bonne ny belle,
Si bien-tost nous ne nous vengeons;
Lors fit ateler ses pigeons,
Qui furent en moins d'vn quart d'heure
Où la ieune Souris demeure.
Elle sur ses gardes estoit;
Car du fait elle se doutoit,
Et tousiours se tenoit à l'erte,
L'Amour auoit iuré sa perte,
Comme aussi sa Mere Venus,
Qui si-tost qu'ils furent venus
Mirent vne armée en campagne
De chats & de Cypré & d'Espagne,
De chats sauuages, de matous;
Boucherent iusqu'aux moindres trous;
Où les Souris ont leurs tanieres,
Tendirent mille souricieres,

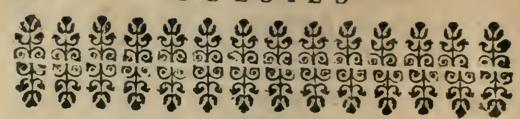
Semerent de la mort aux rats,
Remplirent d'eau baſſins & plats,
Mais tout cela fut inutile,
Dautant que la Souris habile
Auoit pourueu de ſon coſté,
Se jettant pour ſa ſeureté
(N'oſant plus tenir la campagne)
Dans vn cabinet d'Allemagne,
Ayant en cette occaſion
Fait vne ample prouiſion
De confitures, de pommades,
De citrons doux, de marmelades,
Qu'elle boiroit & mangeroit
Tant que le ſiege dureroit.
De ce Fort la Souris hardie
Inceſſamment faiſoit ſortie
Par chemins aux chats inconnus;
Donnant au quartier de Venus,
Malgré ſentinelles & gardes,
Luy gaſtant ſes plus belles hardes;
Renuerſant & poudres & fards,
Et rongeant les Poulets de Mars.
D'Amour elle gaſtoit la fléche,
Tantoſt elle arrachoit la méche,
Ou la cire de ſon flambeau,
Ou les cordons de ſon bandeau,
Ou quelque plume de ſes aiſles,
Et faiſoit des choſes ſi belles,
Que Dame Venus & ſon Fils
Eſtoient preſts d'eſtre déconfits.
Car meſme les chats volontaires
Ne faiſant pas là leurs affaires,
Pour ſubſiſter ſe debandoient,
Souricieres ſe detendoient;

L'eau des baſſins eſtoit jettée,
Et la mort aux rats eſuentée,
Dont de dépit Amour creuoit,
Pourtant le ſiege il ne leuoit,
Voulant pouſſer à bout l'affaire,
Encor que ny luy, ny ſa mere
Ne ſceuſſent à quel jeu joüer,
Ny plus à quel Saint ſe voüer.
Cependant la machine ronde,
Qu'en proſe on appelle le monde,
Qui par Amour ſeul ſe maintient,
Et que le ſeul Amour ſouſtient,
Des ſoins de l'Amour delaiſſée
S'en alloit bien-toſt renuersée.
Les elemens n'agiſſoient plus,
L'onde & les vens eſtoient perclus,
La terre demeuroit en friche,
Le cerf ſe cachoit de la biche,
Le coq la poule haïſſoit,
Le moineau ſa femme laiſſoit,
L'ormeau ne ſouffroit plus la vigne:
Et trouuoit le lierre indigne
D'embraſſer ſes dignes rameaux.
Tous les poiſſons deſſous les eaux
Se haïſſoient comme la peſte,
Quand dans la demeure celeſte
Le grand Iupiter ſe troubla,
Et les Dieux du Ciel aſſembla,
Et leur faiſant voir ce deſordre
Tel qu'vn aueugle y pouuoit mordre,
Le monde, dit-il, a beſoin
Qu'Amour en reprenne le ſoin;
Et c'eſt fait de Dame Nature,
Si cette guerre encore dure,

Guerre faite mal à propos.
L'Amour nous tira du cahos ,
Il pourroit bien nous y remettre :
Mais il ne le faut pas permettre.
Il faut tous aller à Paris
Pour traitter auec la Souris
Vne paix qui soit assurée ,
Et d'vne eternelle durée.
Ainsi fut fait , ainsi fut dit ,
Leur troupe à Paris descendit ,
Où pendant treves obtenues ,
Par allées & par venuës ,
Ils conclurent la paix , ainsi
Qu'on voit dans ces articles-cy.
Nous la Souris faisons promesse
De tenir Venus pour Deesse ,
Et de reconnoistre en tout lieu
L'Amour son enfant pour vn Dieu ,
Comme à tels de leur rendre hommage ,
Et ne leur faire aucun dommage.
Aussi nous Venus , & l'Amour
Pardonnons tout iusqu'à ce iour ,
Declarons la Souris sans blasme ,
Luy donnons figure de femme ,
Pour la garantir de tous chats ;
Quoy que femme elle ne soit pas ,
Et qu'elle soit en sa nature
Souris sous vne autre figure.
Cupidon en particulier
Monstrant qu'il veut tout oublier ,
Veut que sous ce nouueau visage
La Souris ait cét auantage
Que ses yeux gagnent mille cœurs ,
Et soient par tout nommez vainqueurs.

De plus il s'oblige à souscrire,
Que quand la Souris voudra dire
Pour tuer ceux qu'il luy plaira,
Amour tire, *Amour tirera,*
Sans qu'elle puisse estre blessée,
Ny par ses fleches offensée,
Et de cecy sont conuenus
La Souris, Amour, & Venus.
Ainsi donc la paix arrestée
Par le grand Iupiter traitée,
Toutes choses allerent mieux.
Les Dieux retournerent aux Cieux.
L'Amour & la Fille de l'Onde
Remirent l'ordre dans le monde.
La Souris par ses yeux charmans
Sans les aimer fit mille Amans.
Parmy ces Amans on me conte,
C'est pourquoy ie n'ay point de honte
D'aimer vne femme-Souris
Plus que les Dames de Paris.
Dans cette histoire veritable,
Qui n'est ny mensonge, ny fable,
Vous pouuez voir, belle Cloris
Que vous n'estes qu'vne Souris;
Ainsi, quoy qu'on vous nomme vn Ange,
Gardez que le chat ne vous mange.





STANCES
A MADEMOISELLE BERTAVD que l'Autheur appelloit SOCRATINE.



E meure c'est trop marchander
Pour vous dire ma peine extrême ;
Enfin il se faut hazarder ,
Socratine , hé bien ie vous aime.

Mon cœur tres-amoureux consent
De se ranger sous vostre empire :
En vn mot autant comme en cent ,
C'est ce que i'auois à vous dire.

Maintenant c'est à vous de voir
Si i'ay dequoy vous satisfaire ;
Car i'irois ailleurs me pourueoir
Si ie n'estois pas vostre affaire.

Tout honneste homme est mon riual,
Ie sçay qu'on vous tient inhumaine ,
Que ie me prepare vn grand mal :
Mais vous en valez bien la peine.

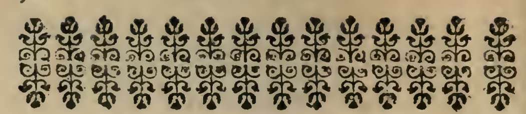
Vous me direz que les Amans
Auiourd'huy ne font que se rire,
Et que ie suis de ces Normans,
Qui promettent pour se desdire.

Il est vray, nostre Nation
Donne souuent la gabatine;
Mais ie donneray caution
De ne point tromper Socratine.

Pour rendre vostre esprit certain,
Et pour asseurer nos affaires,
Ie vous passeray dés demain
Vn bail d'amour deuant Notaires.

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois;
Et si vous en estes contente
Auec la clause des six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que ie propose,
Et demain à vostre resueil
Nous resoudrons de toute chose.



LA SEINE PARLANT A LA FONTAINE DE FORGES.



Rayment ie vous trouue bien vaine
De me debaucher mes Beautez,
Sous pretexte de leurs santez,
Petite Nymphe de Fontaine.

Sçauez-vous que ie suis la Seine
Qui porte des bastons flotez;
Dont ceux qui me font de la peine
Peuuent estre tres-bien frotez.

Ie sçay bien que vous vous vantez
Que vous estes eau minerale,
Et que vos rares qualitez
Vous peuuent rendre ma riuale.

Mais, petite Nymphe de bale,
Vous feriez bien mieux entre nous
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire & de filer doux.

Car si quelque iour contre vous
Ma colere estoit debordée,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bien-tost inondée.

Contentez-vous d'estre grondée,
Et faites-en vostre profit,
Sans que ie sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.

Certes i'en aurois du despit;
Car enfin il faut que l'on die,
Que qui boit de vos eaux guerit,
Quand il les boit sans maladie.

O la cure heureuse & hardie
De remettre vn homme en santé,
Quand pendant le temps de sa vie,
Il ne s'est iamais mal porté!

Ceux qui conseillent qu'en Esté
De vos eaux on fasse carrousse,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrays Medecins d'eau douce.

Si iamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Ils n'en reuiendront point en housse,
Ils iront boire chez Pluton.

Holà Seine, me dira-t'on,
Pourquoy faire tant de menaces,
Et leuer si haut le menton
Vous de qui les eaux sont si basses.

A quoy bon toutes ces grimaces,
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour auoir vos bonnes graces
La Fontaine y satisfera.

Elle y satisfera fera,
C'est faire en sage Politique,
Neptune l'en estimera
Comme vne source pacifique,

Nymphe, ie veux donc sans replique
Que l'on me rende promptement
La diuine Melancolique,
Qui de mes bords est l'ornement.

Phylis est son nom de Romant,
Ie souhaitte encore auec elle
Caliste, objet rare & charmant,
Sa compagne chere & fidelle.

Mais vous me semblez en ceruelle
De ne les pouuoir demesler
De mainte & mainte Demoiselle,
Qui tasche de vous aualer.

Ainſi ie vous en vay parler,
Car vous pourriez prendre le change,
Et puis ie les veux regaler
En paſſant d'vn mot de loüange.

Leur haleine eſt de fleur d'orange,
Leur teint de roſes & de lys.
Caliſte chante mieux qu'vn Ange,
Mais non pas ſi bien que Phylis.

Leurs eſprits ſont beaux & polis;
Mais leur humeur eſt rigoureuſe
Pour ces gens qui font les iolis,
Et jettent l'œillade amoureuſe.

Caliſte eſt fort grande rieuſe,
Ses dents en ſont cauſe ie croy:
Phylis eſt fort grande reſueuſe,
Ie ne ſçaurois dire pourquoy.

Quand ie les monſtrerois au doigt
Vous ſeroient-elles mieux connuës?
Maintenant enuoyez-les moy,
Elles ſeront les bien venues.

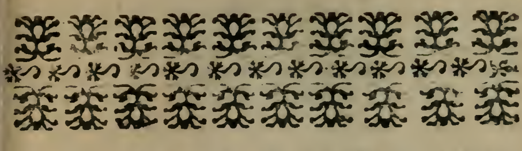
Ainſi puiſſe tomber des nuës
Tant d'eau dans vos petites eaux,
Qu'eſtant riuieres deuenuës
Par tout elles portent bateaux.

Que les ſaules & les roſeaux
Vous ſeruent touſiours de ceinture,
Et que le doux chant des oyſeaux
Soit moins doux que voſtre murmure.

En attendant, ie vous coniure
De prendre ces petits Barbeaux,
Et ces Brochetons, ie vous iure,
I'ay regret qu'ils ne ſoient plus beaux.

Ce ſont pour vous des fruits noueaux:
Ie voy bien que cela vous tente,
Vous mangez peu de ces morceaux.
Adieu, ie ſuis voſtre ſeruante.



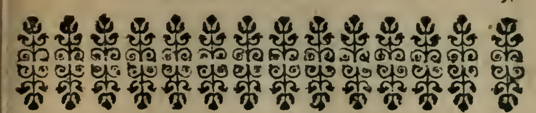


LE DIRECTEVR.



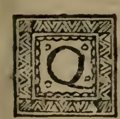
Ris, dont les beaux yeux, dés le premier moment,
De vostre Confesseur me firent vostre Amant,
Ce n'est pas en Amant que ie vay vous escrire,
Mais en vieux Directeur qui tasche à vous instruire,
Et qui dans son escrit vous donne vne leçon
Digne du Pere George, ou du Pere Ormeçon.
Premierement, fuyeZ le discours de Pelée,
Dont la galanterie est tout à fait gaulée:
Et s'il vient prés de vous en Raminagrobis
Marchander vostre cœur pour dentelle ou tabis,
RefuseZ ces presens, ne soyez pas si dupe
De vous laisser tromper à l'éclat d'vne Iupe,
Et songeZ que l'Amour seroit trop offensé,
Si vous auiez aimé pour du tabis passé.
S'il va iusqu'à la perle, & qu'il vous la presente,
Pour Dieu pensez que c'est le Malin qui vous tente,
Et dites sy trois fois auec deuotion,
De peur de succomber à la tentation.
Pour l'aymable Thyrsis qui ioüe vn autre rôle,
Ioignant le doux regard à la douce parole,
S'il se dit vostre Amy, receueZ-en le cœur;
S'il se dit vostre Amant, traitez-le de mocqueur.

Sans choquer vostre honneur & vostre conscience ;
Conseillez-luy tout doux qu'il prenne patience ;
Qu'il retire au plûtost son espingle du jeu,
Et qu'il ne brusle pas long-temps à petit feu.
Maintenant, belle Iris, ie veux vous mettre en suite
Quelques points principaux touchant vostre conduite.
Si quelqu'vn vous vient voir captif de vos appas,
Que l'on dise tousiours que vous n'y serez pas.
Ayez aux Capucins vostre coëffe abatuë,
Sans voir ces beaux Mignons, qui font le pied de gruë,
Et ne receuez point par la main des Valets
Ce que les gens du siecle appellent des poulets.
Aussi-tost qu'au matin vous serez éueillée,
Auant que vous leuer, ou que d'estre habillée,
Faites du fond du cœur ce bel acte de foy,
Ie croy que Daphnis m'aime, & qu'il n'aime que moy :
Puis ayant cet obiet present à la memoire,
Vsez de l'oraison dite eiaculatoire,
Pendant le long du iour chantant souuent cela,
Dieux que n'est-il icy ! Dieux que ne suis-je là !
Mais ie ne songe pas que c'est trop de folie
Pour vn homme accablé par la melancolie.
Iris, ie ne sçaurois rire plus longuement,
Le faux Directeur cede au veritable Amant,
En cette qualité ie n'auray point de joye
Iusqu'à tant que le Ciel voudra que ie vous voye.
L'absence cependant ne pourra me changer,
Et douter, belle Iris, c'est me desobliger.
Ie iure vos beaux yeux que pour estre infidelle
I'ay trop de passion, & vous estes trop belle.



GALANTERIE

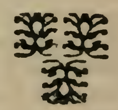
SVR L'ALLIANCE DE LA ROCHE & du Caillou, qui estoit entre l'Autheur & vne Dame.



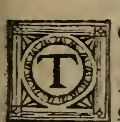
VAND par l'ordre du Ciel le temps se trouua proche
Où l'aimable Caillou s'esloignant de la Roche,
Quittoit iusqu'à l'Aduent Blanc-mãteaux & Mercy,
La Roche tristement l'entretenoit ainsi:
O superbe Caillou qui pouuez sur la brique
Prendre le pas deuant, & luy faire la nique,
Et de qui la beauté forceroit d'enrager
La pierre de tonnerre, & le marbre estranger.
Beau Caillou dont le Ciel a fait vne Statuë,
Qui de son seul regard me fait viure ou me tuë.
Caillou, qui valez mieux que tous les diamans,
Caillou, qui lapidez vn million d'amans,
Caillou noble sans doute & de race ancienne,
Descendant du Caillou du benoist saint Estienne,
Caillou certes plus beau de fois vn million,
Que tous ceux dont les Dieux bastirent Ilion;
Que ceux dont Amphion fit la ville Thebaine,
Que celuy de Niobe autrefois grande Reine;
Mesme que les Cailloux, qui sortirent des mains
Du vieux Deucalion, & furent des Humains,

Enfin plus beau que ceux que d'vn front taciturne
Au lieu de ses enfans mangeoit le grand Saturne.
Helas ! le puis-je dire, il est donc arresté
Par le cruel decret du Destin irrité,
Que vous vous en alliez pour augmenter mes peines,
Et puis que les Rochers ont tousiours des fontaines,
Auray-je pas raison en ces viues douleurs
Si ie change mes yeux en deux sources de pleurs;
Et si dans ce depart qui me nuit & me gesne
Ie vous dis ces beaux vers de la belle Chimene:
Pleurez, pleurez, mes yeux, & vous fondez en eau,
L'absence du Caillou met la Roche au tombeau.
Au moins ne souffrez pas qu'on vous fasse reproche
D'auoir en cette absence oublié vostre Roche;
* * * * * *
* * * * * *

Ainsi si vostre Roche oze esperer la gloire
D'occuper quelquefois cette belle memoire,
Vueille tousiours le Ciel de tout mal vous garder.
Qu'ainsi iamais Laquais ne vous puisse fronder;
Iamais ne seruiez-vous de paué pour les villes,
Iamais ne seruiez-vous de boule pour les quille,
Iamais vn Cheualier, ou iamais vn Valet
Ne vous mette par force au chien d'vn pistolet.
Que iamais vn Passant qui viendra de se nuire,
Se choquant contre vous ne vous puisse maudire,
Et n'alliez-vous iamais, pour finir ma chanson,
Dedans les sales mains de quelque Aide à Masson.



EPISTRE
A MONSIEVR LE COMTE DE FIESQVE.


Oy que le Sort encontre toy ligué
Loin de la Cour aux champs a relegué,
Amy des bons, courtois & braue Comte,
Qu'auec raison entre les Preux on compte.
Issu d'vn Preux, qui plus hardy que trois
Fit vne nuit belle peur aux Genois,
Non par vn trait de Ribleur, ou ieune homme,
Mais par vn fait que par tout on renomme,
Et qui sans plus guerdonnoit sa vertu,
S'il n'eust esté par malheur trop vestu:
Reçoy ces vers que t'escry pour te rendre
Humble salut; Car point ne veux pretendre
En iceux vers le tien los exalter,
Ton Chapelain trop mieux le peut chanter,
Ton Chapelain, non pas de ta Chapelle;
Mais Chapelain qui chante la Pucelle:
Et pour Dunois, le grand & fier Baron,
Fait raisonner le clairon de Maron.
Ainsi l'entens ie, & sans doute toy-mesme
De prime abord l'as entendu de mesme.
Mais vn salut t'enuoyer simplement
Sans te mander ny pourquoy, ny comment

Est de Paris, qu'en prouerbe l'on nommè
Paris sans pair, *mesme en dépit de Rome,*
Seroit sans doute vn asseZ mauuais tour,
Et ce seroit mal te faire ma Cour.
Permets-moy donc qu'en stile Marotique
Les vie & mœurs de Paris ie t'explique,
Et tu verras si pour vn tel mestier
I'ay meilleur nez que n'a le GaZetier.
Donc de Paris voicy ce que puis dire,
En bõnne foy c'est vn merueilleux Sire,
De plus en plus en bombances croissant,
Nouueaux Palais tous les iours bastissant,
Ioüant gros jeu, tenant fort bonne table,
Et deffrayant vn monde innumerable,
Parmy son train comptant plus de Valets,
Que Transalpins Princes n'ont de Suiets;
Et dans vn iour faisant plus de despense,
Qu'en douze mois n'en fait vn Roy de Frãce.
Item *il met en folles actions*
Tout son auoir; donne collations;
Fait tres-souuent assemblées publiques,
Paye & nourrit maintes Troupes Comiques,
Hante la nuit auec ieunes Galans,
Infames lieux, tauernes & brelans,
Où luy conuient tousiours vuider ses poches,
Et fait rouler plus de dix mille coches.
Pour subsister mange son bled en verd,
En fin finale il se gaste & se perd.
Chez luy pourtant se mene tousiours feste,
Quoy qu'on n'y sçache où donner de la teste,
Et qu'on y soit, ainsi que chacun sçait,
Tantost à bout de l'an quarante-sept.
De tout cecy France sa pauure mere
La bonne Dame est en tres-grand' colere,
Qui

Qui maintefois a vainement prefché,
Pour corriger cét Enfant débauché,
Et mis à fac fes groffes bouges pleines,
Pour fubuenir à toutes fes fredaines;
Si qu'elle en eft dans la neceffité:
Mais par le neZ la tient ce Fils gafté,
Qui pour monftrer qu'il craint fa reprimande,
Et la duper; Mal vit qui ne s'amende,
Ce luy dit-il, Ie me veux corriger
Puis qu'il le faut. Lors fe met à changer
Ses beaux habits. Il decout fa dentelle;
La fait decoûdre à toute fa fequelle,
Porte le noir, quitte l'argent & l'or,
Fait dedorer tous fes coches encor.
Cela pourtant n'eft rien qu'hypocrifie.
Le Compagnon fait toufiours mefme vie,
En luy n'ayant vn brin d'amendement.
Mais ce qui met France en grand penfement;
Et plus que tout luy broüille la ceruelle,
C'eft qu'elle veut appaifer la querelle,
Qu'a pris Paris contre vn faux garnement
Nommé Madrid, plus fin qu'vn Allemand.
Pourtant ne font entr'eux billes pareilles.
Paris fouuent luy tire les oreilles:
Et toutesfois voulant la paix traiter
Ont enuoyé cheZ vn nommé Munfter,
Amy commun, Tudefque & bon yvrogne.
Pas bien ne fçay comme ira la befogne,
Et moult en craint, car les Gens declareZ
Pour faire paix font aux couteaux tireZ.
A tant m'en tay, delaiffant chofes telles,
Pour te parler vn peu de Demoifelles,
Quaffiegent Gens fort blanchement boteZ,
Frifques Mignons, poupins & frifoteZ,

Riches en bas, en canons, en manchettes;
Mais par sur tout fort riches en sornettes,
Que ces Beautez prennent pour mots dorez.
Remunerant ces pauures alterez,
D'vn doux regard auec vn doux sousrire;
Car pour le reste ils ne trouuent que frire,
Et ces Mondains tant coins & fort iolis
Sont bien-heureux d'auoir la Desurlis,
Qui maintefois leur est encor cruelle,
Car Demoiseaux payent mal la chandelle:
Dieu les conserue, & gard' les gens de bien
De rien y perdre, & de n'y gagner rien.
Encor faut-il te parler du Theatre,
Où tu soulois par fois t'allër ébatre
Au temps passé. Tousiours y sont Farceurs
Italiens, bons & beaux Gaudisseurs.
Tousiours y sont le fameux Scaramousse,
Grand Medecin, qui ne va point en housse,
Mais vole en l'air comme vn esprit malin;
Et des Bousons le Bouson Triuelin,
Qu'Archibouson pourtant ie ne dis, parce
Qu'Archibouson est Briguelle à la Farce.
Tousiours y sont Gracian Balançon,
Moult gracieux en sa longue leçon,
Puis Mario, puis Dame Marinette,
Maistresse mouche, & seruante finette:
Aurelia, Pantalon Mioo;
Virginio caro filioo;
Lucille enfin au visage malade,
Et l'Espagnol fort en rodomontade.
Mais le pis est que cét Amant pelé
Disant tousiours Si dice che'l Sole,
Vestu tousiours comme vn Valet de feste;
Ce Lilio nous rompt tousiours la teste

De lieux communs, ord & vieil pot pourry,
Et toutesfois du temps du grand Henry,
Il fut, dit-on, parangon des Comiques,
O grand' bonté des Cheualiers antiques!
Hors iceluy ces Acteurs estimez,
Gens bouffonnans, que dessus ay nommez;
Quand il leur plaist sotise faire, ou dire,
Tousiours nous plaist l'oüir, la voir, & rire.
Mais toutesfois vn Zany baloté
Par les Sergens, Spauento di notte,
Saut, escalade, & telle mommerie;
Chicos Binlis & Turcs de Tartarie
Ne me sont rien au prix de Iodelet,
Non de par luy, ie serois vn folet,
Voire vn grand fol de luy donner la Pomme.
Or enten-moy; c'est que le petit homme
Que tu connois, & dont on peut prescher
L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,
A translaté de la Langue Espagnolle,
N'a pas long-temps, Comedie tant folle,
Où Iodelet est si plaisant garçon,
Qu'Italiens il jette hors d'arçon.
Tu l'auouërois si la Piece auois leuë,
Et plus encor si iouër l'auois veuë,
Don Francesco de Royas est l'Autheur,
Et Paul Scarron, comme ay dit, Translateur.
Or sur cecy, Comte, s'il te va prendre
Ardent desir de la voir ou l'entendre,
Ie te feray des loges retenir,
Mais ie crain bien que n'y puisses venir.



STANCES A MONSIEVR DE CHARLEVAL.



On cher Thyrsis, dequoy t'estonnes-tu
De voir Cloris coquette & coquettée?
Le siecle en est, & la pauure vertu
Constance est morte, & n'est pas re-gretée.

L'Inde a moins d'or & moins de perroquets,
Que Paris n'a de Coquets & Coquettes,
La mode en est, & iusqu'à nos Laquais,
Qui sont trompeZ, & trompent les Soubrettes.

Mais de tout temps les Coquets ont chanté;
Et si Iason n'eust coqueté Medée,
Il n'eust iamais en Grece raporté
Cette Toison si fierement gardée.

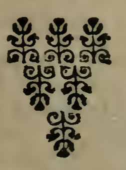
D'esprit coquet les Deesses estoient
D'aller ainsi sans connoistre vn ieune homme
Luy découurir tout ce qu'elles portoient,
Et luy monstrer le cu pour vne pomme.

Le croirois-tu ? cette prude Beauté,
Que dans ses vers Homere a tant chantée,
De cent Galans & l'hyuer & l'esté
Pendant vingt ans fut tousiours coquetée.

Estonne toy maintenant que Cloris
D'vn seulement ne soit point satisfaite,
Puis qu'elle est femme,, & femme de Paris;
Ce qui s'appelle en bon François Coquette.

Ton bel esprit, ta grace, tes beaux vers,
Charme des cœurs, delices de la France,
Meriteroient en vn temps moins peruers
Beaucoup d'amour & beaucoup de constance.

Mais toutesfois pour ne te point flater,
Il faut qu'enfin ie te die à l'oreille,
Tu ne fais rien par tout que coqueter,
Et ta Cloris te traite à la pareille.



LE TESTAMENT de Goulu.



Oulu mourant par faute de manger,
MaistreClement luy dit,prenant sa main,
Le mal empire & grand est le danger,
Si pain n'auez.Las,ie n'ay point de pain,
Respond Goulu. Vous mourrez donc de faim;
Car hypocras, Prince de nos Escoles,
En ses records tient cela pour certain:
Lors en pleurant Goulu dit ces paroles.

Ie voy bien que ne puis guerir,
Dont il me fasche durement,
Physiciens me font mourir
Par breuuage & par lauement.
Las! i'en ay pris si largement
Que i'en ay gasté mes affaires.
Adieu vous dy Maistre Clement,
Bran de vous & de vos clysteres.

Mon Testament escrire me conuient,
Ains que descendre au manoirProserpine,
Ie vais au lieu d'où nully ne reuient,
Car mort me mord, & famine me mine.
Mon maigre corps ie laissé à la vermine,
Elle en pourra ieusner les Vendredis.
Pour mon esprit, qu'l aille à la cuisine,
Car c'estoit là qu'estoit son Paradis.

Ie donne au Gueu qui court au Cours
Dans vn petit panier clißé,
Mon Bidet, qui fait mille tours,
Et pour Paris est bien dreßé.
Il va sans bride & deschaußé.
Vieille natte est sa nourriture.
Vn Requiescat in pace
Luy seroit fort bonne auanture.

❧

Héle pauuret, quand midy s'approchoit,
Qu'il a souffert de coups sans se fascher!
Car le chetif souuentefois clochoit,
Et pour moy seul s'efforçoit de marcher.
Plus ne voudra se laisser affourcher
Ce Bucephal dont ie suis l'Alexandre.
S'il ne le veut, qu'on le fasse escorcher,
Et puis sa peau dessus ma tombe estendre.

❧

Le Drap qui la nuit me couuroit,
Quand mon Cheual se reposoit,
Où souuent mon Valet ouuroit,
Qui maintes pieces y cousoit,
Autresfois neuf tant me plaisoit,
Et tout vieux m'est si necessaire
Que i'ordonne, s'il y duisoit,
Qu'on m'en fasse vn drap mortuaire.

❧

Ie donne & legue à Clopin mon Valet,
Quoy qu'il ne m'ait de tout point decroté,
Mon vieux mouchoir & mon large colet,
Chemise non, ce n'est ma volonté.
Or si Clopin dit que c'est chicheté,
Ie luy respons, que bien fort il s'abuse;
Qu'onques au dos chemise n'ay porté,
A vostre auis n'est-ce pas bonne excuse?

Item, il aura mon Chapeau,
Qui nuit ny iour ne m'a quitté,
Depuis qu'estois sous le drapeau
D'Ignace & sa Societé,
Ce Chapeau peut estre porté,
Pourueu que de son bord l'on coupe,
Si sudum, *Car l'humidité*
Le rend yvre comme vne soupe.

Mais s'il vouloit en faire vn Parasol,
Point ne faudroit de son grand bord roigner:
Il le vendroit du moins cinq fois vn sol,
Pourueu qu'il sceust surfaire ou barguigner.
Sur mon Colet, moult propre à se peigner,
Colet cachant le dos & la fourcelle,
Le bon Clopin peut encore gagner,
En le vendant pour peignoir à dentelle.

Au plus pauure des Escoliers,
Afin qu'il se puisse chausser,
Ie laisse mes deux vieux Souliers,
Aussi bien m'alloient-ils laisser.
Ils sont, par trop rapetasser,
Comme Argo la vieille Nacelle,
Qu'on fit tant de fois rapiecer,
Qu'on ne sceut plus si c'estoit elle.

Ma Sotane est pour Maistre Aliboron,
Car la sotane à sot Asne appartient.
Tant eut de coups d'épingle & d'esperon,
Que ie ne sçay comme elle se soustient.
Fil noir & blanc les morceaux en retient,
Et entretient en amitié parfaite,
Car cét habit plus de pieces contient
Qu'vn Capucin n'en coût à sa iaquette.

Pour Ianotus mon vieil amy
Sera mon gentil Braquemart,
Puis encor Theca calami,
Qu'indoctes nomment Calemart.
Dedans n'a plumes, ne plumart,
Mais brochete & fine lardoire.
Le cornet en est plein de lard,
C'est vne ioyeuse Escritoire.

Maistre Martin aura mon grand Manteau;
Que Mante à eau i'etymologisois.
C'est bien raison qu'il ait part au gasteau;
Car dessus tous grandement le prisois.
Ie donne encor mon coutelet Pergois
A Dame Alix Reine des Mameluës,
En la payant de ce que ie luy dois
Pour deux litrons de chastaignes bouluës.

Pour mes Escrits in vtroque,
Vn quidan les a blasonnez,
Et par glose s'en est mocqué;
Mais pour luy faire vn pied de nez;
Aux halles ie les ay donnez,
Où ma prose qu'il a bernée,
Et mes Vers seront couronnez
D'espinards verds toute l'année.

Bien aimeroient Poursuiuans d'Apollon;
Qu'à chacun d'eux ie disse en mourant tien,
Helas! ils m'ont ioüé comme vn balon.
Ils m'ont banny de chez les gens de bien.
Ils m'ont traité comme on fait vn vieux Chien.
Ils m'ont chassé par tout des bonnes tables.
Pour m'en venger ie ne leur donne rien,
Mais ie les donne à tous les mille Diables.

BALADE
Du Gouteux sans pareil.
A MONSIEVR CONRART.



E Gouteux qui sa goute sent,
Fait pauure chere & laide mine.
De tels i'en ay veu plus de cent:
Beaucoup void qui beaucoup chemine.
Mais d'en voir vn que ce mal mine,
Qui, sans paroistre marmiteux,
Comme toy sa goute mastine,
On ne vit onc vn tel gouteux.

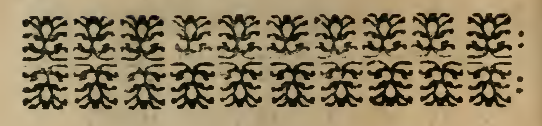
Autour de l'vn tousiours on sent
Vieil oingt, emplastre ou medecine.
L'autre d'vn lamentable accent
Deteste Bacchus & Cyprine.
Pour trop bien ruer en cuisine
Le tiers de sa goute est honteux.
Toy seul ris de cette mutine.
On ne vit onc vn tel gouteux.

L'on te trouue en habit decent
Composant Lettre Marotine,
Pour laquelle Phœbus descend
De la montagne Parnassine:
Et le monde à peine imagine
Qu'vn homme en tourment si piteux
Puisse faire œuure si diuine.
On ne vit onc vn tel gouteux.

ENVOY.

Prince, tant plus ie t'examine,
Ie chante; (& cela n'est douteux)
Que sur terre ny sur marine
On ne vit onc vn tel Gouteux.

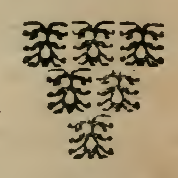




APOSTILLE.

A MONSIEVR CONRART.

SI tu te plais à ces vers-cy
Que pour te plaire ie t'enuoye,
Croy que i'en auray de la ioye;
Mais s'ils ne te plaisent aussi,
Fay d'eux sans aucune mercy
Ce que les Grecs firent de Troye.



RESPONSE DE Mr CONRART.

BALADE.

DE LA MISERE DES GOVTEVX.

LE Gouteux qui sa goute sent,
Fait triste chere, & laide mine:
Bien que de luy tu sois absent,
Ta mine fort bien ie deuine.
Quand tu te souuiens qu'il clopine,
Dés qu'il veut faire vn pas ou deux,
Ton esprit alors s'imagine
C'est pauure chose qu'vn Gouteux.

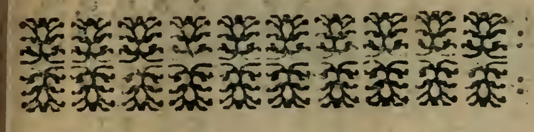
Maint Autheur antique & recent,
Bien instruit en toute doctrine,
Soustient que la goute descend
De copulation diuine,
Et que de Bacchus & Cyprine:
Nasquit cét enfant maupiteux;
Mais noncbstant cette origine
C'est pauure chose qu'vn Gouteux.

Pour moy qui des fois plus de cent
Ay passé par cette estamine,
Que me sert-il d'estre innocent,
Et plus net que n'est vne hermine,
Puis qu'au pied ie porte vne espine,
Qui me rend tout lieu raboteux,
Et que l'on dit quand ie chemine,
C'est pauure chose qu'vn Gouteux.

ENVOY

PRince, il n'eſt herbe ny racine
Qui m'empeſche d'eſtre boiteux,
Et ſans ta rime Saraſine
C'eſt pauure choſe qu'vn Gouteux.

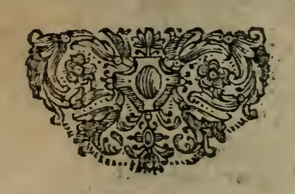


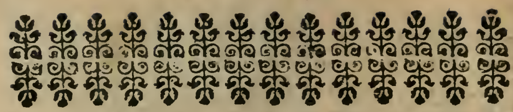


APOSTILLE.



Epuis que i'ay leu ta Balade
Ie ne ſuis quaſi plus malade,
Par là tu peux voir à quel prix
Ie mets les vers que tu m'eſcris,
Quant à ceux-cy que ie t'enuoye
Tu n'en receuras pont de ioye,
Ie le confeſſe & le maintiens:
Fais-en donc auécque iuſtice,
Ce que tu voulois que ie fiſſe
A tort & ſans cauſe des tiens.





BALADE.

DV PAYS DE COCAGNE.



E loüons l'Iſle où Fortune jadis
Mit ſes treſors, ny la plaine Eliſée,
Ny de Mahom le noble Paradis;
Car chacun ſçait que c'eſt billeueſée.
Par nous plûtoſt Cocagne ſoit priſée;
C'eſt bon Païs; l'Almanach point ne ment,
Où l'on le voit dépeint fort dignement.
Or pour ſçauoir où giſt cette campagne,
Ie le diray diſant Pays *en Normand*
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.

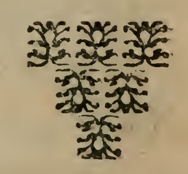
Tous les Mardys y ſont de gras Mardys,
De ces Mardys l'Année eſt composee.
Cailles y vont dans le plat dix à dix,
Et perdreaux tendres comme rosée.
Le fruit y pleut, ſi que c'eſt choſe aisée
De le cueillir ſe baiſſant ſeulement.
Poiſſons en beurre y nagent largement,
Fleuues y ſont du meilleur vin d'Eſpagne,
Et tout cela fait dire hardiment
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.

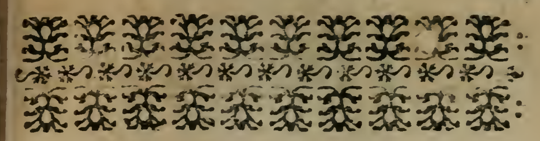
Pour les Beautez de ces lieux, Amadis
Eut Oriane en son temps mesprisee,
Bien donnerois quatre marauedis
Si i'en auois vne seule baisée,
Plus cointes sont que n'est vne Espousée,
Et dans Palais s'ébatent noblement.
Prés leur déduit & leur esbatement
Rien n'eust paru la Cour de Charlemagne,
Quoy que Turpin en escriue autrement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.



ENVOY.

PRince, ie iure icy foy de Normand,
Que mieux vaudroit estre en Caux vn moment
Roy d'Iuetot, qu'Empereur d'Allemagne:
Et la raison, c'est que certainement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.





BALADE

D'ENLEVER EN AMOVR.

SVR L'ENLEVEMENT de Mademoiselle de Bouteuille, par Monsieur de Coligny.

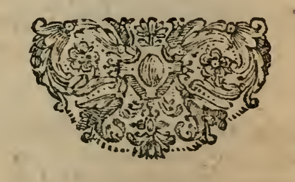
CE gentil ioly ieu d'amours
Chacun le pratique à sa guise,
Qui par Rondeaux & beaux discours,
Chapeau de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin, ou deuise
Pense les belles captiuer:
Mais ie pense, quoy qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

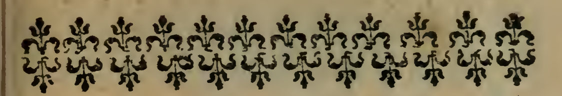
C'est bien des plus merueilleux tours
La passeroute & la maistrise:
Au mal d'aimer, c'est bien tousiours
Vne prompte & souëfue crise,
C'est au gasteau de friandise
De Venus la feue trouuer.
L'Amant est fol qui ne s'auise
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

Ie sçay bien que les premiers iours
Que Becasse est bridée & prise,
Elle inuoque Dieu au secours
Et ses parens à barbe grise :
Mais si l'Amant qui l'a conquise
Sçait bien la Rose cultiuer,
Elle chante en face d'Eglise
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.

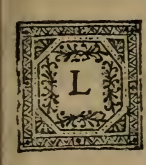
ENVOY.

PRince, vse tousiours de main-mise,
Et te souuien, pouuant trouuer
Quelque ieune fille en chemise,
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.





SONNET
A MONSIEVR DE CHARLEVAL.

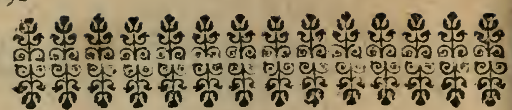


Ors qu'Adam vit cette ieune beauté
Faite pour luy d'vne main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son costé
(Dont bien nous prend) ne luy fut pas cruelle.

Cher CHARLEVAL, *alors en verité*
Ie croy qu'il fut vne femme fidelle;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle esté,
Elle n'auoit qu'vn seul homme auec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fust ieune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agreable.

Elle aima mieux pour s'en faire conter
Prester l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'estre femme & ne pas caqueter.



SONNET
A VN LAID GALAND d'vne Dame qui auoit vn beau mary.

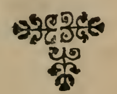


Ous dont le visage falot
Est le throsne de la grimace,
Vous qui pretendez prendre place
Dans les crotesques de Calot.

Serieux comme vn Sibilot
Qui se mire dans vne glace,
Galand comme vn homme de Classe,
Et ciuil comme vn Matelot.

Lubin, vous corrompeZ la Fable
Auec la Venus agreable,
Dont vous estes le Fauory:

Car l'on peut dire en cette affaire
Adonis en est le mary,
Et Vulcain en est l'adultere.



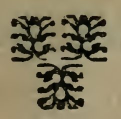
CHANSON.



Bjet adorable & charmant,
Mes pleurs & mes souspirs tesmoignent mon tourment;
Mais le respect m'empesche de parler.
Que de peine à dissimuler !
Et que l'on souffre de martyre
D'aymer, & ne l'oser dire !

CHANSON.

C*Inq ou six souspirs, cinq ou six fleurettes,*
Cinq ou six, helas ! ie meurs d'Amour,
Cinq ou six fois chaque iour
Hanter cinq ou six Coquettes,
Despenser cinq ou six mille escus
On fait cinq ou six maris cocus.



A LA MESME.

LE teint vermeil qu'a l'Aurore au matin,
Prés vostre teint semble mourant, & passe,
D'Aurore auez le nom, & le destin,
Et d'vn vieillard la couche maritale:
Or pour vous rendre à cette Aurore égale,
Si luy vouliez ressembler de tout point,
Il vous faudroit receuoir vn Cephale;
Mais le mal est que vous n'en voulez point.



SONNET.

SONNET.

PRime, Homme, Reuersy, Trictrac; Eschetz & Hoc,
Quinquenoue, & Piquet, allez paistre de l'herbe,
Cloris ne jouë à rien si ce n'est au Prouerbe,
Pour vous, Cartes & Dez, elle vous pend au croc.

Salomon fit ce jeu qui vous donne le choc,
Et mesme en escriuit mieux que n'eust fait Malherbe.
Cloris a leu son liure, & s'en tient si superbe,
Qu'elle vous prise moins qu'vne plume de Coq.

Quand quelqu'vn la va voir, soudain elle l'inuite
De passer à ce jeu le temps de sa visite,
Moy qui ne le sçay point, ie fuis, ie suis honteux.

Ie pourrois bien pourtant sortir de cette alarme,
Car si Cloris vouloit nous iourions bien tous deux,
Prouerbialement à baisez-moy, Gendarme.



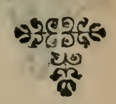
SONNET.

A Beauté que ie ſers, & qui m'eſt ſi cruelle,
Se peut bien appeller vn Miracle des Cieux,
C'eſt la peine du cœur, c'eſt le plaiſir des yeux,
Et le diuin objet d'vne flame immortelle.

La mere des Amours ne fut iamais ſi belle,
Ses regards ſont par tout des Vainqueurs glorieux;
Et ſa bouche qui forme vn parler gracieux,
A l'éclat & l'odeur d'vne Roſe nouuelle.

Vn excés de beauté me force à l'adorer;
Vn excés de rigueur me deffend d'eſperer,
Sa beauté veut mon cœur, ſa rigueur veut ma vie.

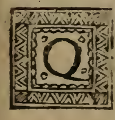
Ainſi le ſeul treſpas a droit de me guerir,
Et ie ne puis iamais ayant connu Syluie,
Ny la voir ſans l'aimer, ny l'aimer ſans mourir.

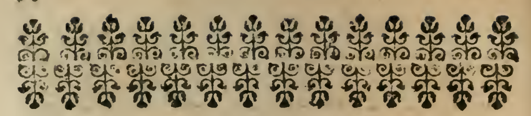


EPIGRAMME.

*E veux au pied de Parnasse*
Contre tout Poëte errant,
Soustenir en combatant,
Qu'Amynie a meilleure grace
Ny que le Rossignol quand il plaint sa disgrace;
Ny que les Muses en chantant,
Ny que les fieres Sœurs de l'Empire flottant:
Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins;
Et qu'enfin pour l'entendre on quitteroit vn Cygne
Abandonné des Medecins.

AVTRE.

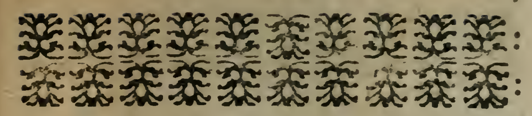
*Vand i'entendis parler de vos diuins appas,*
Il me prit de vous voir vne si forte enuie,
Que bien qu'on m'auertist que i'allois au trespas,
Ie n'ay iamais esté si viste de ma vie.
Enfin ie vins, ie vis; mais ie ne vainquis pas:
Vos yeux le sçauent bien, Syluie.



AVTRE

VOus faites bien de ne pas escouter
Tous ces muguets qui vous veulent attraire,
Et s'ils venoient encor vous en conter,
Sçauez-vous bien comme il vous faudroit faire?
Ie leur dirois, faisant de la colere,
N'esperez point d'estre aimez à la fin:
Retirez-vous, vous ne me sçauriez plaire,
I'aimerois mieux cent fois vn Sarasin.





EPIGRAMME.

VN iour vn Curé querelloit
Vn homme proche de ſa femme,
Et s'emportant fort, l'appelloit
Traiſtre, larron, coquin, infame.
A tout cela la bonne Dame
Eſcoutoit & ne diſoit mot,
Mais venant à l'appeller ſot,
Tout ſoudain dans l'excés du Zele
D'vne ſainte deuotion,
Ah! Meſſieurs, ce meſchant, dit-elle,
Reuele ma Confeſſion.



CHANSON.


Yrsis, la plusp̄art des Amans
Sont des Allemans,
De tant pleurer,
Plaindre, souspirer:
Et se desesperer.
Ce n'est pas la pour brusler de leurs flames
Le cœur des Dames;
Car les Amours
Qui sont Enfans veulent rire tousiours.

Il faut, pour estre vray Galant,
Estre complaisant,
De belle humeur,
Quelquesfois railleur,
Et quelque peu rimeur.
Les doux propos & les chansons gentilles
Gagnent les Filles;
Et les Amours
Qui sont Enfans veulent chanter tousiours.

Il faut s'entendre à s'abiller,
Tousiours babiller,
Dancer, baller,
Donner Iodelet,
Et frire le poulet.
Bisques, dindons, pois & féves nouuelles
Charment les Belles,
Et les Amours
Qui sont Enfans veulent manger tousiours.



A MADAME DE LONGVEVILLE.



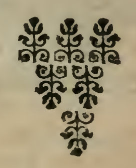
Bjet en tous lieux adoré,
Et la Reine & son Fils ont dit & declaré
Que vous estiez vne Rebelle.
Venus & Cupidon en ont bien dit autant.
Auec Anne & Loüis vuidez vostre querelle;
Mais au moins contentez Venus & son Enfant.



STANCES.

PEre des fleurs dont la Terre se pare
Quand l'amoureux Zephire a fondu les glaçons
Le teint de ma Phylis a l'éclat bien plus rare
Que tes odorantes moissons,
Quelque fleur que l'on luy compare.
Printemps, pour embellir tes roses & tes lys
Imite le teint de Phylis.

Du Lion enflammé l'Estoille estincellante
S'en va bien-tost flestrir tes fleurs,
Et sur leur tige languissante
Ternir leurs plus viues couleurs :
Mais ny de l'horrible froidure
Les bruslantes fureurs,
Ny de l'ardent esté l'insupportable iniure
N'oseroient violer sur le teint de Phylis
L'eternelle fraischeur des roses & des lys.





L'HYVER.

L'Aurore dans ce temps d'hyuer
Gardant ses fleurs pour d'autres Terres ;
Ne seme plus à son leuer
Que des rhumes & des catherres.

Le Soleil qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années,
Auéque son train harassé
Chemine à petites iournées.

Soit que les chemins soient moins doux
Dedans les celestes demeures,
Ou soit qu'il craigne les Filoux,
Il se retire dés quatre heures.

Tous les iardins sont desolez,
Et dans saint Iean le Cimetiere
La plus fameuse Bouquetiere
Ne vend plus que des choux gelez.

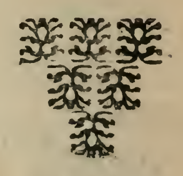
Si pour Cimetiere saint Iean
I'ay dit saint Iean le Cimetiere,
La faute n'est pas trop grossiere,
C'est blan bonnet & bonnet blan.

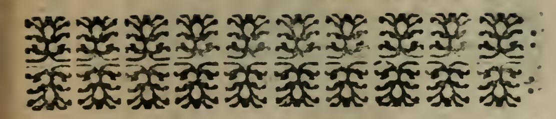
Mais pour reprendre le diſcours,
Dont ma Muſe s'eſt écartée,
Ie dis que depuis quelques iours
Toute la Nature eſt crotée.

Rien ne fut iamais ſi mutin
Que ce meſchant mois de Nouembre,
Et le pauure Eſté ſaint Martin
Tremble ſous ſa robe de chambre.

Reuenez doncques à Paris
Aymable & diuine Circene,
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre, Alcidon, & Cloris.

Ou bien nous dites les raiſons
Qui, pendant vn temps ſi ſauuage,
Vous font demeurer au Village
A reſver auprés des tiſons.





LE LIT D'HOSTELLERIE.

SAisy d'vn déplaisir extréme
En resvant i'attens le matin
Dans vn lit, où le Sommeil mesme
Pourroit bien perdre son Latin.

Toute la Nature sommeille,
Mais non, i'ay tort, ie m'aperçoy
Que dans ce beau lit où ie veille
Mes puces veillent auec moy.

Le bois de cét antique lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son cheuet s'embellit
Des placards d'vne Confrairie.

Il est entouré de lambeaux,
Et de grands filets à clairuoye,
On dit que ce sont des rideaux,
Qui le voudra croire le croye.

LE MAVVAIS POETE.

L'Autre iour, assez tard, & suiuant ma paresse
Ie sortois de chez moy pour aller à la Messe,
Lors qu'vn carrosse passe, & me vient aprocher.
Alors i'entens, Arreste, arreste donc cocher.
Ie me tourne à l'instant, & i'aperçoy paroistre
Vn Marquis qui me dit, Que faites-vous, mon Maistre?
Vous allez à la Messe, & moy i'y vais aussi,
Faites-moy la faueur de prendre place icy:
Vous m'obligerez bien d'vn mot de conference.
Ie prens place en faisant vne humble reuerence.
Lors ayant fait toucher au Fauxbourg saint Germain,
Il se met à sousrire & me presse la main.
Ie vous voudrois, dit-il, lire vne poesie,
Que ie fis l'autre iour poussé de fantaisie.
Ie l'ay desia monstrée à plusieurs beaux Esprits,
Et nul, sans me flater, n'en parle auec mespris.
Monsieur, que vous voyez, docte en cette matiere
(Il me monstre vn Pedant qui tient l'autre portiere,
Et qui tout ignorant croit passer en cét Art
La gloire de Malherbe, & celle de Ronsard)
La trouue de son goust, & pour me satisfaire,
Il reste seulement qu'elle vous puisse plaire;
Faites-moy, s'il vous plaist, le bien de l'escouter,
Lors il crache, & commence aprés à reciter.

STANCES DV MARQVIS.

Estes-vous vn Soleil, bel Astre de ma vie ?
Vos yeux comme les siens embrasent l'horison :
Mais par vostre inconstance on a iuste raison
De vous dire vne Lune, adorable Syluie ;
Ainsi ie doute encor, bel objet nompareil,
Si ie vous dois nommer la Lune, ou le Soleil.

❧

Vos lévres de corail, & vos iouës pourprines
Vous font estre vne rose, aimable & douce fleur ;
Mais quoy : vostre rigueur, cause de mon malheur,
Vous compare au rosier qui porte des espines ;
Ainsi ie doute encor, source de mon brasier,
Si ie vous dois nommer la Rose, ou le Rosier.

❧

Enfin, vous estes feu, vous estes enfin onde,
Rocher où l'on se perd, tres-agreable Port,
Et pour conclusion, Arbitre de mon Sort,
Mes vers vous nommeront par tous les coins du monde,
Le Rocher & le Port, l'Onde auec le Brasier,
La Lune & le Soleil, la Rose & le Rosier.

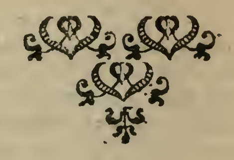
❧

Hé bien; ce me dit-il, Monsieur, que vous en semble?
Ay-ie pas bien conclu recueillant tout ensemble ?
Peut-on pas dire enfin, sans me trop estimer,
Que pour vn Cauallier ce n'est pas mal rymer ?
Ie ne dis mot ; mais toy qui fais cette lecture,
Iuge vn peu de ces vers, & de cette auanture.

CHANSON.

CHarme secret des maux les plus puissans
Aimable solitude,
Console vn peu la douleur que ie sens ;
Zephyrs, Ruisseaux, volez plus lente-ment
Coulez plus doucement ;
Et ne pouuant finir ma triste inquietude,
Taschez au moins d'adoucir mon tourment.

Doux Rossignol, diuins Roys des Forests,
Qui chantez sans estude,
Meslez vos voix à mes foibles regrets ;
Zephyrs, Ruisseaux, volez plus lentement,
Coulez plus doucement,
Et ne pouuant finir ma triste inquietude,
Taschez au moins d'adoucir mon tourment.

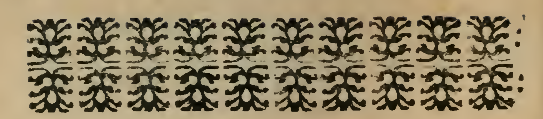


CHANSON.


Ommer vn Ange
Voſtre Phylis,
C'eſt choſe eſtrange,
Ie vous le dis;
Reſeruez vos loüanges
Pour d'autres appas,
Ie me connois en Anges,
Phylis ne l'eſt pas.

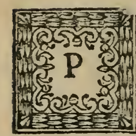
Pour bonne mine
Ie le voy bien,
Mais pour diuine
Il n'en eſt rien:
Reſeruez vos loüanges
Pour vne autre fois,
Ie me connois en Anges,
I'en ay ſeruy trois.





A MADAME LA PRINCESSE DE CONDE' LA DOVAIRIERE.

VERS IRREGVLIERS.



Our vn moment quittez le serieux,
Pour vn moment jettez vn peu les yeux,
Ces beaux Soleils aux Mortels adorables,
Sur ces Vers que l'on vous escrit,
Et qu'on pretend que vostre Altesse voye:
Seulement comme vn jeu d'esprit,
Si pourtant loin de vous l'esprit peut estre en joye.

A Coulommiers, où les ombrages noirs
Des plaisans promenoirs
Sont tousiours rafraischis par l'aisle de Zephyre,
On songe à vous incessamment;
Et soit que le Soleil ou naisse ou se retire,
Chacun en ce lieu vous desire.
Aussi vostre absence, à vray dire,
Trouble tout le contentement
De l'incomparable Anne & de l'illustre Armand.

Dans tous leurs entretiens vostre Altesse a sa place.
Ils loüent tour à tour vostre air & vostre grace.

Ils discourent souuent de la noble fierté
De ce front plein de majesté,
Et de cét exces de beauté
Si fatale autresfois aux plus puissans Monarques :
Et mesme de vostre bonté
Dont ils ont d'assez bonnes marques.

Le chapitre de vostre esprit
Espuise toutes leurs loüanges.
Sur ce chapitre chacun dit
Que vous estes égale aux Anges.
L'on admire sa netteté,
Sa force, sa viuacité,
Et certaine naïueté,
Qui le rend tousiours agreable,
Et qui semble facile & n'est point imitable.

Selon leur iuste sentiment
Vos mœurs, qui nous seruent d'exemple,
Meriteroient vn Temple;
Et l'on peut dire hautement,
Que comme vostre race en vertus ancienne
Vid appeller ses Barons autrefois
Premiers Chrestiens de l'Empire François,
Vous en estes encor la premiere Chrestienne;
Et que vous meritez mieux que ces grands Heros
Le titre d'Alplanos.

Ainsi parmy ces Bois, que les plus longs hyuers
Ont laissez tousiours vers :
Ainsi prés du Morin, dont l'onde
Murmurante & vagabonde
Semble auéque regret abandonner ces lieux,
Dignes d'estre habitez des Dieux;

Ainsi dans ce Palais de structure superbe,
On s'écrie auéque Malherbe,
Qu'il est vray que ces lieux ont d'aimables apas;
Mais que l'on n'y void rien ne vous y voyant pas.

Ie sens que vostre modestie
S'allarme en vous oyant loüer.
Cependant il faut auoüer
Que ie n'ay raconté que la moindre partie
De ce qu'on dit icy de vos vertus,
Qui tiennent sous vos pieds les vices abatus,
Et puis est-ce à des Impromptus
A parler d'vn sujet, digne qu'Apollon mesme,
S'il le vouloit traitter,
Montast sur le Parnasse afin d'y mediter
Auec vn soin extréme?

Changeons donc vn peu de discours,
Et pour vous diuertir égayons nostre Veine,
Icy nous voyons tous les iours
Vn eternel concours
De la Noblesse prochaine
De la Montagne & de la Plaine,
En gregue d'écarlate & iuppe de velours.

Vous verrez bien que ces atours
Ne sont pas de Noblesse à complet équipage,
Qui double le Laquais, qui donne iusqu'au Page,
Et qui mene carosse au cours.
Ie parle de la Campagnarde,
A Gentil-homme fier, à Dame goguenarde,
Qui, comme Cheualiers errans,
Sur vn cheual courans,
La Belle en croupe & le Galant en selle,
Chantent quelque Chanson qui fut jadis nouuelle.

Ces Nobles esprónnant pour estre des premiers
A se monstrer à Coulommiers,
Y debitent sans fin les noises, les querelles.
Des Braues & des Belles;
Et finissent leurs entretiens
Par des procés, des cheuaux, & des chiens,
Dont on se passeroit bien,
Et surquoy fort souuent on ne leur respond rien.

❧

Icy tous les Baillifs, Procureurs & Preuosts,
Suiuis de leurs petits Supposts
Chargez de pains & de bouteilles,
Quelques-vns s'écoutant,
Les autres tremblotant,
Les autres barbotant,
Font des harangues nompareilles,
Toutes hors de propos:
Si bien qu'il vaudroit mieux escouter des corneilles
Que ces persecuteurs d'oreilles,
Qui sont, sans en excepter vn,
Les plus grand ennemis du pauure sens commun.

❧

Madame, si vous en doutez,
Escoutez
Vn échantillon de leur stile:
Ils ont prononcé hautement
Que vostre Fils & vostre Fille
Estoient plus triomphans
Dans Coulommiers la noble Ville,
Que pendant la Guerre ciuile
Monsieur d'Elbeuf & ses Enfans.
Sont-ce pas de plaisantes gens?
Et la comparaison est elle pas gentille?

Quand ces gens se sont retirez,
Car sur la fin du iour le voisin se retire,
On va chercher le frais de l'ombre & du Zephyre
Dans les lieux les plus égarez.
L'on gouste le repos des routes reculées;
L'on roulle au petit pas sous de sombres allées;
L'on s'enfonce aux plus creux des bois;
L'on resve sur les bords de l'onde;
L'on y lit des Romans; l'on exerce sa voix;
La liberté bannit toutes les loix,
Et le caprice seul y regle tout le monde.

Si le iour fait place à la nuit,
On voit danser sous les fueillées,
A la simple clarté de la Lune qui luit,
Mille Nymphes deshabillées,
Qu'au trauers des buissons le Faune amoureux suit.

Et lors que l'Aurore esueillée
De perles d'Orient a la Terre esmaillée,
L'on y voit sur les costaux
Bondir de toutes parts les innocens troupeaux,
Suiuant les petites Bergeres,
Qui chantent en mille façons,
Pendant que les Bergers sautant sur les fougeres,
D'vne fluste rustique imitent leurs chansons.

Parleray-ie point des Napées,
Qui sans cesse sont occupées
A parer les Amours de guirlandes de fleurs?
Ny des Nayades vagabondes,
Qui fuyant le Soleil & ses fieres ardeurs,
Se baignent sous les ondes

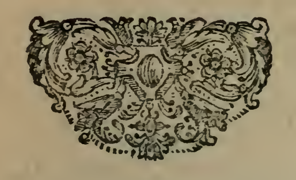
A l'ombre des roseaux
Et des saules espais qui couronnent les eaux.

❧

Ainsi, Madame, ny Paris,
Ny Cloris,
Quoy que Paris & Cloris soient aymables,
Ne nous retireroient iamais
De ces lieux agreables,
Dont vostre absence a pû troubler la paix.

❧

Mais le desir de vous reuoir
Fait que pour ces beaux lieux nous auons moins d'estime.
Que ce desir a de pouuoir!
Qu'il est grand! qu'il est legitime!
Qu'il promet de plaisirs, & qu'il en fait gouster.
Aussi sans vous flater,
On peut bien dire à vostre Altesse,
Que rien auec raison ne sçauroit contester
Contre ce desir qui nous presse;
Puis qu'en vous reuoyant on void en vn Tableau
Tout ce que l'Vniuers a de bon & de beau.



GLOSE

A Mr ESPRIT SVR LE SONNET DE Mr BENSERADE.

MOnsieur Esprit, de l'Oratoire,
Vous agissez en homme saint,
De couronner auecque gloire
Iob de mille tourmens atteint.

L'ombre de Voiture en fait bruit,
Et s'estant enfin resoluë
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra sa douleur connuë.

C'est vne assez fascheuse veuë,
La nuit qu'vne Ombre qui se plaint.
Vostre esprit craint cette venuë,
Et raisonnablement il craint.

Pour l'appaiser, d'vn ton fort doux
Dites, i'ay fait vne beveuë,
Et ie vous coniure à genoux
Que vous n'en soyez point émeuë.

Mettez, mettez vostre bonnet,
Respondra l'Ombre, & sans berluë
Examinez ce beau Sonnet,
Vous verrez sa misere nuë.

Diriez-vous, voyant Iob malade,
Et Benserade en son beau teint,
Ces Vers sont faits pour Benserad
Il s'est luy-mesme icy dépeint.

Quoy, vous tremblez, Monsieur Esprit!
Auez-vous peur que ie vous tue?
De Voiture, qui vous cherit,
Accoustumez-vous à la veuë.

Qu'ay-je dit qui vous peut surprendre,
Et faire paslir vostre teint?
Et que deuiez-vous moins attendre
D'vn homme qui souffre & se plaint.

Vn Autheur qui dans son escrit,
Comme moy reçoit vne offense,
Souffre plus que Iob ne souffrit,
Bien qu'il eust d'extrémes souffrances.

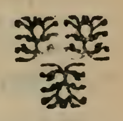
Auec mes Vers vne autrefois
Ne mettez plus dans vos Balances
Tes Vers, où sur des Palefrois
On voit aller des patiences.

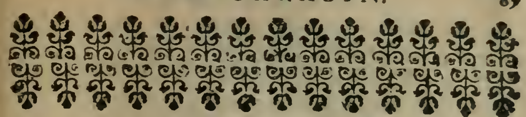
L'Herty, le Roy des gens qu'on lit,
En ſon temps auroit dit cela.
Ne pouſſez pas voſtre folie
Plus loin que la ſienne n'alla.

Alors l'Ombre vous quittera
Pour aller voir tous vos ſemblables,
Et puis chaque Iob vous dira
S'il ſouffrira des maux incroyables.

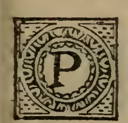
Mais à propos, hyer au Parnaſſe
Des Sonnets Phœbus ſe meſla,
Et l'on dit que de bonne grace
Il s'en plaignit, il en parla.

I'ayme les Vers des Vranins,
Dit-il, mais ie me donne aux Diables,
Si pour les Vers des Iobelins
I'en connois de plus miſerables.





VAVDEVILLE.



Ar charité la deuote Caliſte,
De ſon mary a fait vn Ian,
Oüy dà, oüy dà
Vn Ianſeniſte.

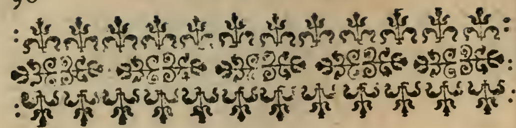
A VNE DAME,

Sur ſa Paſleur.



Oſe d'Eſté qui la pourroit trouuer
Sur voſtre teint ce ſeroit bonne affaire;
Mais le pis eſt que ſommes en Hyuer,
Et c'eſt vn temps aux Roſes fort contraire;
Si le Vermeil pourtant eſt neceſſaire
Pour embellir voſtre teint blanchiſſant,
Dites touſiours, I'AYME, c'eſt choſe claire
Que le direz touſiours en rougiſſant.

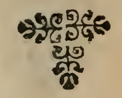


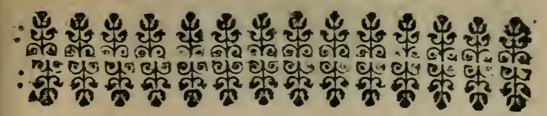


CHANSON.

PHylis, quelle apparence?
M'ayant promis de m'aimer conſtamment,
En vn moment
Voſtre cœur ſe dédit comme vn Normand.
Pourtant ne penſez pas
Que mon treſpas
Suiue voſtre inconſtance;
Car franchement
Si ie n'ay que ce mal ie viuray longuement.

On me verra ſans peine
Rire aux Galans qui vous voudront trouuer,
Et captiuer
D'vn œil coquet tout le quartier d'Hyuer.
Ainſi ne penſez pas
Que mon treſpas
Suiue voſtre inconſtance;
Car entre nous
Aymer ſi conſtamment eſt le meſtier des Foux.





CHANSON.

PHylis, vous n'estes pas trop sage
Pour marque de ma passion,
De demander mon cœur pour gage;
O la mauuaise caution!

Il me semble que ie me raille,
Quand ie parle d'estre constant:
Mon Amour est vn feu de paille
Qui luit & meurt en vn instant.

On m'enchaisne sans resistance,
Mais ie romps mes fers aisément,
Et ie trouue que la constance
Est vne vertu de Romant.



CHANSON.



'Ayme Cleon, Syluanire & Cloris,
Toutes les trois s'efforcẽt de me plaire.
Ie ne voy point de Galand dans Paris
Qui sur les bras ait vne telle affaire:
Car ie ne puis en ma bonne fortune
En seruir trois
Tout à la fois,
Et ie n'en veux perdre pas vne.

A MADAME DE LONGVEVILLE.

A *Viourd'huy le Parlement*
Vous absout d'estre rebelle.
Receuez le compliment
Que ie vous en fais, la Belle.
Vous n'estes plus criminelle
Si ce n'est de leze-Amours:
Mais ma foy Vous estes telle
Que vous le serez tousiours.



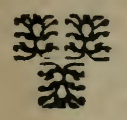
SONNET.

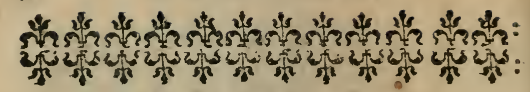
Mon ame est preste à s'enuoler,
La Mort moins que vous inhumaine,
Dénoüant pour iamais ma chaisne,
A la fin me va consoler.

En cét estat dois-ie parler,
Et sans meriter vostre hayne,
Puis-ie vous declarer la peine
Que le respect m'a fait celer?

Non, vous m'en faites la deffence,
Et n'ordonne que le silence
A l'excés de ma passion.

Quelle cruauté, Rosanire;
Mourir sans dire son martyre,
C'est mourir sans confession.





CHANSON.



Epuis que iay veu vos beaux yeux,
Phylis, ie vous cherche en tous lieux;
Absent de vous ma douleur est extréme,
Pour moy ie croy que ie vous ayme.

Vous me causez mille desirs;
Vous me coustez mille souspirs;
Ie pense à vous beaucoup plus qu'à moy-mesme;
Pour moy ie croy que ie vous ayme.

CHANSON.

VOus me menacez vainement
Que ie souffriray le martyre,
Si ie suis vostre Amant;
Puisque vos yeux veulent que ie soûpire;
Ils sont trop beaux, Phylis, pour les dédire.

Quand i'endureray le trespas,
Sous les loix d'vn si doux empire,
Ie ne m'en plaindray pas:
Puisque vos yeux veulent que ie souspire,
Ils sont trop beaux, Phylis, pour les dédire.

MADRIGAL.



'Ay mal dormy la nuit passée ;
Ie me sens l'ame embarassée
Du souuenir d'vne beauté ;
Ie me trouue le teint tout blessé ,
Vous verrez à la fin que i'ayme.
Mais i'y suis assez resolu ,
Puisque deux beaux yeux l'ont voulu :
Ils ont entrepris ma deffaite ,
Hé bien ! leur volonté soit faite.

EPIGRAMME.

I*E vous donne auec grand plaisir*
De trois presens vn à choisir.
La Belle , c'est à vous de prendre
Celuy des trois qui plus vous duit ;
Les voicy sans vous faire attendre ,
Bon iour , bon soir , & bonne nuit.



LE MOVTON FABVLEVX.

POVR MONSIEVR MOVTON, excellent Ioüeur de Luth.

a Il y a vn jeu vulgaire de *Mutus Brutus*, &c.

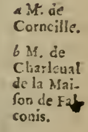
CE Mouton fut au troupeau d'Admetus,
Lors que Phœbus menoit sa bergerie ;
Ainsi point n'est, ny Mutus [a] *, ny* Brutus,
Ainçois il parle & entend raillerie,
Et sur le Luth c'est bien la diablerie ;
Il fait beaux chants tellement raisonner
Que le Galand de la femme d'Vrie
Ne sceut iamais si doucement sonner.

Sous le nom de tous ces animaux il parle de certaines personnes qui estoiét de la mesme societé.

Tout animal se monstre adorateur
De ce Mouton si remply de merite ;
Le Loup luy dit qu'il est son seruiteur,
Et prés de luy fait de la chatemite :
Mesme ie croy qu'il a l'ame contrite
D'auoir esté aux Moutons si meschant,
Et qu'il fait vœu de deuenir Hermite,
Et puis aller les autres Loups preschant.

Le Perroquet de l'oüir estonné,
Pour le loüer luy demande en cadence,
Petit Mouton auez-vous desjeuné ;
Oüy, oüy, & quoy ? du rost du Roy de France ;
Richart, Margot & Martin vont en danse,
Qui sont le Geay, la Pie, & l'Estourneau ;
Ils sont muets, & c'est comme ie pense,
Qu'ils n'ont appris qu'à dire Maquereau.

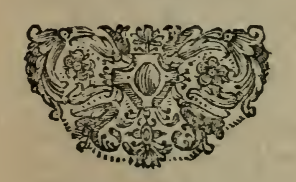
Mais cét oyseau qui fait bruire en nos iours,
Cid & Romains, la diuine [a] *Corneille,*
Et le gentil [b] *Faucon qui par amours*
De temps en temps sa douce voix réueille,
Ont attrapé le Mouton par l'oreille,
Et luy mettant bouquet de Romarin,
L'ont couronné pour auoir fait merueille
De bien chanter en langage [c] *Purin.*

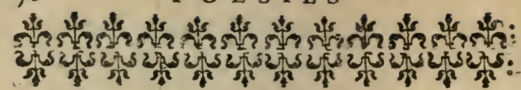


a M. de Corneille.

b M. de Charleual de la Maison de Falconis.

c Langage du bas peuple en vn certain quartier de Roüen. On fait tous les ans des vers burlesques en ce langage là.





ESTRENES.

IE sçay fort bien que ie doy vous escrire,
Mais en vn mot ie ne sçay que vous dire,
Ce qui me met l'esprit en grand' détresse,
Car vous narrer de Priam & de Grece;
C'est vn vieil conte, & à dormir debout,
Que bien sçauez de l'vn à l'autre bout;
Vous faire aussi ceux de ma mere l'Oye,
C'est pis encor que l'affaire de Troye.
Or attendant qu'aye esprit & loisir,
De vous trouuer contes faits a plaisir,
Dont vous puissiez tenir vostre Brelan,
Prenez en gré le Bon iour, & Bon-An,
Que ie vous donne en l'an six cens quarante,
Mis auec trois afin que ie ne mente;
Et pleust à Dieu voir chacun contenté
De ces deux mots si remplis de bonté;
Mais par malheur Estrenes sont venuës
Mettre la main sur mes pieces a cornuës,
Et les Valets de Monsieur tel & tel
Ont pris sur moy comme on prend sur l'Autel,
Tambour François, & tambour des Cantons,
M'ont estourdy long-temps pour deux testons.
De Violons aussi petite bande,
M'a cherement vendu sa Sarabande.
Et mesmement dessus mon Escalier,
S'est mis au guet vn petit Escolier,
Tenant en main Epigramme Latin,
Où me traittoit en Prince Palatin.

a Les Piastres qui couroient fort en ce temps-là.

Et me faisoit d'vne Isle Gouuerneur;
Ie luy ay dit qu'il me fait trop d'honneur,
Mais mon argent bien mieux l'a contenté,
Ce m'est à voir, que ma ciuilité:
Mon pauure argent qui loin de moy s'enuole,
Et dont iamais ie n'entendray parole.
Dames d'honneur, quoy que ma main lassée
Auec chagrin la somme ait déboursée,
Il faut pourtant mettre trauail & peine
A vous donner à toutes vostre Estrene;
Mais que ce soit sans bourse delier,
Car c'est dequoy ie vous veux supplier.
Ie donne donc pour aller tout de rang,
A nostre Aurore vn beau petit Geay blanc:
Ie donne encor, gentille Gabatine,
Pour réjoüir la Marquise en Gesine.
Le Mareschal ira se regaler
Aux deux Chasteaux que ie luy donne en l'air;
Ton-ton prendra de vent trois ou quatre aulnes,
***** chiens verds à pates iaunes;*
Et Socratine vn couple de Cassades,
Et pour chacune encor quatre gambades;
Qui seruiront frisque de petite Oye,
A ce present fait en belle monnoye;
Mais poisans moins que nobles & ducats;
Et dont vos cœurs toutesfois feront cas.
Or puisqu'auez eu de moy vos Estrenes,
C'est bien raison que me donniez les miennes;
Les attendant ie finis ce discours;
Que si quelqu'vn trouue mes Vers trop courts,
Ie luy diray la sentence iolie,
Qu'il n'est iamais de trop courte folie.
A tant, adieu Belles iusqu'au reuoir;
Que pleust à Dieu que ce fust dés ce soir.

LE MELANCOLIQVE.



Elle Phylis, belle Caliste,
L'on m'a dit que ie suis fort triste
Depuis vostre fascheux depart,
. t cela de fort bonne part:
C'est ce qui m'oblige à le croire;
Car si les Autheurs de l'Histoire
Estoient autres que gens de bien,
Par ma foy ie n'en croirois rien.
D'abord ie ne faisois que rire,
Quand quelqu'vn venoit me le dire;
Mais tant de gens m'en ont iuré
Que ie le tiens tout asseuré.
Voyez quelle metamorphose,
Moy qui tousiours, sur toute chose.
Honorois Momus, & Comus,
Ie suis taciturne & Camus.
Moy qui fuyois melancolie
Comme vn sage fait la folie,
Comme les Hiboux font le iour,
Et comme vous faites l'amour:
I'ay le chagrin d'vn vieil Hermite,
Et le noble Amadis me quitte
Son nom par l'Vniuers fameux,
Non de Beau, *mais de* Tenebreux.
Philis, me voila donc du nombre
Des gens que l'humeur froide & sombre
Fait prendre pour des Loups-garoux,
Et le tout pour l'amour de vous.
Ma gentille Tourelourette.
N'achevez-pas la Chansonnette,

Qui dit, autant en ferez-vou,
Ma gentille tourelourou :
Ie prie au Ciel qu'il vous enuoye
D'esbatemens vne mont-ioye.
Mais pour vous faire conceuoir
Combien ie suis lugubre & noir ;
I'ay fait ces iours passez la liste
De ce que Paris a de triste,
Et i'ay pris cette liberté
D'en extraire à vostre beauté
Vne petite Kyrielle,
Afin que sur vn tel modelle,
Vous voyez que loin de vous deux
Ie suis le Roy des songe-creux.
Premierement icy tout proche
I'ay trouué deux fondeurs de Cloche,
Que le metal auoit trahis ;
Pasles, esperdus, esbahis ;
Immobiles comme vne Roche,
Et penaux en fondeur de Cloche :
Mais auprés de moy tous les deux
Sembloient gens plaisans & ioyeux,
Encor toutesfois qu'à vray dire
Ils n'eussent pas le mot pour rire.
I'ay veu des Diables en procés,
Ayant des leurs, mauuais succés.
I'ay veu des Coquettes mondaines
Malades des fievres quartaines.
I'ay veu des Amants delaissez,
De ces gens-là l'on void assez ;
Car pour des Dames abusees
Par Birenes & par Thesées,
Ie ferois bien de grands sermens,
Qu'on n'en void que dans les Romans.

I'ay veu la hideuse peinture
Du Preux à la triste figure,
Du bon Cheualier Dom Quichot,
Qui fit des Armes son Cachot.
O le Fantosme espouuentable,
Ie croy qu'il ferait peur au Diable ;
L'ayant veu seulement moulé,
I'en ay le sang encor gelé.
I'ay veu des Messieurs sans ceruelle,
Que le Peuple esprits forts appelle,
Gens presque aussi tristes que fous.
I'ay veu mesme des Loups-garous,
Et de ces affreuses chimeres,
Que les Nourrices & les Meres
Appellent des Moines-Bourrus
(Dont toutesfois on ne void plus)
Et ne sçaurois bonnement dire,
S'ils font pleurer, ou s'ils font rire.
Souffrez qu'auec ces visions
Et ces tristes illusions,
Quelques maigres bouffons i'assemble ;
Car on ne void rien, ce me semble,
A prendre les choses au fons,
Plus triste que maigres bouffons.
Pour la fin, dans vne Escurie,
Où m'a conduit ma resverie,
I'ay veu deux vieux bonnets de nuit
Sans leur coëffe, & cela s'ensuit ;
Car quand les bonnets en ont vne,
Ils sont mieux auec la fortune,
Qui les a de coëffe estoffez,
Que les gens qui naissent coëffez.
Or l'vn de ces deux tout Superbe
De faire mentir le Prouerbe,

Molement couché sur les draps,
Se portant fort bien rouge & gras,
En riant a semblé me dire,
Vous estes bien triste, beau Sire.
Voila doncques ce que i'ay veu
Qui vaille que vous l'ayez leu:
Belle Philis, Belle Caliste,
Encor que tout cela soit triste,
Rien de cela n'est par ma foy,
Si triste & si dolent que moy,
Aussi par tout, la voix publique
M'appelle le Melancolique.
I'ay l'esprit & les sens perclus;
Pour moy le [a] Soleil ne sort plus
Tous les iours du milieu de l'onde;
En vn mot ie suis mort au monde.
Aymable Philis, c'est assez,
Priez Dieu pour les trespassez.

[a] Allusion aux vers de Bertrand. *Ce n'est pas pour moy que tu sors, Grand Soleil du milieu de l'Onde, Car tu ne luis point pour les Morts, Et ie suis du tout mort au monde.*



LE VOYAGE.

FRAGMENT.

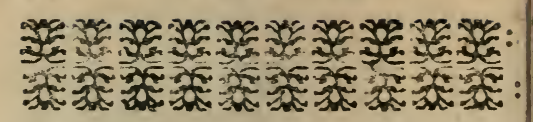


Yant depuis long-temps auec beaucoup d'excuses,
Pris congé d'Apollon, dit seruiteur aux Muses,
Ie publiois par tout que comme estant garçon
I'estimois à faueur d'estre leur nourrisson :
Maintenant que l'Hymen me tenoit dans la nasse
Il n'estoit plus saison de songer au Parnasse,
Et que ie ne sçauois rien de plus decrié
Parmy les gens d'esprit qu'vn Rimeur marié.
Mais enfin malgré moy, mon cher Tirsis, ie pense
Qu'auecque les Neuf-sœurs ie vay rentrer en danse;
Oisif ie me rencontre au giste de Maré,
Lieu peu considerable, & peu consideré;
Sans aucun promenoir, sans aucun voisinage,
Plein de fange en Esté, plein de Peuple sauuage,
Où mesme le Curé ne peut pas s'exprimer,
Il faut bien s'amuser à bâiller ou rimer.
De bâiller à mon gré, c'est vne triste chose;
Il faut donc se resoudre à rimer de la Prose;
Mais pour vn tel dessein quel suiet prendrons nous;
Dire les cruautez d'Amarante aux yeux doux,

Le martyre ou la mort du Pastoureau Tityre ;
Certes ces vieux rebus n'ont plus le mot pour rire.
De m'efforcer aussi de chanter des combats ,
Comme le bon Gaston mit Graueline à bas ,
Ou comme son Cousin vainquit en Allemagne ,
Ce n'est pas là le fait d'vn Rimeur de Campagne ;
Vn seul de ces exploits veut vn Poëte entier ,
De ceux qui font des Vers marchandise & mestier.

* * * * * * * * *





L'EMBARQVEMENT DE POISSY.

Dans vne Hostellerie où ie suis arresté,
Presse de la chaleur & de l'oisiueté,
Pour tascher de tromper l'absence qui m'outrage,
Ie veux en mauuais vers raconter mon voyage,
Et faire vn impromptu sans trauail & sans art,
De tout ce que i'ay fait depuis nostre depart.
En sortant de Paris melancolique & triste,
De perdre pour long temps les beaux yeux de Caliste,
I'arriuay sans parler aux riues de Poissy;
Car les Dieux & le sort en ordonnoient ainsi.
Lors trouuãt vn bateau nous nous mismes sans peine
Mes Compagnons & moy sur les flots de la Seine.
Le bateau qui sans doute estoit du temps passé,
Me parut fort petit & fort rapetassé.
Sur des branches de saule encore toutes vertes,
L'on estendit sur nous deux antiques couuertes,
Les rayons du Soleil, & les rayons de l'œil;
Y passoient comme ils font au trauers d'vn reseüil:
Là garny d'vn iambon propre à faire ripaille,
Nous sommes tous couchez comme des rats en paille;
Mes compagnons ioyeux, & moy plus estonné
Qu'vn homme qu'on auroit nouuellement berné;
Cependant le Pilote obseruant les Estoiles,
Nous force de partir, hausse toutes les voiles,

Commande de ramer, & sous les auirons
Le fleuue en ondoyant blanchit aux enuirons;
Le Comite cruel exerçant sa colere,
Fait souspirer la Chiourme & voguer la Galere,
Le riuage aussi-tost s'éloigne de nos yeux,
Et nous ne voyons plus que les eaux & les Cieux:
Ou pour dire plus vray, sur les flots de la Seine
Deux pauures Bateliers nous menent auec peine,
Et voguant lentement, nostre petit bateau
Aydé des auirons suit le coulant de l'eau;
Le plus vieil Batelier qui de l'autre est le maistre,
Magloire Ioliuet, pauure homme & pauure Prestre.
D'habit & de bonnet, rouge & bleu déguisé
Ressemble proprement vn Triton baptisé;
I'entens de ces Tritons de nouuelle maniere,
Que Balzac [a] a trouuez au bord de sa riuiere,
Et qui semblent bien moins, à sainement iuger,
Des Demy-Dieux Marins que des Captifs d'Alger.
Au reste Ioliuet est crû dans sa famille,
Bon Pilote d'eau douce, & bon Pescheur d'anguille;
Homme recreatif, se meslant de chanter,
Et disant de bons mots à qui veut l'escouter.
Auec ce conducteur sans craindre la tourmente,
Nous passons sous les ponts de Meulan & de Mante,
Et nous voyons enfin aprés cent tournoymens,
Le païs à pommiers des fideles Normans.
Ie ne descriray point la beauté des Villages,
Ny les costaux tous verds, ny les roches sauuages,
Ny les prez, ny les bois, ny tant d'aymables lieux
Que les riues par tout presentent à nos yeux.
Le Soleil acheuant sa premiere iournée,
A l'vn de ces beaux lieux nostre barque est menée,
Où ne pouuant dormir non-plus qu'vn vieux lutin,
Ie songeois à Caliste attendant le matin.

[a] Voyez le commencement du Prince de M. de Balzac.



ORPHEE.

EGLOGVE.



E Berger Palemon, & le Berger Tityre
Prenoient l'ombre & le frais du bois & du zephyre,
Pendant que leurs troupeaux fuyans l'ardeur du iour
Paissoient tranquillement les herbes d'alentour.
Ces bois, disoit Tityre, & leur espais ombrage,
Et le doux tremblement de l'herbe & du feüillage,
Et le chant des oyseaux t'inuitent à chanter
Pendant que le Soleil nous force à l'éuiter.
Maintenant, Palemon, si tu voulois redire
Dessus tes chalumeaux, en faueur de Tityre,
Ce qu'au iour de Pales tu chantois sous l'ormeau,
Quand tu fus couronné des vieillards du hameau,
L'Amour infortuné, & la longue disgrace,
Et la cruelle mort du Chantre de la Thrace,
Tu receurois de moy deux beaux vases en don,
Ouurage merueilleux du grand Alcimedon.
En l'vn il mit le Ciel, le Soleil & la Lune,
Et plus bas l'Ocean & les flots de Neptune;
En l'autre il mit au pied l'Hyuer plein de glaçons;
Aux costez il graua les Fleurs & les Moissons,
Et fit que par dedans d'vn artifice estrange,
Le vin semble couler des fruits de la vendange.
Palemon luy respond, Ie suis prest à chanter,
Non pour le beau present que tu viens de vanter;

Du mesme Alcimedon i'ay deux vases antiques,
Embellis de festins & de danses rustiques;
Mais ie veux t'obeïr, & d'vn plus noble effort,
Te redire d'Orphee, & l'amour & la mort.
Ce suiet passe vn peu nos Muses ordinaires,
Et s'éleue au dessus de nos humbles bruieres;
Mais tu sçais qu'autrefois Coridon en ces lieux
A chanté la grandeur des Heros & des Dieux.
Lors il fit ce recit attendant la soirée,
Que d'vn Soleil moins chaud la terre est èclairée.

Le cœur remply de gloire & de contentement,
Eurydice viuoit auecque son Amant;
Quand amassant des fleurs dans les vertes prairies
Au retour du Printemps nouuellement fleuries,
Vn horrible serpent rencontré sous ses pas
Mit fin à ses plaisirs par vn cruel trespas.
De ce triste accident les Dryades troublées,
Pour pleurer leur Compagne en ces lieux assemblées,
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs,
Les sommets de Rhodope en ietterent des pleurs,
Et les bois de l'Attique, & les monts de Pangée,
Et les Getes & l'Hebre en son Onde affligée,
Et les Rochers de Thrace eurent le sentiment
De pleurer Eurydice & plaindre son Amant.
Luy sur son triste Luth, d'vne douce harmonie,
Seul taschant d'appaiser sa douleur infinie,
Soit que l'on vist mourir ou renaistre le iour,
Aux riuages deserts il chantoit son amour,
Et par tout où sa voix pouuoit estre entenduë,
Plaignoit incessamment Eurydice perduë.
Mesme ayant penetré dans l'eternelle nuit,
Par où iusqu'aux Enfers le Tenare conduit,

Vaste commencement de cét Empire horrible,
Il aborda les Morts, & leur Prince terrible,
Et ces barbares cœurs que iamais l'amitié,
Ny les pleurs des humains n'émeurent à pitié.
De sa charmante voix, & de son Luth forcees,
Du plus creux de l'Erebe à l'instant ramassées,
Alloient dans le silence & dans l'obscurité
Les images des morts priuez de la clarté.
(Comme on void des oyseaux les troupes infinies,
Quand l'orage en Hyuer des monts les a bannies,
Ou que Vesper aux Cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les Forests & s'y cacher sans bruit.)
Les hommes, les enfans, & les hautaines ames
Des Heros, les vieillards, les filles & les femmes;
Et les ieunes garçons dés leur printemps mourans,
Portez sur les buschers aux yeux de leurs parens;
Que du Cocyte noir les ondes croupissantes,
Et les sales roseaux, & les bourbes puantes,
Et le Stix qui neuf fois coule tout à l'entour,
Enferment dans ces lieux sans espoir de retour.
On dit que ces manoirs, & ces gouffres horribles
Aux traits de la pitié se monstrerent sensibles.
Les filles de la nuit auec estonnement,
Firent de leurs serpens cesser le sifflement.
Le chien qui de ses cris bat ces riues desertes,
Retint prest d'aboyer ses trois gueules ouuertes;
Le vent impetueux tout d'vn coup s'arresta,
Et d'vn peu de repos Ixion se flatta.
Et desia retournant de ces demeures sombres,
Dont les monstres affreux qui tourmẽtent les ombres,
Et les torrens de flame empeschent le retour,
Ayant tout surmonté par vn excés d'amour,
Il ramenoit au monde Eurydice perduë,
Qu'à ses douces chansons l'Enfer auoit renduë,

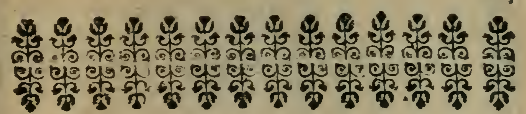
Forcé par vn decret du Tyran de ces lieux ,
A ne la point reuoir qu'il ne reuist les Cieux.
Quand tout soudainement vne ardeur insensée ,
De ce peu sage Amant occupa la pensée ,
Bien digne du pardon qu'on deuoit luy donner ,
Si l'Enfer implacable auoit sceu pardonner.
Il s'arreste , & desia proche de la victoire ,
Helas vaincu d'Amour & priué de memoire !
Sur le point de reuoir la lumiere des Cieux ,
Vers sa chere Eurydice il destourne les yeux ,
Lors son trauail fut vain , lors sa peine soufferte
Ne fit que redoubler cette seconde perte.
Pluton sembla rauy de rompre son accord ,
Et rendant Eurydice au pouuoir de la mort ,
Sur les flots de l'Auerne aux manes redoutable ,
Trois fois l'on entendit vn murmure agreable ,
Helas ! dit Eurydice au fort de sa douleur ,
Tu te perds , tu me perds par vn nouueau malheur;
D'où vient cette fureur si grande & si cruelle ?
Desia le fier destin aux Enfers me rappelle ,
Et le pesant sommeil qui me ferme les yeux ,
M'esloigne pour iamais de la clarté des Cieux.
Pren ce dernier adieu , l'Obscurité plus forte ,
D'vn tourbillon espais m'enuelope , & m'emporte ;
Et ie te tends en vain pour gages de ma foy ,
Ces inutiles mains qui ne sont plus à toy.
Elle dit , & soudain comme on void la fumée
Disparoistre à nos yeux dans les airs consumée ,
Legere elle s'enfuit des yeux de son Amant ,
Et quoy qu'il embrassast les ombres vainement ,
Qu'il courust furieux au milieu des tenebres ,
Qu'il y fist retentir mille plaintes funebres ,
Il ne la pût reuoir , & l'iniuste Charon
Par trois fois le chassa des bords de l'Acheron.

Cependant Eurydice au pouuoir de la Parque ;
Desia froide passoit dans la mortelle barque,
Qu'eust il fait, en quel lieu se fust-il retiré,
Ayant perdu deux fois cét obiet adoré ?
Quels pleurs eussent émeu les ombres du Tenare,
Et quel chant eust flechy leur Deïté barbare.
On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur,
A pleurer sans relasche vn si cruel malheur,
Dans le triste sejour de ces roches sauuages,
Qui du fleuue Strymon enferment les riuages,
Repassant mille fois sous ces antres glacez,
Le funeste succés de ses malheurs passez ;
Et touchant du recit de sa longue disgrace,
Les Arbres, les Rochers, & les Monts de la Thrace,
Tel que le Rossignol d'vne mourante voix,
S'attristant solitaire au silence des bois,
Plaint ses petits perdus, quand d'vne main cruelle
Le rude Villageois en la saison nouuelle,
Obseruant les buissons qui les tenoient cachez,
Les a deuant ses yeux de leur nid arrachez.
Ce malheureux oyseau que la douleur transporte,
Gemit incessamment sur vne branche morte,
Et soit que la nuit vienne, ou qu'elle cede au iour,
Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour.
Depuis iamais l'Amour, ny iamais l'Hymenée,
Ne flechirent son ame au deüil abandonnée ;
Mais fuyant les beautez dont il estoit preßé,
Et demeurant aux bords du Tanaïs glacé,
Prés des Monts Ripheens dont les riues desertes
De neige & de frimats en tout temps sont couuertes ;
Il plaignoit Eurydice, & ses malheurs soufferts,
Et les vaines faueurs du Tiran des Enfers ;
Quand des Ciconiens les femmes mesprisées,
Aux Festes de Bacchus de fureur embrasées,
Déchirerent

Déchirerent ſon corps tout percé de leurs dards,
Et couurirent les champs de ſes membres eſpars.
Alors meſme dans l'Hebre où ſa teſte iettée,
Tournoyoit ſur les flots rapidement portée,
Son ame s'enfuyant, d'vne mourante voix,
Rediſoit, Eurydice, *vne derniere fois*,
Miſerable Eurydice, *&* *les riues atteintes*
Reſpondoient, Eurydice, *à ſes dernieres plaintes.*
Ainſi dit Palemon à l'ombrage des bois,
Le Roſſignol ſe teut pour entendre ſa voix;
Le vent ne troubla plus le calme du feüillage,
La Geniſſe perdit le deſir de l'herbage,
Et le Loup ſe cachant dans le fort des buiſſons,
Oubliant les troupeaux eſcouta ſes chanſons.



DVLOT
VAINCV,
OV
LA DEFAITE
DES BOVTS-RIMEZ.

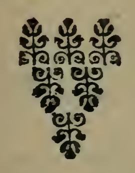


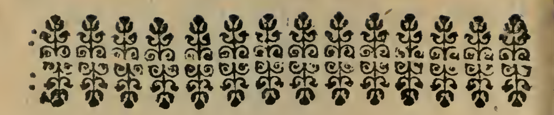
SVIET DV POËME.

LEs Bouts-Rimez n'ont esté connus que depuis quelques années. L'extrauagance d'vn Poëte ridicule nommé Dulot, donna lieu à cette inuention. Vn iour comme il se plaignoit en presence de plusieurs personnes qu'on luy auoit dérobé quelques papiers, & particulierement trois cens Sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reste, quelqu'vn s'estonnant qu'il en eût fait vn si grand nombre, il repliqua que c'estoient des *Sonnets en blanc*; c'est à dire des Bouts-Rimez de tous ces Sonnets qu'il auoit dessein de remplir. Cela sembla plaisant, & depuis on commença à faire par vne espece de ieu dans les Compagnies, ce que Dulot faisoit serieusement, chacun se piquant à l'enuy de remplir heureusement & facilement, les Rimes bizarres qu'on luy donnoit. On les choisissoit d'ordinaire de cette sorte pour augmenter la difficulté, quoy qu'au iugement des plus fins ces Rimes bizarres soient bien souuent celles qui embarrassent le moins, & qui fournissent le plus de choses nouuelles & surprenantes pour ce stile folastre & burlesque. Il y eut vn Recueil imprimé de cette sorte de Sonnets en l'année mil six cens quarante-neuf. Quelque-temps aprés on sembla s'en dégouster, & ils ne furent plus si communs

iuſques en l'année mil ſix cens cinquante-quatre, qu'vn homme bien moins illuſtre par ſes grandes charges, que par ſes plus grandes qualitez, les remit en reputation ſans y penſer. Car comme il a touſiours ſceu meſler le diuertiſſement des belles lettres, aux affaires les plus importantes de l'Eſtat, de la Iuſtice, & des Finances; par hazard, à quelqu'vne de ces heures que les ſoins du Pubilc luy laiſſent, il appliqua ce genre de Poëſie à ſon veritable vſage, & fit en ſe ioüant vn Sonnet de Bouts-Rimez ſur la mort du Perroquet d'vne Dame de qualité, dont le nom & le merite ſont connus de tout le monde. Cét exemple réueilla tout ce qu'il y auoit de gens en France qui ſçauoient rimer, on ne vid durant quelques mois, que des Sonnets ſur ces meſmes Bouts-Rimez; & & leur ſuiet ordinaire eſtoit, ou le Perroquet, ou Sainte Menehoud, que nous venions de reprendre ſur les Ennemis. Monſieur Saraſin fit auſſi vn de ces Sonnets ſur le Perroquet; mais s'ennuyant à la fin qu'vne Poëſie comme celle-là, oſtaſt, pour ainſi dire, le cours à toutes les autres; il commença à parler par tout contre les Bouts-Rimez, & conceut le deſſein de ce Poëme, qu'il compoſa en quatre ou cinq iours, & qu'il n'a pas eu le temps de corriger. C'eſt vne imitation plaiſante du Poëme heroïque, qui eſt le plus ſerieux, & le plus graue de tous, ou du moins vne des principales parties. L'Autheur s'attache ſur tout à deux choſes, où les Poëtes Epiques font d'ordinaire vn effort particulier; l'vne eſt, ce que les Italiens appellent *Raſſegna*, la *reueuë*, ou le denombrement des troupes de leurs Chefs; & l'autre, la deſcription du combat. Il feint que le Poëte Dulot (à qui il donne pour pere le Herty, ce fou des Petites-

Maiſons, duquel on a tant parlé.) Que Dulot, dis-ie, ayant eſſayé autresfois en vain de deſtruire la bonne Poëſie, s'auiſe de faire reuolter la Nation des Bouts-Rimez, & de les amener ſous les armes aux portes de Paris. Il les repreſente conduits par quatorze Chefs, qui ſont les quatorze Rimes que le Perroquet rendoit alors ſi celebres. Il deſcrit en ſuite l'armée des bons Vers, la Bataille qui fut donnée dans la plaine de Grenelle, la defaite des Bouts-Rimez, les peines qu'on impoſa aux vaincus, & finit ſon Poëme par la mort de Dulot, comme Virgile a finy le ſien par la mort de Turnus. Il a remply cét Ouurage de tant de choſes agreables, qu'elles doiuent faire excuſer aux plus ſeueres Critiques, celles qu'il y euſt changées luy-meſme s'il euſt veſcu. Sur tout, il y a quantité d'alluſions tres-ingenieuſes qu'on expliquera en marge, comme eſtoit ſon intention, en faueur de pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas obligées de les entendre.





SONNET DE BOVTS-RIMEZ DE MONSIEVR SARASIN,

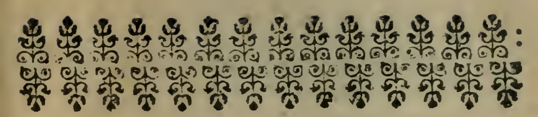
Sur la mort du Perroquet.

QVand la mort cõtre qui vainement on-chicane,
Eut fait dans son Avril le Perroquet--capot,
Vn Coquemar fut l'vrne & le precieux——pot
Où l'on le mit vestu de sa verte —— soutane.

Iupiter troublant l'air serain & —diaphane,
Le couurit en courroux des couleurs d'vn—tripot;
Puis appellant le Dieu qui * * * ——chabot,
Va, Mercure, dit il, dans ce monde —— prophane.

Ren l'ame au Perroquet, sors-le du--Coquemart,
Lors comme de saint Paul fondroit le---Iaquemart.
De l'Olympe estoillé descend le Dieu sans—barbe.

Et ramassant soudain ce funeste——debris,
Rend l'ame au Perroquet, & plus viste qu'vn-barbe
Le reporte en sa cage au celeste————lambris.



DVLOT VAINCV,
OV
LA DEFFAITE DES BOVTS-RIMEZ.

A MONSEIGNEVR LE PRINCE DE CONTY.

CHANT PREMIER.

IE chante les Combats, l'heroïque vaillance,
Et les faits glorieux des Poëmes de France;
Et comme sous les murs de la grande Cité,
Tomba des Mauuais Vers le Peuple reuolté;
Lors que pour déthrôner la Bonne Poësie,
Sous l'orgueilleux Dulot, durant sa frenesie,
Du Royaume des Fous vinrent les Bouts-Rimez;
Et couurirent nos champs de bataillons armez.
Vn seul iour decidant aux plaines de Grenelle,
Par les mains du Destin leur celebre querelle.
Illustre Demy-Dieu, digne sang de nos Roys;
Si parmy les trauaux de tes nobles exploits,
Si parmy les horreurs des tempestes ciuiles,
Les fureurs des Soldats, les tumultes des Villes;
Et les grands accidens de ton fameux party,
Les neuf sçauantes Sœurs t'ont tousiours diuerty;
Maintenant qu'à tes vœux les Astres sont propices;
Que tu fais de la Cour les plus cheres delices,

Que les Parques pour toy filent vn meilleur sort ;
Et qu'vn vent plus heureux met ton nauire au port;
Reçoy de ces neuf sœurs comme vn nouuel hommage,
Les folastres discours de ce petit ouurage,
Attendant que leurs chants, qui t'égalent aux Dieux,
Accompagnant par tout ton char victorieux,
Te conduisent brillant de splendeur & de gloire,
Vainqueur des Nations au Temple de Memoire,
Et que par leur moyen tes gestes éclatans,
Percent de longs rayons l'épaisse nuit des temps.
Quand l'illustre Herty fut priué de la vie,
Dulot son [a] fils pressé d'vne plus noble enuie,
Que de vieillir oysif, proche de ses tisons,
Et borner son Empire aux Petites-Maisons,
Tenta de renuerser par ses vers frenetiques
Le Trône glorieux des Poëmes Antiques ;
De les chasser de France, & mettre sous ses Loix,
En [b] dépit d'Apollon le Parnasse François.
Il tenta, sans succés, cette entreprise vaine ;
Ses vers furent deffaits sur les bords de la Seine,
Phœbus le declara rebelle & criminel,
Et l'on le dépouilla du Sceptre paternel.
Vaincu, desesperé, detestant sa fortune,
Dulot fuit, se retire au Monde de la Lune,
Où les Poëtes fous sont les plus estimez,
Et descend au pays des puissants Bouts-Rimez,
Peuple estrange, [c] farouche, & qui demeure ensemble,
Sans coustume & sans loy, comme le sort l'assemble,
Estrange à regarder, tel que les visions
Dont Antoine au Desert eut les illusions,
Ou que l'affreuse gent, qu'au bout de la marine,
Le Paladin Roger vid [d] en l'Isle d'Alcine,
Reconnoissant pourtant Phœbus pour Souuerain ;
Mais se rongeant le cœur d'vn dépit inhumain,

a Le Herty, comme il a esté dit dans l'Argumét, estoit vn fou des Petites Maisons.

b On dit des mauuais Poëtes qu'ils font des Vers en dépit d'Apollon & des Muses, suiuant le Prouerbe Latin, *in vita Mineruâ.*

c Les Bouts-Rimez sont d'ordinaire composez des rimes les plus bizarres, & qui ont le moins de rapport ensemble.

d Voyez l'Arioste, Chant sixiesme. Alcun d'alcollo in gin d'huomini han forma. *Coluiso*, altri di scimie, altri di gatti, &c.

Et sans cesse troublé de froide ialousie,
De le voir mieux aymer la bonne Poësie.
Dulot, que son destin a chassé de ces lieux,
Conseille la reuolte à ces audacieux,
Les excite, les presse, exalte leur vaillance,
Mesprise insolemment les Poëmes de France,
Demande à les conduire, & leur promet dans peu
De perdre nos Bons Vers, par le fer & le feu.
On l'écoute, on le croit, on veut descendre en terre,
On le choisit pour Chef de cette grande guerre,
Sous luy les Bouts-Rimez sont par tout enroollez,
Et par tout le païs à combattre appellez.
Mais pendant que le Peuple en tumulte s'appreste,
Dulot veut par la ruse auancer sa conqueste,
Il depesche soudain [a] quatorze Bouts-Rimez,
Pour les plus hazardeux iustement estimez,
Il veut que dans Paris leurs charmes ils estalent,
Qu'ils se glissent par tout, que par tout ils cabalent.
Ils font ce qu'il commande, & comme ils sont adroits,
Ils gagnent les Esprits, presque en tous les endroits.
Paris les void allant par toutes les ruelles
Charmer également les Blondins, & les Belles;
Ceux mesme, qui des Roys dispensent [b] les Tresors,
Pour les faire admirer, font d'aymables efforts.
Par tout de ces Sorciers la force se découure,
Et la Garde en vn mot, n'en defend point [c] le Louure;
Leurs desseins cependant aux mortels sont secrets,
Ils marchent entre nous en forme de Sonnets,
De Sainte Menehoud nous disent des nouuelles,
Et d'vn Perroquet mort content cent bagatelles.
Aprés qu'ils sont par tout cheris, & souhaittez,
Dulot en vn instant les void à ses costez,
Deuant son Pauillon leur Nation armée
Est de nouueau par eux au combat animée;

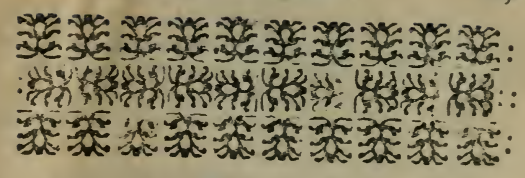
[a] Les quatorze rimes du Sonnet sur le Perroquet.

[b] Il en a esté parlé dans l'Argument de ce Poëme

[c] Allusion aux vers de Malherbe, *Et la Garde qui veille aux barrieres du Louure, N'en defend point les Rois.*

[d] C'estoient les deux principaux suiets des Bouts-Rimez, comme il a esté dit dans l'Argument

Ils disent à leur Chef, comment ils ont traité;
Que contre les Bons Vers le monde est reuolté,
Qu'ils ont de leur party les testes les plus fortes,
Et que Paris enfin leur ouurira les portes.
Ces grands commencemens au camp sont publiez;
Dulot les fait passer aux Peuples alliez,
Tout retentit de ioye, & la Gent infidelle
Honore de cent feux cette heureuse nouuelle.
Soudain pour déloger flottent les Estendars.
Dulot fait sur l'Autel vn sacrifice à Mars,
Il offre vne victime à la bonne Fortune,
Et ses troupes aprés abandonnent la Lune.
Par le silence amy d'vne profonde nuit,
Elles marchent en ordre, & descendent sans bruit;
Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
Auant que les Bons Vers en sçachent la nouuelle,
Et les surprendre tous dans Paris renfermez,
Dépourueus de Soldats, foibles & desarmez.
Comme lors que l'Hyuer verse au haut des Seuennes,
La neige à gros floccons aux campagnes prochaines,
Ces floccons sans relasche, à l'enuy se pressant;
Et tombant l'vn sur l'autre aueuglent le passant;
Plus épaisses encor fendant l'air & les nuës,
Descendoient sur nos champs ces troupes inconnuës.
Mais ce Dieu lumineux, cét Oeil de l'Vniuers,
A qui du Monde entier les secrets sont ouuerts,
Découurant le dessein des Bouts-Rimez rebelles,
Soudain le fit sçauoir aux Poëmes fidelles.
Leur cœur en fut surpris, mais non pas abbatu,
Et dans ce grand peril recueillant leur vertu,
Ils inuoquent ce Dieu qui preside aux batailles,
Ils s'arment sans tumulte, ils sortent les murailles,
Et ceints de Corps-de-garde auancez à l'entour,
Prés des feux allumez ils attendent le iour.



CHANT SECOND.



L'Aurore cependant éclairant toutes choses,
Commençoit à semer l'Horison de ses Roses,
Lors que les Bouts-Rimez plus prompts que les éclairs,
S'auancent vers Paris pour perdre les bons Vers.
Dulot voit à l'instant ses troupes repoussées
Par le vaillant effort des gardes auancées,
Et les Bons Vers marchans en épais Bataillons
Au combat acharnez couurir tous les sillons.
Sa fureur toutesfois, de rien ne s'épouuante,
Il rasseure les siens d'vne voix éclatante;
Par son ordre on les voit en bataille rangez,
Et d'vn ferme courage au combat engagez,
Il se jette au milieu des piques herissées,
Suiuy d'vne forest de piques abaissées.
Muse, raconte-moy, sous quel Heros fameux
Marcherent au combat ces Peuples belliqueux.
Vne fiere AmaZone apparoist la premiere,
Les Cieux la firent naistre aussi laide que fiere,
On l'appelle[a] Chicane; *autour d'elle presseZ,*
Sous son commandement marchent mille ProceZ,
Ils sont armez de sacs, & cette gent maligne
N'attaque point de lieu qu'elle ne le ruine.

[a] C'est la premiere des quatorze rimes sur lesquelles on auoit tant fait de vers.

Le cruel[a] Capot *suit, qui sans donner quartier*
De Peuple rouge & noir, conduit vn Monde entier.
Quatre Roys[b] *ses vassaux pompeux & magnifiques,*
Ont leurs soldats de Cœurs, Tréfles, Gareaux & Piques.
Pot[c], *vient le pot en teste, & l'on l'appelle ainsi,*
Parce que tout son Gros porte le pot aussi,
Leur valeur surpassant la valeur ordinaire,
Il les faut enfoncer lors qu'on les veut defaire;
Et l'on les combattroit vainement tout vn tour,
Si l'on ne s'amusoit qu'à[d] *tourner à l'entour.*
Soutane[e] *auance aprés, elle est noire, mais belle;*
C'est du fameux Dulot la compagne[f] *fidelle.*
L'honneur la fait armer, car pour elle iamais
Elle n'a souhaité que le[g] *calme & la paix*
Vne autre Legion aussi-tost on contemple,
Des gens tels qu'on en void aux verrieres d'vn Téple;
Ils sont tous trãsparẽs, tous peints de pourpre & d'or,
Leur Chef aussi bien qu'eux, est[h] Diaphane *encor,*
Et leur cœur est si grand, que foible comme verre
Ils hazardent pourtant de se trouuer en guerre.
[i] Tripot *à leur costé marche plus hardiment,*
Sur sa bande & sur luy l'on frappe vainement;
Tous sõt vastes de corps, mais tous noirs, & tous sales,
Tous craignans en trois lieux des blessures fatales.
Paume[l], *qui dans le Styx, en naissant les plongea,*
Par le vouloir des Dieux ces trois lieux negligea;
Grille, Dedans & Trou, *qui dans nostre maniere,*
Sont le bas du Plastron, les Reins, & la Visiere.
Du bord de cette Mer, qui paroist[m] *à nos yeux,*
Quand auec la lunette, on void la Lune aux Cieux;
Vient la gent maritime, à face monstrueuse
Du troupeau de Prothée, engeance incestueuse;

a Seconde rime. Les quatre Roys des Cartes, à cause que Capot est vn terme de Piquet.
c Troisiéme rime.
d Allusion au Prouerbe *Tourner autour du pot.*
e Quatriéme rime.
f Dulot estoit toûiours en soutane.
g La soutane est opposée d'ordinaire a l'espée.
h De soldats Diaphanes & transparens comme ceux qu'on void aux verrieres des Eglises. Ils sont conduits par Diaphane leur Chef, qui est la cinquiéme rime.
i Sixiéme rime.
l La Paume ayant produit le Tripot, elle est prise icy pour sa mere. Le reste est vne allusion à la fable d'Achille qui fut plongé dans le Styx par Thetis sa mere, ce qui le rendit inuulnerable. Mais comme elle le tenoit par les pieds, son talon n'entra point dans l'eau, c'est pourquoy il pouuoit estre blessé en cette partie. m Il faut se souuenir que toutes ces troupes viennent du Royaume de la Lune. Le Poëte feint, que *Chabot* qui est la septiéme rime, & tous ses soldats sont des hommes monstrueux à teste de Chabot, qu'ils habitent proche de cette mer, qu'on void ou qu'on croit voir dans la Lune auec les lunettes de Galilée, qu'ils sont nez dans l'infame societé des hommes auec les Monstres marins, qui composent le troupeau de Neptune, & dont la garde est commise à Prothée. Voyez Homere en son Odys-

Ils sont peur au regard, & leur Prince Nabot
A sur vn corps humain la teste d'vn chabot.
Les Cyclopes nouueaux sous leur geant [a] Prophane,
Habitans de la Lune en dépit de Diane,
Font le huitiesme Gros; & marchent en ces lieux,
Mesprisant fierement les hommes les Dieux.
Six corps restent encor, l'vn le peuple des Cruches,
Portans sur leurs cimiers des pannaches d'Autruches;
Cette gent est fantasque, & leur Chef [b] Coquemart,
Abandonné des siens fait souuent bande a part.
La troupe qui succede est pesante, & se treuue
Couuerte richement d'armures à l'épreuue;
Iaquemart [c] *la conduit, & chacun auiourd'huy*
S'estime fort heureux d'estre [d] *armé comme luy.*
Deux [e] Barbes *vent aprés, qui grandes & hideuses*
Menent deux bataillons de Barbes belliqueuses;
Ainsi que Dom-Quichot, [f] *elles portent bassins,*
Et paroissent de loin barbes de Capucins.
Enfin Debris *s'auance & sans ordre* [g] *égarée,*
En crauatte combat sa troupe separée.
Puis le dernier de tous marche le beau [h] Lambris;
Son harnois est par tout bruny d'or de grand prix.
Il est enuironné de troupes Romanesques,
De visage & de port estrangement grotesques.
Tels sont des Bouts-rimez les Chefs pleins de fureur,
Le nombre des Soldats donne de la terreur;
Moins épaisses void-on sortir de leurs tanieres,
Aux trauaux de l'Esté, les Fourmis menageres,
Et de leurs cris confus, & du bruit des clairons,
Hauteüil & Vaugirard tonnent aux enuirons.
Contre eux d'autre costé, va le Poëme Epique,
Armé superbement d'armures [l] *à l'antique.*
*L'*Ode, *l'armet orné de* [m] *Myrthe & de Laurier,*
D'vn air noble & charmãt, suit ce fameux Guerrier.

see liu. 4. & Virgile en ses Georgiques liu. 4.

a Huitiéme rime.

b Le peuple des *Cruches* est conduit par *Coquemart*, qui est la neufiéme rime. Il fait souuent bande à part, parce que d'ordinaire les Coquemars sont auprés du feu seuls, & fort éloignez des cruches.

c Dixiéme rime.

d On dit, *armé comme vn Iaquemart.*

e *Barbe* fait l'onziéme & la treiziéme rime.

f Elles sont armées cóme Dom Quichot, quand il prit le bassin du Barbier pour l'armet de Mambrin. Voyez son Histoire, 1. Partie c. 16.

g Cela est fort propre à *Debris* qui est la douziéme rime.

h Quatorziéme rime.

i Les grotesques de *Lambris*. l L'armure à l'antique est attribuee au Poëme Heroique, à cause de la grauité, qui fait mesme que les façons de parler anciennes y ont quelquesfois bonne grace. m L'amour & la guerre qu'on designe par le myrthe & le laurier, sont également propres à l'Ode.

Les Stances *vont aprés*, *& cette troupe braue*
A sous diuers harnois le port galant [a] *& graue.*
Formidable aux [b] *grands Rois, mais toûiours malheureux,*
Fsuiant auec orgueil vn Cothurne pompeux,
Marche seurement le Poëme Tragique,
Suiuy de son Cadet le Poëme Comique,
Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs,
Et traisnant apres soy cent & cent braues Chœurs,
La plaisante Chanson, *l'*Elegie amoureuse,
Et la double Satyre, [c] *ou seuere, ou railleuse,*
Les Madrigaux [d] *polis, les legers* Impromptus,
Font front en diuers lieux, de leurs armes vestus.
Au Sonnet [e] *difficile est l'*Epigramme *iointe;*
Tous deux accoustumez à fraper de la pointe
En vn grand bataillon, vont les aduanturiers;
Ces Vers se sont entr'eux nommez [f] Irreguliers,
Inégaux par le nombre, inégaux par la taille,
Braues, mais combattans sans ordre de Bataille.
Enfin, ce que la France admire de Bons Vers,
S'y trouuent tous rangez en des postes diuers.

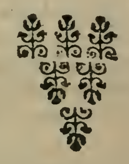
a Le Caractere le plus ordinaire des Stances est d'estre galantes & serieuses tout ensemble.

b Le Poëme Tragique represente toûiours les malheurs des Rois & des Princes. Le Cothurne estoit la chaussure des Anciés, lors qu'ils representoient des Tragedies. Ils en prenoient vne autre plus basse & moins riche pour la Comedie. Les *Chœurs* sont particuliers à la Tragedie. Il les appelle *braues*, & ioüe sur le mot de *Chœurs*.

c La Satyre peut auoir deux caracteres differens, ou de declamer seuerement contre le vice, ou de le rendre ridicule. *d* La politesse est tres propre aux *Madrigaux*, & la legereté aux *Impromptus* qu'on fait sur le champ, & qui passent comme des esclairs.

e Le propre du *Sonnet* & de l'*Epigramme* est de finir par quelque trait subtil.

f Les Vers Irreguliers comme ceux de l'Epistre de feu M. de Voiture à M. le Prince, & quelques-vns de l'Autheur mesme, qui sont imprimez dans ce Volume.



CHANT TROISIESME.


Ais Dulot, cependant, pour terminer
la guerre,
Laiſſe ſur le Sonnet [a] *tomber ſon Cimeterre,*
Le Sonnet *eſtonné branle ſur ſes* [b] *Terſets,*
Mais il prend ſa reuanche auec pareil ſuccés.
Dulot atteint du coup que le Sonnet *luy donne,*
Chancelle par trois fois, & ſon Camp s'en eſtonne,
Mais il ſe raffermit, & d'vn bras ſans égal,
Iuſques deſſous les dents il fend vn Madrigal.
Le Madrigal *ſans force, & plus froid que la glace,*
Tombe d'vn coup ſi rude eſtendu ſur la place.
Les autres Madrigaux *animez du danger,*
Se iettent ſur les Pots *afin de ſe vanger;*
Ils en caſſent le haut, ils en caſſent les anſes,
Et de coups redoublez ils leur ouurent les panſes.
Capot *vient au ſecours, & criant*, c'eſt aſſez;
Traiſtres, vous payerez, *dit-il*, les [c] pots caſſez.
Les [d] *Roys vont deuant luy. mais le* Poëme Epique
Les arreſte, & d'vn coup perce le Roy de Pique
Il charge encor Capot, *qui perd les Eſtriers,*
Et tombe entre ces Roys *qui ſont fait priſonniers.*
Il attaque Chicane *enflé de ſa victoire;*
Soutane [e] *à ſon ſecours pouſſe ſa bande noire,*
Elles frapent cent coups en vn meſme moment,
L'Epique *les* [f] *meſpriſe, & rit amerement.*

a Il y a apparence que le *Sonnet* eſt mis le premier à cauſe qu'on ne faiſoit preſque que des Sonnets ſur des Bouts-Rimez.

b Les Terſets du Sonnet ſont les ſix derniers Vers qu'on diuiſe en deux parties, chacun de trois Vers. *Branle ſur ſes Terſets*, c'eſt à mon auis comme s'il diſoit, *Branle ſur ſes eſtriers, du grand coup qu'il a receu.*

c C'eſt vne façon de parler prouerbiale, dont l'application eſt tres ingenieuſe en ce lieu. d Les quatre Roys des Cartes dont il a eſté parlé e La *Soutane* vient fort à propos au ſecours de ſon Amie. f Comme des choſes fort au deſſous de luy.

Plus ferme qu'vn Rocher qui presente sa teste
A l'effort violent d'vne rude tempeste,
L'Escu soustient leurs coups sur son bras qu'il roidit,
Et l'acier repoussé vers les Cieux rebondit;
Il lasche son [a] *espée; & d'vne main guerriere*
Il prend par le collet Chicane *prisonniere.*
Le lasche Procez *fuit, iettant par les chemins,*
Afin de mieux courir, & sac & parchemins,
Iusqu'au bord de la Mer va cette gent maudite,
Et le seul Ocean peut arrester sa fuite;
Aux riues où la Seine à Thetis [b] *fait la Cour,*
C'est là que de tout temps Procez *fait son sejour.*
Soutane *sans secours maudit sa destinée,*
Et comme sa Compagne elle est emprisonnée.
Les Impromptus *ailleurs voltigeans & courans,*
Du corps de Diaphane *éclaircissent les rangs.*
Diaphane *luy-mesme est brisé comme verre,*
Et sous vn Impromptu *donne du nez en terre.*
Dulot void ce desordre, & fremit de dedain,
Il renuerse vn Quadrain, *vn* Sixain, *vn* Dixain,
Prophane *fait tomber la plaintiue* Elegie,
Mais quoy que de son sang la terre soit rougie;
Le coup n'est pas mortel, & ce fascheux estat,
Sans l'oster aux Amans la met hors de combat.
Les Monstres [d] *de la Mer poussent la* Comedie;
*On la void en danger, mais l'*Ode *y remedie;*
Elle les tourne en fuite, & Seine sous son flot,
Les cache auec leur chef à teste de chabot.
Deux Chansons, *d'vn bel air, sur de vistes alsanes,*
Leurs nottes à la main attaquent les Prophanes,
Et pour rendre le Chef & les Geants vaincus,
L'vne inuoque l'Amour, [f] *l'autre inuoque* Bacchus,
Prophane *s'en indigne, & vomit cent blasphemes,*
Ie voudrois que ces Dieux combatissent eux-mesmes,

a Il faut conceuoir cette espée à son bras auec vne chaisne.

b La Normandie.

c A cause qu'elle n'est pas propre à descrire les actions militaires.

d Les hommes à teste de *Chabot*, dont il a esté parlé.

e Armées de Nottes de Musique, *Alfanes* est vn mot Italien, qui veut dire des *Cauales* de grande taille, déchargées, & propres à la course, & à la fatigue.

f L'amour & le vin sont deux suiets ordinaires des *Chansons*.

Dit-il, ils en mourroient ces deux lasches garçons,
Qui chez moy, cõme vous, passent pour des Chansons,[a]
Il dit, & de ses mains menant sa lourde masse,
Vn coup horrible & fier suit sa fiere menace;
Ce coup est destourné par le vouloir des Dieux,
Qui punissent l'orgueil de cét audacieux;
Il tombe terrassé par leurs diuines fleches;
Qui dans son Bataillon font de sanglantes breches.
Icy l'vn va par terre, & là d'estonnement
L'autre n'a plus de mains, ny plus de mouuement,
Et deux foibles Chansons, *ô force souueraine!*
Les prennent prisonniers, les mettent à la chaisne:
Apprenez, ô mortels, de leur temerité,
Le respect que l'on doit à la[b] *Diuinité.*
Comme on void les Essains abandonner les ruches,
De mesme en vn instant le bataillon des Cruches
Se vient rendre au Sonnet, *& trahit son party;*
Coquemart *quitte encor le grand fils*[c] *du Herty;*
Le Sonnet *le reçoit, les met sous bonne garde,*
Et comme des Coquins tout le Camp les regarde.
L'Epique *cependant presque égal au Dieu-Mars,*
Comme vn noir tourbillon fond sur les Iaquemars;
Il y fond à propos, car leur troupe hardie,
De massacres cruels[d] *troubloit la* Tragedie;
Ses derniers Vers gisoient, & des coups de leur flanc,
La plaine se couurit de longs fleuues de sang,
En vain les braues Chœurs *comme guerriers fidelles,*
Taschoient à détourner ces atteintes mortelles,
De leurs corps en cent lieux les chãps estoiẽt ionchez,
Du bataillon Tragique ils estoient[f] *retranchez.*
*Ah! s'écria l'*Epique[g], *ah! canaille inhumaine,*
Ozer deuant mes yeux ensanglanter la Scene,
Vous transgressez la regle, & vous mourrez aussi,
Sa colere redouble en discourant ainsi.

a C'est vn discours digne de *Prusane.*

b Allusion au Vers de Virgile, *Discite Iustitiam moniti, & non temnere Diuos.*

c Dulot.

d Les massacres sont propres a la Tragedie.

e Il en a esté parlé cy-dessus.

f On retranche auiourd'huy les Chœurs de nos Tragedies.

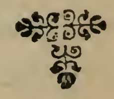
g Les regles du Theatre deffendent d'ensanglanter la Scene, c'est à dire, de faire tuer personne deuant les yeux du peuple. *Nec pueros coram populo Medea trucidet.* Horace de l'Art Poëtique.

Il frape Iaquemart, *l'effet suit la menace,*
Sur le haut de l'armet tombe la lourde masse.
Iaquemart *sous ce coup trebuche en vn moment;*
Tout son Peuple reçoit vn mesme traittement.
Auec le mesme bruit qu'aux Forests éloignées,
Tombent les Chesnes vieux sous l'effort des coignées,
Et viste comme on void sous la faux de Cerés
Tomber les espics meurs sur les dos des guerets.
*On seconde l'*Epique, *on les saisit sans peine,*
Et l'on les charge tous d'vne pesante chaisne.
Mais les Barbes *encor,* & Debris, & Lambris,
Combatoient fierement prés des murs de Paris.
Contre les Barbes *vont mille* Stances *nombreuses;*
Tout fait iour à l'effort des Stances *valeureuses,*
Et les Barbes *par tout tombent à grands monceaux,*
Sous l'effort des rasoirs [a], & *l'effort des ciseaux.*
Des Vers Irreguliers *qui combatent en foule,*
Le Bataillon espais vers le Debris *se roule;*
Le Debris *est tué, ses Soldats morts ou pris,*
Et rien ne reste plus de ce vaste Débris.
Lambris *qui void des siens baster mal les affaires,*
Se rend luy-mesme enfin, fait rendre ses [b] Chimeres,
Aprés auoir ionché la campagne de corps,
Et signalé son nom par le nombre des morts.
Ainsi les Braues Vers, pleins d honneur & de gloire,
Aprés vn long combat obtiennent la victoire.
Mais que deuient Dulot, vous le pouuez sçauoir
Demain à l'autre [c] *Chant, bon soir, Seigneur, bon soir.*

a Les seules armes propres contre des barbes.

b Les grotesques des lambris dont il a esté parlé.

c Imitation des Vers par lesquels l'Arioste finit d'ordinaire ses Chants.



CHANT QVATRIESME.

LA Renommée alors, bat des aisles, & vole,
Parlant de ce combat de l'vn à l'autre Pole;
Les bons Vers sur le champ rendent graces aux Dieux,
Et poussent iusqu'au Ciel leurs chants victorieux.
On enterre les Morts, & puis on delibere
Ce que des prisonniers il est iuste de faire,
On va tout d'vne voix à leur faire mercy,
Puis pour la seureté l'on en dispose ainsy,
On condamne Chicane *afin d'estre punie,*
A passer chez[a] Basché *le reste de sa vie,*
Où Trudon, maistre Oudart, & les autres Valets,
La froissent chaque iour à coups de gantelets.
Pour l'auare[b] Capot, *on consent bien qu'il viue,*
Esloigné des combats d'vne façon oysiue,
Sans se mesler de rien que du ieu du[c] *Piquet,*
Et sans ozer iamais parler de Perroquet.
On condamne Soutane *à seruir*[d] *la Iustice,*
Et le crotté Pedant, & l'homme à Benefice.
Par tout dans la Cité les Tripots *dispersez,*
Et de cris & de coups incessamment poussez,
Sous la Loy d'vn Naquet[e] *que le monde baffouë,*
Seruent de passe-temps au Peuple qui se iouë.

a Voyez Rabelais Liu 4. ch. 12. & suiuans, où il raconte de quelle sorte on receuoit les *Chicanoux* chez le Seigneur de Basché.

b Le terme de *Capot* peut guere estre d'vsage, qu'en parlant du *Piquet*.

c Seruir la Iustice est dit là cõme vne espece de punition, de mesme que seruir le Roy en ses galeres.

d Il y a des *Tripots* en tous les quartiers de Paris.

Il faut remarquer que toutes ces punitions sont descrites par figure comme presentes, bien qu'elles ne doiuent estre executées qu'aprés, ainsi qu'on le voit par la suite. e Le Marqueur qui fait la loy dans le Ieu de Paume.

Du lasche Coquemart *les Soldats enchaisnez,*
Dans toutes les maisons esclaues sont donnez;
Comme insensiblement on tasche à s'en défaire,
Par tout on les destine au plus vil ministere,
Allant puiser de l'eau, si souuent ils y vont,
Qu'auec le Coquemart [a] *la cruche enfin se rompt.*
Contre les Iaquemarts, *la Sentence publique*
Veut qu'on venge les morts du bataillon Tragique;
Mais si cruellement, qu'à la posterité
Le monde en le voyant en soit espouuenté.
Chacun s'en reposant sur le Poëme Epique,
Qui des enchantemens a toute la pratique,
Il iette sur leur teste vn redoutable sort,
Tel qu'ils sont tous [b] *debout, & que pas vn ne dort;*
Et Phœbus & sa Sœur roulent dans leur carriere,
Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupiere,
Et l'Aurore au matin, ny Vesper vers le soir,
Ny les Astres la nuit ne les verront s'asseoir.
Tout armé comme il est, chacun fixe demeure,
Tremblant de la terreur de ne pas fraper l'heure;
Et de ne marquer pas le temps sur le metal,
Où de l'enchantement le tient le nœud fatal.
La peine de Sysiphe, & celle de Tantale,
A cét estrange mal ne fut iamais égale.
Leur Chef sur le sommet [c] *de saint Paul attaché,*
Par nul effort humain n'en peut estre arraché.
Là du chaud violent, & des aspres froidures,
Des vents, & des oyseaux, il souffre les iniures.
Lambris *malgré son or, sa poupre & son azur,*
Se trouue pour iamais garoté [d] *contre vn mur,*
Sphynx, Elephans, [e] *Dragons, Beliers aislez, Chimeres,*
Chiens, Syrenes, Griffons, Monstres imaginaires,
Dont la double Satyre *a receu tant d'ennuy,*
Y sont sous mille clous arrestez auec luy,

a Le prouerbe dit, *la cruche va si souuent à l'eau, qu'enfin elle y demeure.*

b *Debout comme vn Iaquemart.*

c Le Iaquemart de S. Paul celebre à Paris.

d Les lambris sont tousiours attachez contre les murs.

e Les Grotesques des lambris dont il a esté parlé.

Le reste des Captifs sortans de leurs miseres
Passent en diuers Corps pour rimes[a] *ordinaires,*
Sur peine de mourir, ou d'estre renfermez,
Si iamais on les void seruir de Bouts-Rimez;
Lors tout marche à Paris, & chacun se dispose,
Comme on vient d'arrester, d'executer la chose;
Tout triomphe, traisnant les Captifs enchaisnez,
Prests de sentir les maux qui leur sont destinez.
*L'*Epique *alloit entrer quand soudain la merueille*
D'vn tumulte impreueu vient fraper son oreille.
Il void vn grand Guerrier se retirer pressé,
Et des coups & des cris du Vulgaire amassé.
Cent pierres & cent dards luy fondent sur la teste,
Son Harnois en cent lieux soustient cette tempeste;
Mais le fier la dédaigne, il se tourne souuent,
La Tourbe qui le craint fuit ainsi que le vent.
Tel qu'au fort de l'Esté, lors que la Canicule,
Tarissant les ruisseaux, fend la terre & la brûle;
Vn mastin enragé, terreur des Villageois,
Encor qu'il soit frapé de cent coups à la fois,
S'il tourne fait cacher la gent foible & peureuse
Deuant son œil brûlant, & sa dent écumeuse.
Tel & plus furieux le Guerrier redouté,
Chassé d'vn seul regard le Peuple espouuenté.
*L'*Epique *le regarde, & l'admire, & s'auance,*
Et pour le secourir desia branle sa lance;
Quand il connoist Dulot, qui remply de fureur
Porte dans ses regards la mort & la terreur.
Ce reuolté voyant la Bataille allumée;
Et le sort malheureux menacer son armée,
Par raison, non par crainte, en est soudain sorty,
Pour aller dans Paris souleuer son party;
Mais du mauuais succés tout son monde s'étonne;
Chacun le craint, le fuit, se cache, & l'abandonne.

[a] Allusion à ce qu'on fait des soldats qui se sont rendus, & qui prennent party dans les troupes du vainqueur. Parmy les autres Rimes il y en a quelques-vnes plus propres que les precedentes à passer pour des Rimes ordinaires, comme *Debris. Prophane.*

Ses plus grands Partisans blasment les Bouts-rimez.
Et par eux contre luy les gens sont animez.
Tout s'arme, tout l'attaque, il marche plein d'audace,
Et comme vn fier lyon, quitte à peine la place,
Hors des portes pourtant il est enfin jetté,
Par les vieux Paladins qui gardoient la Cité.
Rondeaux, Lais [a]*, Triolais, Virelais & Ballades,*
Le Peuple suit, ruant pierres & bastonnades.
L'Epique *le retient, & dit, n'auancez pas,*
La mort de l'insolent se doit à nostre bras;
L'vn sur l'autre à ces mots également s'élance,
Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,
Et de cent coups aprés cruels & furieux,
Le sang sur leur harnois ruisselle en mille lieux.
Dulot porte vn grand coup qui doit finir la guerre:
L'Epique *sous le faix glisse & tombe par terre.*
Le Camp épouuenté fait alors mille vœux;
*Mais l'*Epique *soudain se leuant tout honteux,*
Sur le front de Dulot ramene son espée;
Son Casque en est ouuert, sa trame en est coupée,
Ses yeux sont obscurcis d'vne eternelle nuit,
Et son ame en rimant [b] *sous les ombres s'enfuit.*

a Il les appelle vieux Paladins, parce que ce sont les vieilles sortes de Poësie de nos Peres, dont quelques-vns ont esté renouuellées en nostre siecle.

b Allusion au dernier vers de l'Eneide, *Vitaque cum gemitu fugit ind gnata sub vmbras.*



ATTICI

RECIT.



Elas ! ie ſuis au deſeſpoir,
Il faut ceſſer de viure;
Vous me quittez, Philis, & les loix du deuoir
M'empeſchent de vous ſuiure.

Premiere partie du Recit.

Alors qu'vne dure contrainte
Nous enleuoit Philis ſans eſpoir de retour,
Tirſis preſt d'expirer de douleur & d'amour,
Les yeux baignez de pleurs faiſoit ainſi ſa plainte:
Helas ! ie ſuis au deſeſpoir,
Il faut ceſſer de viure;
Vous me quittez, Philis, & les loix du deuoir
M'empeſchent de vous ſuiure.

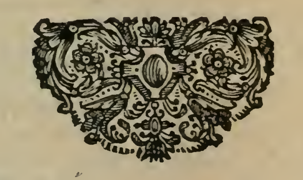
Seconde partie du Recit.

Les pleurs de cét Amant fidelle
L'arreſteroient ſi rien la pouuoit arreſter,
Mais de Tirſis & d'elle,
L'abſence & le trépas ne ſçauroit s'éuiter.

Pauſe.

Philis vers ſon Amant ayant tourné la veuë,
Par vn triſte regard qui le charme & le tuë,

I'ay dit adieu pour la derniere fois :
Et l'affligé Berger que la douleur transporte,
D'vne mourante voix,
Pour la derniere fois luy parla de la sorte :
Helas ! ie suis au desespoir,
Il faut cesser de viure ;
Vous me quittez, Philis, & les loix du deuoir
M'empeschent de vous suiure.





E voy des Amans chaque iour.
Sans crainte des rigueurs découurir leur martyre :
Mais de tout ce que l'on dit dans l'Empire d'amour,
L'adieu, Belle Philis, couste le plus à dire.

Chacun peut donner vn beau tour
Au discours qui fait voir que son ame soûpire :
Mais pour bien dire adieu dãs l'Empire d'amour,
C'est, aymable Philis, la mort qui le doit dire.

Philis, quand on vous void on commence d'aymer;
Mais vous aymer si proche d'vne absence,
C'est vn mal dont la violence
Ne se peut iamais exprimer.
Pourquoy vous ay-ie veus, ô beaux yeux que i'adore,
Pour me perdre & vous perdre encore?

Ie commence à sentir la derniere langueur;
Et prest d'abandonner vos charmes,
Mes yeux par des torrens de larmes
Annoncent la mort à mon cœur.
Pourquoy vous ay-ie veus, ô beaux yeux que i'adore,
Pour me perdre & vous perdre encore?

ATTICI SECVNDI
G. ORBILIVS MVSCA,
SIVE
BELLVM PARASITICVM.
SATIRA.

AD

IO. FR. SARACENVM SVB NOMINE ATTICI SECVNDI SCRIPTOREM SOMNII,

quod *Bellum Parasiticum* inscripsit.

DIsertissime quot fuere, vel sunt,
Lepôrum pater & facetiarum.
Secunde Attice, nemini secunde.
Me plus visceribus tuis, tuisque
Certè plus oculis amas amantem:
Nobis non modò serias Camœnas,
Sed versus quoque qui legis iocosos;
Nobis non modò cogitationes,
Sed & somnia qui lubens recludis.
O lusus lepidos & elegantes!
O & somnia bella & erudita!
Raptim scribere nec laboriosè
O te talia qui potes, beatum!
Cuius scilicet ipsa cæterorum
Vincunt ludicra serias Camœnas,
Doctas somnia cogitationes.

ÆGIDIVS MENAGIVS.



ATTICI SECVNDI

G. ORBILIVS MVSCA,

SIVE

BELLVM PARASITICVM.

SATIRA.



Omnium vobis narrabo, si vacat, quod non per corneam, non per eburneam portam, etsi poëticum, ad me transmissum est. Sciens vidensq; somniaui. Namque, vt ait Poëta,

Somnia quæ mentem ludunt volitantibus vmbris,
Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt,
Sed sibi quisque facit,

Ego certè mei somnij fabricator sum. Plerisque Mortalium similis, qui apertis oculis, leporum more, somniant. Fauere linguis. Confidenter dicam, sed dicam vt apud Areopagitas, ἄνευ προοιμίου καὶ παθῶν. Sine proœmio an affectibus

Veniebam, vt mihi videbatur, incipiente iam die in Parnassum, vbi poëtica comitia habebantur: Cùm ecce nuntiatur aduenisse quemdã hominem

Gallum, aſpectu ſubtriſti, quaſi dirum aliquid afferret. Aulus Sabinus,cui primus occurrerat, eum, quamuis perterritus,ſtetit Apollini, magna Poëtarum frequentia comitato. Is ſemotum à turbâ, poſtquam diu multúmque interrogaſſet, continuò frequentem Senatum ille Parnaſſi Dictator perpetuus extra ordinem vocauit; vt qui ſcilicet rem tam arduam ſolus diſceptare nollet. Veniebant frequenter Poëtæ, Elegiaci, Lyrici, Epici,Tragici, Comici, cæterique omnes. Quin etiam me manu prehendens Virgilius in Muſarum Sacrarium, vbi Senatus habebatur, introduxerat. Sedebant Poëtæ poſt Apollinem & Muſas,paſſim per ſubſellia nullo ordine diſpoſiti, aliudque omnino quàm quod agebatur, more familiari cogitantes. Homerus quippe omnium antiquiſſimus, credo præ ſenectute, dormitabat; Aratus aſtra radio deſcribebat; omnes irridebat Lucilius, homo in morum emendationem natus. Ennius ipſe pater, de ſuâ famâ multùm ſecurus, Liuio Andronico, tumuli carmen recitabat, in quo vt ait,

———*volitat viuu' per ora virûm.*

Seneca ſuam ipſius in angulo ſedens, adhuc exanguis, meditabatur Tragœdiam. Quin & Eumolpum peſſimis carminibus omnes obtundentem notaui. De noſtris, pace veſtrâ, nil dicam, ne vera ſomniaſſe dicar. Veritas in omni ſeculo, ſed in hoc præcipuè, odium parit. Deinde Poetas faciliùs quàm mulieres, mulieres ſecuriùs quàm Poëtas irritaueris. Inimicitiæ illorum graues: vbi temerè ſuſceptæ ſunt, ægrè deponuntur. Quoſdam etiam nimis delicatos olim vſque ad laqueum adegerunt. Vt ergo omnis frequentia conuenit, Rex Apollo ſurgens, manu indixit ſilentium.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant:
Delphicus inde pater solio sic orsus ab alto:

O Vatum ignaræ mentes! (liceat enim in re tam improuisa incipere ex abrupto) Sanè si vera sunt quæ nobis Ianus Aquileius (id Gallo nomen) vir bonus bona fide narrauit, ingens bellum Poëtis ingruit, Parnassusque, si vmquam, nunc armis & consilio tutandus est. Huius verò belli quis futurus sit exitus, si quæritis, dicam more solito non liquere. Neque enim aut tripodes, aut cætera vaticinij instrumenta præstò sunt: sine quibus tam mihi diuinare possibile est, quàm vobis sine alis in cœlum peruenire. Scitis (& vos in primis Homere & Virgili, quos honoris causa nomino) me nec minimam culpam præstare debere, si nos imparatos hostes adoriantur; totque negotiis distineri, vt nunquam vacet ex hoc monte, tanquam ex aliqua specula præuidere tempestates futuras. Solus quippe diem facio Mortalibus, Oracula reddo, in sinu Thetidis noctem duco, apud inculpatos Æthiopas conuiuia agito, vrbes ædifico, præliis & certaminibus intersum; quos omnes labores, tu Homere, cum æterna iuuentute, ne eorum requiem sperare vmquam possim, minus æquè mihi assignasti. Credo ob hoc infensus, quòd Græcis bello Troiano omnimodè semper fuerim aduersatus: ita vt, taliter mihi defatigo, optandum esset Lucretium vera dixisse, qui Deos Epicureorum more stertentes, miniméque de rebus humanis sollicitos extra mundum relegauit. Sed quoniam quæ belli caussa, qui hostes sint scire cupitis, vosque rerum nouarum, huius præcipuè audiendæ auidos, quantum ex vultu iudicare licet, suspicor; palam dicat Aquileius, quæ modò nobis in aurem locutus est. Continuóque ad Ianum conuersus,

Effare: & istud pande quodcumque est malum:
Quid sit quod horres effer, auctorem indica.

Paruit Aquileius, baculóque, vt viatores solent, innixus, aliquamdiu oculis in terram defixis stetit, quasi mentem, spiritúmque collecturus: ac deinde in has voces erupit:

O quæ tempestas! quæ diri insania Martis
Vrget, Phœbe pater? venit, montique propinquat:
Effera gens hominũ, mortémq; minatur, & omnes,
Proh scelus horrendum! ferro vult perdere Vates.
Non Lapithæ, quamuis durũ genus, atq; bimẽbres
Centauri, tanto coëunt in bella tumultu.
Non Rhetus, non ipse Mimas, non talibus ausis
Terrigenæ cælo dextras inferre parabant:
Quamuis auulsos miretur Græcia montes,
Impositumque iugis premeret iam Pelion Ossa.
Non maior summâ deiectus rupe Typheus;
Cùm Nilus, fœdis latitantia Numina formis
Vidit, & attonitis patuerunt rura Canopi.
Orbilius dux ipse———

Hui! versum explere non possum: si causam quæritis, ad nomen Orbilij Musa expalluit, negátque carmen, quasi veneficio contacta. Rem itaque vobis pedestri, si placet, sermone expediam. Orbilius non ille literarum, sed bonæ mentis obliuio, Athamante tragico dementior, montem vestrum quasi noua Pergama exscindere, ignéque & ferro vastare parat. Poëtarum ille gentem odit: ex quo scilicet vestrûm aliqui, Patres Conscripti, Diris illum vt piacularem victimam, Archiloco meliùs vel Hyponacte, iocis ac scommatibus deuouerunt. Neque id tamen valdè curat; quippe qui injuriarum citò obliuiscitur, quas largâ & benignâ manu solet impertiri. Illud quasi octauus Sapientum in ore habens,

Ego rumorẽ paruifacio, dũ ſit rumen qui impleam.
Sed quæ res illum ſummoperè angit, hæc eſt, quòd poſtquam veſtris carminibus mores eius innotuerunt, & collaudatus eſt ſecundùm eius facta & virtutes, cœpit publicè ejici, & vapulare: eóque factum, vt qui non habebat pedem vbi figeret in ſuo, in alieno non inueniret; & bonarum cœnarum affectator, quas improbitate linguæ demerebatur, mutus & eiulans, domicœnio laboraret. Bulimiam itaque infenſam diu habuit, nec illam formulâ Græcanicâ ἔξω βουλιμίαν, quamuis & Græculus, & eſuriens vnquam potuit eliminare. Foris Famem.
Hinc illæ lachrymæ, quas probè ſe vltum iri putat, ſi, quod Dij auerruncent, vos veſtráque funditus deleat. Itaque exercitum conſcripſit, conuocauitque omnes Scurras & Paraſitos, hominúmque ſordidiſſimam partem. Vultis ſcire quo iure? eorum Rex eſt: hunc namque in Paraſiticâ imitati multi, æquauit nullus, vt ſciatis cum quo res vobis futura ſit; videatiſque ſimul, quantas, quamque formidabiles agat copias. Certè illius exercitus hominum vbique ſolitudinem fecit. Vmbrarum enim cum eo,

——— ——— ———plus eſt ferè,
Quam olim muſcarum eſt, cùm caletur maxumè.

Si mentior, inquiner merdis albis coruorum. Ne mihi amplius Cimbrorum numerum explicetis, quos ille Marius, Barbaris ipſis horridior, ad vnum omnes internecione deleuit: aut de Xerxis gentibus quidquam dicatis, quas, vt inſulſas, contemnit Orbilius. Neque iniuriâ, vt ait, quòd aquam bibere ſuſtinuerint,

——— ———epotáque flumina Medo
Prandente——— ———

légerit. Excipit ſuos multò liberaliùs: quiſquis

apud il'um ſtipendia facit, toto militiæ tempore Saturnali licentiâ Dionyſia agitat. legibus tamen milites eius viuunt, ſed conuiualibus: quarum non Lycurgus, aut Draco meminerunt. Placet vobis ex Tabulâ aliquam recitari? Prima potiorque eſt: ἢ πῖθι, ἢ ἄπιθι. Hanc Grammaticus non timet: Calices enim probè ſiccat. Quippe apud eum nulla φιλοτησία. bibere vult, non vult propinare. Domi tamen viuit exlex, ex XII. Scurrarum Tabulis hoc laudans:

Aut bibe, aut abi.

T' ἀλλότρια δειπνεῖν τὸ καλῶς εὐδαίμονα.

Pulchrè beatum eſſe aliena qui comedat.

Quod, vt aureum Pythagoræ placitum, violare nefas ipſimet lixæ & calones paraſitici ducunt. Eos itaque opimas paſſim ex pinguioribus culinis.

Conuectare iuuat prædas, & viuere rapto.

Iámque Gallias, & Italiam, maioremque partem Græciæ deuaſtarunt. Interim & Optimates ϗ ἀνέρες ἱπποκορυσταὶ apud principes & primarios cuiuſque loci viros, tamquam nora ad præſepia tendunt amicos quippe paternos vbique nanciſcuntur: nullus namque eſt ex tanto ignauiſſimorum bipedum numero, qui illud de ſe non vſurpet.

Et viri equites galeati Homer.

Pater, auus, proauus, abauus, tritauus,
Quaſi mures, ſemper edêre alienum cibum.

Nec ſe vocari patiuntur, adeo omni ſunt naturâ. quiſque, tamquam Homericus Menelaus, αὐτόματος venit. nec ſe in vinis decipi: Paraſitum enim inter Falernum & vappam οὐκ ὀκνητέον ἐν τῷ διαιρεῖν. Cæterùm pinguiora fercula Orbilio ſeruantur: quem ſcilicet honorant cæteri.

Non ſegnem eſſe in diſtinguendo.

ἕδρῃ τε, κρέασίν, τε ἰδὲ πλείοις δεπάεσσι.

Sedili & carnibus & pluribus poculis.

Itaque, vt cum Muſis denuo in gratiam redeamus, quas Grammatici plagoſi mentio terruerat,

Quæ picti oſtrea colligunt Britanni,
Vel quæ litteribus natant Sicanis;

Aut vinaria quæ facit nefanda
Murena, heu! vitreo timenda damno;
Mulus, vel Solea, pigerque Echinus;
Turdus, quem virides tenent oliuæ;
Ales Phasidos, Indicique pulli,
Turtur flebiliter gemens amores,
Glans & perna Suis luto voluta,
Et quem turpiculæ petunt puellæ,
Quod pulchras faciat lepus Puellas.

Id omne summo iure sibi sumit Orbilius, & in suo deputat. Itaque postquam Literatis bellum indixit (per quos antea esuriebat, domo exul, fine lare & familiâ, & cuius, ad summum *cophinus fœnumque supellex*) iam cœpit fortunatiùs agere; Persarumque rege beatior, ambrosiam & merum nectar crepat. Ne igitur de tanto felicitatis culmine dejiciatur, & Satiris vestris, vt olim Lutetiâ, ita nunc toto orbe pellatur, vos omnes ferro tollere, Parnassum solo æquare, fontes sacros turbare, Musarum virginitatem minuere, tuamque, ô Apollo, lauream pedibus conculcare decreuit. Quæ omnia vobis nuntiaturus huc veni: sudore adhuc mollis, atque Tragici nuntij instar, ægrè anhelitum trahens; vtpotè qui Lutetiâ profectus, Ladâ, Philonideque velocior, triduò ad vos peruenerim: ventis credo sublatus, vt appareat quàm leuis res sit Poëta, desinantque homines in posterum Philetam admirari. Itaque Orbilium, qui huiusce veris initio cum exercitu mouerat, paucis abhinc milliaribus præteruolans, reliqui. Tum Apollo: pergrata omnia, inquit, mihi fecisti: & de hoc cœtu déque vniuersa Fabulantium Repub. optimè meritus es. Planè enim, si ita negotium se habet, vt tu narras, non magis anseres Capitolium seruauerunt, quàm tu Parnassum. Continuò Ennius:

Vnus homo nobis currendo restituit rem.

Et valeat, inquit, aliquando cunctatio, atque oscitans illa sapientia, suúsque per re celeritati constet honos. Sed heus tu, qui tam mira prædicas, iuratoremne adduxisti? an Poëticè solùm locutus es? Solemus enim quæ nullus aut vidit, aut audiuit, tamquam sub ipsissimis oculis acta describere; mendaciúmque quasi hæreditatem nostram, antiquissimo more adimus. Itaque primi omnium veritatem in puteum deiecimus; populóque persuasimus, quæ Sapientes non crederent. Testis Homerus ille, qui captus oculis; mente tamen omnia speculatus, Iouem ipsum cum Iunone ludentem deprehendit, homo nimiùm curiosus; & cùm pedes suos non videret, cuncta quæ apud Inferos geruntur, publici iuris fecit. Egomet, vt vineta cædam mea, olim *Panthoides Euphorbus eram.* Et nunc, si bene calculum pono, Quintus ex Pauone Pythagoreo. Quare ne nos, bone vir, inani fabularum contextu, quasi puerulos, deterreas. Non passus est Ennium plura declamare Aquileius, sed extemplò:

In manibus sceptrum iecit, & ei iurauit: sciat nunc Iupiter valdè sonans maritus Iunonis.

Ἐν χερσὶ σκῆπτρον βάλε, καί οἱ ὄμοσσε,
Ἴστω νῦν Ζεὺς αὐτὸς ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης,

Me vera omnia dixisse de salute communi summopere anxium. vnde autem potuerim rescire, si me interrogatis, responsum in promptu est; ab Heluidio Lurcone, gulone nobilissimo, quo cum Orbilius consilia sua communicat. Hunc senio podagráque confectum, Lutetiæque cauponantem adortus, cibis delicatioribus pastum, beneuolum cicutémque reddidi, vinóque amœnissimo tortore vsus, senem minimè vafrum emunxi secreto. Si placet ergo, ordinem quem in exercitu seruat Orbilius, cuiusque auctor illi

idem Heluidius, ab eo doctus, aperiam; vt ve incautum hostem dolo opprimatis, vel, si mauultis, virtute res geratur. Primò in multam lucem stertit exercitus. Meridie demum Orbilius expergiscitur, qui vbi è lectulo surrexit, Culinam, quasi templum, adit sacra facturus Genio conuentus Parasitici, Deæque Impudentiæ, quam cum Menandro maximam vocat. quidni si ei ipsi Athenienses aras posuerint? Hanc aperto capite frontéque perfricta colit. Non tamen solam. Peculiares namque adhuc habet Deos. Lapidem enim erutum Lindanij in Heluetiâ, quasi Palladium, & Penates, quocumque eat, secum vehit. Aureamque illius inscriptionem, Vestalium ipsarum custodia dignam, vt & ignem culinæ, asserit. Talis autem est:

DIIS. MAXIMIS.
BACCHO, ET SOMNO
HVMANÆ VITÆ
SVAVISSIMIS
CONSERVATORIBVS
SACRVM.

Vid. quæst. Fom. Buxhornis.

Desuper verò Sardanapali (quem pro sesquiuiro, non, vt alij, pro semiuiro habet) statuam manus, quasi plausum edere gestiat, inter se collisuram, erexit. hanc, propè Anchiali mœnia olim positam, vnde habuerit nescimus. Veterem autem inscriptionem adhuc seruat, legitúrque in Basi:

Sardanapalus Anacyndaraxæ filius vno die Anchialum & Tarsum condidit. Ede, bibe, lude, cum cætera tanti non sint.

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.
ΑΝΑΚΥΝΔΑΡΑΞΕΩ. ΠΑΙΣ.
ΑΓΚΙΑΛΗΝ. ΚΑΙ. ΤΑΡΣΟΝ.
ΕΔΕΗΜΕΝ. ΗΜΕΡΗι. ΜΙΗι.
ΕΣΘΙΕ. ΠΙΝΕ. ΠΑΙΖΕ.
ΩΣ.Τ'. ΑΛΛΑ. ΤΟΥΤΟΥ. ΟΥΚ. ΑΞΙΑ.

His vltimis verbis plausum, quem collisæ manus edunt, denotans. Cuius sententiæ, se non solùm vindicem, & assertorem; sed etiam imitatorem summum profitetur. Itaque postquam huius nouo numini ritè fecit bidente, verre, tota passim regione bibitur, voratur. Largè quidem, & vt aiunt, ex animo. deinde in consilium itur: etenim

Consultatum melior cùm expleuerit ventrem.

Γαςρὸς ἄπο πλείης βυλὴ δὲ ἦ μῆτις ἀμείνων.
quod superest diei, in cute curanda ponitur. Tota demum nocte altè silent;

———*somno vinóque sepulti.*

Sed iam tempus est, vt Duces inimicos patefaciam, hostiliumque copiarum recenseamus numerum. Tunc manum in sinum demittens, protulit librum quasi Kalendarium Fœnus: in quo equitum, peditumque, qui sub signis Græculi erant, delectus habebatur, tradiditque Horatio, qui Tribunus sub Bruto meruerat. At continuò ei remisit ipse lippus, nec satis confisus oculis: quique olim cum parmula belli quoque curam reliquerat. Hoc insuper addens posse Aquileium quod maximi in bello momenti est, insignium Parasiticæ turmæ Imperatorum mores & facta recensere. itaque cunctis adprobantibus, hæc Aquileius alta voce pronuntiauit.

CATALOGVS PARASITORVM qui Orbilium summum Imperatorem in expeditione Poëticâ sequuti sunt.

GNato Terentianus cum omnibus Cupedinariis, Cetariis, Laniis, Coquis, Fartoribus, Piscatoribus, Aucupibus dextrum regit Cornu.

Sinistrum tenet Smindiritas Sybarita. Ille ipse est qui spretâ Sardanapali plumâ, cùm in rosarum foliis recubans somnum cepisset, questus est sibi læsa latera, ob duplicata quædam rosarum folia. Iam verò Sicyone redux, vbi Agaristam Clisthenis filiam ambibat, quos secum illuc duxerat, mille coquos; mille aucupes, & mille piscatores, nunc in exercitu habet. In his Cornibus præcipui belli duces sunt, præter multos non ignobiles quos apud Atheneum habetis.

Σατράπας παρασίτους καὶ στρατηγοὺς ἐπιφανεῖς, — Satrapas parasitos, militum illustres duces.

Dionysius Heracleota, pinguissimus hominum.

Philoxenus, qui collum gruis tantopere optabat, nobilis gurges.

Maximinus Imperator, ille qui amphoram vini Capitolini, & quadraginta libras carnis singulis diebus absumere consueuit.

Phagon, hic Aureliano in deliciis, vna die, ante mensam eius, aprum integrum, centum panes, veruecem & porcellum vorauit. Bibit autem plus orcâ.

Clodius Albinus Imperator, delicatulus pusio, quem quingentas ficus passas ieiunum comedisse accepimus: Centum præterea persica Campana, melones Ostienses decem, ficedulas centum,

quadraginta ostrea, vuarumque Lauinicarum quantum satis.

Thimocreon Rhodius, pugil celeberrimus,

Multa bibens, & multa vorās, mala multaq; dicens;
Quem ex similitudine morum, vt patrem veneratur Orbilius.

Promachus: qui in illo publico ἀκρατοποσίας apud Alexandrum præmio ad quatuor congios peruenit.

Nouellius Torquatus Mediolanensis, summus in bibendo vir, quem fama refert tres hausisse congios: sed vno impetu, spectante miraculi gratiâ, Tiberio principe. In eo sanè rara hæc gloria; non labasse sermone, nec leuatum vomitione, non alterâ corporis parte, dum biberet. Plurimùm hausisse vno potu; plurimùm præterea aliis minoribus adiecisse: optimâ fide non respirasse in hauriendo, neque expuisse, neque ad elidendum in pauimento sonum, ex vino reliquisse.

M. Cicero filius. Hic duos congios exhausi.

Hoc in loco Apollo interrupit legentem; conuersusque ad Ciceronem patrem: & poteras, inquit, M. Tulli, adimere hostibus tam fortem commilitonem: aut si paternum imperium detrectasset, quod olim ciuis tuus fortissimus vir fecit, securi percutere. Et maximè vellem, Patres Conscripti, respondit Tullius, sed mihi nunc aut potestas animaduertendi, aut persuadendi facultas non datur. Spernit namque me vt Poëtam humillimi spiritus: nec ab incœpto abiturus est, etsi illi dixerim: *Quo vsque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ?* sed cùm nec Turdi, nec Atagenæ simus, non est cur ab eo hostibus melius sit, aut nobis aliquid timendum *esse videatur.* Potest ergo Ianus libellum ad finem

leducere. Equidem ad finem ſpectat, infit, Aquileius: Solus enim, præter Orbilium, è ducibus reſtat.

Apicius: qui ſcientiam popinæ profeſſus (quâ ſeculum infecit) omnes diſcipulos ſuos ſecum habet.

Mediam verò aciem ipſe tenet Orbilius, Tarentinoſque ducit, apud quos adhuc antiquum illud obtinet, vt ſol oriens, nec ſobrios, nec ſiccos inueniat. Ducit præterea auxiliares copias, in quibus moriones, ſtulti, ſtolidi, fatui, bardi, blenni, bucones, tum & illi, qui, ſe Magiſtello, comedendos deridendoſque benignè præbent. Hic Aquileius clauſo libro addidit,

Omnes hi metuunt verſus, odere Poëtas.

Ideóque, & ſi funditus perierint, ἄκλαυστοι eſſe debent, nobis certè, quos proſequuntur odio pluſquam Vatiniano. Quæ rabies adeo altè mentibus illorum inſedi; vt ad hoc bellum Sacramento Catilinario horridiore ſe adſtrinxerint; iſtudque ſanxerint, non hauſto ſanguine humano, quod Cethegum ſocioſque factitaſſe ferunt, ſed exhauſto vino vetere, (ſanguis enim Paraſiticus, purus putatus eſt.) At verò, quod vos monitos volo, tot inter coniuratos timendus eſt præcipuè, nequam ille Orbilius. Præter quod enim.

Τῷ πυρὶ χεῖρας ἔοικε

præter quod, vt belli tyrocinium faceret, teneris ab annis ab ipſo genitore, qui Centauri ſolum poſteriorem partem habebat, edoctus eſt vibrare eam lanceam, quæ Nonno vocatur βοῶν ἀ[illegible]; illud peculiare adhuc habet, quod vulnerati non poteſt. Neque hoc quidem tam grande benefi- Igni manus ſimiles habet. Boum lancea aratrum.

cium eo modo ſortitus eſt, quo integri Cicnus, & Cæneus, aut maiori corporis parte Achilles, magis ſcilicet noſtrâ quàm vel Deorum immortalium, vel Lethes liberalitate. Sola ſtoliditas telis imperuium fecit. Quid ad hæc obſtupeſcitis, aut dictis fidem derogatis? Quaſi in memoriam vobis non veniat Polydorum quemdam, à Comicis antiquis ſemper exagitatum, ſtupore Orbilio ſecundum, tantâ cutis duritie fuiſſe, vt pungendo tranſadigi non poſſet? Sed exſpectationem veſtram diutius non morabor. vultis & ipſum Orbilium intus, & in cute cognoſcere? Per me liceat. Atque adeo ſi Zoilum non nouiſtis, qui κύων ῥητορικός vocitatus eſt, eius tabellam in Æliani pergulâ, vbi proſtat, videte. Non magis ouum ouo, quàm illum Orbilio ſimilem fatebimini. Sed quoniam vobis non vacat eſſe tam curioſis (quippe qui maiora agitis) ego vt pro virili ſatisfaciam, aliquid ex Æliano conabor. Sed Latinè: Multos enim Poëtas noſtrates iam clamantes audio ſe Græcè neſcire. Sed & ego ſummos inter ſe viros, quod & Plutarchus fecit, conferre incipiam, vel potius, ſi quædam minima excipiatis, eundem hominem bis pingere. Zoilus barbam alebat, quod & noſter facit, non tamen ſolam: peſſima enim animalia educat ille ſaltus. Caput Zoilus ad cutem vſque radebat. In hoc, nec diffitebor, Orbilius ab eo differt. Sed quod mirabile eſt & portentoſum, cùm loco capitis habeat cucurbitam, hæc tamen cucurbitis indiget, piloſque, contra naturam & pediculos gignit. In reliquis à Zoilo, ne latum quidem vnguem recedit, experimentum facite in veſtitu. Pallium vtrique ſuper genua pendet. Facite in moribus: ſtudioſus eſt vterque

Canis Rhetoricus.

nalè loquendi ; ambo ferendis litibus operam
ant ; contumeliosi ambo , & ad reprehensionem
rocliues. Etiam quod Zoilus respondit cuidam
nterroganti quamobrem omnibus malè loquere-
ur , quod malè facere cùm vellet , non posset ; id
uotidie ad nauseam vsque Orbilius ingerit infeli-
ibus iis , quibus, etsi molestum est , audire tamen
acat. Neque te solum , Homere , vt Zoilus ,

——*sed nos nostraque liuidus odit.*

empe faber fabro inuidet. Poëta enim olim vo-
uit dici , habetque adhuc si quis alius , *os magna
oraturum , sonaturum* in mente erat, sed linguam
io impulit omni re maior veritas. At quid la-
nentamur: cum dente Theonino rodat quotquot
er omne tempus in omni doctrinâ eruditos
uisse constat. mordacissima esse animalia , ex fe-
s obtrectatorem , ex cicuribus adulatorem , re-
ondebat Diogenes : hic & obtrectator est , & ta-
nen putidè adulatur. Semper autem in aliquâ re
enuinum frangit : & cùm ad calamum ventum
t , dentatâ scribit chartâ Sin ad sapientiam eius
aululum deflectamus , illum ex iecore anserum ,
um , mulorumque , plus sapere quàm suo : ani-
iamque ipsi datam pro sale , vt porcis , ne pu-
ceret , iudicabimus. Iam habetis hominem :
ec me plura addere quamuis possim ; tempus si-
t. Manum itaque de tabulà tollo. Fortasse
iam nimium vos detinui : hostis enim ferè in
ocinctu est : & iam , vt aiunt , Hannibal portas
net. Finierat Aquileius , cùm singulos , ac me
æcipuè, ingens timor inuasit : Sed Apollinem in
imis , cuius curæ commissum est , ne quid detri-
enti Varum Respubl. capiat. Summopere ita-
ue angebatur , passimque cursitabat , omnes pa-
n , vt fit in metu , per Deos Immortales obse-

crans, ne sibi ipsis deessent, in vltimum discrimen adductis: communem rem agi: non Phœbum sine Poëtis: non Poëtas sine Phœbo posse consistere: Parnassum sibi à patre assignatum, quasi peculium castrense, Poëtis in patrimonium cessisse: In eo omnes ab Homeri Hesiodique æuo, liberaliter fuisse educatos: si loco pellerentur, actum de Poëtica. Sed nec sic fugâ posse saluti consuli; vbique enim terrarum esse scurras, vbique hostes: Itaque & bellum sumerent, labantemque Imperij fortunam difficillimis temporibus fulcirent: sperari posse victoriam si viri essent: maioremque ex tot hostibus debellatis gloriam fore: sin cadendum, non abirent inulti, pulchramque peterent per vulnera mortem: promerent interim quid agendum: omnibus ex æquo censendi ius esse: nam gratiæ nihil dari, vbi vrgeret necessitas. His auditis immanè quantum inter se discreparunt: quotqu erroribus fluctuarit vulgus pauidum periculis. Ali enim censebant Ioui supplicandum, vt fulminun vsum fructum daret, quæ ipse vtpote peritissimus in prophanos homines iacularetur. Sed omnin id faciendum negabat Horatius, maximumqu periculum imminere, si hæc sententia præua luisset: nil magis incertum casu fulminis: Iouer amore ebrium quotidie dum in sacrilegos ictu meditatur, ædes, quercusque sibi sacras sol æquare. Posse in Poëtas arma iaculari quæ in Par sitos destinauerit: Difficillimúmque fore ex tant interuallo, quo homines formicis minores app rent, vtrum Appuli, an Venusini essent, distingu re. Erant qui Hercul quem Ἀπόμυιον Romani c lunt, huius belli summam, tamquam decimu tertium laborem, imponendam, faustoque omi

Muscas abigentem.

Orbilium Muſcam vocitari, contenderent. At obſtabat quòd Poëtis remanebat infenſiſſimus: ex quo ſcilicet illum Augiæ ſtabulum purgare coëgerant; igneque ac veneno quaſi nefarium hominem è medio ſuſtulerant. De Theſeo inter omnes conueniebat; ſed cùm læuo olim numine ſcripſiſſet Virgilius,

——Sedet æternumque ſedebit
Infelix Theſeus——

Hunc verſum continuò Parca libris ſuis inſeruerat. ex eo in fatum tranſiiſſe: idcirco non poſſe mutari, non ſi ipſe vellet Iupiter. Placebat quibuſdam Muſas armari: Fœminas in arenam olim deſcendiſſe, Amazonaſque ipſum contra Herculem ſtetiſſe in exemplum trahentes. Pro infelicibus erat quod nec pictor, nec plaſtes eas vnquam niſi inermes exhibuerat: Nihil temerè mutandum: Deinde ſe belli potius impedimento, quàm auxilio futuras. Dari itaque miſſionem placuit, modò focariarum vice fungerentur, tubáque Calliope ſignum daret. Non defuere qui Ouidio iniungendum putarent, vt nouas adhuc Metamorphoſeis componeret: Poetis enim optimum perfugium ſi rebus omnibus deſperatis, aut in quadrupedes, aut in aues abirent. Hâc arte Deos ſibi cauiſſe, cùm Terræ filij iam de herciſcundâ cœli hæreditate ingentes Lugulei agerent, Typhonque ille lutens in ſublimi ætheris regiâ ſe iactaret. Contra tendere Ouidius id ſibi amplius non liceret, ex quo Iulius Cæſar indiges factus eſſet: Hunc fuiſſe finem Metamorphoſeon. Neque ex eo potuiſſe ipſummet Claudium, quamuis dea Fatuella eius patrona pro eo intercederet, in cucurbitam mutari. Facillimam tamen fuiſſe mutationem: quid enim aliud inter Claudium, & cucurbi-

tam quàm ſolum nomen interfuiſſe? Deinde etſi poſſet, quæ ſecuritas animalibus à Paraſitis? Itaque tot tantiſque emergentibus, quæ conſilia remorabantur, cùm nihil ſpei affulgeret, re infectâ omnes diſceſſuri erant, ſuaſque res, quo potuiſſent modo, vt fit in diuortiis, habituri. Iam timidiores ſolum vertere, aut deditionem moliri cœperant. Iam Muſæ, Poëtriæque gemitibus & lachrymis omnia complebant. Iam ipſe Apollo comas deturpare flebilique voce hæc, inter ſuſpiria, undere audiebatur:

Venit ſumma dies, & ineluctabile fatum
Parnaſſi; fuimus Vates.

Et plura parabat, cùm ſubitò Vatius, quaſi furore fatidico correptus exclamauit:

Ω πόποι, ἦ δὴ παισὶν ἐοικότες ἀγοράασθε
Νηπιάχοις, οἷς οὔ τι μέλει πολεμήια ἔργα.

O Papæ! certè pueris ſimilia loquimini infantibus quibus non ſunt curæ bellicoſa opera.

Ego vos omnes iubeo melius ominari. Victoria in manibus eſt, illaque certiſſima ac ſine ſudore & ſanguine. Famem aliquis accerſat. Fortunam meam iratam habeam, niſi continuò Sycophantæ iſti fugam fecerint. Nos obſidione liberabimur. Neque de tam felici ſucceſſu, vel tantiſper dubitate. Nihil verius, quàm Paraſitos cane peius; & angue vitare matrem eſuritionum. Iam verò vbi habitet bona illa virgo; modò faueatis extemporaneo carmine aperiam.

Eſt locus ardenti multùm tumulatus arenâ,
Deſertâ in Libyâ; campos vbi lumine Titan
Infauſto torret, nec læto ſoluitur imbre
Iupiter, aut molli frigeſcunt rore tenebræ.
Non per conualles arguto murmure riuus
Labitur, aut rapido miſcetur garrulus amni.
Exulat hinc humor; viridi nec collis Iaccho,
Gramine nec veſtitur ager, nec frondibus arbos.

Paſcua

Pascua non gregibus, non pascua sunt armentis:
Nulla feris latebra est: perque alta silentia nullos
Excipis adueniens incassum, Phosphore cantus.
Sola per arentes Syrtes, & inhospita rura
Serpit turba nocens, angues, pictique colubri,
Et passim lambunt liuentia colla dracones,
Quos illaudato fusos de sanguine, mater
Aphrica terra fouet gremio, nutritque venenis
Illic dira Fames habitat. stant ordine circum
Pallor & exanguis Macies, multúmque timenda
Paupertas, Rabies, Morbi, sæuique Dolores,
Liuor, & insomnes arenti in pectore Curæ,
Siccáque ieiuna stat plurima Mortis imago.
Ipsa sedet, corpus lacerans, propriósque per artus
Sæuit, visceribusque suis sua viscera condit.

Aut vt melius de Eresicthone dixit, quo nullus melius potuit dicere, Ouidius contubernalis meus:

———*infelix minuendo corpus alebat.*

Sed cur hanc vobis depingo quæ aliquando no-biscum est? Accersatur potius quantum celerrimè fieri poterit; erigaturque, me authore, ara, FAMI HOSPITATRICI. Laudauerunt omnes consilium; ipseque Apollo fassus est, se nihil melius vel ex tripode potuisse. Data ergo cura Terentio Afro, vt sumptis Persei alis (nempe enim Pegasus sub nouitiorum Poëtarum sarcinâ expirauerat) in patriam contenderet, Famemque illinc adduceret, magnis prius promissis onustam, cóque somni pacto illicitam, vt quidquid eduliorum in castris inimicorum inueniretur, sibi haberet; si Orbilius, suique cecidissent. Interim stationem quisque suam sortitus est, dispositæ vigiliæ; planè-que is ordo seruatus qui in columnâ Traiani hodie adhuc pictus videtur, è Themidis templo arma

extracta, quæ tholo suspensa, rude donati Heroës dicauerant. Ex his Statius grandis poëta Aiacis clypeum, Virgilius arma Æneæ, cæteri cæterorum induti sunt. sola Glauci aurea remanserunt, quòd ex iis proba cudi moneta posset, in belli scilicet impensas, remansit & Pelias hasta quam post Achillem vibrare nullus, quod sciam adhuc valuit. summa belli Albio Tibullo, & Cornelio Gallo commissa est. Ipse Apollo cum arcu, sagittisque quibus Pythonem confodit, Niobesque vltus est fastum, in fronte aciei stetit, addens animos sociis, tamque horrendum vociferans, quàm si centum taurorum vocem habuisset. Dum hæc apud Poëtas aguntur,

Horret ager, campique ollis sublimibus ardent.

Orbilius flexo iam in vesperam die, cum vniuerso Parasitorum exercitu, prope ipsius Parnassi radices culinas metatus est.

Oceano interea Phœbus se condit, & altè
Noctis equi magnum Cæli tolluntur in æquor.

Itaque eâ die nihil penitus actum, nisi quod Orbilius plus solito cœnauit, rabidam orexin caussatus, quam viciniæ Poëtarum imputabat. Hi non vallo, non fossâ, tumultuario quippe opere satis sibi consuluisse rati, binos exploratores miserunt, qui de re Parasiticâ aliquid certi afferrent. Placuit sorte duci, & penes Pedonem Albinouanum, Iuliumque Montanum, satis tolerabilem Poëtam totum negotium stetit. Petiisse Albinouanum annulum Gygis, quem per vim Poëtis ablatum, lite apud Areopagitas euictam, Ausonius Burdigalensis Parnassi procurator ab Herodoto repetierat. Petiisse Montanum Galeam Orci, σκοτοδασυπυκνότριχα, in ærario Musarum rubigine deturpatam, ne scilicet ab hostibus penitus viderentur

Nigrorigidhirticomam Arist. Acharn.

ſatis conſtat : metu , an prudentiâ , incertum eſt. Talibus recti armis oculos effugerunt, abieruntque iam ſecuri. Prius tamen facto in procinctu teſtamento ſupremáque voluntate in arenâ, quod & leges ſinunt, ipſis enſibus exaratâ.

Τὼ δὲ δύω σκάζοντε βάτην Ἄρεος θεράποντε. At duo ibát claudicantes famuli Martis.

Ibant enim vix, viâ altâ atque arduâ, neque ſolito calle, ſed per deuia Parnaſſi, donec ad caſtra hoſtium peruenerunt. Non vos detinebo in deſcribendis ſingulorum Paraſitorum per campum officiis : nec dicam quid ad focos,

—facerent, agerentque peruncti carnibus ora.

Coniecturâ id aſſequi facillimum eſt. odi locos communes, atque vbi in aliquem incidi, ſoleo aut dormitare, aut ridere. Si quis mecum non ſentit; legat IX. Æneidos, proque Rutulis Paraſitos ſubſtituat, habebit quod quærit, neque nos inuidebimus, quibus in præſentiarum ſatis erit, ſi dixerimus exploratores poëticos, ſuſcepto itinere feliciter peracto, clam in ipſius Orbilij tentorium, quaſi ſorices irrepſiſſe. Stabat plagoſus ille Magiſter : Stabant alij

Longis adnixi verubus,

Et pro ſcutis ollarum ingentia opercula tenebant, planè vt Æneæ ſocios diceres. Videbatur autem Orbilius velle concionari. Compoſitis, itaque in modum dicentium, manibus, factoque ſilentio in hæc verba, poſt aliquos ructus, quod felix fauſtumque eſſet, erupit. Quæ autem dixit, Albinouanus Pedo notis deſcribens citiſſimè æquè ac fideliſſimè pugillaribus inſeruit : reuerſuſque cum omnibus qui in Parnaſſo erant, vt & cætera omnia, quæ apud hoſtes geſta fuerant communicauit. Talis autem, ſi bene memini, fuit Oratio, Paraſitice ars diuina, cuius Ioui ipſi originem

debemus τὸ γὰρ παρασιτεῖν εὗρεν ὁ Ζεὺς φίλιος. Longo tempore apud Deos floruit, antequam ad homines perueniret. Hi glande & aquâ, horrendum, pasti, priori illo æuo (quod aureum, vt omnia mentiuntur hostes nostri, nos ferreum verius vocamus) per syluas montesque pecorum ritu palantes, errabant. Tum Prometheus cœlestis culinæ ignem clepsisse, terrisque intulisse dicitur: ne scilicet diutius homines frigerent cum illo ad nos delapsa est, quæ sine illo stare non potest, nunquam satis laudata Parasitice, tantoque postea inter mortales incremento claruit, vt hanc apud Æthiopas exercere, nec Dij ipsi dedignati sint. Quanti verò aut Suouetaurilibus, aut Hecatombis, aut denique omnibus sacrificiis interesse duxerint, testis est Dianæ aper, quo non Oenei contemptum, sed famem suam vlta est. meritò itaque Lucianus, qui cætera irrisit, primùm huius artis, dein etiam Muscæ, quæ eius symbolum est, gentisque nostræ cognomen, descripsit encomia. Sed magis meritò gloriari possumus, honestam hanc disciplinam ab ipsis hostibus non solùm laudibus; quasi armis decoratam, sed etiam legibus armatam, illis inuitis, publicis tamen eorum monumentis, ad nos peruenisse. Laudes vultis? audite Attium, scribentem: *Melius est virtute ius*; ollæ scilicet, quidquid, ineptiant Interpretes. audite Galenum, etsi in diuersis castris, Parasitices tamen hostem. Ille qui febricanti orbi diætam, pessimum vitiorum persuadere conatus est, in his verbis, artis nostræ Panegyricum reliquit. *Optimus censetur, non qui sermone Philosophico vti nouit; sed qui multos maximosque calces exsiccauit.* quid, Senecam virum Stoïcum & morosum, cuius tragœdiæ vera

Parasitari cœpit primus Philius Iuppiter. Citat ex Diodoro sinope nte Athen. lib. 6.

vaticinia continere perhibentur, nasum in postico Sybillæ, si quem in his nasum habemus, habuisse nobis constat, cùm hæc nouus vates, at Calchante veracior, fudit: *habebitur aliquando ebrietati honos, & plurimùm vini cepisse virtus erit.* Iam Homerus ipse Irum sublimi vertice astra tangentem facit, quando illum tali honore dignatur.

—— μετ' ἔπρεπε γαστέρι μάργῃ
Ἀζηχὲς φαγέμεν καὶ πιέμεν ——

Excellebat autem ventre edaci, incessanter comedere & bibere.

Quâ sub persona, magis quàm sub cantoris Demodoci, se suamque & vitam & consuetudinem depinxisse, nec ipse Aristarchus inficietur. Si verò à laudibus ad leges deuenerimus, quis ex nobis aut ex maioribus quotquot fuerunt, salubrius edictum promulgauit, quam Theocriteam illud?

Πείνας τι γε μηδέποτ' ἔλθῃς.

Famem haud obuius esto.

Quis Varroni Romanorum doctissimo audebit refragari, cuius in albo est; *Qui vino vtuntur vetere, sapientes puto.* Et vt illustri aliquâ sententiâ corollarium addam, quid vniuersus Parnassus habet quod huic versui opponat?

Ieiunus venter non audit verba libenter.

Hæc omnia vobis, Commilitones generosi, idcirco ante oculos posui, vt huius belli, quod pro Parasitica suscepimus, iustissimam nos simul & honestissimam causam habuisse videatis. Ac pro hac virtutum omnium regina, cuius ex me dignitatem modò audiuistis, non inglorium vincere ducatis. Sed quoniam ex Thrasone, heroë suo, olim didicit Heros noster Gnatho,

Flos delibatus Cyathi, Saturaque medulla,

quem præsentem suspicor, *omnibus modis omnia prius experiri, quàm armis sapientem decere;* videamus, vtrum vel insidiis vel technâ aliquâ possibile sit, vt ad inferos

——— sine cæde & sanguine cuncti
Descendant Vates, & siccâ morte Poëtæ.

Tu Apici de hac re pronuntia. Ego, inquit, Apicius, quandoquidem inter tot mendacia quæ scripsit Homerus verissimos hos versus autumo,

Omnes quidem inuisæ mortes miseris mortalibus. famæ autem miserrimũ mori & fatum assequi.

Πάντες μὲν στυγεροὶ θάνατοι δειλοῖσι βροτοῖσι,
Λιμῷ δ' οἴκτιστον θανέειν, καὶ πότμον ἐπισπεῖν,

censeo Poëtas omnes fame enecandos: Apollinem ante alios, & Musas quarum afflatu Vates, quasi fungi, nascuntur. Præterquam quod enim quisque nostrûm sartus tectus domum remeabit; illud insuper gloriosum vobis erit, si quod voueo & spero,

Iterum Deos enecaris fame melia. Aristophan. auibus.

Τοὺς δ' αὖ θεοὺς ἀπολεῖτε λιμῷ Μηλίῳ.

Dixi. Pessimè, vt mihi videtur, inquit Orbilius, neque Poëtas satis nouisti, qui eis famem ministaris. Si nescis, *viuunt siliquis, & pane secundo;* & præ illis Saguntini Sybaritæ sunt. proferat ergo quæ iam diu inuitus tegere videtur Cicero filius, de quo in edendo,

Nunquam ita magnificè quidquam dicam, id virtus quin superet eius.

Troiam ligneo equo captam fuisse, multoties à Patre audiui, inquit exultans Cicero, quid ergo est cur nos ollam instar montis non ædificamus, quâ tecti Parnassum Poëtasque astutè capiamus? cachinnis excerptum est vetus illud commentum. Orbilius verò sæuiori vultu; quò risum premeret, laudo, inquit, conatum: Sed quoniam inter nos nullus prorsus inuenitur, qui vel minimam

artem calleat, neque poſſumus vel vrceolum effingere, dicant alij. Tunc Maximus, primæ poſt Orbilium apud Paraſitos nobilitatis, qui Thrax & trux erat: tempus, inquit, terimus in nugis: ferro cernendum eſt: qui mecum ſentiunt, me ſequantur. Iamque diſcedere parabat, cùm Orbilius laciniâ prehenſum reſupinans, facetè, ait, conſulis, lepidè, lautè, nihil ſupra: ego quoque fortiter præliabor: nec vos, Commilitones, quicumque ſit pugnæ euentus, vnquam deſeram

——— vinum hos dum reget artus,

Etenim

Non me ſic quadra genitor aſſuetus Opheltes,
Argolicas inter patinas, menſaque labores
Sublatum erudiit. ———

Quid eſt, inquit Apicius; & ipſe Poëta derepente prodis? Non tamen aut laudabimus te bono verſu, aut ſequemur amplius, niſi hunc morbum continuò eiuraueris. Et potero, inquit Magiſter, libentiſſimè: parcite interim homini in ſomnum fere delapſo, nec quid dicat vnquam ſatis cogitanti: Sed quid ſtamus? Iam nos intempeſta eſt: abeant ergo cuncti, illudque meminerint nos craſtinâ die pro cadis, & focis pugnaturos. Eo modo ſoluta concione, Paraſiti ſub tentoriis, Poëtæ ſub lauris reliquam noctem egerunt.

Oceanum interea ſurgens aurora reliquit.

Καὶ τότε κώνωπες μεγάλας σάλπιγγας ἔχοντες
Δεινὸν ἐσάλπισσαν πολέμου κτύπον· οὐρανόθεν δὲ
Ζεὺς Κρονίδης βρόντησε, τέρας πολέμοιο κακοῖο.

Et tunc culices magnas tubas habentes, vementer tubâ clangebant belli ſtrepitum: cælitus autem Iupiter Saturnius intonuit ſignum belli mali.

Orbilius pauidos duces, & ſolis ferculorum ſtragibus aſſuetos, infenſos ob voracitatem duci-

bus milites, vtrosque formidine ingenti captos, castris eduxit. Ipse dubius num interesse pugnæ Imperator deberet, an summæ rerum & Imperij seipsum reseruare. Dubitationem hanc subitò soluit δεινὸν ὅραμα, morteque ipsâ horridius: apparuit enim ex improuiso Fames, quæ circiter quartam noctis vigiliam aduenerat. Tum versæ in fugam Parasitorum acies clamore, formidine, fletu omnia repleuerunt. Abiectisque armis, relictis signis, ipsoque commeatu, duces, & milites saluti suæ pedibus consuluerunt.

Horrendum spectaculum.

Qualis vbi vmbrosis Vincenna in saltibus, olim
Imbelles agitat damas, vrgetque Molossus
Impiger, & multùm syluas clamore fatigat.
Illi inter dumos arrectis auribus acrem
Accipiunt sonitum: Sed tunc nec pascua cordi
Læta prius, nec stagna placent, tremor occupat artus,
Dant saltus, celeriq; fugâ nemus omne percurrant.

Eo modo Fames imbelles illas copias, solo aspectu debellatas perterruit, alásque addidit vndique fugientibus. Magna pars Lutetiam, quidam Romam conceßerunt, ibique adhuc aut in Optimatum, aut in Cardinalium culinis, bellum exosi, delitescunt. Solus Orbilius in campo relictus est fere exanimis. quippe vbi Famem primùm viderat, deliquium cordis passus, non mente, non pedibus consistere amplius valens, humi, quasi bos, procubuerat.

---- *κάρη δ᾽ ἅπαν ἐν κονίῃσι*
Κεῖται.

Caput verò totum in cineribus iacebat.

Nec mora, quin irruerent Poëtæ, hostium timore & fugâ audaciores. Factâ autem coronâ ducem Parasiticum fœdè iacentem cinxerunt. Ille seu astutia, seu formidine, mortuum se esse simulans, iacebat contumeliis expositus, neque quidquam

aut verbis, aut verberibus mouebatur. Alij barbam, alij autem vellebant: quidam aciculis nates pertentabant. quæ omnia noster tabula Spartana virtute concoquebat. Iamque iis abire parantibus se fato functum persuaserat, ac pro derelicto habebantur; cùm vnus è non tristibus, Petronius puto, abdonem tenebrionis pede premens, Cur non, inquit, tam pingui ossa Famem placamus, satisfacimusque Deæ Parasitorum victrici? exhorruit ad hæc verba Orbilius, ingentique crepitu, vitam simul prodidit & timorem.

Insonuere caue gemitúmque dedere cauernæ. perterritus tam insolito fragore Apollo, en, inquit, etiam viuit, fraudesque forsan machinatur & dolos! & tamen adhuc cunctamur supplicium sumere! statuatur in arena quid de eo agendum sit. neque tamen mihi aliquis aut Tantali aquas, aut *cassam vrnarum fidem,* aut Ixionis rotam, aut vetera infelicium animarum tormenta commemoret. nouis opus est, quippe Aduocatus ille nocturnus solus valet omnes Poëtarum fabulas delassare. Si placet, inquit Horatius renidens, dicam libenter quod sentio. annuente Apolline, hunc inquit, coquum fieri debere censeo, ita vt quis alius ante eum optimo iure factus sit, ea lege. Non passus est Orbilius Horatium sententiam explere: sed continuò genibus eius aduolutus; vt te, inquit, bona Salus seruet, æternúmque comitetur Satietas. non me tali honore indignum inuenies, non vos, ô Poëtæ laureati, iudicabitis. Etenim memoriam, quam in libris semper fallacem habui, in condimentis, Dij boni quantis, quamque delicatis! nunquam nisi fidelem expertus sum: &, vt videatis me non fide Græca vobiscum pacisci, munus impositum

adeo cupidè amplectar, villissima quæque officia alacri animo obeam. credite vera primùm dicenti.

Strenuitate autem non mihi contenderet homo alius ad ignemque bene cumulandum, atque ad ligna sicca proscindendum, adque quadrum ministrandum & assandum & vinum fundendum. Qualia boni faciunt peiores.

Δρηστοσύνῃ οὐκ ἄν μοι ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος,
Πῦρ τ' εὖ νηῆσαι, Διά τε ξύλα δανὰ κεάσσαι,
Δαιτρεῦσαί τε, καὶ ὀπτῆσαι, καὶ οἰνοχοῆσαι.

Cur non & sequentem versum addis? inquit Homerus: is autem erat

Οἷά τε τοῖς ἀγαθοῖσι παραδρώωσι χέρηες.

Fiat, inquit Orbilius, neque vos moueat quod in meo tam magno, vt videtis, corpore, nulla sit mica salis Palatum enim insulsum non habeo; ingeniumque meum, quantulumcumque, vt culinæ debeo, ita arti coquinariæ impendam: tanto, nec diffiteor, progressu, vt celeberrimos qui ante fuerunt condiendi artifices, non *coquos*, sed quod Galli nostri vocant, *coquinos* fuisse fateamini. Riserunt omnes post tam frigidum schema. Ille autem, qui ex admiratione oriri risum didicerat, ratus se placuisse, iam supercilium cœpit altius tollere, montesque aureos sibi polliceri. Sed de tanta spe subitò deturbauit illum eiusdem figuræ solitus ac crudelis euentus. Venusinus enim, homo dicax, heus, inquit, tibi acetum sume: nos te non vt *coquum*, sed quod & qui Galli faciunt, vt *coquinum* habebimus. Itaque si animus tibi est in patinis, cupisque in culina habitare, per me sit. Sed, quod volebam, eâ lege, vt os nunquam aperias,

Ac Dij Deæque dentibus tuis escas
Negent amicas.

Applaudente vniuerso cœtu, solus Homerus caput quassans, falleris, inquit, Horati, qui Parasito nostro præmium pro supplicio decernis: hominem probè noui: paratus est quacumque pœ-

nã in culina degere. Sed melius agamus, mittamus eum.

Εἰς Ἔχετον βασιλῆα, βροτῶν δηλήμονα πάντων,
Ὅς κ' ἀπὸ ῥῖνα τάμῃσι καὶ οὔατα νηλέϊ χαλκῷ,
Μήδεά τ' ἐξερύσας δώῃ κυσὶν ὠμὰ δάσασθαι.

Ad Echetum regem hominum nequissimum omnium, qui narem abscindet & aures sæuo ære. Genitaliaque detrahens dabit auibus discerpenda.

Tum Apollo more impatiens, nugæ, inquit: in tam longo, tamque difficili itinere posset fallere custodes, armaque rursus in nos moliri. Itaque, meo quidem iudicio, tempus est, vt omnino desinat inter homines morari. Suspendio vitam finiat quid censetis? pedibus in hanc sententiam itum est; dignusque iudicatus Orbilius; cui Apollo,

Mandaret laqueum, mediumq; ostenderet vnguem.

Quod cum illico factum fuisset, de Parasito Orbilio idem qui de Bonoso illo bibacissimo iocus extitit; *Amphoram, non hominem pendere.* Ego autem gallorum cantu somno somnióque liberatus, cœpi hæc omnia mecum tacitus reuoluere, multúmque miratus sum quomodo amphora isset in crucem.

FINIS.

TABLE

DES OVVRAGES DE M. SARASIN CONTENVS EN CE VOLVME.

OVVRAGES DE PROSE.

OVVRAGES MESLEZ de Prose & de Vers.

TABLE DES POESIES.

TABLE.

Chant premier.

Chant ſecond.

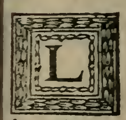
Chant troiſiéme.

Chant quatriéme.

RECIT.



PRIVILEGE DV ROY.



LOVYS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes Ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra; Salut: Nostre Amé & Feal Conseilier & Aumosnier ordinaire GILLES MENAGE, Nous a fait remonstrer, que nostre Amé & Feal Conseiller en nos Conseils, Iean François Sarasin, Intendant de la Maison & des Affaires de nostre tres-cher & tres-Amé Cousin le Prince de Conty, estant decedé depuis peu; & ayant laissé diuers Ouurages par luy composez, tant en Vers qu'en Prose, il auroit desiré en mourant qu'ils fussent mis entre les mains de l'Exposant son intime Amy, pour en disposer selon qu'il iugera à propos: Ce qui ayant esté executé par la Veuue & heritiers dudit defunt; ledit Exposant auroit fait choix, auec quelques autres de leurs Amis communs, de ceux desdits Ouurages qui peuuent estre mis en lumiere: Mais comme la publication ne s'en peut faire sans nostre permission; il nous a tres-humblement supplié de luy accorder nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAVSES, & mettant en consideration, non seulement le merite & le sçauoir de l'Exposant, dont le Public reçoit tous les iours de nouuelles preuues, mais aussi le loüable desir qu'il a de conseruer la memoire de son Amy, & de procurer à nos Sujets l'vtilité qu'ils peuuent tirer de la lecture de ses Escrits, NOVS luy auons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeïssance, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra, *toutes les Oeuures dudit Sieur Sarasin, Latines & Françoises, soit de Prose ou de Vers*; & ce conjointement ou separément, en vn ou plusieurs Volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant

de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Et faisons tres-expresses deffenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en rien imprimer, vendre ny distribuer en aucun lieu de nostre obeïssance, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titres, fausses marques, ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit : à peine de trois mil liures d'amende, payables sans dépost par chacun des contreuenans, & applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de nostre bonne Ville de Paris ; & l'autre tiers au Libraire dont l'Exposant se sera seruy, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests ; à condition qu'il sera mis deux Exemplaires de chaque Volume en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur MOLÉ Cheualier, Garde des Seeaux de France, auant que de les exposer en vente, & que les Presentes seront registrée dans le Liure de la Communauté des Libraires de nostre-dite Ville de Paris, à peine de nullité d'icelles. Du contenu desquelles, Nous voulons & vous mandons que fassiez joüir pleinement & paisiblement l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, sans souffrir qu'il leu soit donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits Volumes vn Extrait des Presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée, & aux copies collationnées par vn de no Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. MANDONS au premier nostre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles, tous Exploits & autres actes necessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir nonobstant oppositions ou appellations quelconques & sans preiudice d'icelles, pour lesquelles nous ne voulons qu'il soit differé, Clameur de Haro, Chartre-Normande, Priuileges qui pourroient auoir esté accorde pour aucuns desdits Ouurages desia publiez, qui n pourront nuire ny preiudicier au contenu de ces Presentes ; dérogeant pour cét effet seulement ausdits Pri

eges , & à toutes autres Lettres contraires. DONNE' à Paris le 23. iour de Fevrier, l'an de grace mil six cens cinquante cinq; & de nostre Regne le douziesme. Par le Roy en son Conseil, Signé, CONRART.

Et ledit Sieur MENAGE a cedé & transporté son droit de Priuilege à Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris, pour en ioüir le temps porté par iceluy, ainsi qu'il est accordé entr'eux.

Acheué d'imprimer le dernier iour de Ianuier 1658. à ROVEN, par L. MAVRY.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Registré sur le Liure de la Communauté le 27 Fevrier 1655. conformément à l'Arrest du Parlement du 9 Avril 1653. à condition que le present Priuilege sera transporté à un Marchand Libraire, ou Maistre Imprimeur.

BALLARD Syndic.

L'amour dans ton cœur allumé
Et le tabac que tu contiens
ajoutant de deux [illegible]
te résoudra tout en fumée
dans les dangers où tu te vois
tu deviendras beaucoup plus sage
de ne voir mon cul qu'une fois
que voir dix fois celui de celle qui t'engage

GARNIER ex saussure
1746



